



L'incomparable Florimond

Maurice Maindron

# FLORIMOND

Maurice Maindron

## CHAPITRE PREMIER

Quand il eut bien musé dans le potager où, sous le grand soleil de midi, les papillons jaunes ou blancs voltigeaient entre les ombelles des fenouils et des carottes, Louis-Antoine passa le pont de bois jeté sur le ruisseau et s'en fut par la campagne. Sous son bras gauche il avait un *De civitate Dei*, relié en peau de truie, avec des fermoirs de cuivre, dont un manquait, et de la main droite il tenait un croûton de pain où ses dents mordaient avec l'audace d'une jeunesse de seize ans. Car ce pain de ménage, pétri et cuit chez sa mère, était plus dur et compact que les cailloux du ruisseau.

Sans autrement s'occuper du *Saint Augustin* in-folio dont il s'était chargé par devoir, Louis-Antoine hésita un moment avant de s'engager dans le petit chemin creux qui menait au boqueteau de Tonlieu. Si d'une part les écrevisses dont l'onde transparente lui permettait de compter, à travers les feuilles d'eau et les nymphées, les pattes et jusqu'aux moindres accidents de leur carapace sombre, aussi exactement jointées que le halecret d'un carabin, flattaient son instinct de pêcheur, de l'autre les lapins de son ami Montenay parlaient à son apathie buissonnière et à ses goûts de maraude.

C'est que, dans la garenne de M. de Montenay, Louis-Antoine avait droit de chasse, l'an tout entier. Et ce droit ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de braconner sur les confins du parc de Bannes, quitte à débouler vivement dans la garenne de Tonlieu si quelque sergent blavier ou quelque garde-chasse à la livrée du marquis apparaissait avec des intentions mauvaises. Pour ces raisons, Louis-Antoine décida de négliger les profits certains de la pêche pour les succès aléatoires de la chasse.

« J'irai donc, se dit-il, prendre des collets chez Symphorien. Si la vieille Jeannette

n'en a point, ce qui serait un cas jusqu'ici sans exemple, j'emprunterai l'arquebuse de Marin. Elle est mal montée, mais tue à trente pas comme à dix, à condition de tirer un peu bas. Je payerai la poudre et la dragée de plomb avec un lièvre, quand j'en abattraï... Et puis, pendant que je quêterai, rien n'empêchera les lapins de la Drapière de se prendre aux collets que j'aurai semés derrière le vieux mur de sa chénaie... Et, enfin, pour que le curé trouve aussi sa part dans ces divertissements honnêtes, je me coucherai dans l'herbe et apprendrai par cœur, pour les lui réciter couramment, les vingt-cinq lignes du chapitre neuvième qui abondent, à ce qu'il dit, en tours ingénieux, ce dont je me moque. Et ce que j'en ferai ne sera pas pour obéir à la volonté dudit curé, mais pour le plaisir de ma mère, tant je crains de la désobliger... »

Ainsi disposé à se conformer aux commandements de Dieu, sans attacher la même importance aux conseils de l'Église, représentée dans l'affaire par le curé de Primelles, Louis-Antoine descendit à grandes enjambées le chemin pierreux, raviné par les pluies d'hiver, défoncé par le pied des bestiaux, et dont la neige des arbrisseaux en fleurs ne parvenait pas à cacher le mauvais entretien sous son tapis de mai, velouté, odorant, couleur de pêche et de crème.

Si l'entretien du chemin était mauvais, les chaussures de Louis-Antoine ne lui cédaient rien sous ce rapport. Chaussures et chemin semblaient avoir été créés l'un pour l'autre. Et d'abord ces souliers appartenaient sans conteste à deux paroisses. Si la mode antique commandait bien que le pied gauche ne différât en rien du droit par les courbes chantournées de la semelle et le galbe de l'empeigne à bout carré, elle n'ordonnait pas cependant que le pied droit fût de vache grasse et le gauche de veau ciré, ni que le talon très haut de l'un fût un bel ouvrage de tourneur en cormier, à l'image d'un tronc de cône, tandis que l'autre, beaucoup plus bas et galamment ébrasé, plus large, se composait de croissants de cuir vert assemblés avec des clous à ferrer les bœufs. Ces deux souliers, du reste, pour dissemblables qu'ils parussent, présentaient ce caractère commun d'être crevés en dix endroits et rapetassés en huit. Tous deux s'ornaient de ficelles en guise de cordons. Les languettes brillaient par leur absence, et les contreforts éculés s'écrasaient en plis en demi-cercle au-dessus des talons, à peu près comme les bourrelets charnus débordant le col d'un gros homme.

Mais, des bas drapés dont le ton demeurait indéfinissable, les plis avaient adopté la disposition spirale. Par défaut de jarretières, vraisemblablement, ils descendaient en serpentant. Et, grâce à la maigreur héronnière des jambes de Louis-Antoine, aussi minces aux mollets qu'aux chevilles, ils donnaient l'idée, avec leurs rides étagées, de

deux vis de presseoir sur quoi le jeune garçon avançait par un artifice mécanique.

Parler de son haut-de-chausses ne serait point séant, d'autant que ce vêtement contenait moins de pièces et de reprises que de trous. Jadis taillé dans un vieux manteau de pluie en bouracan qui avait gagné, à servir, la teinte indécise des arbres perdus dans le brouillard, le haut-de-chausses de Louis-Antoine était devenu mince, luisant et verdâtre. Aux endroits où il ne montrait point la corde, de larges taches miroitantes indiquaient que les poils de chèvre de ce tissu bourru, entre tous impropre à fabriquer des culottes, demeuraient collés par les sucres des herbes champêtres, l'encre de l'étude et le sang du gibier que le chasseur rapportait pendu à sa ceinture. Enfin ce haut-de-chausses, fabriqué originairement sur le modèle de celui du seigneur Pantalón, et destiné donc à descendre à mi-jambes, s'arrêtait maintenant au jarret, car le tailleur rustique n'avait point fait entrer en ligne de compte la croissance du baron Louis-Antoine.

Pour la même raison, les basques du pourpoint, dont la taille commençait sous les épaules, battaient ce qu'on voyait de la chemise au-dessus de la ceinture. Ce vêtement de bureau violacé, ou pour mieux dire ardoisé, avait été pris dans une casaque dont les coutures blanchâtres furent jadis recouvertes de passementerie. Deux boutons dépareillés pris dans un lacs d'aiguillettes, et deux aiguillettes, passées dans une boutonnière, retenaient, vaille que vaille, ce remarquable pourpoint, fermé sur la poitrine. Les défauts en étaient d'ailleurs cachés par un baudrier à demi neuf, mais veuf de ses récamures d'argent, dont la place se lisait, en arabesques bleu de roi, sur le fond passé au bleu turquin du damas. L'épée de cuisse, prise dans les pendants aux boucles et aux mordants de bronze, avait sa garde de fer dédorée au point que c'était à la seule rouille qu'elle devait sa chaude couleur. Le fourreau de cette épée, garni de maroquin brun, laissait voir son corps de hêtre en plus d'un endroit, et la peau était partout ailleurs tant éraillée qu'on la pouvait croire remplacée par de la peluche roussâtre.

De la chemise, proprement blanchie sans apprêt, le col largement ouvert et rabattu sur les épaules dégageait un cou hâlé qui supportait une petite tête ronde à cheveux châtains, embroussaillés, dont les boucles, pourtant soyeuses, longues, recourbées en crosse, s'échappaient, avec une allure de révolte, du feutre, délavé et lustré par les rais du soleil et l'eau du ciel, dont Louis-Antoine se coiffait crânement jusqu'à la racine du nez. Ses yeux bruns n'en brillaient que mieux dans cette ombre des bords mordillés, dentés, bossués, mais, malgré tous ces accidents de contour et de surface, invariablement déclives. Et ces yeux éclairaient toute la face juvénile, à peine estompée d'un

duvet de fruit et dorée telle une prune qui sèche au soleil. Et la mine de ce garçon était douce et sauvage comme le parfum des fleurs des champs, le cri des oiseaux de marais, la plainte du vent dans les saules. On devait évoquer, à le voir, ces divinités élémentaires, vénérées par les anciens, et qui empruntaient aux pâtres des monts Sabins leur figure étonnée et joyeuse, cependant que leurs yeux profonds laissaient lire les mystères bienfaisants de la mère nature qui chérit ceux-là surtout qui vivent dans la paix inviolée des forêts sombres et moussues, où les flèches d'or du soleil se trempent dans les eaux glacées et silencieuses des lacs.

Louis-Antoine, sans penser aux faunes et aux sylvains, non plus qu'au *Saint Augustin* sous peau de truie dont sa jeune vigueur méprisait le poids, marchait sans se presser, mordant à belles dents dans le croûton qui diminuait à vue d'œil, car son dîner de dix heures était déjà dans les talons disparates de ses souliers. Le croûton ne dura pas plus longtemps que la longueur du chemin creux qui mourait devant la chaumière de Symphorien. Un chien aboya, puis un autre, et enfin un tout petit qui, flageolant sur ses jambes arquées, galopait de travers et s'en vint rouler aux pieds de Louis-Antoine tout en cherchant les mamelles de sa mère. Et la Baude s'accroupit, regardant le jeune garçon, avec ses yeux jaunes qui brillaient ainsi que des écus d'or sous les touffes gris de fer de sa tête terminée par une truffe humide et luisante.

La vieille Jeannette apparut, la quenouille à la ceinture, chassant devant elle six couples d'oies qui revenaient de tondre l'herbe du fossé. Le jars allongea le cou, ouvrit largement son bec jaune, siffla, s'enfuit de côté. Toute la bande le suivit du côté du toit à porcs pour se réfugier dans la mare où les poules riveraines se chamaillaient avec les canards qui accostaient en nageant.

Jeannette, sans cesser de tourner sa quenouille, se crut autorisée par son âge à prêcher Louis-Antoine de Primelles, dont elle avait vu le père quand il n'avait, lui aussi, que seize ans. Mais, suivant en cela l'usage observé dans tout le pays, elle ne parla pas du défunt baron à son fils. Elle le critiqua sur le mauvais état de ses hardes, en tout indigne d'un gentilhomme sachant lire dans les plus gros livres, proposa de battre le pourpoint, qui n'avait pas vu les vergettes depuis un grand mois, et assura Louis-Antoine que dans ce bas monde on ne jugeait pas les gens autrement que sur la mine : « On se devait à son état ! »

Quand il en vint à l'arquebuse de chasse, elle s'excusa de ne pouvoir la prêter. « Son fils Marin l'avait justement prise, ce matin même. »

Et, comme Louis-Antoine insistait, la vieille, continuant de rouler son fil de laine,

entra dans des explications où elle s'embrouilla, mêlant le parler français à son jargon berrichon, jusqu'à ce qu'elle avouât que son fils était parti pour tirer des lapins, sinon mieux, du côté de Conquoy, « parce qu'en ce jour la terre, de ce côté, était sans surveillance ».

Tout en regrettant le contre-temps, Louis-Antoine s'intéressa à l'entreprise de Marin. Celui-là était un braconnier réputé, dont le marquis de Bannes avait dit qu'il le ferait pendre si jamais il le prenait sur son bien. Mais narguant les gardes du marquis, le plus grand maître de terres à dix lieues à la ronde, Marin continuait de braconner. Et son commerce de gibier s'étendait si prospère qu'il y employait des courtiers. D'Issoudun, de Bourges, de Vatan, les commandes affluaient. Tout cela, pour se passer discrètement, n'empêchait pas le scandale d'être considérable. Le curé de Lunery, pressenti par le marquis, refusa « à son profond regret » de signaler Marin au prône parce qu'il n'appartenait pas à sa paroisse. Quant au curé de Primelles, M. de la Bassaie, vieillard humble, ratatiné et d'une probité qui touchait à la simplicité d'esprit, il répondit au marquis, le jour où celui-ci s'en ouvrit à lui : « C'est bien, monsieur, j'en parlerai à M<sup>me</sup> de Primelles, si vous ne préférez que j'en parle au baron en personne. » Et, sans même remercier le marquis de l'argent qu'il lui offrait pour sa très pauvre paroisse, il rompit l'entretien : « Gardez vos écus, monsieur. Il est vrai que nos saints sont mal logés et couverts, mais cela est de peu de prix au regard de Notre-Seigneur, qui naquit dans une étable, entre un âne, une vache et son veau, pour vous servir. »

Cela se passait en 1627, et aujourd'hui, en l'an de grâce 1633, les gens de Bannes n'étaient pas plus avancés contre le braconnier Marin Labrande, fils légitime de Symphorien Labrande, berger en titre du baron de Primelles et de Jeannette Baudel, son épouse devant Dieu et les hommes. Marin d'ailleurs se gardait à carreau. Il avait bien soin de se poser d'un pied sur le domaine de Primelles, tandis que de l'autre il s'assurait chez le marquis de Bannes pour disposer ses collets. Tirait-il à l'arquebuse, c'était son chien Souillaud qui allait ramasser le gibier chez l'ennemi : lui, Marin, demeurait sur le bien du baron son maître.

Et, comme les terres du baron de Primelles se trouvaient entourées de tous côtés par celles du marquis de Bannes, l'enchevêtrement des pièces était tel qu'on ne pouvait longtemps marcher par les prés, les emblavures ou les brandes de Primelles, sans fouler par instants celles de Bannes. Ce pays semblait avoir été ainsi loti pour le plus grand avantage des braconniers, qui abondaient en facilités pour passer de l'un chez l'autre

en cas de danger. D'autant qu'une haine sauvage divisait les deux familles, et cette haine, loin d'avoir pris sa fin par la mort du baron de Primelles et l'exil du marquis de Bannes, son meurtrier, était devenue plus atroce.

Partout la guerre ; à chaque croisée de routes, coin de champ, corne de bois, un homme de Bannes était embusqué pour trouver le tenancier de Primelles en faute. Les sergents de justice, les porteurs de contraintes, entre lesquels Andoche Cottebleue, un Normand de Bayeux, se faisait remarquer par son activité autant que par son brassard d'argent et son bâton blanc, tous les recors, les praticiens, couraient entre les deux châteaux et Issoudun, siège royal. D'autres s'empresaient entre Primelles, Lunery et Bourges. Le papier timbré pleuvait.

Si les justices n'eussent pas été depuis longtemps rachetées, on se fût disputé les armes à la main pour pendre. La violence s'en tenait aux formes légales. On se vexait à coups de papiers, de parchemins, de citations, d'ajournements. On se poignardait avec les grimoires, on s'en gardait aussi comme avec un bouclier. Les seuls procureurs d'Issoudun et de Bourges se réjouissaient de ces choses, pareils aux corbeaux qui croassent d'allégresse à voir les armées aux prises. La noblesse du Berry se désintéressait de la lutte, parce que les uns, hostiles au cardinal ministre, blâmaient sa volonté de tenir le marquis de Bannes exilé en Autriche, et parce que les autres ne voulaient pas paraître gens à fouler un ennemi à terre. Toutefois, les sympathies allaient s'affirmant pour la baronne de Primelles et son jeune fils Louis-Antoine ; on reprochait à la maison de Bannes d'exploiter leur pauvreté en les ruinant à plat par l'obligation de soutenir des procès iniques ; on reprochait encore à cette orgueilleuse maison de se continuer par une mésalliance et un bâtard légitimé.

Et voilà pourquoi Louis-Antoine prenait grand plaisir à entendre la vieille femme du berger Symphorien lui parler de l'expédition de son fils Marin. La crainte le tenait cependant que ce braconnier de mérite, son professeur de chasse, ne tombât aux mains des gens de Bannes. On disait dans le pays que M. Florimond, le fils du marquis exilé, ce jour même arrivait au château. Si, par malheur, Marin était pris la main dans le sac, les choses se gâteraient, car on connaissait M. Florimond et ses façons d'agir avec le pauvre monde.

La crainte qu'inspirait la vieille Jeannette compensait, à la rigueur, celle qu'on ressentait quand on parlait du beau Florimond. La femme du berger Symphorien jouissait dans tout le pays d'une autorité que personne ne songeait à contester, tant on redoutait ses sorts. Elle savait en jeter aussi bien sur les bêtes que sur les chrétiens,



sur les enfants nés ou à naître, les poulets, voire les œufs, et les vaches surtout, puisque chacun savait qu'elle les empêchait à volonté de vêler. Nul n'ignorait que si Macée La Tuilière ne l'avait pas apaisée par des excuses publiques et un cadeau de six chapons, la dite Macée n'aurait pu nourrir son nouveau-né, puisque, pour un imprudent propos sur Jeannette, elle avait vu tarir son lait subitement.

Quant au vieux Symphorien, son autorité n'était pas moindre, et son infailible science de berger ne faisait pas tort à sa réputation de découvreur de sources. Symphorien était le sourcier de la région d'Issoudun. Quand il tenait entre ses doigts sa baguette de coudrier fourchue, une branche dans chaque main, et qu'il marchait prudemment, suivant la direction de ce rameau indicateur, sans le quitter du regard, les cheveux se dressaient sous les coiffes et les chapeaux, la sueur perlait aux fronts. Nul n'eût osé troubler le silence, et l'on s'essayait à marcher sans bruit. Tout à coup, obéissant à des forces mystérieuses, la baguette se courbait, s'abaissait jusqu'à toucher terre. L'on creusait, et la source jaillissait aussitôt. Cela était bien connu. Aussi chacun cherchait à s'assurer le bon vouloir de Symphorien et protégeait Marin, à l'occasion. Et l'on n'eût trouvé d'Issoudun à Bourges, non plus que de Condé à Venesmes, homme ni femme pour témoigner contre lui.

Posant sa quenouille sur le banc de la porte, où une chatte formait de ses quatre pattes corbeille à ses petits, la vieille s'en fut chercher des collets :

— Prenez-les, mon mignon, je les ai tressés de mes mains, et je m'y connais, je puis le dire. Voyez, tous sont de crin gris ou roux qui ne brille pas au soleil, à six crins tordus par collet. Avec cela on prendrait même un chevreuil. Tenez, en voilà six ! Il y a plus d'une belle coulée sous les vieux murs du parc de Bannes. Je les regardais encore hier. Ce serait péché de ne pas reprendre sur ces mécréants un peu de ces beaux biens dont ils firent tort au défunt baron votre père... que Dieu reçoive en sa grâce... et vous aussi.

Furtivement, elle se signa, en marmonnant des mots sans suite, étendit sa main sèche sur l'héritier de Primelles, comme si elle appelait sur lui la protection de ces puissances du mal dont on la croyait l'esclave, reprit sa quenouille et rentra sous son pauvre toit : sans arrêter son attention sur ces choses, car il n'aimait point se fatiguer inutilement l'entendement, Louis-Antoine tira vers la garenne de Tonlieu, avec ses collets et son *Saint Augustin*.

Bientôt, couché à plat ventre dans l'herbe épaisse où il disparaissait tout entier, il put surveiller les lapins qui, en contre-bas, prenaient leurs ébats dans le voisinage des lacets de crin que sa main déjà experte avait disposés aux bons endroits.

Le poste d'observation de Louis-Antoine répondait à toutes les exigences de cet art de la fortification, qui serait le premier de tous si l'expérience ne prouvait qu'il n'y a point de place si forte qui ne puisse être réduite quand elle est bien attaquée. Le fort de Louis-Antoine était un plateau en façon d'éperon, ou de cavalier, pour qui préfère les termes de la poliorcétique, un plateau saillant, enfin, couvert par quelques ouvrages avancés. Ces ouvrages avancés n'étaient autres que des blocs de roches massés sur la pointe où ils se disposaient en parapet crénelé. Puis ils descendaient à pic jusqu'à la plaine doucement ondulée qui dévalait insensiblement vers les bords marécageux du Cher. Encore que l'eau fût éloignée d'une bonne demi-lieue, on la voyait de cet éperon comme si elle eût été à cent toises, avec ses aulnes, ses peupliers, ses saules et ses sables ça et là coupés de roseaux, car rien n'interrompait l'uniforme tapis de la plaine. À peine quelques pièces labourées montraient-elles leurs arbres fruitiers clairsemés : tout le reste était brandes ou pacages.

Louis-Antoine, en regardant sur sa droite, put voir, au pied des coteaux du Rillé, le vieux Symphorien debout, ravaudant un bas, et autour de lui ses moutons pressés en masses floconneuses, roussâtres, que ses chiens, galopant en cercle, resserraient ou dispersaient tour à tour. Tout cela était à lui, Louis-Antoine, baron de Primelles, seigneur de Saint-Godolphin. Mais, à gauche, les prairies de son bien étaient séparées en deux pièces par une enclave du domaine de Bannes, enclave broussailleuse, pierreuse, laissée inculte pour que le gibier y trouvât de bonnes remises d'où il sortirait la nuit pour gâter la terre de Primelles. Marin était là, heureusement, pour veiller au grain. Avec quelques garçons de charrie, assistés du porcher et d'autres paysans qui n'avaient pas froid aux yeux, il faisait des battues de nuit, raffait le gibier de tout poil, bêtes noires et bêtes rousses. En une saison il avait pris un cerf et deux biches, attirés du parc jusqu'à cette remise par plusieurs moyens dont un seul était bon pour envoyer le dit Marin aux galères.

Si les gardes du marquis voulaient s'en mêler, les coups de bâton pleuvaient sur les épees de chasse, cassant les lames et fêlant les têtes : les gardes devaient rentrer dans leur friche. Qu'ils s'avançassent à découvert, Symphorien, son garçon Honorin et les valets bergers criaient haro sur cette canaille de vert vêtue qui venait évidemment pour voler les moutons du baron : et l'on s'envoyait des amitiés, le couteau ou l'arquebuse au poing. De ce côté les gens de Primelles tenaient ceux de Bannes en échec. Mais il n'en était pas ainsi partout.

C'est pourquoi Louis-Antoine, les coudes écartés posant à terre, le menton dans

les deux mains, regardait sans amitié la masse régulière et imposante du château de Bannes qui dressait, en face de lui, à cinq cents pas de distance, en contre-bas, ses murs de pierres blanches, appareillées à refends, avec leurs cordons de briques, ses pavillons à l'italienne savamment opposés, ses longues fenêtres décroissant en hauteur suivant les trois étages, ses toits de tuiles avec les monumentales cheminées de briques à ancrs fleuronées, et sa ceinture d'eau où les cygnes voguaient à l'exemple des galères, en prêtant leurs ailes, doucement soulevées, comme voiles au vent léger qui soufflait de l'est et sous quoi ondulait la claire feuillée des saules.

S'il se fût retourné, Louis-Antoine aurait vu son château à lui, ses tours noirâtres, marbrées de vert par la mousse et le lierre, son donjon démantelé, ses murs en ruines, ses doutes bourbeuses où barbotaient des canards. Mais peu enclin à l'envie, d'intelligence trop paresseuse pour s'arrêter à des comparaisons attristantes, habitué dès sa première enfance à cette inégalité que sa sagesse un peu lourde lui indiquait comme la première condition de tout ce qui vit ici-bas, Louis-Antoine préféra s'intéresser aux lapins. Il crut en voir un cabrioler et demeurer pris par la tête dans le fouillis de ronces et d'ajoncs où étaient tendus les collets. Rampant avec mille précautions, il avança vers la pointe extrême du plateau.

A ce moment, il sentit quelque chose de piquant et de raide qui lui offensait le mollet, et il se retourna, comprenant que son bas, ayant fini de descendre, laissait sa jambe exposée sans défense aux injures des chardons. Mais ce n'était pas un chardon, puisque maintenant on le pinçait. Louis-Antoine crut distinguer une main ; mais cette main, qu'il avait vue rouge, avait disparu aussitôt. Déjà il se soulevait sur ses poignets, quand il entendit un rire frais, argentin, un rire de cristal, puis une voix qui l'appelait par son nom.

Et un visage espiègle apparut, entre les légers chaumes et les fleurs de mai, coiffé d'un merveilleux chapeau en pain de sucre qu'anoblissait un bouquet de plumes de héron :

— C'est toi, Catherine !

— Oui, c'est moi !

— Tu m'as piqué avec une herbe, et pincé avec un gant !

— J'aurais dû te pincer jusqu'au sang, Louis-Antoine ! Car je t'y prends, à maudire avec des collets...

— Catherine, tu ne me vendras pas ?... D'ailleurs M. de Montenay me l'a permis...

— De poser des lacets à lapins ?... J'en doute... Mon pauvre Louis-Antoine !

Leurs rires se mêlèrent. Progressant à plat ventre dans l'herbe épaisse où n'apparaissaient que leurs têtes, Catherine et Louis-Antoine se trouvèrent ainsi face à face. Allongeant les bras, ils s'embrassèrent franchement, puis demeurèrent tous deux, le menton dans les mains, se regardant avec une satisfaction muette et joyeuse.

La mine de Catherine de Lépinrière était aussi éveillée et ouverte que celle de Louis-Antoine de Primelles était timide et sauvage. Brune de cheveux, très blanche, avec des yeux bleu de mer, le nez droit, les sourcils franchement arqués et la bouche moqueuse, cette jeune fille de quinze ans avait une figure à la fois sérieuse et badine qui faisait qu'on ne la pouvait regarder sans se sentir pris par l'envie de lui vouer une amitié sans limites. C'était une figure franche et honnête, mais dont le petit menton, quelque peu saillant, bien pointu, contrastait avec la largeur du front bombé et poli, et annonçait un courage de bonne étoffe et une volonté sûre de soi.

Les grandes boucles ondulées qui encadraient la face se massaient de chaque côté en un écheveau bouffant que retenait, à son extrémité, une rosette de rubans couleur de feu, dont l'éclat s'augmentait par celui de ces cheveux si noirs que leurs reflets en paraissaient bleus au soleil. Le chapeau de castor blanc, avec sa forme haute en pain de sucre et son aile relevée sur la gauche par une agrafe émaillée, s'enfonçait crânement sur cette tête fière et mignonne. Un gant de fauconnier en cuir blanc couvert de velours vermeil habillait la main droite, et sa garde à houppes montait jusqu'au coude.

— Écoute, Louis-Antoine, dit Catherine, je vais te donner deux perdrix. Mais tu me promettras de mieux travailler avec le curé. Il n'est pas content, sais-tu, et l'on répète partout que tu sais à peine écrire. Quoique cela ne soit pas vrai, la chose m'offense.

— Je t'assure, répondit Louis-Antoine d'une voix dolente qui indiquait plus la paresse que la contrition, que je fais tout le possible pour m'instruire. Vois : j'ai apporté jusqu'ici ce gros livre. Il est fort lourd. C'est un *Saint Augustin*, et je me préparais, au moment où tu m'as appelé, à apprendre ma leçon.

— Oui, en regardant sauter les lapins. Je gage que tu as encore tendu des collets, là, en bas... chez nous... C'est-à-dire chez la Drapière.

La figure de Catherine tenta de prendre un air sévère. Elle n'y réussit qu'à moitié, en vérité : ce fut un air emprunté. Avec la gravité nécessaire, la jeune prêcheuse menaçait Louis-Antoine de son index habillé de cuir blanc et de velours rouge. Ainsi ganté, rouge en dessus, blanc en dessous, ce doigt ressemblait à un petit biscuit glacé de confiture. Et Catherine reprocha à Louis-Antoine diverses inobservances de son état de

noblesse :

— Est-ce une besogne digne d'un gentilhomme de tendre des collets sur la terre du voisin ? Si encore tu tirais avec une arquebuse. Car tu as une arquebuse, je la connais, avec une crosse de néflier et des rinceaux de cuivre. Une vieille arquebuse, elle a quinze ans, pour le moins... comme moi.

Baissant la tête, Louis-Antoine rougit et avoua qu'il n'avait ni poudre, ni plomb, ni argent pour en acheter : « Si sa mère ne lui donnait pas d'argent, c'est qu'elle en manquait elle-même. »

Catherine regrettait déjà ses paroles. Prenant à deux mains la tête de l'enfant, elle l'embrassa gentiment. Et, retenant les larmes qui étouffaient sa voix, elle murmura très vite :

— N'aie pas de chagrin, mon pauvre Louis-Antoine, cela ne peut longtemps durer. De la poudre, du plomb, je t'en donnerai dès demain... Allons, courage, ne t'attriste pas ainsi !... N'es-tu pas un homme ?... Moi, qui ne suis qu'une fille, si je te disais...

Mais Louis-Antoine ne l'écoutait déjà plus, tant ce garçon était distrait et bizarre. Il demandait à voir les perdrix promises, comme s'il craignait déjà de les perdre. Sa nature timide, défiante et inquiète flairait partout un mécompte.

Catherine, se redressant sur ses genoux, entreprit de dégager les perdrix pendues entre ses grandes poches de ceinture, sous sa robe de velours gris. C'était une robe fendue devant et derrière avec un devantier assorti, du modèle dont usent femmes et filles qui montent à cheval suivant la manière des hommes. Les mouvements de M<sup>lle</sup> Catherine dérangèrent l'autour qui sommeillait, la panse pleine, à son côté, dans l'herbe. Et, gauchement, l'oiseau s'avança sur ses jambes hautes et grêles, déployant à demi ses cerceaux arrondis, avec cette allure dégingandée et boiteuse qui montre combien agissent sagement les fauconniers en donnant le nom de mains aux pieds de ces créatures aériennes qui n'ont que faire de marcher.

Hochant de sa tête plate éclairée par deux larges yeux dont la pupille semblait taillée dans une pierre de jayet enchâssée dans le cercle de topaze de l'iris, l'autour grinça de son bec festonné, sautilla et, courbant son dos bossu, parut saluer cérémonieusement Louis-Antoine. Puis il se posa sur le *Saint Augustin*, envoya sournoisement et vivement une belle traînée blanchâtre sur l'épée reposant auprès, ce qui n'augmenta pas le lustre de la gaine éraflée, et enfonçant son cou entre ses épaules, gonflant son ventre étoilé, s'endormit noblement.

Catherine, cependant, ayant relevé un pan de sa lourde jupe, s'égaya à voir que le

sang des perdrix tachait son haut-de-chausses de revêche et jusqu'à sa botte de chamois où tintait un éperon d'argent.

À tout prendre, dans son riche habit de cheval où s'opposaient le velours de Gênes, la lucquoise et autres draps de soie, avec ses broderies et ses plumes, M<sup>lle</sup> de Lépinière n'était pas beaucoup plus soignée de mise que son ami Louis-Antoine. Si la qualité des tissus était plus riche, la nature des vêtements demeurait également singulière.

Sur la robe, passablement fanée et qui plaidait, non sans succès, en séparation de corps avec sa doublure en bouracan de Bourgogne, retombaient les pans d'une hongreline en drap blanc, surtout militaire, dont les dames, ce semble, n'avaient jamais usé jusque-là. De cette hongreline, au reste bien coupée, l'allure originale s'augmentait par la brièveté des manches retroussées, à parements vastes et boutonnés qui remontaient jusqu'aux épaules lorsque la manche elle-même ne descendait qu'à la moitié de l'arrière-bras. Là elle découvrait une autre manche, celle du corsage, manche de brocart à la grande chiquetade, montrant la doublure de damas zinzolin qui s'échappait par larges bouillons, au mépris des boutons et des agrafes. Un vaste col de point coupé, bordé de picots en fleurons, complétait cet habillement cavalier.

Mais la hongreline, galonnée de soie grise sur toutes ses tailles, richement garnie d'effilés et d'autres ouvrages de brodeur, joignait à ces agréments des à-jours, c'est-à-dire de nobles accrocs, nobles parce qu'ils donnaient la preuve que M<sup>lle</sup> Catherine de Lépinière, dans les actes de sa vie comme dans les actions de la chasse, allait toujours de l'avant, sans s'occuper des épines, des rocailles et divers empêchements.

Dans sa chevelure, les débris de folles herbes voisinaient avec les rubans. Une chenille se promenait sur la forme de son chapeau. M<sup>lle</sup> Catherine l'y avait posée parce qu'elle la trouvait remarquable avec sa livrée vert gai, tranchée de noir, et ses caroncles orangées. Un peu plus haut, deux papillons blanc de farine, avec bout des ailes couleur d'aurore étaient épinglés. Quant aux épis piquants des graminées agrestes, ils lardaient la hongreline et la jupe en tous endroits. Le brocart des manches en gardait sa part, comme aussi des traces de l'autour. Mais ce dernier inconvénient est un honneur pour qui sait porter son oiseau. Enfin c'était, chez M<sup>lle</sup> de Lépinière, un de ces beaux désordres que les grimauds de lettres nous voudraient donner pour un effet de l'art.

M<sup>lle</sup> Catherine se souciait peu de tout cela. Sortie pour voler à l'oiseau, elle avait pris trois perdrix avec son tiercelet d'autour. Alors elle avait pensé à Louis-Antoine et

au plaisir que lui ferait un joli cadeau de gibier. Connaissant son habituelle remise, elle avait tôt fait de le découvrir enfoncé dans son gazon. Elle avait donc attaché son cheval dans le chemin creux de Bannes, et, grimpant à travers les broussailles, à hongrelaine perdue, rejoint son ami et protégé.

Au vrai, les choses ne se passaient pas de façon aussi simple que le racontait M<sup>lle</sup> Catherine de Lépinrière, belle-fille du marquis de Bannes par sa mère, Anne de Cuzance, qu'il avait épousée, veuve, en premières noces, avant de contracter avec la drapière, Julie Péréal, cette union qui l'avait fait mettre au ban de toute la noblesse du Berry. Les rencontres des deux enfants étaient toujours concertées, et il fallait que Louis-Antoine possédât une forte dose d'inconsciente apathie pour ne point s'en apercevoir. En tous cas, il ne disait rien.

Par Jeannette, Symphorien, Marin et les autres bergers, Catherine était tenue au courant de tout ce qui concernait Louis-Antoine. Car ces deux enfants ne se voyaient qu'en cachette, par la muette complicité du vieux Symphorien, le berger marieur dont on chantait partout que ceux qu'il avait unis devant Dieu dans la solitude des champs étaient mieux mariés que par le curé et son registre. Ainsi Catherine et Louis-Antoine vivaient entourés de cette protection occulte. Par ses émissaires, la vieille Jeannette avertissait la jeune fille, lui indiquait l'endroit où l'indolent Louis-Antoine faisait l'école buissonnière. Et Louis-Antoine ne s'étonnait jamais de voir son amie apparaître subitement dans tout lieu désert où il vivait dans le silence des prés ou des bois.

Mais Louis-Antoine ne s'étonnait de rien.

Si donc, ce quinzième de mai de l'an 1633, Catherine tenait fidèle compagnie à Louis-Antoine, celui-ci ne se doutait guère que la vieille Jeannette avait tout fait pour l'obliger à choisir pour théâtre de ses exploits le petit plateau de Tonlieu. Pour le tenir en place, l'empêcher de courir, elle avait inventé l'histoire de Marin et ainsi pu refuser l'arquebuse, parce que les collets obligent le braconnier à ne point s'écarter de l'endroit où il les a tendus.

Jeannette, le matin même, avait vu M<sup>lle</sup> Catherine et lui avait annoncé, avec cet air mystérieux que sa profession de jeteuse de sorts l'obligeait à garder en toutes circonstances, que le jeune baron serait sans faute, un peu après midi, sur le plateau de Tonlieu. Et M<sup>lle</sup> Catherine, qui n'avait point la tête faible, savait que la vieille Jeannette empruntait cet accent augural à la ferme volonté de sauvegarder son autorité de devineresse. Obligée à jouer sans cesse son rôle pour ne point l'oublier, Jeannette

n'ignorait point non plus ce que pensait M<sup>lle</sup> Catherine. Et l'accord demeurait parfait.

A supposer même, car l'on doit tout prévoir quand on s'est établie prophétesse, que Louis-Antoine et son *Saint Augustin* se fussent attardés aux écrevisses du ruisseau, Jeannette aurait trouvé un moyen de l'attirer vers Tonlieu, où M<sup>lle</sup> Catherine comptait voir son protégé.

Car Louis-Antoine était bien le protégé de Catherine de Lépinrière. Dans cette amitié chaste et naïve de deux enfants du même âge, que tout était pour séparer sur la terre, dans cette union morale, la jeune fille était l'homme, et le garçon était la femme. Mais, au contraire de la plupart des filles qui n'usent de leur ascendant que pour molester les garçons et les asservir à leurs frivoles et effrénés caprices, Catherine de Lépinrière tentait l'impossible pour façonner à son exemple ce caractère gauche, timide, sauvage et par-dessus tout indécis.

Les trois perdrix réussirent à rasséréner Louis-Antoine. Il les examina, les soupesa, les estima en connaisseur. Comme il y en avait une grise et deux rouges, il choisit les deux rouges, et Catherine garda la grise pour ne point rentrer sans rien avec du sang frais sur son habit. La chose eût paru singulière. Et Catherine, se sachant espionnée, montrait une prudence extrême. Puis ils parlèrent de l'autour, et la jeune fille fit l'éloge de son oiseau, et ils en revinrent, tout naturellement, au sujet habituel de leurs entretiens, à Julie la Drapière. Ainsi appelait-on effrontément la marquise de Bannes dans le pays. Pour la centième fois, peut-être, Catherine allait esquisser un portrait peu flatté de sa marâtre, quand elle s'écria brusquement, laissant là Julie la Drapière :

— À propos, tu sais la nouvelle ? Florimond, son affreux fils, est arrivé hier, au milieu de la nuit.

De son air le plus indifférent, Louis-Antoine répondit qu'il le savait. La mère Jeannette le lui avait appris, sans qu'il en eût demandé davantage. Mais le front jusque-là si pur de la jeune fille se coupa d'un pli profond. Tout entière à sa préoccupation douloureuse, elle murmura d'un ton suppliant :

— Surtout, ne le cherche pas !

Louis-Antoine, toujours distrait et somnolent, ne parut pas entendre. Mais Catherine insista :

— Jure-moi, Louis-Antoine, que tu ne chercheras pas à le rencontrer.

Alors il répondit distraitemment :

— Pourquoi voudrais-tu que je le rencontre ? Qu'ai-je besoin de le chercher ?



Tu sais bien que nous ne voulons rien avoir à traiter avec lui. C'est un méchant bâtard, et sa mère, Julie la Drapière, une coquine. Qu'y pouvons-nous ?

Il hésita, s'arrêta, puis reprit, fronçant les sourcils :

— Aurais tu à te plaindre de lui... Raconte-moi...

Vivement Catherine l'interrompit :

— Certainement non ! Que pourrait-il me faire ?... D'ailleurs, maintenant je les tiens. Écoute !

Allongés à nouveau dans la prairie, en face l'un de l'autre, ils tendaient leurs faces pleines de santé et de jeunesse au-dessus des folles herbes, des coquelicots, des bleuets, des chardons et des reines des prés où butinaient les bourdons vêtus de peluche rousse, orange et noire. Et les deux enfants des maisons ennemies étaient pareils à ces jeunes faunes aux yeux clairs qui se regardent curieusement dans les sous-bois herbeux, s'opposant leurs fronts cornus pour cosser à l'imitation des bédouins dont ils ont les armes.

Le menton dans ses paumes, les coudes dans la terre, son autour posé sur son épaule, Catherine narrait les actions de sa belle-mère Julie, dite la Drapière, marquise de Bannes :

— Imagine-toi que, depuis que le marquis est en exil, la coquine s'ingénie à me dépouiller de mon argent. Elle avait pensé d'abord m'obliger à épouser son Florimond... C'était mal me connaître !... Et tu sais bien, Louis-Antoine, que c'est toi, toi et pas un autre, qui seras jamais mon mari.

Louis-Antoine ne crut pas devoir interrompre Catherine. Elle lui avait si souvent dit cela que lui le trouvait maintenant tout simple. D'ailleurs, ses idées sur le mariage étaient naturellement vagues et obscures, comme toutes celles, du reste, qui ne se rapportaient pas à la terre, aux plantes et aux remises du gibier.

— Tu sais que mon beau-père le marquis a juré qu'il me laisserait maîtresse de mon sort. Il n'est pas homme à enfreindre son serment. Depuis qu'il a dû partir en exil, Julie a repris du poil de la bête. Mais, pour grande que soit son audace, — car je suis convaincue qu'elle ignore tout des engagements de son mari envers moi, — elle ne prévaudra pas contre ma volonté.

Louis-Antoine regardait Catherine avec une admiration non feinte. Il lui savait gré de s'exprimer d'une manière aussi ferme, s'extasiait sur sa facilité de parole, lui qui devait réfléchir longtemps et s'y prendre souvent à trois fois pour demander les choses les plus simples.

Sans se douter de cette admiration qui valait par sa simplicité et sa franchise, Catherine de Lépinrière continuait de charger la marquise Julie :

— J'ai déjoué ses artifices, percé à jour ses intrigues, rompu les filets où elle me comptait prendre. Je connais ses complots avec le procureur de Bourges, qui embrouille à plaisir la succession de mon tuteur. Longtemps je m'étonnai de voir les lettres que j'écrivais à mon beau-père demeurer toutes ou presque toutes sans réponse. Je découvris d'où venait le coup : Julie dérobait mes lettres avec la complicité d'une chambrrière ; et le marquis ne recevait que celles où je ne lui mandais rien d'important. Je crois même qu'elle en a fabriqué de fausses ; mais je n'ai pas de preuves. Dès lors, grâce à M. de Montenay, je pus tenir mon beau-père au courant des entreprises de sa femme. Si j'en juge d'après la mine que fait depuis quelques jours notre Julie, la réponse du marquis fut terrible. Julie a beau mettre un pouce de rouge, son teint est couleur de navet. Florimond ne semble guère plus à son aise. Le marquis leur a fait connaître ses volontés, et mes deux voleurs ont baissé le nez, pris la main dans le sac. Ce matin, le procureur de Bourges, le vieux Duvau, est arrivé au château. Quand il est reparti, avant midi, il était encore plus semblable à un navet que Julie.

Louis Antoine hochait gravement le menton, approuvant sans trop comprendre, cependant que Catherine se soulageait le cœur à raconter la déconfiture de ses ennemis :

— Ils me volaient tous, te dis-je. Jamais je ne pouvais disposer d'un sou. Tandis qu'aujourd'hui la mielleuse Maroie, la fille de chambre favorite de Julie, est arrivée avec Nicole Deleuze, sa trésorière, un gros sac d'argent, et des explications sur des termes en retard... C'est un os que l'on me donne à ronger... Tiens, vois comme je suis riche !

À genoux, Catherine s'occupait d'atteindre ses poches, quand elle s'arrêta, tressaillit. Sa mine devint attentive. Du pied du plateau où il se tenait depuis des heures, le vieux Symphorien s'éloignait maintenant tirant vers les prés du Cher, et ses moutons trottaient massés en un grand triangle, avec les chiens en queue. Et le berger soufflait, sans repos, dans son cornet à bouquin, qui rendait des sons aigres, monotones et traînants.

Catherine se dressa sur ses pieds et tendit l'oreille. Alors elle entendit un hennissement aigu, puis la plainte irritée d'un cheval. Vivement, elle regarda par-dessus un bloc, recula, sauta sur l'épée de Louis-Antoine et se lança à corps perdu dans la descente embroussaillée, sans s'occuper de l'autour, qui, décollé de son épaule par un rameau, plana, puis l'accompagna en volant au-dessus de sa tête.

Le geste impérieux par lequel elle cloua en partant Louis-Antoine à terre n'aurait pas empêché le jeune garçon de la suivre si le voisinage de Symphorien et de sa houlette en cornouiller bien ferré ne l'eût rassuré sur les risques possibles de l'aventure où se lançait son amie :

« Quelque croquant aura battu la jument pie de Catherine, et elle va me corriger d'importance le drôle à coups de fourreau d'épée... Voyons cela... »

Et, rampant, comme à son habitude, il avançait, sans se découvrir, jusqu'entre deux blocs de roches d'où il pouvait tout surveiller.

Catherine, toujours courant, était arrivée dans le chemin creux, limité par deux haies, qui séparait le domaine de Bannes de celui de Primelles. Source d'éternels conflits, ce chemin, pour lequel, bon an mal an, se cassaient une douzaine de têtes, partait des prés du Cher pour aboutir à la grande avenue du château de Bannes, où il se bifurquait dans la direction de Primelles. Dans ce chemin, donc, Catherine se trouva nez à nez, si l'on peut dire, avec un grand cheval dont le cavalier, armé d'un fouet de chasse, maltraitait Mahaut, sa jument guilledine.

Or le chemin était si étroit que le cavalier ne put s'échapper, ce qu'il aurait bien voulu faire quand il eut reconnu M<sup>lle</sup> de Lépinrière qui se dressait devant lui. Mais il aurait dû la renverser pour passer outre ; et, pour revenir en arrière, c'est à peine s'il avait la place de tourner. Car, à cet endroit même, s'avançaient de chaque côté quelque six sauvageons de poiriers, de merisiers et de pruniers, tortus, étêtés, noueux, vrais culs-de-jatte parmi les arbres fruitiers, et qui allongeaient leurs branches basses, horizontales, en zigzag, à moins de sept pieds du sol.

Ainsi M. Clément Malompret, premier valet de chambre de M. Florimond, dont il portait la livrée chamarrée et galonnée sur toutes les coutures, vert et or, avec des chevrons bleus et des ancolies d'argent alternés, demeura-t-il mal à son aise, sans oser ni fuir ni marcher, et tâchant de réduire sa monture, un fort étalon barbe que les ruades de Mahaut mettaient en désordre.

Blanche de colère, les yeux plus brillants que les boutons dorés qui couraient en deux lignes sur les manches de la mandille du laquais, Catherine de Lépinrière dit à M. Clément :

— Viens ici !

M. Clément, sans être absolument flatté de cette invitation péremptoire, n'osa pas pourtant y désobéir. Il essaya de pousser sa bête qui renâclait et pointait. Mais Catherine cria :

— Entends-tu ou n'entends tu pas ? Et qui t'a rendu si hardi de rester à cheval devant moi ?

M. Clément mit pied à terre, et, gardant les rênes à la main, s'avança avec toute la gracieuse confiance d'un écolier qui devine la fêrule cachée derrière le dos de son régent. Ce premier domestique était si troublé, outre qu'il avait à la main gauche la bride de son barbet et à la droite son grand fouet de chasse, qu'il en négligea de se découvrir.

Du bout de l'épée engainée de Louis-Antoine, M<sup>lle</sup> de Lépinrière fit sauter le chapeau du drôle, qui recula de deux pas. Alors elle marcha sur lui et lui cria à la face :

— Vassal, qui t'a permis de toucher mon cheval ?

Très rouge, décidé à défendre sa dignité contre quiconque, M. Clément répondit d'un ton rogue, encore que peu assuré, « qu'il en avait agi ainsi par les ordres de M. le marquis mandant défense à toutes gens de laisser les bêtes vagabonder dans le chemin de la grande avenue ».

Et il insista :

— C'est si vrai, mademoiselle, que Cottebleue vient de porter huit exploits à la bicoque de ces mendiants de Primelles, toujours en défaut avec les bœufs et les moutons errants. Si l'on m'en croyait...

Il n'acheva pas. De l'épée toujours engainée, Catherine lui avait souffleté le visage. Et, pour le malheur de M. Clément Malompret, la gaine de l'épée de Louis-Antoine était tant fatiguée qu'un des tranchants de la lame, passant entre les attelles de hêtre, coupa le maroquin et aussi la belle, fade et insolente face du blond Clément, gâtant ainsi pour jamais le bellâtre qui était revenu de Paris à Bannes afin d'y raconter les ravages que sa galanterie avait exercés en haut lieu.

Aveuglé par son sang, car la balafre commençait au sourcil gauche et rejoignait le coin droit de la bouche, M. Clément trébucha, lâcha bride et fouet, chut à terre, pleurant, jurant et, d'une même voix, criant merci et vengeance. Et cela sans que M<sup>lle</sup> de Lépinrière se retournât même pour le regarder.

Elle était déjà loin, regagnant à pas vifs et pressés le coteau. Elle rendit l'épée à Louis-Antoine et prit congé avec un « Nous nous reverrons demain » qui, s'il laissait son ami dans l'imprécision quant à l'heure et au lieu de la rencontre, lui laissait cependant la certitude de revoir Catherine au jour dit.

Et M<sup>lle</sup> Catherine, descendue dans le chemin, avait déjà enfourché sa jument ; car cette jeune personne, en tout hardie dans ses allures, montait à la façon des hommes.

Elle rendit la main, et la bête bien dressée prenant cette allure guilledine, chère aux Écossais qui, dit-on, l'inventèrent au vieux temps, et qui tient du traquenard et de l'amble, déboula d'un pied sûr vers l'avenue du château de Bannes, où aboutit ce chemin creux qui avait vu la déconvenue de M. Clément. De celui-ci il ne restait plus de traces.

Quand Catherine se trouva à l'entrée de cette avenue, longue de cinq cents pas, remarquable par la triple rangée de gros ormes qui la flanquaient des deux côtés, ombrageant de larges chaussées gazonnées, elle aperçut un groupe de cavaliers, arrêtés au beau milieu, et qui causaient avec animation, à en juger par leurs gestes. M. Clément, sur son barbe, occupait le centre du groupe. Sous son chapeau de castor gris, en forme de pot à beurre, le valet de chambre portait, comme l'amour, un bandeau, bandeau fait d'un mouchoir de soie blanc et bleu, mais taché de sang au point qu'il rappelait les trois couleurs de la vieille maison du roi.

Trois cavaliers écoutaient son rapport. L'un magnifiquement vêtu, blond ainsi que Phœbus Apollon, qui réchauffe le monde de ses rayons, tourmentait les rênes d'un grand étalon isabelle qui s'égayait en courbettes et secouait les glands de son poitrail et de sa culière en damas bleu turquin. Des deux autres, plus modestes dans leur habit et leur mine, l'un, avec le chapeau plat enfoncé jusqu'à son museau chafouin, se balançait au caprice d'une mule harnachée de maroquin noir. Et telle était l'attention peureuse avec laquelle il surveillait les larges oreilles de sa paisible monture, plus occupée des mouches que de son cavalier novice, que ce personnage à cheveux grasseux et plats, vêtu de ratine noire, remplissait par la force des choses le rôle de comparse.

Par contre, l'autre cavalier, dans son vêtement aux trois quarts militaire, avec collet de buffle, casaque de drap fleur de seigle et bottes de vache grasse montant à mi-cuisse, bombait le torse plein d'assurance et de superbe, sur son roussin de trois poils, plus avantageux encore que le duc de Toscane, propre grand-père de Sa Majesté, qui se dresse en statue équestre à Florence, comme chacun sait. Son chapeau de lièvre couleur pain bis, évasé, cambré, avec le bord relevé au droit du front et l'aigrette, mesurait deux bons pieds en hauteur. Le col droit de sa casaque sortait du buffle usé par le hausse-col et supportait un de ces cols en rotonde, plats, empesés, cartonnés, une vraie golille à l'espagnole. Et sur ce plateau reposait le menton rasé à l'exception de la royale brune dont les poils raides se terminaient en pinceau pointu.

Bien qu'ils fussent encore à trente pas d'elle, Catherine avait reconnu son monde :

Florimond, son soi-disant demi-frère, le poète parasite Aimeri d'Olivier, précepteur perpétuel du jeune homme, et M. Pierre Acresin de Tourouvre, sieur de la Fère-en-Combrailles, attaché par l'amitié et l'intérêt au beau Florimond, et chevalier servant, à l'occasion, de Julie la Drapière, marquise de Bannes.

« Le voilà bien, se dit Catherine, vaniteux comme un paon, faisant la roue devant ses courtisans à gages. À droite le spadassin, à gauche le coupe-jarret de lettres. Que le marquis n'est-il ici avec sa canne ? Il me dénicherait lestement cette engeance qui pique avec la plume et assassine avec l'épée... Belle bande de vautours ! À qui en ont-ils ?... Pourvu que ce ne soit pas contre Louis-Antoine qu'ils dirigent leurs traits empoisonnés ! »

Mais la peur qui rend blancs les foies des marouffles n'avait point de prise sur Catherine de Lépinrière, dame héritière de Paudy, Saint-Lizaigne, Meunet, Rebourcin et Brion, fille de ce Sébastien Paumier de Sallanches, marquis de Lépinrière, capitaine aux gardes, qui fut tué, la rondache au col et l'esponton au poing, le 9 novembre 1621, à l'attaque des Sables-d'Olonne, où il combattait en volontaire. De sa mère Anne de Cuzance, qui fut une sainte sur la terre même aux yeux de son second mari, le marquis de Bannes, dont la vertu ne fut pas le principal objet, Catherine avait hérité la sagesse, la force et la constance. Voilà pourquoi cette charmante fille, livrée par l'aveugle hasard à des gens peu scrupuleux et d'une ambition qui n'obéissait à aucun frein, demeurait parmi eux aussi blanche que la létice qui court sur la boue sans se salir. Mais de l'hermine elle avait aussi l'audace, la prudence et la souplesse.

Sans ralentir l'allure pressée de sa jument Mahaut qui tricotait sous la jupe de velours gris descendant de chaque côté ainsi que le panneau d'une housse, Catherine, son autour sur le poing, donna dans le groupe et arrêta net sa bête quand elle se trouva au milieu. On la salua très bas. Un des résultats de ces saluts fut que le poète Aimeri d'Olivier faillit mourir de peur. Car, devant ces chapeaux et ces plumes se balançant sous son nez, la mule Alibourne, imparfaitement aveuglée par ses œillères, marqua son émoi par un écart et une pétarade dont l'effet fut de placer le favori des muses sur son cou.

Désespérément agrippé par une main à la crinière, par l'autre à l'arçon de son bât, M. Aimeri perdit ses rênes, son chapeau et un de ses étriers en façon de chaussons. Il roula d'un côté, se guinda de l'autre, et reprit son aplomb, mais non son chapeau, que piétinait le roussin de M. de Tourouvre. Le compliment dont il se promettait

beaucoup d'honneur en fut beaucoup écourté. On l'entendit balbutier : « Divine apparition... nec teneras... cursu... læsisset aristas... Camille... Diane plutôt... Artémise des monts... divine chasserresse... Thalestris... La clarté de ses yeux, aux astres... »

Lors M. Aimeri d'Olivier, laissant l'avantage à sa mule, tomba assez gracieusement du côté hors montoir pour qu'on pût croire qu'il avait mis pied à terre à cette seule fin de ramasser son chapeau. La mule Alibourne, se sentant libre, ambla vers l'écurie. M. Clément, porteur de son bandeau noué au-dessus de l'oreille gauche par un vrai nœud d'amour, piqua des deux pour la rattraper. M. de Tourouvre le suivit, par discrétion. Le poète désarçonné continua son chemin à pied, et Florimond demeura seul avec Catherine.

— Pourquoi, dit-il sans autre préparation qu'une grimace assez laide, as-tu coupé la figure de mon valet Clément avec une épée ? Et qui t'a donné une épée pour cette belle besogne ?... Allons, parle !

— Si tu crois, mon pauvre Florimond, m'intimider avec tes façons de prévôt, tu es loin de compte.

— Trêve de verbiage !... Me répondras-tu ?

— Je te répondrai, Pontaillan, si bon me semble.

Florimond, à s'entendre appeler Pontaillan, se mordit les lèvres et rougit. C'était là son nom de bâtard avant qu'il ne fût légitimé, et Catherine seule osait l'appeler ainsi, quand les choses n'allaient pas à son gré. Il haussa les épaules et grommela :

— Cela n'est pas répondre.

— Je te répondrai quand tu parleras sur un autre ton, et à mon heure. Va, tu peux rouler tes gros yeux...

Florimond, cette fois, fut piqué au vif. « Tes gros yeux ! » ces yeux dont le doux éclat fascinait toutes les belles assez imprudentes pour en affronter les feux, ses yeux divins, ses yeux vainqueurs, une petite fille élevée à la rustique osait les appeler « tes gros yeux » ! Florimond cria donc :

— Allons, ne fais point la sottie, et parle !

— Parle toi-même, si tu es capable de t'exprimer sans rugir. C'est à toi à me demander pardon.

— Catherine !

— Non, vraiment, Florimond, tu n'es pas beau avec ces yeux de chouette clouée à une porte. Crois-tu m'effrayer ?

Et son rire monta, clair, menu, si léger qu'il donnait l'impression de quelque chose d'insaisissable, quelque chose comme le bourdonnement du moucheron qui vous entoure de ses cercles invisibles, sans qu'on puisse savoir à quel endroit il lui plaira de piquer.

La colère de Florimond empourprait son visage, un beau visage régulier, aux traits fins, et qui avaient cependant on ne sait quoi de mou. Malgré l'éclat des yeux, la pureté du teint, la noblesse de l'allure, cette figure disait un caractère lâche et cruel. Florimond, sous les paroles hautaines et pourtant bien familières de Catherine, haletait et soufflait comme un taureau. Les veines de son cou se gonflaient. Encore un peu, et l'apoplexie le terrassait.

Il passa sa colère sur qui n'en pouvait mais, sur son cheval, le tourmenta de la bride, le maintint sauvagement sous l'éperon. La bête, folle de douleur, s'échappa de la main, rua de côté. Catherine faillit être atteinte. Elle évita adroitement, se gara en faisant face, et, sans se troubler, reprit :

— Là, Florimond, moins de saccades et plus de courage !... Tu en viendras peut-être à bout sans brutalité. Après tout, ce Fauveau est une bête sage, et tu l'exaspères parce qu'au fond tu n'es pas, comme ton père, un grand écuyer. Mais ne recommence pas ce coup, mon ami, sans quoi le marquis saura que tu as essayé de m'assassiner, comme l'an dernier tu tentas de tuer André d'Archelet... T'en souvient-il ? C'était dans la cour du Fer-à-Cheval.

De pourpre, Florimond devint bleu. Il grinça des dents, ferma les yeux : les arbres tourbillonnaient, le gazon lui apparut rouge. Cependant son visage gardait le ton bleu passé de l'olive en turquoise qui pendait au bout de sa moustache. Jamais plus belle boucle de cheveux blonds ne cacha l'oreille d'une femme ; et cette boucle fournie, souple à l'œil, plus fine que la soie, descendait jusqu'au sein gauche. Un vrai lacet d'amour à étrangler les belles. Seule elle eût suffi à assurer la gloire de celui qu'on appelait l'Incomparable Florimond, à Paris comme à Bourges. Quelle moustache de cour, voire celle d'Honoré de Cadenet, duc de Chaulnes, lui aurait-on pu opposer ?

Mais, à cette heure, l'Incomparable Florimond ne jouissait plus d'aucun de ses avantages, dons naturels qui lui valurent de telles séries de bonnes fortunes, en tous lieux, que les gens les plus experts en ces sortes de divertissements renonçaient à en évaluer le nombre. L'homme d'amour tremblait devant la jeune fille. Rien de plus vrai, Florimond avait peur de Catherine, et cette peur allait s'augmentant depuis la conversation qu'il avait eue avec sa mère, Julie la Drapière, marquise de Bannes, le



matin même de cette après-midi où M. Clément Malompret fut si fâcheusement marqué par Catherine de Lépiinière.

À force de souffler et de hausser les sourcils, Florimond réussit à retrouver un peu de calme. Cachant son trouble sous une aisance gouailleuse, il laissa en paix son cheval et répondit à Catherine :

— Le plus raisonnable cédera. Faisons la paix et permets que je t'embrasse... Tu ne le juges pas utile ?... Comme tu voudras. Je voulais seulement savoir pourquoi tu as ainsi défiguré Clément, afin que je le punisse moi-même s'il t'a manqué en quelque façon.

Trop fine pour abuser de sa victoire, Catherine s'empressa de raconter la conduite du valet, et Florimond, prenant la défense de son homme de confiance, avoua qu'il trouvait la peine grosse pour un aussi mince méfait.

Mais Catherine releva sèchement le propos :

— Qui touche la bête touche le maître. Je te l'ai entendu répéter vingt fois. Aujourd'hui tu es bien bon seigneur. Pour une offense certes moins grave, tu as tué, il n'y a pas longtemps, le cadet de Maubec, après l'assemblée de Vatan.

Florimond, pris de court, répliqua à tout hasard, que « ce n'était pas la même chose ». Et il pria Catherine de lui dire, en toute franchise, de qui elle tenait l'épée, instrument du dommage.

— Car, enfin, tu n'en es pas encore, tant bizarre que soit ta conduite, à sortir, comme la Marion de Mauny, à cheval, avec l'estocade au côté.

Il avait dit cela d'un ton badin, mais son regard était noir. Catherine leva le menton, et sa bouche mignonne parut cracher au loin un noyau de cerise :

— La gouvernante de M. de Mauny est une fort belle personne dont on dit moins de mal que d'une lingère de Bourges, dont le nom...

— Catherine !

— Cela te contrarie ? N'en parlons plus. Quant à l'épée, je l'empruntai à M. de Montenay, qui en a toujours une à mon service.

Elle avait dit ces derniers mots d'un ton froidement menaçant. Florimond tressaillit. Mais la jeune fille continua légèrement :

— M. de Montenay, qui me regardait voler à l'oiseau dans sa garenne de Tonlieu... Qu'as-tu à froncer le sourcil ?

— Ton M. de Montenay a des fourreaux d'une bien mauvaise étoffe... C'est bien. Mais, en attendant, Catherine, ma fille, tu te compromets. Une fille de bonne maison

ne court pas ainsi les champs toute seule et n'emprunte pas d'épée à des gens...

— Florimond, mon bonhomme, ta morale vient comme la moutarde après le rôti. M. de Montenay est le fils de mon défunt tuteur, et d'aussi bonne maison que toi, et même...

Il se mordit les lèvres, tracassa son cheval, dans l'attente d'une nouvelle insolence, mais Catherine n'acheva pas. Alors Florimond crut s'en tirer en blâmant la demoiselle de se promener ainsi avec des habits en loques : « Encore un peu, et on la mettrait dans le même sac que ces gueux de Primelles. »

— S'ils sont gueux, du moins n'ont-ils rien volé à personne. En pourrait-on dire autant de toi, Pontaillan ?... Et moi, quand je vais avec de mauvaises hardes, cela tient à ce que ta noble mère, qui pourtant s'y connaît en draps...

— Prends garde, Catherine !... N'insulte pas ma mère !

Mais, sans l'écouter, elle continua d'un ton franchement méprisant :

— ... ne m'en achète pas une aune pour mes robes, mais garde mon argent pour t'en aider dans tes fricassées de Paris et de Bourges... Méfie-toi, Pontaillan, tout cela finira mal, le marquis ne sera pas toujours exilé. Adieu ! Retire-toi de ma présence.

Et, jetant la bride au valet d'écurie qui venait lui tenir l'étrier, Catherine de Lépinère sauta à terre, donna son autour à un fauconnier qui attendait, prit les pans de sa robe sous un bras, son devantier sous l'autre, et se dirigea vers l'escalier par quoi l'on accédait à sa chambre. L'horloge du château sonnait le coup de quatre heures.

Louis-Antoine, toujours livré dans l'herbe à sa rêverie solitaire, entendit, lui aussi, l'horloge sonner. Ce bruit le tira de son engourdissement.

« J'ai bien juste le temps, se dit-il, d'arriver chez nous pour la leçon d'escrime. L'oncle Bouteiller est déjà, j'en jurerais, dans la salle basse, à vérifier si le carré et son cercle inscrit sont tracés nettement à la craie, dans les proportions requises, et si toutes les lettres sont dans l'ordre... Quelle sottise que ce cercle mystérieux !... Je ne suis pas grand clerc dans la science des armes, mais cette méthode de Thibaust d'Anvers me semble quelque chimérique... Quelle misère que de se promener ainsi pendant deux heures sur des lignes blanches, jusqu'à ce que la fatigue vous arrache l'épée de la main... Et, enfin, quel besoin ai-je de savoir manier l'épée avec l'adresse d'un prévôt de salle ? »

Et Louis-Antoine, tout en marchant, singeait les allures de Robert de Rustigny, l'écuyer meneur de sa mère, quand elle avait des chevaux. C'était à cet écuyer, un grand bel homme, sec, élégant, fier et brave dans ses vêtements râpés, qu'incombait

le soin de diriger Louis-Antoine dans ses exercices : « Allons, monsieur Louis, attention, s'il vous plaît !... Eh quoi ?... Le pied gauche n'est pas dans la ligne, et votre garde est mauvaise... Le bras tendu, que diable !... Et le pied droit ?... Ne doit-il pas former tangente au cercle ? »

Alors intervenait l'oncle, martelant chaque parole d'un coup de canne sur les lignes croisant leurs réseaux sur le sol, avec leurs lettres capitales et même le contour des pieds marqués en blanc :

« Comprends donc, mon fils ! En somme, rien n'est plus simple. La lame de ton épée est égale aux rayons du cercle... Mais vois donc, Rustigny, le voici déjà hors de mesure !... Remets-le en place !... Qu'est-ce ceci maintenant, malheureux ? Tu t'avances d'un pas de trop !... Et, surtout, pas le pied sur le Z ! »

Toujours marchant, Louis-Antoine se lamentait : « Et cela pendant des heures !... Moi, si j'étais obligé de me battre, je m'en tirerais tout aussi bien qu'un autre. Je m'en irais comme cela, en me couvrant de ma gauche armée d'un bon gant de cuir d'élan, et, quand on me détacherait un fendant, je me raserais à terre et piquerais dans le ventre. »

Et, tout en indiquant dans l'air des passes avec son épée engainée, Louis-Antoine se hâtait vers la demeure délabrée de ses pères. Tout à coup il s'arrêta, se frappa le front et se le meurtrit de la garde de son épée, tapa du pied, et murmura :

« Bon Dieu !... Et les collets... J'ai oublié les collets !... Mais il est trop tard pour les aller chercher, trop tard aussi pour prévenir la mère Jeannette !... Bast ! Je donnerai commission à Marin de les relever. Mais trouverai-je Marin ? »

Un bon moment, Louis-Antoine hésita. Il fut même sur le point de revenir en arrière. Mais alors il pensa aux reproches muets de sa mère quand il avait désobéi en quelque manière. Il vit ce regard doux et triste, ces yeux qui ressemblaient aux siens, mais qui semblaient éteints par les larmes, cette femme pâle sous ses éternels vêtements de deuil, si soigneusement entretenus qu'on les eût dits inusables. Il vit cette mère vivant, telle une recluse, dans sa chambre, entre son prie-Dieu et ses livres de raison où elle écrivait sans trêve, à moins qu'elle ne priât, et, à côté du prie-Dieu, tout contre le pied du lit, ce coffre de chêne où dormait couchée, sur les armes de fer noirci, dans sa bourse de chamois, l'épée de son père, tué, alors que lui, Louis-Antoine, n'avait pas tout à fait dix ans.

« Pauvre mère ! Toujours si bonne pour nous tous !... Mais pourquoi, lorsqu'elle me regarde, ses yeux ont-ils cette même expression désolée que je vois chez ma sœur Marguerite quand on lui enlève pour la boucherie l'agneau enrubanné dont elle fait

sa compagnie pour jouer à la bergère ? »

Et, tout en songeant à ces choses que son intelligence à la fois affinée et obscure s'entendait mal à débrouiller pour se les représenter clairement, Louis-Antoine, son épée toujours à la main droite et son *Saint Augustin* sous le bras gauche, s'en fut prendre sa leçon d'escrime. Il aurait dû aussi, à la vérité, se préoccuper de ce *Saint Augustin* qu'il avait complètement négligé d'ouvrir, mais c'était déjà bien assez de l'escrime, à cette heure, sans se créer encore des soucis à propos de la leçon du curé.

## CHAPITRE II

Charles-Armand-Alexandre-Nonpar de Neuville, marquis de Bannes, seigneur de Corcey, Chaudey, Sarent et Saint-Valentin, fils de Gaspard-Aymon, marquis de Bannes, et de Parménie de Donceray, comptait parmi les plus brillants officiers aux gardes, quand sa liaison avec une femme de petit état ruina à tout jamais sa fortune d'officier et de courtisan. De très bonne heure orphelin, il avait dû à la sagesse de son tuteur, un Caumont de la Force, la conservation de cette fortune que son tempérament, impétueux jusqu'à la folie, et son caractère assez faible lui eussent laissé totalement dilapider.

À sa naissance, c'est-à-dire au 15 mars 1590, Charles-Armand se trouvait héritier d'un des plus grands domaines entre tous ceux du Berry. Par les soins de son tuteur, ces terres allèrent gagnant en nombre et en importance, s'étendant de Plaimpied à Chavannes, du nord au sud, et rejoignant vers l'ouest Saint-Ambroix, Condé, jusqu'à Neuvy-Pailloux. C'étaient là les biens de son père que l'on avait arrondis. Par sa mère, il possédait d'autre part plus de trois lieues carrées de pays entre Vatan, Paudy et Saint-Georges de Breulhamenon. Sans compter les rentes sur l'Hôtel de Ville, sur Lyon, les pensions et autres avantages, le jeune homme se trouva, alors qu'il avait tout juste vingt ans, maître de soixante mille livres de revenu.

Et pourtant il avait dilapidé plus de cent mille livres pour jeter sa gourme aux pages, et ensuite pour faire honneur à son état de capitaine aux gardes, sans compter l'argent employé à payer sa compagnie, encore que, profitant de la gêne d'un sien cousin qui la lui céda en 1609, il ne l'eût point payée cher.

En tous autres temps le marquis de Bannes se fût élevé aux honneurs que méritaient ses vertus guerrières. Mais il fut victime, comme tant d'autres, de la trop longue paix qui succéda aux dernières convulsions de la Ligue. Né au milieu des guerres civiles, le marquis passa sa jeunesse dans la triste oisiveté de la paix. Il y eut aussi de sa faute : sans goût pour l'étude, dépourvu d'initiative, il n'eut pas le courage d'aller chercher à l'étranger cet enseignement militaire que les gens de guerre sans emploi suivaient sur les marches du Danube avec les généraux de l'Autriche, ou dans les Flandres sous les ingénieurs de l'école du prince Maurice.

Sa nature très indolente au fond, malgré les éclats tumultueux d'une activité qui se dépensait toujours à faux, trouva des satisfactions suffisantes dans le pays riche et gras où il séjournait la majeure partie de l'année, sous couleur de disputer avec ses intendants sur l'administration de ses domaines. Mais, s'il goûta les plaisirs de la chasse et les joies plus graves des discussions d'intérêts généraux dans les assemblées de la noblesse et à Issoudun et à Bourges, il goûta davantage les charmes de Julie Péréal, merveilleuse blonde de dix-neuf ans, qui abandonna de bon cœur son mari Royer Hippeau, marchand drapier à Bourges, à l'enseigne de la Toison-d'Or, pour vivre avec le marquis Charles-Armand.

Ce scandale, qui commença en l'année 1611, était de ceux qui blessent à la fois les principes moraux et les intérêts matériels de toute société fortement constituée. On ne s'inquiéta point du consentement tacite que le drapier Hippeau, homme riche et bien posé par ses bonne vie et mœurs, parut donner à la fuite de la plus belle des marchandes. On parla de séduction, voire de rapt, et le corps des bourgeois protesta en masse et pour la bonne règle contre un privilège exorbitant de la noblesse contre la bourgeoisie des bonnes villes. Les coupables narguèrent l'opinion, comme d'usage, et laissèrent les bourgeois conférer. Plus fière d'un amour qui l'élevait que Charles-Armand ne l'était d'avoir soumis à sa loi une beauté aussi rare, Julie Péréal, tout en se cachant avec soin, eut aussi le soin d'écrire à tous les gens de son entourage qu'elle avait bien agi et qu'elle ne regrettait rien. Cela s'est appelé de tout temps brûler ses vaisseaux.

Pour faire regagner à cette brebis égarée le bercail, il était de première nécessité que l'époux outragé — ainsi le définit-on par politesse — portât plainte contre le ravisseur. Cette plainte ne vint jamais devant les magistrats de Bourges. Le curé de Saint-Bonnet signala Julie Péréal à son prône. Le lendemain, Royer Hippeau lui annonçait qu'il ne compterait plus parmi les fabriciens de sa paroisse, qu'il n'irait plus à l'offrande et qu'il révoquerait tous les dons promis par lui s'il était encore question de sa femme au

prône.

Quant au marquis de Bannes, Royer Hippeau ne voyait aucun inconvénient à ce qu'on en parlât du haut de la chaire, pourvu, naturellement et conséquemment, que ce ne fût pas à propos de Julie Péral.

Le curé de Saint-Bonnet se soumit, car il craignait de voir l'obstiné drapier, laissant sa place vide entre les formettes des marguilliers, s'en retourner vers cette religion prétendue réformée qui fut celle de son défunt père, Isaac Hippeau, échevin de Bourges. Et comme l'on ne savait pas trop, depuis l'assassinat du feu roi par un maître d'école, de quel côté tournerait la girouette, le prêtre ferma les yeux sur cette histoire, ses oreilles aux récriminations des concurrents du drapier, et sa bouche au blâme.

Quant à Royer Hippeau, content de retenir la dot et les propres de sa femme, naguère volage et aujourd'hui envolée, il étendit son commerce et chercha des consolations auprès de Nicole Deleuze, sœur de lait de Julie et veuve du mercier Augustin Pillonnet. Ce qui prouve que la morale n'a que peu à voir dans les petites transactions de la vie courante, et que celles-ci se règlent d'après les plus médiocres intérêts, l'amour de soi, de ses avantages et de ses plaisirs, et la recherche de la tranquillité à tout prix.

Un an ne s'était pas écoulé que l'on ne parlait plus à Bourges de la belle drapière, cependant que cachée dans une maison du marquis, aux portes mêmes de Vatan, Julie Péral faisait ses couches, aidée par Alice Robinet, sage-femme dudit lieu, et la discrète Nicole Deleuze, qui valait en beauté brune cette incomparable blonde qu'était Julie. L'enfant qui naquit dans la petite maison des champs en prit le nom de Pontailan, qu'il devait garder pendant bien des années. Il fut inscrit et baptisé dans une pauvre paroisse de village, la Chapelle-Saint-Laurian, sise sur les terres du marquis de Lépinrière, qui servit de parrain au nouveau-né. La marraine fut Nicole Deleuze. L'enfant reçut les noms de Florimond-Charles-Claude, et fut vivement reporté chez sa mère, qui tint à nourrir de son lait ce fruit d'un amour où son orgueil avait eu plus de part que ses sens. Non moins vivement, le marquis de Lépinrière, ayant levé copie de l'acte de naissance, partit en poste pour Paris.

Aussitôt arrivé, ce seigneur, qui ne négligeait rien pour s'avancer dans le monde, annonça à cor et à cri l'aventure de son voisin Charles-Armand, s'indigna avec qui voulut du déshonneur que la naissance de Florimond Pontailan infligeait nommément à la noblesse du Berry, sans préjudice de toute celle du royaume, et trouva moyen de faire coucher sur la feuille des bénéfices un sien bâtard que sa sœur, M<sup>me</sup> de Naffe, élevait à Blois.

Bref, M. de Lépinrière sut si bien arranger ses affaires que le marquis de Bannes fut mis en demeure de céder sa compagnie aux gardes, et ce fut Lépinrière qui l'obtint.

Un pareil procédé appelait une éclatante vengeance. Charles-Armand provoqua M. de Lépinrière, qui, loin de refuser l'ajournement, accourut avec sa meilleure épée, sa plus fine dague et ses deux seconds, dont l'un, M. de Primelles, fendit d'un irrésistible revers la tête du jeune Langlon cousin du marquis de Bannes, qu'il assistait en cette affaire. M. de Langlon en mourut quinze jours après. Ce fut la seule victime d'une rencontre où les autres combattants s'étant désarmés réussirent à s'accorder, puisqu'ils avaient satisfait aux lois de l'honneur. Et le marquis de Bannes, rendu à la paix des champs, se consacra à Julie, à son fils Florimond et à la surveillance de ses biens.

Pour ménager les apparences, il ne fit point maison commune avec sa maîtresse. Installée au Coudray, Julie ne se trouvait pas à plus de deux lieues de Lunery. A toucher ce lieu s'élevait le château de Bannes, vieille maison fortifiée que Charles-Armand mit par terre pour bâtir sur son emplacement nivelé une habitation vaste et plaisante, dans ce goût italien que la reine mère avait, depuis quelque quinze ans, mis à la mode.

Une fois logé à son aise, le marquis prit au sérieux son rôle de propriétaire foncier. Il vécut parmi ses fermiers, courut les foires au grand dam de ses intendants, dont il tarissait ainsi la principale source de revenus, en vendant et achetant lui-même ses moutons et ses bœufs. Il améliora ses bergeries et devint fameux par la qualité de ses laines. Les plaisanteries faciles qui coururent alors sur les lainages du marquis de Bannes et de sa bonne amie la Drapière ne portèrent pas bonheur à leurs auteurs. Le naturel violent de Charles-Armand le porta, quand il s'entendit ainsi brocarder, vers les solutions rapides et extrêmes. Deux frères, MM. de Villedieu et d'Artemaille, dont l'un était guidon de gendarmes, passèrent successivement par ses mains. Le premier demeura sur la place avec un excès de cinq boutonnières à son pourpoint ; le second, c'est-à-dire le guidon, la gorge largement ouverte, languit quelques jours avant de mourir. Leur beau-frère, M. de Saint-Sylvain, qui les voulut venger, n'eut pas un sort meilleur. Mais, avant de tomber le nez dans l'herbe pour ne plus se relever, il allongea en désespéré une telle estocade au marquis que celui-ci, atteint au ventre, demeura cloué trois beaux mois d'été dans son lit.

Julie Péral soigna son magnifique amant avec un dévouement de sœur grise, et Charles-Armand, aussi sensible dans ses amours que violent dans ses colères, en chérit davantage, si possible, cette belle bourgeoise qui s'était perdue pour lui avec un parfait désintéressement. Une fois guéri de sa blessure, le marquis s'aperçut, non sans chagrin,



du trouble que son absence forcée avait amené dans ses affaires. Dès qu'il put monter à cheval, il parcourut ses domaines comme une trombe, suivi de loin par ses intendants, qui, s'il valait un prévôt, n'étaient en rien les inférieurs des sergents.

Les métayers qui le tenaient pour moribond, tant on confond trop souvent ses espoirs avec la réalité, faillirent tomber en chaud mal de terreur et d'étonnement quand ils virent arriver ces cavaliers avec les registres en porte-manteau et le fouet dans la botte. Tous les projets de morcellement que caressaient les censiers se dissipèrent en fumée. Il fallut représenter les fruits ou payer. On en parla longtemps dans le Berry. Et tant que vécut Charles-Armand aucun de ses tenanciers n'osa plus lever les cornes.

On l'aimait, toutefois, dans le pays, à cause de son esprit de justice. Sa violence, voire sa brutalité qui n'acceptait pas de contrainte, n'excluait pas une générosité qui se traduisait par des actions d'une bienfaisance singulière. On le nomma toujours « le Bon Seigneur », parce que jamais homme, femme ni enfant ne souffrirent de la faim sur ses terres. Par une habileté qui, chez elle, remplaçait la bonté foncière du marquis, Julie Péréal exerçait les charités, suivant les volontés de Charles-Armand, y ajoutait même du sien, mais sans laisser ignorer à quiconque que de ces libéralités elle était la vraie conseillère. Mais les gens se défiaient d'elle, et, quand ils la croyaient loin, plus d'un se permettait des gorges chaudes sur « la mignonne à M. le Marquis ».

Facile aux petits, attentif à soulager leurs misères, toujours prêt à récompenser la bonne volonté, haïssant le mensonge, qui n'est que trop souvent le bouclier des faibles, lui réservait ses colères pour les interposés de tous rangs qui opprimaient le pauvre monde en son nom. Aussi, lorsqu'en 1620, ayant repris du service, il fut laissé pour mort dans l'entrepont du *Saint-Louis* de Nantes, étourdi et meurtri par ce canon qui creva en tuant onze matelots et trois maîtres, le 9 septembre, quand l'escadre royale tirait à parer la pointe de la Tranche, un deuil public attrista toute une partie du Berry. Et, pour un peu, Julie Péréal eût été portée en triomphe, quand elle annonça, à la fin du même mois, que le marquis était, par la grâce de Dieu, sauf dans son corps et que le roi l'avait fait chevalier de Saint-Michel. Certaines gens, se laissant emporter par un enthousiasme assez naïf pour ne pas tenir compte de la voix sans pitié de l'opinion, crièrent même : « Vive madame la marquise ! » Mais on les fit taire ; car en toutes choses il faut considérer la fin, de même qu'il convient de ménager les apparences, parce que le scandale est ce qu'on doit par-dessus tout éviter. Aussi vrai que, dans la plupart des actes de la vie, le silence est préférable aux paroles.

Le marquis en fit promptement l'expérience. Si ces cris : « Vive madame la mar-

quise ! » avaient éveillé chez Julie des désirs qui depuis longtemps sommeillaient, s'ils avaient flatté de secrets espoirs qui étaient son désespoir même, parce qu'aucun argument de raison ne lui permettait d'entrevoir une apparence même de certitude, ces cris avaient frappé d'autres oreilles, et ces oreilles appartenaient à des envieux. C'est pourquoi une rumeur, d'abord sourde et vague, se répandit, s'enfla, et la voix de la calomnie souffla aux quatre coins de la province que le marquis de Bannes poursuivait en cour de Rome l'annulation du mariage de la Drapière afin de la prendre pour femme.

Le ridicule du propos, l'intervention du pape en cette affaire, les impossibilités même dont abondait l'histoire n'arrêtèrent point les détracteurs du marquis. Il n'y a, au vrai, que l'invraisemblable qui frappe, parce qu'il se suffit à lui-même pour exciter l'intérêt. Ceux qui craignaient de le voir reprendre sa place à la cour et à l'armée n'eurent pas de cesse que le malencontreux amant de Julie ne retombât en disgrâce. Et, de par le roi, Charles-Armand fut prié de résider dans ses biens du Berry. Mais alors intervinrent ses parents du côté de La Force pour le marier avec une jeune veuve dont la fortune était grande et les terres ainsi placées qu'elles augmenteraient d'un tiers la totalité de celles du marquis. Les terres de la marquise de Lépinrière rejoignaient en effet du nord au couchant le patrimoine de Bannes et descendaient même jusqu'à Château-roux.

Ce fut une affaire adroitement menée et qui réussit malgré les difficultés qui semblaient inextricables à l'abord. Anne de Cuzance, veuve du marquis de Lépinrière, tué en 1621 aux Sables-d'Olonne, se laissa persuader par son entourage que c'était œuvre pie de ramener au bien ce Charles-Armand dont la vie scandaleuse attristait les bonnes âmes. Depuis des années, elle connaissait celui qui avait vu, l'épée à la main, son mari, après l'histoire de la compagnie aux gardes. La jeune femme se résolut à entreprendre la conversion du mécréant, et Charles-Armand prit la main de la marquise avec les meilleures intentions dont un homme d'honneur puisse paver les chemins de l'enfer.

La position de Julie et de son fils fut réglée par un accord tacite. Ils disparurent tous deux, et seuls quelques intimes amis surent que Florimond Pontaillan étudiait au collège de Clermont, à Paris, où demeurait sa mère, cachée aux yeux du monde dans une modeste maison de la rue Saint-Jacques. Jamais d'ailleurs la marquise Anne ne demanda compte à son second mari des écarts de sa jeunesse, non plus que de sa liaison avec la femme du drapier.

Ses préoccupations étaient plus hautes : mère d'une fille âgée de trois ans quand le

coup de canon des Sables l'obligea de cacher ses boucles blondes sous le sévère bandeau des veuves, Anne de Cuzance pensait surtout à assurer un protecteur à l'enfant. Ce qu'elle savait du marquis de Bannes, de son courage, de son entente des affaires et de sa probité, l'avait décidée, plus que toute autre considération, à convoler en secondes noces.

L'amour que témoignait le marquis à cette fille qui n'était point de son sang prouva à Anne de Cuzance qu'elle n'avait pas compté en vain sur cette nature généreuse et tendre dont les sympathies n'avaient pas jusque-là rencontré leur objet. Si cette petite Catherine de Lépinrière eût été la propre fille de Charles-Armand, il ne l'aurait pas entourée de plus d'affection ni de soins. Et cette affection se changea en un sentiment encore plus grave, sentiment en quelque sorte de religieux respect, après la mort d'Anne de Cuzance, qui s'éteignit d'une maladie de langueur, après quatre ans de mariage, en l'an 1626, alors qu'elle n'avait pas vingt-neuf ans.

Cette femme, dont la valeur morale fut peut-être égalée, sans avoir été certainement dépassée, avait à ce point subjugué le marquis Charles-Armand qu'il ne la trahit jamais au sens vrai du mot, car il ne manqua point aux engagements qu'elle lui fit prendre. Indulgente aux vices et aux défauts des hommes, par cette charité que donne seule la religion bien comprise, trop fine aussi pour ne pas comprendre de combien pèsent peu sur les résolutions instinctives les prières, les objurgations et les reproches, Anne de Cuzance ferma les yeux sur les écarts du marquis. De Julie Péral elle s'obstina à tout ignorer. Pour elle, l'ancienne concubine de Charles-Armand demeurait à Paris, perdue dans la foule ; et, si l'on venait lui apprendre avec des airs joyeusement contristés que « la coquine » promenait son museau rose à Vatan, Anne de Cuzance parlait d'autre chose et prouvait par ses façons distraites que ces propos ne l'intéressaient pas.

À son lit de mort, cette femme dont on a dit qu'elle fut une sainte sur la terre, et que François de Sales eût rangée parmi ses filles d'élection, prit la petite main de Catherine, la mit dans la main du marquis, réunit ces deux mains entre les siennes et dit de cette voix claire que savent prendre quelques mourants sûrs d'eux-mêmes pour énoncer leurs volontés dernières :

— Charles-Armand, je vous confie cette enfant. Jurez-moi que tant que vous serez de ce monde il ne lui arrivera ni peine ni dommage que vous lui puissiez éviter. Vous la laisserez maîtresse de ses volontés, car moi, sa mère, je la connais pure de cœur, d'entendement droit pour son petit âge, et elle ne saurait mal faire.

Et le marquis de Bannes avait répondu simplement :

— Je vous le jure, madame. Puissé-je me voir déchu de noblesse et perdu d'honneur si je manque à ce serment ! Et que Dieu me pardonne, en faveur de vos mérites, les chagrins que j'ai pu vous causer.

Que la marquise lui eût toujours pardonné, cela ne faisait pas doute. Elle répéta pourtant à Charles-Armand que le seul reproche qu'elle pût lui adresser était d'avoir été trop indulgent aux imperfections dont elle avait abondé sur cette terre. Et Anne de Cuzance, marquise de Bannes, s'éteignit dans la paix du Seigneur le 30 septembre 1626. On l'enterra en grande pompe à Bourges, dans la chapelle des Mendiants de Sainte-Claire, qui, ainsi que personne ne l'ignore, sont nonnes de l'ordre des Minimes : et Charles-Armand demeura seul dans son château de Bannes avec sa belle-fille Catherine, qui avait un peu moins de huit ans.

La solitude, pour certains, est une mauvaise conseillère. Charles-Armand se fatigua bientôt de vivre sans une femme à ses côtés qui le querellât sans excès ou l'apaisât, au contraire, par sa soumission calculée. Le marquis éprouvait le besoin d'occuper l'amour, l'amitié ou simplement l'attention. C'était un homme sociable et par conséquent incapable de se suffire à lui-même.

Quand Anne de Cuzance ne fut plus là pour meubler sa vie, il songea fatalement à revoir de façon régulière Julie Péral, qui passait son temps à voyager entre Paris et Vatan, au gré de ses ordres. Julie, d'ailleurs, depuis la mort de la marquise, avait beaucoup réfléchi de son côté, et elle s'était résolue à revoir le marquis, mais à le revoir de manière à ne plus le perdre de vue.

Nulle position n'était en effet plus précaire que celle de la belle Drapière. Absente de son mari, qui lui retenait son bien, craignant sans cesse que ce trop accommodant Royer Hippeau n'usât de son droit pour la séparer de son enfant, elle dépendait en tout du marquis, dont la libéralité et la protection étaient ses seuls garants en ce monde. Depuis sa fuite, toutes les portes lui étaient fermées. Ni parents ni amis ; seulement des galants, dont l'audace et la brutalité étaient les entreprises amoureuses. L'épouse décriée de Royer Hippeau n'osait point sortir de chez elle, car les plaisanteries licencieuses et les compliments orduriers l'accompagnaient partout où elle montrait son joli visage. À grand'peine, l'écuyer Ottavio Piccolomini, le quinola André d'Archelet et le majordome Bérenger de la Butière, trois hommes de main à la solde du marquis, réussissaient-ils à la protéger contre l'insolence d'un chacun.

Insultée en pleine rue de Vatan par un soldat qui osa porter la main sur elle pour

lui arracher son masque, Julie tira une vengeance terrible du drôle. Les donneurs d'étrivières dont elle vivait entourée surprirent, le lendemain, ce soldat, qui s'appelait Franc-Cœur, dans la rue du Rouet d'Or, au moment où il sortait, un peu aviné, de la taverne du Petit-Lion. Avant qu'il pût se servir de son épée, Franc-Cœur fut happé, bourré, entraîné dans un cul-de-sac. Là ses agresseurs lui coupèrent proprement le nez avec un couteau bien affilé, et au ras de la face. Puis ils le laissèrent évanoui dans son sang, après l'avoir dépouillé de ses meilleurs vêtements, de son argent et de ses armes.

Comme les gens qui avaient fait ce coup étaient masqués, comme le vol apparaissait être le vrai motif du crime, comme on ne put mettre la main sur les coupables, Franc-Cœur ne put obtenir justice. Il eut beau crier, intéresser à sa cause son capitaine et quelques notables, ses accusations vagues se perdirent faute de preuves. De part et d'autre lui arrivèrent de mystérieux avis, billets sans signature, non point écrits de main d'homme, mais composés avec des mots ou des lettres découpés dans les pages de divers livres. On lui promettait une mort lente dans les tourments s'il s'obstinait à poursuivre les Enfants de la Matte. France-Cœur ayant eu la simplicité de montrer ces lettres monitoires, les gens de bon sens se persuadèrent que les dangereux filous qui avaient maltraité et volé le soldat appartenaient à la redoutable association dont les chefs se réunissaient de nuit, à Paris, sur certains bateaux de la Seine. Chacun trembla autant pour sa bourse que pour sa peau, et Franc-Cœur, après avoir épouventé les bourgeoises de Vatan par son abominable face camarde, dut s'enfuir pour ne pas se voir jeter en prison avec les malfaiteurs et sans doute diriger quelque jour sur le Havre-de-Grâce ou sur quelque autre port pour s'en aller coloniser l'Amérique.

Dès lors, Julie, trop bien vengée, dut ne plus se montrer à Vatan. Il lui fallut séjourner les trois quarts du temps à Paris, réduite à la société des gentilshommes de service, soudoyés par le marquis, de sa sœur de lait Nicole Deleuze, chassée par Royer Hippeau, qui avait trouvé plusieurs fois mauvais goût à son vin, et de sa fille de chambre Maroie Lenatier, péronnelle tournée à l'image d'une petite déesse, dont la vie inoccupée de Julie se consumait à surveiller jalousement la conduite.

Mais l'ennui ne triompha pas de la nature froide et réfléchie de Julie Péral. Elle se garda de toute faute, et sa conduite fut si nette qu'aucun calomniateur ne réussit à en détacher le marquis. Et pourtant l'écuyer meneur de Julie, ou, si l'on préfère, son quinola André d'Archelet, qui ne l'aimait guère, était chargé de surveiller la belle dans toutes ses démarches. Mais cet espion domestique, trop attaché à son maître pour discuter, voire juger ses volontés et ses actes, était un honnête homme, silencieux et

morne, peu gracieux, incapable toutefois de s'abaisser jusqu'au mensonge. Dans ses rapports, il s'en tenait à la vérité. Et le marquis savait qu'André d'Archelet était ainsi fait, et Julie aussi, de telle sorte que la mission du quinola était un de ces secrets cousus de fil blanc et qui ne trompent personne.

Julie, plus habile, avait aussi sa police. De celle-là personne ne se doutait. Le procureur de Bourges, Marcelin Duvau, étendait une surveillance de toute heure sur les ennemis de la Drapière, sur les amis du marquis, et spécialement sur Royer Hippeau, depuis que la toute charmante Nicole Deleuze n'était plus là pour le pêcher dans ses filets. Mais Julie Péréal avait beau brûler de beaux cierges à Saint-Séverin, à Saint-Julien et autres églises voisines, fatiguer le ciel de ses vœux, la mauvaise fièvre n'arrivait pas qu'elle souhaitait quotidiennement et charitablement au drapier.

Bien au contraire, la santé de Royer Hippeau s'affirmait de plus en plus florissante. Les affaires de son négoce ne l'étaient pas moins. Chose admirable ! Ce drapier philosophe et entendu comptait parmi les meilleurs clients du marquis. S'il lui achetait ses laines, réputées entre toutes celles du Berry, c'était, au vrai, par entremise d'intendants. Mais, enfin, il les achetait et les payait avec une régularité louable, aux quatre termes de l'année. Cette régularité gagna encore, si possible, après que le drapier eut fini de mettre la main sur l'avoir de son épouse absente.

Jeune encore, puisqu'il n'avait pas quarante ans, et de forte constitution, amateur de grands vins, de longs repas et de tous plaisirs honnêtes, Royer Hippeau mourut cependant, et de façon subite, une année après les obsèques de la marquise Anne. Le 15 septembre 1627, on le trouva raide et pâle, tel un saint de pierre, en travers de sa porte, à Molingeton. C'est là qu'à un quart de lieue de Bourges il avait une petite maison des champs, sise entre le pont dudit lieu, la Chapelle-Saint-Roch et le cimetière des pestiférés. Le voisinage de cet enclos passa de tout temps pour avoir porté malheur.

Donc Royer Hippeau fut relevé, au petit jour, par des paysans qui remarquèrent tout d'abord des trous à la pommette gauche et au front. Le sang qui ne coulait plus avait masqué le visage d'une croûte noirâtre et épaisse, mais qui n'empêchait pas de voir que ces trous étaient les traces de balles, et de balles de calibre. Et les coups avaient été tirés de près, car du crâne, éclaté au-dessus des sourcils, avait jailli une partie de la cervelle. Des pistes de cavaliers, pour ainsi dire fixées dans la boue du chemin par la gelée blanche, se croisaient en face de la maison, comme si les gens à cheval, une fois la chose faite, s'en fussent retournés à Bourges d'où ils étaient partis. Dans la maison, pas un être vivant. Du reste, on ne retrouva jamais la servante, une certaine Perrine

Harricand, native de Charroux, que le défunt avait à son service depuis trois mois.

La justice de Bourges informa, naturellement sans succès. On ne put établir le vol, car personne ne savait, en dehors du défunt et de Perrine, ce que contenait la maison avant le meurtre. On apprit pourtant, mais par pur hasard, qu'un des meurtriers avait un faux nez, car un superbe faux nez, en cuivre artistement peint au naturel, encore muni des liens qui permettaient de le fixer à la tête du propriétaire, se trouva le jour même de l'enquête à quelques pas de la maison de Molingeton.

Aussitôt l'on se rappela à Vatan l'histoire de Franc-Cœur, le soldat au nez coupé, à qui, par charité, une dame avait donné un faux nez : « C'est Franc-Cœur qui a fait le coup ! » Cette rumeur courut à Bourges, s'y grossit. Dès lors ce devint une certitude. Et à la promenade, en plein hiver, les amateurs de nouvelles s'attendaient pour crier d'une même voix : « Nous l'avions bien dit, toujours dit, nous l'avons dit, le disons et le dirons : c'est Franc-Cœur le meurtrier du drapier ! » À quoi les derniers arrivés répondaient : « Ce fut, c'est et ce sera bien dit : Franc-Cœur est le meurtrier du drapier ! D'ailleurs ce soldat était un audacieux scélérat. Si on lui coupa le nez, ce ne fut pas sans motifs. Entre soi les voleurs exercent une police plus exacte que celle dont se croient protégés les honnêtes gens. Franc-Cœur avait trompé ses associés de quelque manière ; ils se vengèrent en l'amputant de son nez !... Gare à nous, messieurs, la bande à Franc-Cœur est lâchée sur le Berry ! »

Et chacun de se musser aussitôt le jour tombé. Pour un peu, on eût tendu les chaînes. Et l'on ne voulut rien savoir de la déposition d'Aymon Coquillaud, aubergiste. Seuls, trois conseillers en prétendirent tenir compte. Le témoin fut écarté. Pourtant Aymon Coquillaud affirmait que, le 15 septembre, à l'heure du dîner, étaient descendus chez lui, au Serpent Saint-Georges, deux cavaliers et une femme que l'un d'eux portait en croupe.

— Fort bien, fit la voix publique, ce cavalier ne pouvait être autre que Franc-Cœur, l'homme sans nez, ancien soldat. En tout fidèle aux habitudes de rapine en honneur chez ses pareils, il a enlevé la servante après avoir tué le maître !

— Permettez, répondit l'hôtelier, j'ai connu ce Franc-Cœur, je l'aurais bien reconnu, ce semble, à l'absence de son nez !

— Il l'avait encore en ce moment, reprit la voix publique. Il l'a perdu dans le désordre de l'action !

Et les propos allaient leur train sans que M. Aymon Coquillaud, hôtelier du Serpent Saint-Georges, logeant à pied et à cheval, rue d'Aurron, en la paroisse de Saint-

Pierre-le-Guillard, daignât y opposer des contradictions pour déplaire. Car il ne se souciait pas de mécontenter la clientèle de choix qui se donnait rendez-vous chez lui pour traiter de l'assassinat du drapier dans ses moindres particularités. Une légende s'établit contre quoi, ainsi que d'usage, ne prévalut pas la raison.

Bien qu'au rapport de M. Déodat Paulmier de Poulemart, conseiller à la Cour, l'on sût que le drapier Royer Hippeau était tombé sous la carabine d'un ancien soldat aux gardes, assisté d'un inconnu, que ces deux hommes avaient, en compagnie d'une femme ayant la tournure et les habits de Perrine Harricand, fille au service du dit drapier décédé, passé la soirée même du crime à l'auberge du Serpent Saint-Georges, la voix publique continua d'accuser Franc-Cœur, le mousquetaire au faux nez.

De l'inconnu et du soldat aux gardes, ce dernier reconnu pour tel au harnachement de son cheval, à la carabine pendant de sa selle à la royale, et à divers autres signes, on ignora toujours et les noms et le destin. Comme Perrine de Charroux, ils s'étaient dissous dans la nuit glacée de septembre où Royer Hippeau rendit à Dieu son âme de drapier.

Julie Péréal, à qui personne ne songea en cette affaire, ne perdit point son temps à demander par requête qu'il fût fait justice des meurtriers de son mari, meurtriers sur qui, elle, Nicole Deleuze et M. Bérenger de la Butière, auraient pu, peut-être, fournir plus d'un renseignement utile. Le président Vincent La Fare de Monistrolles, qui émit ce désir qu'on l'appelât à Bourges pour supplément d'enquête, ne fut même pas écouté. Et même le président Claudon Harant dénonça la grave inconvenance que c'était de troubler ainsi dans les premières douleurs de son veuvage cette personne sur qui il eût été cruel de rappeler l'attention.

Par les soins diligents du procureur Marcelin Duvau, Julie obtint des jugements exécutoires, déjoua les appels et fut, en moins d'une année, envoyée en possession non seulement de ses propres, mais encore du principal de son conjoint, car Hippeau était mort intestat, sans postérité, et certaines dispositions de son contrat de mariage, pour peu qu'on les sût interpréter, établissaient que, par ses apports dotaux et ses acquêts, Julie se trouvait associée à son commerce. Et le fonds de la Toison d'Or fut vendu au mieux des intérêts de Julie, qui abandonna la draperie.

Ainsi Julie Péréal, veuve Hippeau, reprit-elle, d'un même coup, sa liberté, sa fortune et son état dans le monde. L'année n'était pas écoulée qu'elle épousait, secrètement il est vrai, le marquis de Bannes. Les premières nouvelles que celui-ci reçut de la Cour étaient de nature à ne rien lui laisser ignorer des suites de sa mésalliance. On



lui mandait de rendre le collier de l'Ordre et de garder résidence, jusqu'à nouvel ordre, dans ses terres du Berry. Le marquis répondit à ces dispositions mal gracieuses par une déclaration de guerre. Il s'en fut se marier, au grand jour et à la barbe de ses détracteurs, dans une petite paroisse de Dun-le-Roy, et prit soin de faire passer son bâtard Florimond sous le poêle, prouvant par là qu'il le reconnaissait pour légitime.

Ainsi furent mariés, à Saint-Hostrille, le 20 décembre 1627, par M. Étienne Rouselin, ordinaire de ladite paroisse, Charles-Armand, marquis de Bannes et Julie Péral. Une même bénédiction courba les têtes du père, de la mère et de l'enfant. Puis le marquis retourna avec la nouvelle marquise au château de Bannes, et Florimond fut reconduit à Paris pour continuer d'y suivre, sous la direction de son précepteur Aimeri d'Olivier, les cours du collège de Clermont, et, sous la haute main de son créat Ottavio Piccolomini, les exercices de l'Académie. M. Bérenger de la Butière lui demeura attaché pour surveiller ses leçons d'escrime. Enfin Nicole Deleuze fut chargée de tenir sa maison. Si, ainsi entouré, Florimond ne devenait pas la fleur de la noblesse du royaume, c'est qu'il faudrait nier tous les avantages d'une bonne éducation.

Chose singulière, de cette incartade publique, de ce défi lancé à la face de la noblesse de France, de cette déclaration contre les institutions fondamentales et coutumières du mariage qui établissaient le concubinage comme empêchement préalable à toute union régulière, les suites ne furent point celles qu'on en attendait. Le marquis de Bannes et sa marquise de boutique ne furent même pas inquiétés.

Il est certain que le cardinal Richelieu, poursuivant de concert avec Louis XIII son entreprise contre la noblesse, dont ce prêtre ne fut pas moins cruel ennemi que ce second Bourbon, trouvait là une occasion merveilleuse de diminuer devant l'opinion cette caste à laquelle il appartenait tout aussi bien que le roi et le marquis Charles-Armand. Il se donna, jusqu'au bout, et avec son impassible sérénité, la satisfaction quasi providentielle de vexer, sans risques, le marquis. En ne le faisant pas poursuivre, en n'attaquant pas son mariage insensé, il paralysait ses instincts d'indiscipline et son ardeur pour le combat. Mettant ainsi le plus puissant propriétaire du Berry hors de la communion de ses pairs, il le détruisait dans le présent et l'avenir et le couvrait en même temps de cette protection insultante que l'on accorde aux lépreux à condition qu'ils vivent à l'écart. Bien mieux, ayant fait pressentir le marquis, le cardinal ministre fit donner des lettres de légitimation, sous sceau royal, à Florimond Pontaillan. Les lettres royales furent enregistrées sans remontrances à Bourges, et Florimond devint, du jour au lendemain, héritier régulier du marquis son père, qui le gratifia de la baron-

nie de Chézal-Benoît, détachée de ses terres, en remettant à plus tard le soin de le titrer plus hautement.

Le marquis de Bannes se consacra dès lors à la gestion de ses biens. L'âpre amour de la terre, qu'il avait hérité certainement de son père défunt, se développait en lui de telle sorte que, s'il en vivait tout le jour, il en rêvait aussi toute la nuit. Et, dans ses rêves, il voyait sans répit la vilaine tache noire par laquelle Pierre-Coquille, arpenteur juré de Vierzon, marqua, sur le plan des terres de Bannes, celles du baron de Primelles.

Encore que peu considérable, le domaine de Primelles gênait affreusement le marquis : car ce domaine allongeait, au beau milieu du sien, son corps difforme, étranglé par places, ventru en d'autres, et ses prolongements ramifiés rappelant les membres torts et hideux de quelque monstre vomi des profondeurs de la mer. Du château et de la paroisse de Primelles, qui en occupaient le centre, cet ensemble de vignes, de blés, de pâturages, de boqueteaux et de friches, mal arrosé, mal conditionné, de petite valeur, s'allongeait ridiculement vers l'ouest pour mourir à Saint-Ambroix en une pointe qui n'avait pas cinquante toises de large. Un couloir ou, pour mieux dire, un cul-de-sac encore plus mince descendait au midi, longeant Mareuil pour s'arrêter au coteau de Bellevue. Entre ces deux cornes du monstre, le contour se creusait, autour des bois de Ballay, laissant la moitié de Villiers au marquis du côté du couchant, tandis que le soleil se levait sur l'autre moitié, qui était au baron de Primelles.

De même au sud, de même à l'est, de même aux bords du Cher, en tous points, en tous lieux, la terre de Primelles poussait ses éperons dans celle de Bannes. Et si, au nord, le marquis entraît vigoureusement jusqu'au cœur même de l'ennemi par le parc de son château, que ne séparaient pas trois cents pas de celui du baron, la pareille lui était rendue, bien au-dessus de Lunery, par le baron, à qui une bande de terre servait de pont pour relier à son domaine celui de Chanteloup des Tremblaies, méchant lopin accidenté et fourni de tous gibiers de plume et de poil.

A force de rêver de cette terre étrangère, étoilée ainsi qu'un échaudé et posée ainsi qu'un cancre hideux sur son bien, le marquis gagna une mélancolie maligne. Car l'on ne doit pas oublier que, si Charles-Armand était amoureux de la terre autant qu'un avaré l'est de l'or, le baron de Primelles ne chérissait pas la terre d'un moindre amour.

Très gueux, il s'obstinait à repousser toutes les offres du marquis, qui pouvait les grossir sans avoir cette crainte de les voir jamais accepter. Pendant des années, ce fut une lutte sourde, acharnée, sournoise, où le riche ne gagna rien sur le pauvre, qu'il s'essayait à ruiner en procès. Malgré les hardies démarches de la marquise Julie, qui,

par une conduite pleine d'habileté, d'humilité feinte et de coquetterie savante, mais aussi de réserve et de fierté, et, par-dessus tout, de souplesse, réussit à se créer un parti tant à Issoudun qu'à Bourges, les magistrats firent la sourde oreille. Tous ces robins avaient une trop grande expérience des grimaces pour ne pas comprendre que, si la marquise s'entendait à donner naissance à tous les espoirs, sa pratique du monde lui fournissait mille moyens de les promener jusqu'à ce qu'ils disparussent par fatigue, par vanité ou par ennui. Sa fortune ne lui fut pas une meilleure arme. Comme aux temps du vieil Évandré, l'équité prévalut. Le marquis de Bannes perdait tous ses procès, à Issoudun, à Vatan comme à Bourges, et ses appels, trop nombreux pour ne pas attirer l'attention, se virent rejetés en quelque sorte par provision, tant les juges se fatiguaient de voir toujours les procureurs de Bannes, avec leur Marcelin Duvau en tête, assigner le baron de Primelles, qui ne demandait jamais rien que son dû.

Ainsi le marquis de Bannes ne put rien obtenir. Il avait essayé d'acquérir à prix d'or les mauvaises terres de Primelles et le château lui-même, qui n'était, au vrai, qu'une triste bicoque branlante, humide, lézardée. A demi ruinée par les bandes de Brique-maut au siècle dernier, on ne l'avait jamais relevée, par ce défaut d'argent qui était héréditaire dans la famille. Quand on lui proposa d'aliéner le nid à hiboux et à rats de ses pères, le baron répondit par un refus à décourager toute récidive. Le marquis, en personne, visita son voisin. Il fut bien reçu, mais pareillement éconduit. Les propositions d'échange n'eurent pas un meilleur sort que les offres d'argent, nommément pour cette terre des Tremblaies qui coupait au marquis ses communications entre son château et ses fourneaux à fer de Piédechef. Les procès n'avaient rien donné. Impuisant, le marquis se rongait les ongles jusqu'au ras des doigts, et le baron de Primelles, toujours gueux comme un rat d'église, le narguait de sa méchante gentillommière où il vivait de pain dur, de fromage mou et de noix moisies pendant les trois quarts de l'année, avec sa petite famille, pour se rattraper à la belle saison sur les légumes et les fruits. À quoi servaient donc et l'argent et la grande position dans le monde ?

En vérité, ils ne servaient de rien au marquis, dont la position morale, d'ailleurs, était nulle. Toutes les sympathies allaient aux Primelles, gens d'honneur, supportant, avec cette dignité, en quoi consiste peut-être la vraie noblesse, la pauvreté qui effraie et diminue ceux-là seuls qui ont l'âme basse. Avec tout son argent, la marquise de Bannes ne réussissait pas toujours à se faire saluer dans les rues de Bourges : on ne lui donnait point le pas à l'église. En somme, elle restait Julie la Drapière pour tous ceux qui se

découvraient et s'inclinaient jusqu'à terre devant M<sup>me</sup> de Primelles lorsque, dans ses modestes habits, assise sur une planchette, en croupe d'un écuyer rustique, elle s'en venait à la ville pour visiter ses amis. Et elle en avait à revendre.

Contre ces mépris, l'épée du marquis ne valut elle-même rien. A force de briller au soleil, on eût dit qu'elle avait perdu son poli. Les provocations de Charles-Armand, si elles gagnaient en fréquence, perdaient en autorité. En l'année 1627, il se battit cinq fois en duel, avec des fortunes diverses, car, à mesure qu'il se discréditait, se dressaient devant lui des adversaires de moindre maison, mais de sorte certainement plus redoutable. Il tua deux hommes, en blessa un, mais fut lui-même atteint trois fois. Après chaque rencontre, des épîtres officielles parties de l'entourage du cardinal ministre lui rappelaient que Sa Majesté entendait que l'on respectât ses édits, et que ces édits étaient pour les grands comme pour les petits. Les lettres d'abolition qu'on lui avait toujours accordées jusqu'ici contre espèces sonnantes lui furent désormais refusées.

Son dernier duel contre M. de Cresancy, personnage décrié, et où il n'eut pas l'avantage, lui valut plus d'ennuis qu'il n'en avait jusque-là éprouvé. Les avertissements vinrent de toutes parts : « S'il allait à Paris, il tomberait sous la prise de corps. Tout ce que l'on pouvait faire en sa faveur, c'était d'ignorer son existence. Mais qu'il n'y revint plus... »

Le caractère du marquis, devant ce qu'il s'obstinait à appeler une persécution, se fit de plus en plus renfermé et sauvage. Dans son intérieur la vie lui devint à charge, car la marquise Julie, maintenant assurée dans son état, ne gardait plus grands ménagements. Par l'insolence, elle confinait à la grande dame, mais on retrouvait vite la bourgeoise parce qu'elle tournait à l'aigre. Ne voulant pas ouvrir ses yeux sur sa position très fausse, oubliant de parti pris que le marquis s'était perdu aussi bien en s'abaissant jusqu'à elle qu'en l'élevant jusqu'à lui, elle le rendait responsable de son injurieux isolement. Et elle était à ce point vaine qu'il lui échappait de dire que « c'était à n'y rien comprendre ».

Tout l'amour de la marquise allait d'ailleurs à son fils Florimond, dont les désordres précoces montraient qu'il avait de qui tenir. C'était le portrait de sa mère. On parlait déjà dans les ruelles de sa charmante figure, mais M. Aimeri d'Olivier prétendait attendre qu'il eût ses seize ans révolus pour l'y conduire. Les nouvelles que recevait de Paris cette mère pleine d'une affection jalouse, impétueuse et sauvage, suffisaient à occuper son temps. Chaque jour arrivait une lettre, quelquefois deux ou trois. Nicole Deleuze, Piccolomini, M. Aimeri et M. de La Butière étaient de grands écrivains. La poste ne marchant ni assez vite ni assez souvent à leur gré, ils trouvaient d'autres cour-

riers ; la marquise en expédiait de son côté. Qu'on l'en eût crue, et tous les bidets du Berry eussent amblé sur les routes pour le service de Florimond de Neuville, baron de Chézal-Benoît. Quant à lui, il bâillait pendant les cours du collège, où M. Aimeri prenait des notes à sa place, puis il allait à l'Académie, montait à cheval avec plaisir, mais goûtait plus de plaisir encore au noble jeu des armes, s'attachant curieusement aux coups peu usités et qui vous mettent un homme par terre avant même qu'il ait pris sa garde. Il aimait aussi la chasse à l'oiseau et se réjouissait à voir les proies se débattre entre les mains des faucons ou les oiselets ouvrir leurs ailes palpitantes sous le bec d'acier qui leur fouillait le crâne. Quand il pleuvait, Nicole Deleuze lui tenait compagnie dans sa chambre, et M. Aimeri d'Olivier leur lisait quelques pages de *l'Astrée*, puis il leur en expliquait les beautés cachées. Florimond s'endormait, et M<sup>lle</sup> Nicole souriait agréablement au poète, qui caressait sa barbiche en roulant de gros yeux avec une expression lourde, alanguie et frivole.

Le marquis de Bannes, séparé de ce fils qu'il ne connaissait pour ainsi dire point, reporta toute son affection sur sa belle-fille Catherine. Il en dirigeait l'éducation avec une attention jalouse, ne laissant à personne le soin de la gouverner. La marquise ne se souciait en rien de cet enfant du dehors, dont un mariage raisonnable la débarrasserait dans peu d'années. Les femmes de service, obéissant au doigt et à l'œil, n'agissaient donc que d'après les ordres du marquis. D'un couvent de Bourges l'on obtint qu'une dame veuve y retirée vint trois fois la semaine donner des leçons à Catherine, en attendant qu'on la prit comme élève aux Augustines, où elle apprendrait, avec des filles de son âge et de sa condition, la couture, la broderie et tous les arts utiles à la conduite d'une maison.

Si Catherine, dont les aimables qualités et la vigueur d'esprit dépassaient de beaucoup le niveau commun des enfants de son âge, eût possédé quelques années de plus, son influence aurait été suffisante pour arrêter le marquis de Bannes sur la pente escarpée où le précipitaient sa violence et son obstination. Mais Charles-Armand se dirigeait vers la quarantaine, et Catherine de Lépinrière avait bien juste neuf ans.

La mollesse et l'indécision du marquis, sous l'influence de l'âge et aussi des contrariétés, laissaient la place à l'obstination et à la violence, ou plutôt s'en aidaient, pour se dissimuler sous des apparences honnêtes. Il y avait autre chose : son âme, comme appelée par la terre, à quoi il pensait sans cesse, se modelait sur celle des paysans et devenait âpre et vulgaire. À vivre courbé sur la glèbe on n'élargit point son horizon ;

et ce qui est la qualité foncière des petites gens se mue en vice dégradant chez qui fut créé pour des destinées plus hautes.

Les belles qualités du marquis, à qui répugnaient les œuvres du pur esprit, et qui, autant par la faute d'une aveugle rancune que par l'absence d'heureuses occasions, ne pouvaient se développer dans les durs travaux de la guerre, allèrent se perdant. Son esprit se fit de plus en plus court. A voir son front obstiné, son œil inquiet et voilé, on eût dit d'un taureau en quête d'un coup de corne à placer. Enfin, le marquis de Bannes en vint à ne plus voir que ses intérêts et son honneur sur la terre. Toute affaire où on ne lui cédait pas ce qu'il souhaitait lui apparut comme spécialement dirigée contre lui. Une méchante histoire de garenne à lapins devint ainsi la cause de sa ruine.

Un de ses fidèles amis, M. Gaspard de Montenay, de quelque quinze ans son aîné, et propriétaire aux environs de Saint-Florent, ayant appris que le baron de Primelles se trouvait cruellement gêné, crut bien agir en lui proposant d'acheter, à conditions libérales, deux petits morceaux de sa terre. Grand chasseur devant l'Éternel, M. de Montenay avait jeté son dévolu sur la fameuse pièce des Tremblaies, dont la nature rocailleuse et accidentée faisait une remise de gibier sans pareille, et aussi sur une autre pièce, pas plus grande qu'un mouchoir, la garenne de Tonlieu, méchant coteau abritant un peuple de lapins dont la chair sentait le thym, le romarin et la sauge, sans compter les perdrix qui y vivaient par centaines.

Désireux avant toutes choses d'obliger son ami le baron de Primelles, M. de Montenay prit ses dispositions avec tant de délicatesse que cette aliénation demeura pour ainsi dire fictive. Alors que de beaux et bons écus tombaient dans l'escarcelle du baron, celui-ci ne perdait aucun de ses droits dans la pratique :

« Tant que vous et votre fils vivrez, avait dit M. de Montenay, ces terres continueront d'être vôtres, et vous y aurez droit de chasse, tout comme moi. »

Quand il connut cet arrangement entre honnêtes gens désireux de se plaire, Charles-Armand fut pris d'une colère dont les éclats épouvantèrent tout le château pendant deux jours. Le calme ne revint qu'après qu'on eut couché, saigné et purgé l'irascible marquis. Mais ce calme était celui qui précède la tempête, car, un mois après la cession des Tremblaies et de Tonlieu à M. de Montenay, le baron de Primelles était tué par le marquis de Bannes, à la Fête-Dieu d'Issoudun, en pleine procession, devant le second reposoir à la porte du lormier Claudon Tortorel. Le drap blanc de cet autel extérieur en demeura taché de sang.

Les rares partisans du marquis prétendirent que M. de Primelles avait voulu pren-

dre le pas sur lui en sortant de la grande paroisse Saint-Cyr et l'avait même bousculé, répondant par des propos malsonnants à ses observations raisonnables. On ne les crut pas. Au vu et au su de tous, les choses n'étaient pas allées ainsi.

Apercevant le baron qui s'avavançait paisiblement derrière le *Corpus Domini*, qu'on portait, ainsi que d'usage, sous son dais de drap d'argent croisé d'or, le marquis, qui rejoignait le cortège, avait marché sur lui : « Vous avez, monsieur, tué naguère mon aimé cousin M. de Langlon. Vous m'en rendrez raison, et sur l'heure ! » Et, ne laissant au baron de Primelles ni la place ni le temps de se mettre en défense, il lui avait passé au travers du corps la courte épée qu'il tenait à demi dégainée et cela avant même que sa victime eût fait voir le jour à la sienne.

On répéta, en cette occasion, le mot de circonstance : « C'est là tuer un peu en prince. » Mais on ne vivait plus sous cette bonne régence où l'on pouvait assassiner ses ennemis en toute tranquillité, comme le chevalier de Lorraine fit du vieux baron de Lux, en plein Paris, au grand jour. L'émotion causée par cet attentat abominable n'était pas apaisée que le marquis de Bannes, menacé de prise de corps gagnait les Flandres sous un déguisement de courrier. Sur ses traces trottaient, sans hâte, les gens du roi, beaucoup plus pressés de chasser ce proscrit au delà des frontières que de le saisir. Le cardinal ministre préférerait toujours l'exil à l'échafaud, quand il ne s'agissait pas de complot contre la sûreté du royaume. Et, dans la circonstance, il ne se souciait pas de voir recommencer un procès semblable à celui de Montmorency-Bouteville et de Rosmadec des Chapelles, procès engagé contre sa volonté et dont il ne pouvait se rappeler les débats et l'exécution sans se signer par trois fois. Et c'était au moment même où Bouteville et des Chapelles portaient leur tête en grève que le marquis de Bannes s'enfuyait dans les Flandres !... « Qu'il aille se faire justicier ailleurs ! s'écria le cardinal, et qu'on ne l'arrête pas, sur toutes choses !... Qu'on lui donne à savoir que je désire n'entendre plus parler de lui ! »

C'en était fini du marquis de Bannes. Jamais il ne pourrait rentrer en France. Un instant, Julie se demanda s'il ne lui faudrait pas rejoindre à Bruxelles son maître et mari. Une lettre du marquis vint la tirer d'embarras. Ses volontés étaient telles : « La marquise séjournerait à Bannes, s'occuperait des intérêts avec les conseils du procureur Marcelin Duvau. De Catherine, M. de Montenay était constitué tuteur. À lui désormais incombait le soin de surveiller l'éducation de l'enfant. Quant à Florimond, le marquis, son père, laissait à Julie, sa mère, la charge de diriger ses premiers pas dans la vie, De ce fils, Charles-Armand ne s'occupait que pour régler l'état de sa dépense et de

sa maison.

Julie demeurait donc en aussi bonne position qu'avant la catastrophe. Dame et maîtresse à Bannes, se déchargeant sur Marcelin Duvau et ses intendants des ennuis inséparables d'une grosse fortune en terres, mais gardant de sa première condition les qualités ménagères, elle ne pensa plus qu'à son Florimond. Pour lui ménager des ressources, car à mesure qu'il croissait le jeune homme augmentait ses exigences, elle vécut d'épargne, rançonna les fermiers, se montra impitoyable pour tout ce qui touchait à l'argent. Son chagrin était de ne pas pouvoir mettre le nez dans les finances de Catherine. Elle avait bien essayé de le faire, mais M. Gaspard de Montenay l'éconduisit, dès le premier jour, avec une tant courtoise ironie que la Drapière se retira confuse. Et Marcelin Duvau ne réussit pas mieux dans ses entreprises.

Catherine de Lépinrière entra, sur son désir, chez les Augustines de Bourges, et M. de Montenay, deux fois le mois, la visitait pour s'informer de son éducation. Chaque semaine, il écrivait au marquis : « Notre enfant, lui répétait-il sur tous les tons, est vraiment une merveille sur la terre ; et c'est grand pitié que vous ne soyez pas ici pour jouir avec nous de sa gentillesse et de son exemplaire sagesse. Les Dames du couvent me disent qu'elles n'ont au grand jamais rien rencontré de pareil : « C'est une fée pour les travaux de la main, une sainte Cécile pour la musique. Elle apprend tout, sait tout, entend tout, danse à ravir, monte déjà à cheval, fait tout avec une grâce sans pareille, et, avec cela, se montre si modeste qu'aucune de ses jeunes compagnes n'en ressent de l'envie. »



### CHAPITRE III

— Vous êtes bien bon, dit M. de Tourouvre en allongeant sa jambe bottée sur un coffre dont son éperon égratigna la couverture de brocatelle, vous êtes vraiment bien bon de supporter les insolences de cette péronnelle. À votre place, je dirais à madame votre mère de la faire fouetter par la gouvernante. Elle en a le droit et, j'ajouterais, le devoir.

— On voit bien, maître Acresin, que tu ne connais pas M. le marquis mon père. Si tu le connaissais, Acresin de Tourouvre, tu saurais que quiconque lèverait le doigt sur Catherine serait, peu après, écorché vif pour le moins. Crois-moi, ne t'y frotte pas, mon garçon.

M. de Tourouvre sourit, haussa doucement les épaules et répondit d'une voix mielleuse :

— Le marquis n'est pas ici. M. de Montenay, le père, est mort. Cette pécore n'a pas de tuteur. Demain, si vous le voulez, elle en aura un de votre main. Qui s'occupe d'elle à cette heure ?... Et si...

Florimond l'interrompt avec impatience :

— Qui s'occupe d'elle ?... Tout le monde et personne. Je ne sais ce qui se passe dans ce misérable pays, mais il me semble que derrière chaque buisson, derrière chaque arbre, derrière chaque motte de terre, se tient embusqué un esprit familier, un espion qui nous guette. Ma noble mère s'est aperçue de cela. Sa première parole, à mon arrivée, fut pour m'avouer sa peur. Cette peur redouble ses migraines, et, par surcroît, elle a ses lunes... Le diable emporte les femmes, et particulièrement Catherine !... Quelle misère de s'exiler ici !

— Prenez patience ! On finira par vous trouver de l'argent.

— Il me faudra attendre des semaines !... Ne remue pas ainsi, Tourouvre ! Tu mènes un bruit !... Ignores-tu qu'elle dort, là, sous nos pieds, entourée par ses femmes, qui aspergent son visage avec du benjoin, de l'eau d'ange, je ne sais quoi encore ?...

— Elle a raison ; car, mon cher Florimond, votre mère est encore très belle... Une taille...

— Attends qu'elle soit veuve, tu l'épouseras.

— Cette plaisanterie, ne vous en formalisez pas, n'est peut-être point d'un bon fils... Mais vous aimez tant vos amis !...

— Tourouvre, tu divagues... Appelle donc, pour qu'on nous apporte du vin.

M. de Tourouvre s'en fut sur la pointe des pieds jusqu'à l'antichambre. Bientôt parut le vin, présenté, par M. Clément Malompret en personne, dans une cimare d'argent qui disparaissait jusqu'au col dans un seau à glace. Le valet avait remplacé son mouchoir aux trois couleurs par une ligne de mouches en taffetas. La plus grande, en façon de volet, couvrait l'œil atteint. À cette vue, M. de Tourouvre parla du chapon truffé. Et il exacerba la colère de Clément par des plaisanteries savamment perfides, où il laissa percer quelques sentiments d'amicale pitié. Et il murmura jusqu'à trois fois :

« Si j'étais le maître, pareilles choses ne se passeraient point sous mon toit. »

Ce qui amena cette réponse de Florimond :

— Tu es une bête, Tourouvre ! On voit bien, je te le répète, que tu ne connais pas le marquis... Laisse-nous, Clément, et t'en va te bassiner la face. Avec tes coutures et tes mouches, tu me gâteras le goût du vin.

Clément se retira, comme il était entré, discrètement, non sans avoir échangé avec M. de Tourouvre un regard auquel Florimond ne fit aucune attention. S'il avait su lire dans ces regards, Florimond aurait compris que ces messieurs de service n'étaient pas contents de lui. Mais il ne vit rien et continua de morigéner M. de Tourouvre :

— Oui, Tourouvre, quoiqu'on parle avantageusement en tous lieux de ton esprit, je t'assure que tu n'es qu'une bête !

— Vous me le daignez dire si souvent, monsieur, que je commence à croire que vous vous trompez... ou plutôt qu'on vous trompe. N'était la crainte de vous déplaire, j'oserais insinuer que M. de la Butière, jaloux de l'amitié dont vous voulez bien m'honorer, vous entretient de moi sans douceur.

— Ton imagination, Tourouvre, combat avec trop de succès ton peu de raison.

Pourquoi diable, veux-tu que La Butière soit jaloux de toi ? Vous êtes mes amis, continuez de l'être et ne me rompez pas...

M. de Tourouvre sourit et murmura, mais si bas que Florimond ne l'entendit pas : « Je ne m'étais pas trompé, cet ivrogne me dessert auprès du jeune homme. »

Florimond se mordit la langue et reprit en bredouillant :

— Ne me romps pas la tête ! Non, ne me romps pas la tête avec tes propos hors de saison. En mai, on ne doit penser qu'à l'amour. Ah ! Tourouvre, cette petite lingère de Bourges...

On grattait à la porte. Avec la permission de Florimond, M. de la Butière entra dans la chambre haute, tapissée de verdure de Flandres, où l'héritier de Bannes avait élu domicile. C'était une vaste chambre carrée, prenant son jour par trois fenêtres qui donnaient sur la cour d'honneur du château. Sise au second étage, cette chambre était placée juste au-dessus de celle où couchait la marquise Julie. Voilà pourquoi Florimond recommanda tout d'abord à M. de la Butière, gentilhomme entretenu ou, si l'on préfère, père nourricier du jeune baron de Chézal-Benoît, de modérer le bruit qu'il menait en marchant sans précautions, avec ses bottes fortes, car Florimond ne ménageait jamais tant sa mère que quand il avait besoin d'argent.

— Prends garde, Bérenger, tu vas réveiller ma mère ! Elle a ses lunes et tracasse ses filles d'atour. Si elle sort de son lit, ce sera pour nous rebattre les oreilles avec ses lamentations. Assieds-toi et bois ! Ce vin n'est pas sans mérite.

M. de la Butière traversa la pièce comme si le parquet ciré, où se reflétait sa longue personne, eût été formé d'œufs frais pondus. À ce métier il trébucha plus d'une fois, s'embarrassa dans ses éperons, prit enfin place sur un banc, s'adossa au mur, ramena soigneusement son épée entre ses jambes maigres bottées de veau noir. Jamais homme plus noir de poil ne s'assit sur un banc de chêne. Du bout carré de ses bottes à la forme de son chapeau, de la garde de son épée à sa barbiche que ne striait aucun fil d'argent, M. Bérenger de la Butière était noir. Noirs ses gants, dont les gardes de velours atteignaient les coudes ; noirs ses cheveux, dont la moustache descendait enrubannée de noir sur son pourpoint de taffetas noir, rattaché par des aiguillettes de soie noire à son haut-de-chausses en camelot noir. Il avait le regard noir. Et pour qui le connaissait son âme était d'un aussi beau noir que le reste. Au vin seul M. de la Butière empruntait, à l'occasion, c'est-à-dire assez régulièrement chaque jour que Dieu fait, une acrimonieuse gaîté. Quand il n'avait pas bu, M. de la Butière rappelait le corbeau ; quand il avait bu, c'était le coq, dressé sur ses ergots, prompt à l'attaque et à l'amour.

Enfin, M. de la Butière était tout noir. Seuls son visage pâle, éclairé par un nez souvent rouge, et son col de chemise à deux pointes, rattaché par des cordons à glands, échappaient à cette loi d'uniforme noirceur. Il ne comptait guère plus de quarante ans : et on lui en eût donné plutôt moins que plus, tant il se montrait bien conservé, alerte, svelte et aisé dans ses mouvements. Il avait servi comme anspessade au régiment de Vaillac, puis comme exempt dans la police. Les raisons pour lesquelles il rentra dans la vie privée demeuraient obscures. On prétendait qu'il avait tiré l'épée, et cela à plusieurs reprises, dans des affaires qui étaient moins d'honneur que d'argent. Le marquis de Bannes l'avait attaché à sa personne sur la recommandation de Julie, alors que celle-ci, simple drapière sans lisières, devait s'entourer de protecteurs qui fussent gens de tête et de main. La renommée, qui est presque toujours une menteuse parce qu'elle s'en va partout semant des propos dont elle serait bien embarrassée pour expliquer l'origine, la renommée chargeait M. de la Butière de crimes sans nom et d'aventures sans date. Toutes fois qu'aux entours de Julie et du marquis il se passait quelque chose de violent, la rumeur publique dénonçait Béranger de la Butière. Mais, si la rumeur fait trop souvent loi, elle ne fait pas foi, de telle sorte que la justice n'informait pas contre ce noir et redouté personnage. Ou bien, si elle informait, elle perdait son temps. Les babillages ne constituent point de charges au criminel.

On essaya d'impliquer M. de la Butière dans l'affaire de Franc-Cœur, quand ce soldat eût le nez coupé à Vatan par des inconnus. Ce fut en pure perte. Second du marquis en divers duels, il profita de ses lettres d'abolition et ne fut pas inquiété. Aussi, quand on murmura qu'après tout ce Béranger avait bien pu tremper dans l'assassinat du drapier Royer Hippeau, la justice se hâta de le mettre hors de cause. On l'avait accusé jadis en vain, on ne voyait pas de raisons pour que les accusations présentes fussent plus solides. Il avait mal versé dans la police ? Où et quand ? — C'était sous un faux nom ! Lequel ? C'est pourquoi M. de la Butière, cautionné d'ailleurs par le marquis de Bannes, produisit pour la forme des témoins qui jurèrent sur tout ce qu'on voulut que ce noble homme, ancien anspessade, blessé au service du roi, demeurait à Paris, rue Saint-Jacques, où il surveillait, par ordre de son père, le jeune Pontaillan. Or, comme on ne peut à la fois tuer aux portes de Bourges et éduquer un enfant à Paris, il fut décidé que M. Béranger de la Butière n'avait rien à voir dans ce fâcheux assassinat.

M. de la Butière, ayant bu un coup de vin, se plaignit en termes cérémonieux et mesurés du mauvais esprit qui régnait sur le peuple des campagnes, notamment aux environs de Lunery.

— Que t'est-il arrivé ? Parle !

À cette question de Florimond, M. de la Butière ne répondit d'abord qu'en portant sa santé. Et M. de Tourouvre remarqua que de l'épée du noir personnage un quillon était faussé, que son pourpoint, que ses chausses portaient des traces terreuses, ainsi que ses gants.

« L'ivrogne, pensa-t-il, se sera battu contre des arbres dans un chemin boueux : il en garde les marques. »

M. de la Butière toussa pour éclaircir sa voix et commença de parler avec noblesse et lenteur :

— Je longuais, ce tantôt, une pièce de terre qui confine à la garenne de Montenay quand un spectacle aussi curieux que plaisant s'offrit à mes regards distraits. Quoi de plus rare, en effet, de plus merveilleux même, que de rencontrer dans les champs une jeune beauté vêtue en bergère de comédie, portant une houlette à flocard de soie et tenant en laisse, au moyen d'un galon, un agneau plus blanc que le lait de sa mère, ayant pour collier une faveur de satin vert pré ?

— Tu te moques, La Butière ! Et ton histoire sent trop son travail d'auteur. Nous en avons entendu d'autres, à Paris, quand nous nous amusions à jargonner le langage précieux des ruelles avec ces folles qui s'amourachaient de toi.

— Moins que de vous, mon cher Florimond !... Moins que de vous !

La phrase fut criée en même temps par M. de Tourouvre et par M. de la Butière. Mécontents de s'être ainsi prévenus dans leur flatterie, les deux favoris se turent un instant. Et M. de la Butière reprit :

— Je vous jure que ce que je raconte est aussi vrai que voici, à cette heure, M. de Tourouvre qui boit son troisième verre de vin.

M. de Tourouvre, vexé, tenta d'expliquer que porter trois fois son verre à sa bouche n'est pas vider trois fois son verre. Et il ajouta avec une conciliante prudence :

— Je ne prétends pas, monsieur, mettre en doute ce que vous racontez si plaisamment. J'ai assez vécu pour savoir que tout est possible.

— Tout cela ne nous dit pas pourquoi tu te plains du peuple de la campagne.

— Ayez donc un peu de patience, et vous saurez, cher Florimond, de quoi je me plains... Donc, cette jeune beauté apparut au détour d'un chemin, galamment accoutrée d'un simple habit gris de ramier, avec cette simplicité sans apprêt qui sied avant tout aux bergères. Sa tête charmante, aux mille boucles d'or qui se pressaient de chaque côté de son visage clair et rosé, était coiffée d'un chapeau en écorce de tilleul,

avec un petit bouquet de fleurs des champs pour plumet. Bref, c'était une vraie bergère de *l'Astrée* car elle portait avec cela des gants à franges et des souliers dont les bouffettes dépassaient un jeune chou en ampleur. Ai-je dit : bergère de *l'Astrée* ?

— Vous l'avez dit, en effet, répondit M. de Tourouvre, et tout dans votre fidèle description est pour nous prouver que c'en était une.

— Votre louange me flatte, monsieur, et vous ne savez pas si bien dire. Derrière cette bergerette de comédie marchait une jeune paysanne, ou plutôt une servante à demi rustique, qui portait un livre sous son bras.

— Et quel était ce livre ? demanda Florimond en bâillant.

— Je le sus bientôt : le livre, messieurs, était *l'Astrée* !

— Tu te moques de nous, Béranger. Va conter à d'autres tes sornettes.

— Ce sont si peu des sornettes que je puis vous nommer la bergère et la porteuse de *l'Astrée*.

— Voire ! La belle avance quand j'aurai appris que quelque fille de théâtre, descendue du chariot avec une Isabelle de la troupe, se promène par les champs pendant qu'on répare un brancard. Tu nous ennuies avec tes comédiennes... Enfin, si elle était aussi jolie que tu nous le veux faire croire, tu aurais bien pu nous l'amener. On aurait laissé la servante en bas pour divertir les laquais.

— Mon cher Florimond, vous allez vite en besogne. Sachez d'abord que ces deux beautés n'étaient pas sur vos terres.

— Tu railles ?

— Mais sur celles de M<sup>me</sup> de Primelles.

Florimond rit avec une méchanceté méprisante :

— Tu appelles cela des terres ?... Tu pourrais dire : potager ou clapier.

— Clapier si vous voulez, mais le clapier avait à cet endroit une lieue de largeur. Quant à sa longueur, je vous laisse le soin de l'apprécier, ou plutôt les jambes de mon cheval la prouvent, car, pour en sortir, il s'est rendu boiteux.

— Ah çà, fit Florimond d'un ton aigre, tu ne vas pas t'amuser à crever mes chevaux ?

M. de la Butière fronça ses noirs sourcils et répondit d'une voix que la colère rendait dure et insolente :

— D'abord, ce cheval appartient à la marquise votre mère.

— S'il en est ainsi, Béranger, tu peux le crever à ton aise et en prendre un autre après. Mais quel besoin avais-tu de faire des lieues de pays ? Tu n'avais qu'à couper au

plus court à travers les mauvaises herbes de ces gueux.

— Je l'ai voulu faire, mais j'ai reçu des coups de bâton.

M. de Tourouvre, à entendre cela, pensa laisser choir son verre. Et Florimond, laissant le fauteuil où il était plus qu'à demi couché, se dressa sur ses pieds :

— Tu railles, Bérenger !

— Je raille si peu, messieurs, que mon chapeau en porte encore les marques.

En effet, la haute forme dure du chapeau montrait deux cassures assez nettes sur son sommet et le bord était déjeté, rompu, irréparablement sans doute. La médaille qui tenait à la passe et servait d'enseigne avait disparu ainsi que le piquet d'aigrette blanche.

Alors Florimond, ne pensant plus aux lunes de sa mère, trépigna, hurla, tapa du poing sur la table :

— On t'a bâtonné, toi, La Butière ?... Où sont les oreilles du drôle ?... Ça ! parleras-tu ?

— Chaque chose en son temps, s'il vous plaît. Laissez-moi conter mon histoire, puisqu'elle a le bonheur de vous intéresser maintenant. Monsieur de Tourouvre, je porte votre santé !... Et donc, quand je vis s'avancer ces deux nymphes villageoises, je les saluai très gracieusement en portant mon cheval de côté de manière à barrer le chemin, car je ne voulais pas qu'elles pussent s'échapper. Alors la bergère, sans lâcher houlette ni mouton, dit à la suivante : « Colbert, pose mon *Astrée* au pied de cet arbre — ainsi appris-je que le livre était *l'Astrée* — et tu demanderas à ce cavalier, qui se trompe sans doute de route, ce qu'il vient chercher chez nous. » Je répondis aussitôt : « Ce que je cherche, mes déesses, c'est la vue de vos aimables attraites... Si vous êtes bergères, j'entends être berger avec vous... au moins jusqu'au coucher du soleil. Laissez-moi vous courtiser librement. » — Alors, vous me croirez si vous voulez, la bergère au mouton dit à la bergère au livre : « Le drôle est ivre sans doute... »

— Et c'était une vraie calomnie !

À cette exclamation de M. de Tourouvre, M. de la Butière n'opposa qu'un rire sardonique. Son nez, qui s'enflammait, parut s'allonger, et l'amateur de plaisirs champêtres continua :

— La première bergère dit donc : « Le drôle est ivre sans doute, il vaut mieux revenir sur nos pas. — Oui, mademoiselle, fit la seconde bergère, mais s'il s'obstine à nous importuner ?... » Je n'entendis pas le reste, car les deux mignonnes chuchotaient derrière l'arbre où était déposée *l'Astrée* ... Qu'auriez-vous fait à ma place ? Je mis pied

à terre et m'avançai vers ces deux belles en les suppliant de ne point se montrer cruelles pour le berger Céladon...

— Écoute, Bérenger, tu fus peu généreux d'abuser ainsi de tes avantages contre ces deux effrayées ; continue !

— Mon cher Florimond, avant de me blâmer, écoutez la fin de l'histoire ! Je les voulus embrasser. Mes bras se refermèrent sur du vent. Abandonnant *l'Astrée* au pied de l'arbre, mes deux coquines sautent sur le revers du chemin, et, tirant d'une poche je ne sais quelle flûte ridicule, la suivante envoie des sifflements pareils à ceux de ces serpents qui dévorèrent, sous les yeux d'un peuple consterné, Laocoon et ses fils.

— Au fait, Bérenger ! Au fait ! Laisse là nos souvenirs de collègue : ils ne profitent qu'à toi !... Au fait !

— Moi, tout à mon amoureux caprice, je m'avançais les bras ouverts pour enlacer d'un même temps les deux oiselles qui sifflaient sur leur perchoir. Porté par l'amour, je gravissais le talus... quand mon chapeau, brusquement enfoncé sur mes yeux, me priva de la clarté du jour, et une grêle de coups de bâton s'abattit sur mes épaules et mon dos !... Porter la main à mon épée ?... Vaine entreprise ! Plongé dans des ténèbres profondes, accablé par assez de coups pour me croire assommé sans remède, je me laissai aller à terre, où je m'assis, sans oser relever mon chapeau, de peur d'avoir les mains brisées par l'invisible bâton... Enfin l'on cessa de me battre et j'entendis une voix dure et menaçante qui, de toute évidence, s'adressait à moi : « Tu peux t'en retourner, bélître. Mais ne vagabonde pas plus longtemps sur les terres de M<sup>me</sup> de Primelles. Et si jamais tu te permets de manquer de respect à sa fille ou à ses femmes, ta tête n'aura plus besoin de chapeau. Va, tu es corrigé pour quelque temps, je l'espère. Rentre chez toi, par la gauche ! » Et une autre voix plus grossière continua : « Monsieur, si vous m'en croyez, on lui baillera encore une douzaine de bons coups pour épousseter son manteau. » La première voix reprit : « Non, Martial, il a son compte. S'il y revient, lui ou quelque autre valet de Bannes, il sera mis en tel état que l'exemple profitera aux autres. » Les voix se turent. Je me débarrassai à grand'peine de mon chapeau, regardai partout. Personne ! Les bergères, les gens à bâtons, le mouton, tout avait disparu comme par enchantement, même *l'Astrée*, qui n'était plus au pied de son arbre. Altéré de vengeance...

— On l'eût été à moins, dit M. de Tourouvre en remplissant avec politesse le verre que M. de la Butière gardait vide à la main, on l'eût été à moins ! Si encore vous aviez trouvé, près de cet arbre qui abrita *l'Astrée* de son ombre, la source du Lignon...



Florimond, impatienté, éleva la voix :

— Te tairas-tu, Tourouvre ? Ces plaisanteries sont lourdes et froides comme un carré de veau ! Finis-en, Bérenger, mais apprends, si cela te peut satisfaire, que je ne quitterai pas le Berry que Martial n'ait été pendu.

— Donc, messieurs, tout à ma vengeance, je remontai à cheval et galopai à travers champs, l'épée à la main...

M. de Tourouvre osa encore interrompre :

— Mais l'on a dû vous prendre pour un faucheur et vous faire remarquer que vous devanciez la saison...

— Sans me soucier des blés et des seigles, entendez-vous, monsieur de Tourouvre, qui ne lasserez pas ma patience, dans l'espoir de mettre la main sur les drôles qui m'avaient ainsi arrangé, je galopai. Mal m'en prit : une sottie barrière dissimulée par les herbes se dressa devant moi ; mon cheval buta... Et devinez qui me secourut dans ma seconde chute !

— Parbleu ! s'écria M. de Tourouvre, les deux bergères, le mouton, *l'Astrée* et quelques porteurs de bâtons. Ainsi l'on vous a cette fois encore secoué la poussière de votre manteau ? Voilà qui est vraiment fâcheux, mon bon monsieur, et souffrez que je vous plaigne !

— Non, monsieur, répondit M. de la Butière avec une dignité empreinte d'amertume, non, monsieur de Tourouvre ! Ce furent deux sergents blaviers, assistés d'un messier et d'une douzaine de croquants ; et ils me firent un procès pour avoir gâté les seigles, les blés, je ne sais quoi encore...

— Eh bien, fit M. de Tourouvre, quoi de surprenant en cela ? La loi est telle. On ne laboure ni ne sème, je pense, pour que les cavaliers s'amuse à fouler sans rime ni raison les récoltes.

— Paix, Tourouvre ! Le procès, ma mère le payera. Mais je jure Dieu que le petit Primelles tombera, avant peu, sous mon épée !

Et Florimond, blanc de rage, brisa son verre sur le plancher.

— Prenez garde, dit froidement M. de Tourouvre, la gloire est petite et le péril très grand de tuer un enfant de seize ans.

Florimond, sans l'écouter, continuait ses menaces :

— Quant à Bouteiller, ce vieil imbécile, dont je jurerais qu'il fut le principal artisan de ce bel exploit, périsse mon nom si je ne l'assigne pas demain, avec l'épée et la dague, comme on se battait de son temps...

— Prenez garde, dit encore plus tranquillement M. de Tourouvre, le baron de Mordicourt est un vieillard de soixante-dix ans.

— Tourouvre, tu m'ennuies !

Entendant cela, M. de la Butière déclara qu'il était rompu, moulu, rendu, et qu'il allait se mettre au lit sans souper :

— Bonsoir ! À demain les affaires sérieuses.

Et il sortit, aussi noir, mais avec le nez plus rouge qu'il n'était entré, tant le vin du château de Bannes abondait en généreuses vertus !

Mais la brouille dont il escomptait déjà les profits n'éclata point entre son rival Tourouvre et Florimond, baron de Chézal-Benoît. Dès que Béranger fut parti, M. de Tourouvre reprit l'avantage en montrant au jeune homme l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas.

— Tout cela, mon cher Florimond, n'est-il pas pour vous prouver combien vous raisonnez justement, suivant votre habitude, lorsque vous me disiez que les espions nous entouraient ? Outre que l'on est jaloux de votre mérite, l'on vous fait aussi la guerre parce que de sottes langues, et certes moins sottes que perfides, répandent ce bruit que vous voulez continuer l'entreprise de votre père sur les terres du voisin.

— Verbiage ! murmura Florimond. Verbiage ! Misérables commérages ! Si l'on me connaissait mieux, l'on saurait que je n'ai aucun projet dans ce triste Berry, où je ne viens, Dieu m'en est témoin, que contraint et forcé par le manque d'argent !

— Sans doute ! Mais ces histoires nous prouvent que nous devons redoubler de prudence. Loin de moi l'idée de porter contre M. de la Butière une accusation téméraire. Cependant il est de toute évidence que notre ami avait un peu bu, si j'ose dire. Ne convient-il pas de rechercher dans son intempérance, je ne dirai pas coutumière, non, certes ! mais enfin, dans son intempérance, la cause de cette aventure ?

— Après tout, fit Florimond en grognant, ce n'est pas une raison qu'un homme soit saoul pour le battre à plates coutures...

— D'accord. Au reste, de cette aventure, le ridicule, je veux l'espérer, n'éclaboussera pas votre nom.

— Il ferait beau voir, Tourouvre !... Et, quand le diable y serait, je me moque des sots.

— Nous nous en moquons tous avec vous. L'ennui, c'est qu'ils sont très nombreux... N'empêche que si La Butière n'avait pas eu les sens troublés par Bacchus, l'idée

ne lui serait pas venue d'insulter M<sup>lle</sup> Marguerite de Primelles tandis qu'elle jouait, innocemment, chez elle, à son jeu de bergerie.

— Ne voilà-t'il pas un grand malheur ?... Alors nous n'aurons plus le loisir de nous amuser aux champs ?

Suivant toujours son raisonnement, M. de Tourouvre continua sans répondre à ce propos, dont la niaiserie ne le fit point sourire.

— Est-il admissible que La Butière, qui connaît le pays depuis tantôt dix ans que votre mère le prit à son service, n'ait pas deviné M<sup>lle</sup> de Primelles sous son déguisement ?... Est-il quelqu'un, entre Lunery et Primelles, à ignorer les manies de cette jeune fille ?

Florimond, gêné par la justesse du discours, haussa les épaules et se mordit les lèvres. Il s'en tira par un mensonge :

— Moi qui te parle, je n'ai jamais vu cette sotte. Les gens de mon entourage peuvent aussi bien ne l'avoir jamais rencontrée.

— Il se peut. Vous observerez cependant que tout le monde vous rendra responsable de l'insolence. On répétera qu'elle fut commise par vos ordres... Cela vous nuira.

— Tu deviens joliment prudent, Tourouvre, et je t'admire avec ta mine de prêcheur. Allons, cesse dérailler !... C'est un coup monté, un coup monté, te dis-je. On nous espionne, on nous tend des pièges. Je ne sais qui me retient de partir à la tête de mes paysans pour mettre tous ces gueux à sac !... Et tu me chanteras qu'il est naturel que La Butière ait été ainsi surpris, houspillé, dans ce lieu où personne ne se laissait voir avant la bastonnade sous quoi c'est miracle qu'il n'ait pas succombé !... Je te dis, moi, que le coup était monté. On l'avait suivi, le pauvre homme.

M. de Tourouvre sourit et appuya :

— Oui, le pauvre homme !

— On l'avait suivi, Tourouvre ! Et les croquants de Primelles avaient été avertis !... Mais par qui ?

— En cherchant bien, mon cher Florimond, en cherchant...

— Ah ! Tu as des soupçons ?... Allons, parle !

— Vous avez sous votre toit, cela soit dit en confidence, des ennemis attachés à vous nuire. Il n'y a pas une heure, vous dûtes subir leurs malveillantes insinuations...

— Oui, j'entends ! Catherine, à ce que tu crois, est la complice de ces Primelles. As-tu des preuves ?

— Il faut prévoir, mon cher Florimond, avant même que de savoir. La balafre de Clément ne vous semble-t-elle pas cousine des coups de bâton si libéralement distribués à notre ami Bérenger ?

— Tu reconnais donc qu'il s'agit d'un coup monté ! Et monté par qui ? Par Catherine ?... Fort bien !... Et maintenant ?

— Je n'ose vous conseiller. Il me semble, toutefois, qu'un bon tuteur, choisi par votre habile procureur Duvau, réussirait à mater cette amazone... On a vu des filles réfléchir dans la solitude bien habitée d'un couvent. Entourées de bons conseils, elles acquiesçaient la pleine sagesse et devenaient des épouses dociles... comme je vous en souhaite une.

Florimond bâilla, étira ses jambes, ses bras, et s'écria avec un accent lamentable :

— Toujours la même chanson ! As-tu juré, Tourouvre, de me rompre la tête avec ces projets insensés ? Devrai-je te répéter cent fois que le marquis nous surveille et que ma mère elle-même n'oserait rien entreprendre contre Catherine, tant elle redoute le retour, toujours possible, de mon père ?... Un caprice du roi, la retraite ou la mort du cardinal, et le voici de retour ! Alors nous n'aurons plus qu'à gagner au pied... Agréable perspective !... Tu parles encore d'un mariage avec cette petite furie ?... N'es-tu pas fou, Tourouvre ? ou bien mon vin te monte à la tête, car tu oublies que j'ai été repoussé avec perte. Laissons cela ! Catherine ne m'épousera jamais.

— Toujours et jamais sont, mon cher, des mots qui n'ont aucun sens, surtout dans les choses de l'amour... Et ai-je assez vécu pour entendre ainsi parler l'Incomparable Florimond, l'impitoyable vainqueur de tant de belles, le héros des fêtes galantes, terreur des pères au moins autant que des maris ?... Foin de vous, baron de Chézal-Benoît, je renie Dieu si l'on ne vous a pas changé en voyage !... *Quantum mutatus ab illo... Hec-tore !*

Et M. de Tourouvre fit semblant de pleurer dans son verre.

— Ah ça ! toi aussi, tu te mêles de réciter du latin !... C'est une maladie de collège... Tu oublies, Tourouvre, que nous sommes ici loin de Paris et que Catherine n'est pas une précieuse.

— D'accord, mais bien une Diane chasseresse... Voyez-vous, Florimond, à votre place je sortirais souvent à cheval avec elle.

Pour cynique et enfoncé dans le mal que fût Florimond, le regard dont M. de Tourouvre accompagna son conseil le gêna au point qu'il rougit et baissa les yeux. Au même instant, il pensa à l'écuyer de sa mère, André d'Archelet, qu'il avait essayé de tuer

naguère, en faisant ruer son cheval, parce qu'il le soupçonnait d'espionner sa mère, et lui aussi Florimond. Catherine savait l'histoire ; est-ce que Tourouvre la savait aussi ?

— Va, laisse-moi, Tourouvre ! C'est l'heure où ma mère me visite, et elle voudra, comme à son ordinaire, causer seule à seul avec moi. Veille à ce que personne ne nous dérange.

M. de Tourouvre sortit aussitôt, et Florimond, hochant le menton, murmura :

— Singulier et douteux personnage ! Toujours prêt à semer le vent, mais qui s'enfuit dès que lève la tempête. Si La Butière possédait le quart de son esprit, il serait roi sur la terre. Mais ils ne s'entendent pas... Ou bien, quand ils s'entendent, c'est qu'ils conspirent contre ma bourse. Jamais elle ne fut aussi plate !... Et ma mère crie misère maintenant : c'est son nouveau genre. Loin de m'assister, elle se désole comme s'il était si difficile d'emprunter !... Qu'elle vende ses bijoux ! Elle n'en a nul besoin, puisque personne à Paris, dans le beau monde, ne lui veut ouvrir sa porte... Tout cela m'ennuie !...

Il promena son regard distrait le long des tapisseries, sans même les voir, se renfonça dans son fauteuil, prit son pied dans sa main et soupira : « Quel ennui !... Si j'avais le génie de la finance, je trouverais une combinaison... Mais je ne l'ai pas. Tout le monde tombe d'accord pour en gratifier ma mère, de ce génie. Qu'elle s'en aide, par les cornes du diable, et ne me laisse pas ainsi dans l'embarras !... Je me peux pourtant pas priver Madeleine du nécessaire ! »

Cette Madeleine était une lingère de Bourges allant sur ses dix-neuf ans et qui s'appelait Brossin. Florimond la gardait comme fille entretenue pour se distraire pendant les mois de l'année qu'il passait auprès de sa mère, c'est-à-dire quand il manquait d'argent. Plus riche en beauté qu'en vertu, cette nuguette lui avait été procurée par Clément, le valet de chambre qui s'en servait comme instrument propre à entretenir son influence sur le jeune baron. Jamais âme plus vile n'anima carcasse revêtue d'une mandille de laquais. Clément Malompret ajoutait à la liste des péchés capitaux des vices singuliers et rares. Ses moindres défauts étaient la lâcheté et l'hypocrisie. Et, comme il y joignait l'avarice, ses amis étaient peu nombreux. Par contre, il avait des associés, pris non point dans la valetaille, qu'il méprisait pour n'en rien ignorer des petites gens, mais dans la domesticité supérieure. MM. de Tourouvre et de la Butière étaient les associés de Clément.

Sur la recommandation de ce dernier gentilhomme, ce valet était entré au service de Florimond, à charge de l'espionner avec art et de faire naître des occasions profita-

bles. Clément, bientôt, découvrit M. de Tourouvre et le lia par un semblable contrat.

Celui-là était son ancien lieutenant aux cheveu-légers, que des affaires mystérieuses, se traduisant par défaut d'argent, avaient obligé de renoncer à son grade. Il battait le pavé de Paris, assez embarrassé de sa personne, quand il s'aboucha avec Clément Malompret, qui l'engagea au service de son maître, parce qu'il avait besoin de quelqu'un pour surveiller La Butière. Ayant ainsi embrassé la profession de gentilhomme de service, M. Acresin de Tourouvre ne pensa plus qu'à faire la cour au jeune Florimond et aussi à miner le gouverneur La Butière pour lui prendre sa place. Malgré les ressources de son esprit et son habileté incontestable à flatter sans trop s'amoindrir, M. de Tourouvre ne put aboutir à ses fins.

Au demeurant, cet aventurier n'était ni meilleur ni pire que la plupart de ses pareils. Mais sa gueuserie était telle, car son pauvre argent s'en allait par le jeu, qu'il aurait vendu Dieu, le ciel, le royaume et le roi à qui serait venu lui proposer le marché. Cependant M. de Tourouvre jouissait auprès de la marquise d'une considération notable. Parce que, sans doute, jeune encore, joli homme, bien disant et de belles manières, il plaisait à la dame ? Nullement. La raison principale de cette faveur était autre : au vrai, M. de Tourouvre détestait cordialement Catherine de Lépinière, autant par incompatibilité d'humeur, car la belle-fille du marquis rendait au gentilhomme de service pareille mesure d'aversion, que parce qu'il redoutait sa perspicacité. Mais il ne dénigrait jamais Catherine devant la marquise qu'en la présentant comme complice avouée des Primelles. Puis il renchérisait sur la perfection de ses attraits et la rare qualité de ses vertus.

Quand il eut remarqué la jalousie féroce dont souffrait M. de Tourouvre à l'endroit de M. de la Butière, il exploita ce sentiment, il l'excita de manière à ce que chacun d'eux en pâtit, et gouverna à son gré ces deux sangsues attachées à la bourse de Florimond. Clément était le chef de ce trio d'hommes de choix ; d'ailleurs n'avait-il pas, à toute heure de la nuit et du jour et en toute occurrence, l'oreille de son maître ? Et surtout, dans les moments difficiles, il lui prêtait de l'argent, tandis que les deux autres compères, toujours à court, ne pouvaient que tendre la main.

Ministre des plaisirs de Florimond, Clément se montrait aussi habile à les exciter qu'à les satisfaire et à les entretenir, jusqu'à ce que la satiété commandât d'en inventer de nouveaux. Quand le jeune homme commença de courir les ruelles, les brelans et le guilledou à Paris, M. Clément apparut à ses côtés ou à sa suite, gardant discrètement les manteaux, ainsi que le dieu Mercure, son patron, faisait pour Jupiter quand celui-

ci descendait sur la terre pour répandre ses faveurs parmi les filles et les femmes des hommes. M. Clément gardait les manteaux, gardé lui-même par MM. de Tourouvre et de la Butière, capitaines d'une douzaine de laquais grisons. Cette compagnie de donneurs d'étrivières valait bien les fameux Simons de M. d'Épernon.

On s'engraisse vite à ce métier, quand le complaisant est ingénieux, et surtout quand le galant est novice. M. Clément touchait de toutes mains et ne ménageait pas ses services. Cet accordeur était sourd, muet et aveugle. Son mutisme ne cessait que lorsqu'il s'agissait de chanter la gloire de son maître. Si le fils du marquis de Bannes gagna à Paris ce surnom d'incomparable qui aurait suffi à la gloire des plus grands, il le dut à M. Clément, qui, pour l'avoir entendu prononcer par une dame dont il abaissa un soir le marchepied du carrosse, s'en alla le crier dès le lendemain sur les toits.

L'Incomparable Florimond s'abattit sur la belle société de Paris tel un ouragan dévastateur. Avec ses dix-huit ans, sa jolie figure, sa chevelure de Phœbus Apollon, ses manières mignardes de petit chat qui ne montre pas trop les griffes, il tourna les têtes, ravit les cœurs, bouleversa les ménages. M. Aimeri d'Olivier, son précepteur, homme d'un esprit délié, plus souple qu'une liane, moins haut qu'une sole, ou, si l'on préfère, plus plat qu'un turbot, possédant en un mot ce caractère qui aide à se pousser auprès des grands, écrivait les lettres d'amour de Florimond. Promenées partout sous le manteau, ces épîtres remplissaient d'aise tout un chacun, particulièrement pour ce qu'elles fournissaient à la chronique scandaleuse d'une société polie où l'on n'aurait su que bâiller si le premier souci n'avait été de se divertir aux dépens d'autrui. M. Aimeri tournait aussi, polissait de jolis vers que Florimond recopiait et débitait, comme de son cru, d'un air à la fois provocant et modeste qui lui valait, beaucoup plus que la poésie, poésie un peu d'antichambre, des applaudissements attendris. Ses extravagantes amours avec la comtesse de Rouilly, dont il tua le frère derrière les Minimes, affirmèrent sa réputation.

De pareils succès ne vont pas sans exciter des indignations sauvages. Alors l'Incomparable Florimond joua des griffes. Ses duels, presque toujours heureux, le rendirent aussi fameux que ses galanteries. Désormais solidement assise sur l'insolence et la fatuité, sa gloire défia les envieux. Elle avait des bases trop solides pour qu'on les pût sérieusement saper. Et même on lui pardonna sa mère, pour le courage qu'il apporta à la défendre. Couverte par l'épée de son fils tout aussi sévèrement qu'elle le fut par celle du marquis son mari, Julie fut à l'abri des outrages. Le marquis, dans son exil, dut se consoler avec les compliments qu'il recevait, de toutes parts, au

sujet de son héritier.

Et Julie sentait redoubler pour l'enfant de ses entrailles une affection où son orgueil intraitable de mère s'étalait avec une exagération touchante.

À la vérité, cette femme, dont la vanité mondaine aurait suffi à remplir la vie et qui ne put satisfaire cette passion, reportait sur son fils toute sa capacité d'aimer. Elle n'aimait que son Florimond sur la terre. Pour lui, elle fût allée par la ville et par les champs, en camisole de nuit et en petit jupon, eût diné d'un maigre potage, si de ces sacrifices Florimond eût bénéficié pour augmenter ses plaisirs, pour souper en plus riche compagnie chez les Guillemins et à l'Épée Royale, pour entretenir des comédiennes et payer les violons aux dames du Marais. Ce que coûtèrent à la marquise drapière les Isabelles, les Agnès, les Dorines, les dames du Marais, les violons, les collations, les rigodons et les dondons eût suffi à tenir sur pied, pendant deux campagnes, une armée du roi. Julie paya sans mot dire, ou plutôt sans dire autre chose que : « Si mon fils ne prend pas du bon temps pendant sa belle jeunesse, quand s'amusera-t-il, s'il vous plaît ? »

Mais la prudence du marquis, qui m'était plus dans sa belle jeunesse, avait prévu ces inconvénients. Sa fortune, que des influences toutes-puissantes avaient sauvée de la confiscation, fut administrée, de loin, par lui-même. Des Flandres, il adressait à ses intendants et à son notaire de Bourges, M. Audouin Trémolat, des ordres que l'on exécutait malgré les entreprises sounoises de la marquise, et Florimond, dont les dépenses allaient toujours s'augmentant, vit bientôt se tarir la source des libéralités de sa mère.

Tant que celle-ci avait puisé dans les réserves que son ingénieuse économie avait accumulées en vue de suffire aux prodigalités de son fils, ce fils avait pu vivre sans compter. Il fallut bientôt en rabattre. C'est alors que le bien de Catherine de Lépière tenta la cupidité des usuriers qui avançaient de l'argent à la marquise. Parmi ceux-ci le procureur Marcelin Duvau était le plus actif et le plus qualifié. Conseil de Julie aux temps difficiles où elle se débattait, simple drapière en rupture de ménage, contre des ennemis ameutés, ce fesse-Mathieu sans honneur et sans scrupules n'ignorait rien des affaires du marquis, rien non plus des propres de Julie, rien non plus de la fortune de Catherine. La mort de M. de Montenay le père permit, pendant ces derniers mois, à Julie et à son procureur de malverser aux dépens de M<sup>lle</sup> de Lépière. Constitué tuteur de celle-ci six ans auparavant, M. Gaspard de Montenay avait administré la for-



tune de sa pupille avec une telle sagesse que cette fortune s'était augmentée d'un bon quart en ce court laps de temps.

Par des influences de notaires peu consciencieux et des corruptions de greffiers, Marcelin Duvau réussit à mettre la main sur une partie de l'argent, et la danse des écus recommença, aux dépens, cette fois, de Catherine, et toujours au bénéfice de Florimond, et aussi du complaisant procureur, prêteur à la courte semaine. Étonnée de se voir refuser les sommes que son défunt tuteur lui comptait à dates fixes pour ses dépenses personnelles, sa fauconnerie, ses pauvres, ses chevaux et ses chiens, la belle-fille du marquis lui en écrivit. L'on sait comment la marquise Julie étouffa ces plaintes et comment le marquis, une fois averti, répondit.

À craindre la gêne pour son enfant bien-aimé, la marquise devint une lionne en fureur. Ce qui la désespérait dans le cas était autant son impuissance que la présence au château de Bannes de cette injurieuse fille étrangère, qui y vivait entourée de soins et d'égards sous l'invisible égide du marquis. Et dire qu'il n'aurait tenu qu'à cette Catherine de devenir la femme de Florimond et de tout arranger en apportant sa fortune à l'incomparable coureur de ruelles !

Car des autres courses de son fils la marquise ne voulait rien savoir. Ses œuvres de coupe-jarrets, les querelles de tripots, les violences sur les gêneurs et les empêcheurs de danser en rond, les guets-apens et autres distractions du jeune baron de Chézal-Benoît, cela regardait Bérenger de la Butière, M. de Tourouvre et la compagnie choisie des grisons donneurs d'étrivières. Mais de ces hommes de main l'on ne pouvait pas tout attendre. Les mauvaises besognes qui leur souriaient à Paris leur répugnaient en province. Quand la marquise proposa à La Butière d'enlever adroitement et courageusement les comptes de tutelle de Catherine déposés chez le notaire du marquis, M. Audouin-Trémolat, ce gentilhomme se refusa très carrément à tenter le coup : « Couper le nez d'un soldat ne tirait pas à conséquence. A la rigueur même, la mort subite d'un mari pouvait passer pour un accident... Quant à voler des pièces de justice, cela menait au gibet et pour le moins aux galères... » La marquise ne put rien obtenir, et elle s'en trouva bien, car elle apprit bientôt que non seulement M. de Montenay le fils avait levé copie enregistrée de tous les papiers, mais qu'encore le méfiant notaire faisait coucher chaque nuit un homme armé sur le coffre ferré, cadénassé, scellé, où reposaient les pièces originales de la tutelle en question.

La marquise ne fut pas plus heureuse avec M. de Tourouvre.

Et pourtant on a prétendu que cette mère désespérée serait allée jusqu'à l'offre de sa personne, personne entre toutes belle et plaisante. Pris entre la terreur salutaire des justes lois et la terreur non moins salutaire du marquis absent, mais dont l'ombre semblait se promener dans toutes les chambres pour retourner à Bruxelles et lui raconter ce qui se disait et se passait chez lui, M. de Tourouvre parla d'autre chose : « Si vous m'ordonniez, madame, de tordre le cou à votre amie Catherine et de l'aller jeter dans les douves de Primelles, je n'oserais vous refuser... Pour le reste, veuillez m'excuser, s'il vous plaît. »

La marquise ne revint plus sur ce sujet. Loin d'arranger les choses, la mort de Catherine de Lépinrière n'aurait fait que les embrouiller, et la haine aveugle de Tourouvre demandait plutôt à être calmée. Cette haine, la marquise s'essaya à la diriger contre les Primelles. M. de Tourouvre, en bon courtisan, affecta de la partager, tout en prêchant la patience, l'oubli des injures, car cet homme était entre tous expert à répandre de l'huile sur le feu sous prétexte de l'éteindre.

Julie exéçrait les Primelles parce qu'elle ne voyait en eux que les auteurs de l'exil du marquis, exil qu'elle considérait, bien à tort, comme la cause unique de ses disgrâces. Ce sentiment occupait dans son cœur le peu de place qu'y laissait son amour déréglé pour Florimond. Elle s'était juré de détruire cette famille misérable, d'acheter à vil prix toutes ses terres et d'obtenir du marquis, en récompense de ce service, des facilités d'argent dont son fils aurait profité. Mais, aussi patiente et réfléchie dans sa haine qu'elle se montrait impatiente et violente dans son affection, Julie la Drapière, marquise de Bannes, attendait, pour le faire tuer par Florimond, que le petit Louis-Antoine fût en âge de tenir une épée.

## CHAPITRE IV

La marquise de Bannes entra chez son fils avec cet air majestueux et aisé qui était un véritable air de cour. Cette tranquille assurance s'alliait à merveille avec l'opulence de sa beauté épanouie. Loin de la flétrir, les années n'avaient fait que la rendre plus glorieuse, ainsi que ces beaux fruits que veloute et dore l'amoureux soleil d'automne. Julie tendit à Florimond sa main droite à baiser, et sa main gauche, où se cachait à moitié un mouchoir brodé en point de Gênes, pendait entre les plis savamment pressés de sa robe à queue. Mais Julie ne put garder longtemps ce maintien cérémonieux. Lorsqu'elle vit cette tête blonde qui s'inclinait devant elle, ses deux mains blanches constellées de bagues la saisirent d'un mouvement avide, et elle la couvrit de baisers pressés en murmurant :

— Enfin je te tiens, mauvais sujet ! Mon enfant chéri, mon trésor, mon roi !

Désireux d'échapper à cette étreinte qui dérangeait à la fois sa coiffure et son col de dentelle empesé, Florimond répondit à ces embrassements de Médée avec une lassitude maussade que sa mère ne remarqua pas tout d'abord. Quand il eut réussi à se tirer des mains de sa mère, qui laissèrent sur sa personne un parfum de frangipane et de musc, quand la dame se fut assise mollement dans un grand fauteuil et eut tapoté sa robe pour en ramener les fronces à leur ordonnance première, il lui dit d'un accent pénétré :

— Ma mère, vous êtes une très belle femme, et c'est plaisir que de vous admirer.

La marquise rougit de plaisir ; et, menaçant de son doigt effilé le gracieux Florimond, elle répondit d'un ton détaché :

— Venant de vous, mon fils, ce compliment a sa valeur. Il me transporte d'aise, car l'on sait que vous êtes un grand connaisseur. Votre encens est de grand prix. Je ne suis, hélas ! plus telle qu'au jour trois fois heureux où je vous mis au monde. En ce temps, pour moi trop éloigné, et quoique vous soyez dans la pleine gloire de votre triomphante jeunesse, le marquis, votre père, — puisse la grâce de Dieu toucher le roi et le décider à rappeler ce père tant regretté ! — le marquis, votre père, voulait bien reconnaître que j'étais une femme digne en tout d'honorer son état.

La belle Julie débitait cela avec son air de cour, un air de cour d'excellent aloi qui était vraiment d'une grande dame. Le malheur avait formé la Drapière, et l'isolement où elle vivait lui avait certainement profité. L'on comprenait, à la voir et à l'entendre, les jalousies féroces qu'elle excitait encore aujourd'hui, alors qu'elle avait dépassé quarante ans. Sa taille souple et superbe et sa gorge plus fière que celle des Flores et des Pomones dont la nudité de marbre animait les allées ombrées de son parc ne perdaient rien à être emprisonnées dans le corsage de drap de soie noir qui allait s'évasant au-dessus de ses vastes jupes élargies encore par le vertugadin de proportions modestes qui les bombait suivant le galbe amplifié des hanches. Depuis la fuite du marquis, Julie ne portait plus que du noir. Mais le velours de Piémont, la serge et le camelot ondé, le satin et l'écarlate la plus fine compensaient par leur richesse la sombre sévérité de cette mise. La marquise était de ces blondes dont la chair, pareille à la nacre des coquilles, éclaire le noir. De même pour ses bijoux, qui étaient des perles, des pierres taillées et des émaux noirs. Cette joaillerie à feux infernaux chargeait les oreilles, le cou, les épaules, s'enroulait en colliers, s'allongeait en pendants, se balançait en pentacols, se lançait en sautoirs, retombait en chaînes de poitrine et de cou, semait de ses traînées luisantes les lisérés des taillades, arrêtaient par ses fermoirs les divisions symétriques des chiquetades. Et Florimond prisait toutes ces gemmes, songeant que le prix de la moitié eût plus que largement suffi à lui assurer pendant une année tout entière ces plaisirs de Paris dont il se désolait d'être sevré.

Le compliment qu'il avait adressé à sa mère était un compliment de bonne foi. Et elle n'avait pas menti en lui disant qu'il était un grand connaisseur. Toutefois, dans ce compliment l'affection n'occupait aucune place. Florimond n'aimait pas sa mère, car, en réalité, il n'aimait que lui, ou bien, s'il l'aimait, c'était à la façon de ces dévots qui honorent, au delà des monts, leur saint avec beaucoup de génuflexions et à grand renfort de cierges, à la condition que ce saint exauce leurs vœux. Qu'il cesse de se montrer propice, et aussitôt on le met en pénitence, dans un coin, le nez au mur, jusqu'à ce

qu'il ait fourni de nouvelles et solides preuves de sa bienveillance et de son influence en haut lieu.

Florimond s'assit, regarda attentivement sa mère, ainsi que les bas officiers examinent les soldats avant une montre du commissaire des guerres, et, d'un ton docte, redit son compliment :

— Oui, ma mère, vous êtes très belle.

La marquise sourit agréablement, et son visage un peu mou se fit rose sous le blanc et le rouge dont il était légèrement rehaussé. Elle eut très bien pu se passer de ces artifices, étant de celles dont l'éclat n'a rien d'emprunté, comme aussi des mouches de taffetas qui se répondaient de la tempe au coin de la bouche ; mais la bonne façon exigeait qu'il en fût ainsi. Sa peau, tout à la fois transparente et mate, avait la pâleur diaphane des fleurs d'un arbre fruitier, de son front à son cou plein cerclé d'un fin pli, collier que Vénus donna aux femmes pour leur prouver qu'elles vivent courbées sous sa loi, et à la naissance de sa gorge, que découvrait décemment le col rabattu avec ses larges dentelures obtuses de réseau des Flandres où les rosaces alternaient avec des étoiles à huit rais.

Ses yeux bleus, à fleur de tête, légèrement battus et bridés, avaient sous leurs paupières lourdes, toujours un peu clignotantes, une expression de langueur dédaigneuse et sournoise que ne contredisaient pas ses sourcils fauves, franchement arqués, relevés vers les tempes, et qui n'étaient jamais d'accord, car leur mobilité était excessive et, pour ainsi parler, contradictoire. Quand un coin de la bouche — et cette petite bouche, une belle œuvre de Dieu, rappelait le bec de quelque petit oiseau qui a volé une cerise — se retroussait pour sourire en exagérant sa fossette qui se continuait en un tout petit pli qui chatouillait la narine battante, le sourcil du côté opposé se haussait, et cela produisait le meilleur effet du monde, en dépit de ces esprits chagrins qui voudraient nous obliger à croire que le manque de symétrie dans le jeu des traits est la preuve d'une nature oblique et d'un caractère incertain.

Le nez droit, gentiment arrondi à son fin bout, le menton bien dessiné quoique fuyant, et pas trop empâté, s'harmonisaient avec l'ovale court du visage. Sur le front poli et bombé descendaient les boucles pressées des garcettes. Par une raie transversale les rangs de ces crochets ténus se séparaient de la chevelure rejetée en arrière, mais maintenue par le travail du fer en deux touffes onnées et largement bouffantes sur les côtés, de telle sorte que ces boucles extrêmes couraient en hameçons rasant les joues, dans la même ordonnance que celle du front, et encadraient cette jolie face de leurs menues ar-

cades, qu'on eût dit de verre filé et couleur de miel. Et encore de cette chevelure ainsi massée pour rendre la tête plus ronde, le chignon perché à mi-hauteur se sommait d'une courte et large aigrette blanche, en manière de brosse, maintenue à sa racine par un tortil de perles. Et enfin on avait, pour obéir à la mode, éteint avec un œil de poudre blonde ces cheveux d'un blond d'or pâle, pour en adoucir, si possible, les contours crépelés et mousseux.

Et voilà ce que Florimond admirait le plus chez sa mère. Pour lui, la première vertu d'une femme était d'être brave et galante dans ses ajustements, sa coiffure et ses airs, car c'est sur la mine que l'on juge les gens et d'après elle qu'on leur assigne la place qu'ils méritent d'occuper dans le monde. Il approuva la touffe d'aigrette, l'eût souhaitée un tantinet plus serrée, loua le petit piquet de roses que soutenait une broche d'émaux au-dessous du sein droit. Par contre, il critiqua l'échancrure du corsage, dont la courbe était passée de mode, la façon des manches, qui sentait un peu sa province, demanda si les sœurs Aubert de Bourges taillaient toujours d'après des patrons venus de Paris, regretta de n'en avoir pas apporté et parut curieux de savoir si Jacqueline Amelin était toujours réputée parmi les bonnes lingères.

La marquise sourit, tira du large ruban qui lui servait de ceinture un minuscule miroir que rattachait à son cou une chaîne à fins anneaux imbriqués, y mira le bout de son nez, s'éventa avec son mouchoir parfumé d'ambre, et dit d'une voix pointue :

— Puisque vous parlez de lingères, je vous en parlerai aussi, et, entre nous, on en parle trop à Bourges... Aussi vrai que tu habites dans la peau du plus charmant garçon du monde, monsieur mon fils, tu n'es qu'une bête !

Sans se rappeler qu'il avait gratifié, une heure auparavant, M. de Tourouvre d'une épithète identique, Florimond regarda sa mère de son air le moins gracieux. Et, si celle-ci n'eût pas été habituée à voir dans son enfant chéri le détenteur de l'humaine perfection, elle aurait crié d'épouvante devant ces yeux que semblaient obscurcir d'épaisses vapeurs. Seuls, les yeux des taureaux en fureur ont cet aspect nuageux. Rarement yeux plus sincèrement méchants n'arrêtèrent leurs regards sur une femme. La marquise possédait, au vu et au su de tous, des yeux bleus assez surnois. Mais ils étaient d'un joli bleu, sans profondeur, avec la pupille encerclée d'orange, de manière que, lorsqu'ils s'animaient, c'était pour répéter l'image du ciel, dont l'azur est constellé de points d'or ; tandis que les yeux de Florimond, tout aussi larges, étaient d'un vert glauque qui s'assombrissait, aux heures mauvaises, pour devenir presque noirs. Seul le marquis de Bannes, quand l'égarait ses fureurs, ouvrait de tels yeux, sombres, glauques,

voilés, sans fond comme l'abîme et vitreux.

La marquise ne voulut pas remarquer cette colère qui commençait de monter ; elle continua de sa voix de tête :

— Tu n'es qu'une grosse bête, et l'on se moque de toi à Bourges. Ta mignonne, Madeleine Brossin, la lingère, travaille justement chez Jacqueline Amelin. Cela est fâcheux, Florimond, parce que j'ai dû cesser de me fournir chez Jacqueline. Ouvrières, apprenties et maîtresses répètent à qui veut bien écouter que tu as promis à Madeleine de l'épouser.

Florimond répondit en grondant :

— Si l'on retenait tous les commérages, la vie deviendrait impossible. Puis-je empêcher les sottes femmes de bavarder ? Jacqueline Amelin est une coquine. On en a fouetté pour moins au cul d'une charrette... Si je la tenais !...

Il passait sa colère sur les crépines de son fauteuil. Sous ses doigts impatients la passementerie volait en pièces.

La marquise, très attentive à mirer le coin de son œil dans la glace montée en or, ne releva pas l'interruption :

— Florimond, je te le répète, tu n'es qu'une bête. Est-ce là, entre nous, une distraction digne de toi que de faire l'amour aux lingères ? Un gentilhomme qui se respecte et à qui tant de grandes dames veulent du bien ne s'attache pas à une femme de petite condition...

Et, comme son fils la considérait avec une insolente insistance, elle marqua et reprit avec une héroïque simplicité :

— Le marquis, ton père, m'a épousée, c'est vrai ! Mais, mon enfant, les ennuis dont il n'a cessé de souffrir et dont je prends encore ma juste part prouvent la vérité de ce que j'avance.

Si peu délié que fût l'esprit de Florimond, il comprit ce que cet aveu dépouillé de tout artifice avait de grand. Il se leva, s'agenouilla devant sa mère, qui, une fois ses mains prises dans les boucles blondes de l'Incomparable, se tut, muette et ravie. Florimond, toujours à l'affût d'une position à exploiter, ne quitta pas sa place. Il se plaignit, d'un ton pleurard, de la méchanceté des hommes. « Jamais il n'aurait pensé à cela ! Sa mère était sa mère ! Il continuerait de la défendre contre tous ! Et puis... »

Et puis il ne sut plus que dire, parce qu'il n'osait pas profiter de cet émoi pour demander de l'argent. Il s'attendrit sur sa solitude, essaya, sans succès, de pleurer, supplia sa mère de ne plus rire de lui. « Que voulait-elle qu'il devint dans ce trou de cam-

pagne ? S'il y restait, c'était pour l'amour d'elle... » Il s'embrouilla dans ses explications, ses récriminations, et termina par une de ces scènes de feinte colère dont seuls les enfants gâtés et les amoureux ont le secret.

La marquise l'écoutait, ravie, en souriant d'une façon tout à la fois narquoise et joyeuse qui n'avait rien de maternel en apparence. Au fond, Julie prenait à regarder ainsi se débattre son fils ce plaisir instinctif des bêtes féroces qui surveillent du coin de l'œil les allures de leurs petits quand ils se roulent à l'orée des tanières. Quand Florimond eut bien tempêté, quand il se fut rassis, boudeur, dans le fauteuil où il recommença de plumer les houpes, elle dit du ton le plus indifférent :

— Mais, nigaud, regarde donc autour de toi.

Niaisement, Florimond inspecta la chambre du regard.

— Non, ce n'est pas ici, fit Julie en se levant, mais là-bas. Tiens, en face !

Elle le mena à la fenêtre en s'appuyant nonchalamment sur son bras, lui montra le pauvre manoir des Primelles que buvaient les ombres du soir. Sur le chemin passait une jeune fille tenant un mouton en laisse. Une autre fille la suivait avec un livre sous son bras.

Alors la marquise dit à l'oreille de son fils :

— Tiens, la voilà, Marguerite de Primelles, avec son *Astrée* et son agneau ! Ne crois-tu pas, Incomparable Florimond, que ce serait là pour toi une conquête plus noble que cette petite lingère de Bourges qui se vante de se marier quelque jour prochain avec toi, baron !

— Y songez-vous, ma mère ? Moi épouser cette pauvre dont le père a été tué par le mien !...

— Eh ! grande bête, qui te parle d'épouser ?... Allons, je me sauve. N'oublie pas que ce soir nous avons ce bon Duvau et quelques amis de Bourges à souper. Et surtout ne les traite pas de Turc à More. Ces robins connaissent plus d'une manière de se procurer de l'argent.

Florimond dressa l'oreille. La marquise, déjà sur le seuil de la porte, menaçait son fils du doigt et lui jeta ces paroles, de sa voix maintenant basse et sifflante :

— Pense à la bergère !... On en dit beaucoup de bien. Et lis *L'Astrée*, seul, sans trop bâiller sur ces inepties champêtres... En attendant que vous la lisiez à deux, tu m'entends.

Demeuré seul, il retourna à la fenêtre. M<sup>lle</sup> de Primelles avait disparu. Il haussa les épaules, bâilla, suivant son habitude, se rassit dans son fauteuil et, tout en tirant sur



les houpes, s'abîma dans ses réflexions.

« Ma mère me croit plus sot que je ne suis, ma parole !... Dans son désir de me voir débarrassé de Brossin, elle s'imagine que je vais me lancer dans une aventure galante avec quelque beauté rustique qui répondra mal poliment à mes avances en me lançant son sabot à la tête et en appelant au secours tous les croquants du pays... Il m'a semblé cependant que cette bergère de fantaisie avait une jolie tournure. Bast, sottises que tout cela !... Des aventures sans élégance ni éclat !... Ma mère a profité de ma simplicité pour éluder la question financière... Et je n'ai pas eu le temps seulement de lui parler de Catherine !... Ah ! qui me débarrassera de celle-là !... »

Florimond en fut débarrassé, au moins pendant le souper, car M<sup>lle</sup> de Lépinère ne sortit point de sa chambre, où ses femmes la servirent. La satisfaction qu'il éprouva de ne pas voir cette figure ennemie fut empoisonnée par les mauvaises nouvelles qu'apportait Marcelin Duvau : le marquis avait écrit, et ces messieurs de Caumont aussi. De tous les résolutions étaient unanimes et absolues : il fallait obéir.

M. de Montenay le fils succédait à son défunt père comme tuteur de M<sup>lle</sup> de Lépinère. Le notaire Audouin Trémolat s'occupait d'apurer les comptes. Et le procureur Duvau se désolait à l'idée de rapporter. Bien plus, M<sup>lle</sup> Catherine, avec qui il avait conféré avant le souper, s'était donné le plaisir de traiter M. Duvau de haut en bas. « Et cette méchante fille, non contente de fournir ces preuves de sa perversité et de son audace en laissant éclater une joie aussi insolente que déplacée, avait déclaré qu'elle continuerait de séjourner au château de Bannes ! »

— Oui, madame, criait maître Duvau, elle l'a déclaré, parlant à ma personne ! Et cette demoiselle — dont Dieu me préserve de penser du mal ! — m'a ri au nez, sauf votre respect. Désormais, elle vivra à part ; dans cette aile gauche dont le marquis absent — puisse-t-il bientôt revenir !... Je bois, madame, à son prochain retour...

On but sans grand enthousiasme. Dans le fond, personne ne se souciait de voir revenir le marquis à Bannes :

— Quelle lessive, sainte mère de Dieu ! Quelle lessive s'il revenait jamais, mes enfants !

C'était l'opinion de M. de Tourouvre, et tout le monde la partageait, sauf peut-être André d'Archelet et les femmes de service. Mais on ne les consultait point.

M. Marcelin Duvau vida son verre, soupira profondément et reprit :

— Le marquis en a ainsi décidé. M<sup>lle</sup> de Lépinère aura sa maison montée, comme

une princesse, madame ! Votre écuyer meneur, André d'Archelet, passe à son service...

— Grand bien lui fasse, dit la marquise d'un ton glacial.

— Bon débarras pour nous, s'écria Florimond, je n'ai jamais pu le souffrir !... Ah çà ! Duvau, mon père a-t-il pris quelques dispositions pour me tirer d'embarras ?

Julie fronça le sourcil droit ; aussitôt son sourcil gauche s'ouvrit gracieusement en arc tendu, ce qui donna à sa jolie figure un air d'indécision comique et charmant.

— Laissez cela, mon fils, nous en parlerons demain à loisir.

Mais, emporté par son ressentiment, le procureur ne put s'arrêter de dire qu'aucune disposition n'avait été prise.

— Hélas ! non, monsieur ! Votre père ordonne que vous restiez ici jusqu'à ce que l'on ait épargné sur votre pension de quoi payer vos dettes. Il a parlé aussi de vous acheter une compagnie aux gardes. Les oncles Caumont s'occuperont de la chose.

— Et encore ?

— Ah ! laissez cela, mon fils ! Vous savez bien que je suis là et qu'avec Duvau nous arrangerons toujours ces choses que vous êtes trop jeune garçon pour entendre. Ne vous mêlez pas d'affaires, je vous en prie. Vous êtes né pour filer le parfait amour avec les bergères de l'Astrée.

Et la marquise échangea un regard d'intelligence avec Duvau.

« Elle y tient décidément, se dit Florimond. Mais quel est son plan en me lançant sur cette piste ? Ma mère n'est pas d'un tempérament bucolique. Elle doit manigancer quelque ténébreuse intrigue... Demain j'en parlerai avec Olivier. Ce soir, soyons tout à la joie. La mine épanouie de ma mère, malgré les avis graves et recueillis sous quoi elle s'amuse à la voiler, est pour me faire croire qu'elle a trouvé de l'argent. »

L'intrigue que manigançait Julie la Drapière était simple. Ayant tout appris de l'aventure du vertueux La Butière, d'abord par Nicole Deleuze, qui avait écouté à la porte de Florimond la conversation de ces messieurs, ensuite par La Butière en personne, dont elle tira délicatement les vers du nez, elle résolut aussitôt de tendre ses filets. La victime devait y tomber fatalement. Julie ne doutait pas un seul instant que d'une fille ainsi entêtée de poésie, de bergeries et d'autres fadaïses, l'Incomparable Florimond n'avait qu'à paraître pour triompher.

Il ne s'agissait que de provoquer les occasions avec esprit et prudence. Julie Péral, marquise de Bannes, ne manquait ni de l'une ni de l'autre.

Outre que cette entreprise galante plaisait à sa nature perverse, — car cette femme froide par les sens avait un caractère assez immoral pour ne redouter aucune compara-

ison, — elle y trouverait, en cas de réussite, une satisfaction double, voire triple. La première serait d'assurer les plaisirs de son fils ; la seconde de le garder plus longtemps auprès d'elle ; la troisième, enfin, de se réjouir dans la honte et le désespoir de ces Primelles exécrés, qui disparaîtraient même, puisque nécessairement un duel fatal au petit Louis-Antoine s'ensuivrait. Après ce qu'elle faisait depuis plus de cinq ans pour Florimond, une peccadille de plus ou de moins n'entraînait pas à ses yeux en ligne de compte. Quant au marquis, il ne manquerait pas de la féliciter de ce nouveau et maître coup porté à ces ennemis mortels dont il avait déjà tué le chef. Et encore, et enfin, et toujours, il fallait que Florimond s'amusât.

Rarement, peut-être, despote ruthène ou principicule hongrois se permit ce que la complicité aveugle et attentive de sa mère rendit facile à ce fils gâté dans les moelles dès le berceau. Florimond, enfant, eût demandé la lune qu'on serait parti en poste pour la lui chercher.

Dès qu'il eut seize ans, le château de Bannes devint un mauvais lieu où les belles filles de service, soigneusement choisies hors du pays, voisinaient avec les coupe-jarrets entretenus pour sa sûreté et ses plaisirs. Pour un peu, la marquise eût installé chez elle, pour son enfant bien-aimé, un sérail à la turque avec la garde obligée d'eunuques, d'icoglans et de janissaires.

Dans ce château enchanté, où il pouvait croire commander à des génies et à des lutins familiers, Florimond ne voyait personne résister à ses caprices. Tout lui était accordé. La terreur ou l'argent tenait les bouches muettes. Et, comme preuve des brutalités sauvages de cet adolescent ainsi éduqué, on pouvait voir une fille de chambre de la marquise, Gillette Léchanson, fleur de beauté pour toujours défigurée. Le poing de Florimond l'avait marquée au visage, en punition de son indocilité. Toutes les bagues armant les doigts de cette main seigneuriale avaient porté, déchirant les lèvres, brisant deux dents. Et cela parce qu'une nuit de fête, après une chasse enragée dans les escaliers et les couloirs, la bande joyeuse avait rabattu la petite chambrière dans la chambre de Florimond, où l'on sonna la curée au son des cors. Meurtrie et sanglante, Gillette se débattait sous le poing du maître, palpitant comme un pauvre oiseau blessé, quand la porte s'ouvrit toute grande. Tourouvre, La Butière, Clément et les autres reculèrent stupides de mauvaise honte et de peur, et Florimond lâcha Gillette, car, le fouet de chasse à la main, Catherine de Lépinrière marchait sur eux. Sans un mot, sans regarder la troupe lâche et féroce qui se glissait vers la porte, elle prit par la main la malheureuse enfant qui criait d'épouvante dans le désordre et l'angoisse de sa chair

dévêtue, et elle rentra avec Gilette dans son appartement.

De ce qui se passa entre M<sup>lle</sup> de Lépinère et la marquise le lendemain nul ne parla par la suite. On sut seulement que Julie garda le lit huit jours et que l'Incomparable Florimond partit pour Paris. La maladie de Julie reprit de plus belle quand elle reçut une lettre du marquis, écrite de sa meilleure encre : « N'oubliez pas, lui mandait-il entre autres choses, qu'il y a telles folies de jeune homme qui n'en sont point, parce qu'elles sont accomplies par le conseil de gens qui ont la tête froide et que le feu de la jeunesse n'égare plus. La violence sur les filles et femmes est, hors du cas de guerre, un crime qui mène un gentilhomme en Grève et un manant au gibet. J'ai grand'peur que mon fils soit justiciable plutôt de la corde. C'est à vous d'y pourvoir, madame, à vous dont la faute est d'avoir créé à ce garçon de petit esprit des facilités pour mal faire. Si une pareille histoire me revenait aux oreilles, mes ordres sont donnés pour qu'on embarque Florimond à destination des îles d'Amérique. Mes oncles de Caumont y tiendront la main. Ma volonté, à laquelle je vous supplie d'obéir, est que cette Gilette demeure dans votre immédiate domesticité et qu'elle trouve auprès de vous tous les soins dont son malheur la rend digne. C'est moi qui la marierai et la doterai quand il en sera temps. Dieu qui nous juge, madame, m'inspirera en ces circonstances ; je le prie de vous avoir en sa sainte garde dont, tous tant que nous sommes, avons grand besoin... »

Julie et Nicole Deleuze durent en passer par où le voulait le marquis. Gilette, quand elle fut remise de son effroi et de ses meurtrissures, reprit son service, et personne ne souffla mot de l'aventure. Mais tout le monde avait senti passer, comme le souffle de la tempête, la colère du marquis. Il est à remarquer que, depuis cette histoire qui arriva lorsque Florimond avait vingt-cinq ans et Catherine quatorze, il ne fut plus question au château de violences ni de filles de chambre envoyées en pénitence dans ces maisons de force d'où l'on ne sort guère que les pieds en avant et la croix entre les mains. La haine de M. de Tourouvre contre l'héritière de Lépinère datait de cette fête nocturne. Seul parmi ces braves il avait peut-être alors son sang-froid. M. de la Butière, le gouverneur, saoul comme une grive, avait perdu de tout la mémoire. Quant à M. Aimeri d'Olivier, en sa qualité d'homme attaché aux seules œuvres de l'esprit, il dormait dans sa chambre, pendant que l'orgie et les cors grondaient, son bonnet de nuit enfoncé sur les oreilles et jusqu'aux yeux.

S'il est permis de supposer que l'indignation et la colère rendirent seules la marquise malade après son entretien secret avec Catherine, l'on sait très bien que l'effet

produit par la lettre du marquis fut celui d'un seau d'eau glacée sur le dos d'un malheureux tombé de fièvre en chaud mal. Cette fois, la marquise s'abattit assommée. La stupefaction paralysa d'abord toutes ses énergies. La première violence du choc passée, elle réfléchit et s'avoua qu'elle n'y comprenait absolument rien.

« Alors, c'était ça, la noblesse ! Au prix du déshonneur, des avanies publiques, de la réprobation générale, elle s'était glissée dans cette caste, sans autre but, du reste, que d'y faire pénétrer son fils, et ce fils se trouvait traité comme le commun des humains ! Donc, elle était marquise, son fils baron, en attendant mieux, — et, entre nous, Nicole, Bannes aurait bien pu lui donner un titre de comte... — et, pour une petite histoire de servante sainte nitouche, voilà qu'on parlait d'envoyer Florimond aux îles, avec les boucaniers, les flibustiers, les tireurs de laine et les filles des cagnards de l'Hôtel-Dieu !... C'était à n'y pas croire... Que les bourgeois n'eussent pas le droit de houspiller, cela pouvait se comprendre, mais les nobles ! Mais Florimond surtout !... Car, après tout, de la noblesse elle se moquait comme de ses bigoudis. Pour Florimond, qui se fût moqué de lui aurait eu les yeux arrachés. Son fils, son fils aux îles !... Son fils à elle, la chair de sa chair, la fine fleur de son sang, son portrait vivant, son Florimond, enfin !... menacé, par un père barbare et qui ne le connaissait seulement pas, du traitement le plus infamant !... Non, certes ! Non, mille fois non !... Elle défendrait Florimond avec ses griffes, le couvrirait de son corps ! Il ferait beau voir qu'on essayât de le lui arracher !... Si l'on entraînait Florimond vers les îles d'Amérique, eh bien ! elle partirait avec lui... »

Et Nicole Deleuze, la marraine de Florimond, s'était écriée qu'elle partirait aussi : « À tout prendre, il était dans son droit, cet enfant. Oui, il avait droit à tout, aux femmes, à l'argent et au reste, avec sa charmante figure, sa gracieuse ardeur, son merveilleux esprit ! Qu'il s'amusât, quoi de plus naturel ? Avec ça que le marquis ne s'était pas distrain en son temps !... »

Et Julie Péral, soupirant autant qu'Ariane put le faire jamais quand cette princesse fut abandonnée dans son île par Bacchus, renchérit sur les reproches de sa sœur de lait : « Il n'était pas si fier, Charles-Armand, quand il mendiait mes bonnes grâces en cachette. Une certaine nuit, nous dûmes le dissimuler dans une armoire... »

— Et certain jour dans un coffre, avait repris Nicole. T'en souvient-il ? Je demeurai assise sur ce coffre, attentive à ravauder un bas, tandis que cet imbécile Royer t'examinait avec des mines de singe mourant !

— Ne me parle pas des hommes, Nicole, ce sont tous des égoïstes et plus dénués de cœur que le propre valet du bourreau !

— Excepté Florimond, naturellement, Julie.

Et les deux femmes unies par cette affection et cette haine communes avaient déchiré le marquis à belles dents : « Puisse-t-il ne jamais revenir !... attraper un mauvais coup à la guerre !... Alors Florimond serait marquis. »

Pour Julie Péréal, il n'y avait pas trente-six manières de voir les choses. Il n'y en avait que deux, la bonne et la mauvaise. Et, de même, le monde se divisait en deux catégories de gens : ceux qui étaient bons à quelque chose et ceux qui n'étaient bons à rien, c'est-à-dire ceux qui pouvaient concourir aux plaisirs de Florimond, flatter ses goûts, satisfaire ses passions, le pousser dans le monde, l'aider de leur personne, de leur bourse ou de toute autre façon, et ceux qui traversaient ses désirs ou contrariaient ses projets. Le marquis fut donc placé dans la seconde catégorie, la catégorie des ennemis mortels. Car Julie tenait le monde tout entier pour créé afin que Florimond y trouvât ses aises, dût-il pour cela en exterminer les principales populations. De ces populations et des autres elle se moquait comme les gardes de la batterie des Suisses qu'on appelle Colin Tapon.

Le procureur Duvau, à qui elle alla conter ses peines, ne réussit pas à lui faire entendre qu'il est des puissances avec quoi l'on est obligé de compter. L'autorité du père, chef de la famille, est une de ces puissances et non des moindres. L'homme de loi tenta vainement d'expliquer à cette mère exaspérée que « l'autorité paternelle est un frein nécessaire »... La marquise s'était écriée : « Vous ne m'obligerez pas à croire qu'il n'y ait rien au-dessus !... » Et le procureur avait répondu très froidement : « En effet, madame, il y a l'autorité du roi agissant comme père de famille de sa noblesse en présence de cas infamants. — Taisez-vous, Duvau, ne me forcez pas à vous traiter de sot... Pour un peu je vous battrais... — L'honneur serait grand pour moi, madame, que de passer par vos mains... » Déjà Julie était loin. Son mépris s'en accrût pour ce chicanean dont les sentiments lui apparaissaient absolument dénués de noblesse : « Ses idées sont aussi crasseuses et plates que ses assignations et autres grimoires. »

Comme c'était une femme persévérante, elle continua de s'informer, sans toutefois raconter les exploits de Florimond. La réponse fut partout la même. Alors elle se loua d'avoir deviné que le monde était mal fait. Mais, obéissant à l'humaine prudence, elle laissa Florimond libre de mener la danse des écus à Paris, puisque là, au moins, il pouvait se divertir sans qu'on entravât son aimable gaîté. Pour suffire aux libéraux ébats de son fils, la marquise emprunta en tous lieux, sans pouvoir se ruiner, puisque de son bien elle n'avait pas l'absolue disposition et que le notaire Audouin Trémolat,

homme formaliste et allié aux ennemis de l'Incomparable Florimond, refusait toute combinaison, et toujours sous ce prétexte qu'il n'avait pas l'assentiment, c'est-à-dire la signature, dûment certifiée valable, du marquis absent. Et cette signature, M. Audouin Trémolat la connaissait entre toutes, puisqu'il ne se passait pas de semaine que M. de Bannes ne lui écrivit longuement.

Au milieu de ses ennuis, la marquise crut voir une grâce du ciel dans cette idée qui la visita de lancer Florimond sur Marguerite de Primelles. « Je crois, Dieu m'assiste, que le gaillard en tient déjà ! » Et elle commença de comploter avec Nicole Deleuze et d'escompter la chute prochaine de la fille du défunt baron. Ces deux femmes, qui avaient sucé le même lait, étaient créées pour s'entendre. Marraine de Florimond, Nicole l'aimait d'un amour bestial, qui serait allé jusqu'aux pires compromissions. Heureusement que l'âge la mettait à l'abri et des entreprises et du soupçon. Son amour, brouillé et obscur, était avant tout maternel. Elle aussi fût partie chercher la lune en poste si Florimond la lui eût demandée. De ces deux femmes, vaines, oisives, sans religion solide, et au vrai sans mœurs, tant elles avaient, au fond, conscience que leur vie était manquée, l'Incomparable Florimond était le dieu unique. Elles ne parlaient que de lui, ne pensaient qu'à lui, ne se levaient et ne marchaient que pour lui. Il habitait leurs rêves. Les soins qu'elles donnaient à leur personne, leurs élégances d'ajustements, tout cela était pour flatter ses regards. Un compliment de lui, et leur cœur en dansait la sarabande pendant des jours et des nuits. Et elles eussent été bien scandalisées si on leur eût dit que ce garçon, ainsi élevé dans leurs jupes, avait perdu à ce contact tout ce que le cœur d'un gentilhomme possède d'honneur, de courage moral, d'endurance et de probité. Quand M. de Montenay accusait Florimond de cacher sous ses boucles blondes la cervelle d'un courtaud de boutique, on ne pouvait plus justement parler. Tant il est vrai que la caque sent toujours le hareng. Hors de la chaleur généreuse, mais violente à l'excès, du sang qu'il hérita de son père, le jeune baron de Chézal-Benoît tenait tout de Julie la Drapière.

— Je crois, dit Nicole en roulant les plus beaux yeux bruns du monde sous ses lourdes paupières, qu'il est allé causer avec M. d'Olivier...

« Il », ce ne pouvait être que Florimond. La marquise le comprit bien, car elle répondit :

— Pourvu qu'Aimeri le conseille avec sa finesse coutumière !... En tous cas, Nicole, pour le commerce épistolaire, chose indispensable dans tout commerce amoureux, notre écrivain n'a point son pareil... Il vous tourne une lettre d'après les lois du suprême

bon ton.

— Je ne sais qui me retient d'aller écouter à la porte, répondit Nicole. — Elle passa la fine pointe de sa langue sur ses lèvres roses et gourmandes et reprit : — Ce qu'ils disent doit être bien amusant... Si vous m'en croyez, j'irai...

— Y penses-tu, Nicole ?... Non, cela ne serait ni convenable... ni prudent. La porte d'Aimeri donne sur l'escalier du service, et tu risquerais d'être surprise par une fille de chambre ou quelque valet. Sois patiente. Aimeri nous racontera tout, par le menu. Siffle donc pour qu'on prépare mon chapeau de paille, mon parasol, et nous nous promènerons dans le parc, autour du bassin. Vois comme le temps est beau...

La marquise cligna des yeux, sourit d'un air entendu et murmura sur le ton d'une colombe qui roucoule :

— Piccolomini nous accompagnera. Je veux qu'il remplace, à partir de ce jour, André d'Archelet, dont le marquis — que Dieu le bénisse pour cette heureuse détermination ! — me débarrasse enfin. À compter d'aujourd'hui, ton Piccolomini sera mon meneur ; ses gages se ressentiront de son nouvel état. Fie-t'en à moi.

Nicole rougit de plaisir, car le bel Ottavio Ranucio Piccolomini, qui se disait bâtard d'un cousin du grand Octave d'Aragon, général au service de l'empereur, était son galant avoué.

Ainsi la marquise Julie et sa sœur de lait Nicole Deleuze, qui tenait auprès d'elle l'état de gouvernante, de trésorière, de confidente et de femme à tout faire, trompaient-elles les ennuis de l'attente, cependant qu'enfermé avec son ancien précepteur, Florimond parlait de choses graves. Il nourrissait en M. Aimeri d'Olivier une trop absolue confiance pour ne pas s'ouvrir à lui des confidences singulières dont l'avait honoré la marquise sa mère touchant M<sup>lle</sup> de Primelles. Et Florimond ne pouvait mieux s'adresser, puisque le poète entretenue l'assistait, de fondation, dans ses amours. Et, dans l'espèce, M. Aimeri, secrétaire à la fois de la mère et du fils, n'ignorait rien des projets de la marquise.

Se renversant dans le fauteuil garni de cuir doré, s'appuyant fortement au dossier dont un des angles supportait sa perruque montée sur une calotte noire, M. Aimeri épongea son front chauve avec un mouchoir qui empestait le tabac et parla. D'entrée, il abonda en aperçus ingénieux sur l'amour, les cent manières de le faire naître, et celles de s'en débarrasser, qui sont beaucoup plus de mille. Puis il aborda les solutions pratiques :



— Moi, à votre place, je mettrais mon meilleur habit, et je chevaucherais paisiblement...

— Bon pour toi, Olivier ! « Paisiblement » est le terme qui convient à tes allures discrètes. Pour moi, je préfère piquer mon genêt et paraître à mon avantage dans quelqu'une de ces cabrioles qui font valoir le cavalier... Mais que je ne t'interrompe pas plus longtemps...

M. Aimeri, qui se bourrait le nez de tabac, acquiesça à cette concession et reprit en glissant sa tabatière dans une poche :

— Les airs vifs ne sont pas favorables à votre entreprise. La timide bergère qu'il vous faut séduire ne sera point sensible, croyez-moi, à vos exercices d'écuyer. Vous avancez donc tranquillement sans pousser votre cheval, et, à ce moment où vous apercevez la demoiselle, vous empruntez l'air le plus modeste que vous puissiez trouver...

— Le tien, Olivier, le tien !

— Vous simulez une douce surprise, vous rougissez si vous en êtes capable...

— Certes oui, Olivier, il me suffira pour cela de penser à tes amours...

— Et vous saluez de la meilleure grâce du monde, ce qui vous est particulièrement aisé.

— Assurément, Aimeri, cela m'est fort aisé. Et, ensuite, je tourne un compliment...

— Gardez-vous-en bien, ce serait tout perdre !... Vous saluez et vous disparaissez. Si, le lendemain, la belle se trouve au même endroit, c'est évidemment qu'elle y sera ramenée par le désir de vous revoir.

— Aimeri, tu as du génie à rendre jaloux tous les poètes de France, et je m'étonne que ton auguste chef ne soit pas couronné de lauriers... Est-ce bien tout ?

— Oui, pour aujourd'hui... Demain, je vous lirai deux chapitres de *l'Astrée*...

Florimond, qui, rien qu'à entendre parler de ce roman à jamais fameux, se sentait envahi par une invincible somnolence, interrompit son précepteur :

— Ne pourrais-tu, Olivier, lire ce maître livre sans moi ?

— Hélas ! non, mon cher enfant ! Si, dans cette entreprise amoureuse d'où tout m'indique que vous sortirez vainqueur, j'étais personnellement en cause, point ne me serait besoin de relire le livre de M. d'Urfé. De ce roman sans pareil, ainsi qu'on l'appelle, je sais par cœur les passages les plus remarquables. Si vous vous intéressez

aux disgrâces de Céladon, de Tircis et de la nonpareille Cléon, je puis vous réciter leurs discours... Ainsi, par exemple, ce portrait du volage Hylas...

— Non, mon cher Olivier, ne te mets pas en frais : la peine serait perdue. Dis-moi, pourtant, ce qui te paraît digne d'être retenu dans ce livre où tu m'assures que se trouvent tous les artifices propres à faire réussir mes projets. Pour moi, je me désole de voir revenir à chaque page l'éloge d'une insipide vie champêtre et de ce bonheur parfait qui consiste à tresser des corbeilles, à presser des fromages, tout en devisant sur des subtilités misérables que peuvent seuls éclaircir les druides, prêtres de Teutatès... Quelles fadaïses !

— Que voulez-vous ? c'est la mode... Le monde est ainsi construit que, lorsqu'un sot de mérite réussit à attirer quelques autres sots de son acabit sur ses pas, le reste suit, et aussi bientôt les sages, tant les hommes ont un tempérament moutonnier ! Est-ce ma faute si la cervelle des dames s'est laissé tourner vers les choses champêtres au point que tout ce qui n'a pas une physionomie pastorale les ennuie maintenant ? Or, mon cher Florimond, ce sont les dames qui dirigent, soutiennent et portent les auteurs à la gloire. Il faut leur plaire, ou tout au moins y tâcher, sans quoi l'on n'arrive à rien. Quand elles ont associé le mot « ennuyeux » à votre nom, auriez-vous tout le génie d'Homère et de M. de Malherbe, vous êtes condamné à une obscurité sans remède.

— Aimeri, tu t'élèves à des hauteurs telles que mon faible esprit te suit avec peine. Continue cependant, car, dans les choses de l'amour, ton esprit, alerte et fécond en ressources, excelle à diriger mes pas chancelants...

— Riez tant que vous voudrez, c'est de votre âge. Il n'en est pas moins vrai, noble Florimond, que l'ennui est avant tout question d'usage. Tant qu'une femme aime un homme, elle ne le trouve jamais ennuyeux. De même pour les livres : c'est la mode qui les sacre amusants ou ennuyeux, sublimes ou ridicules. Que *l'Astrée* soit un livre peu récréatif, j'en demeure d'accord avec vous. Mais, pour rien au monde, je ne tirerais de l'écritoire ce jugement. Il restera inédit. Car, si je l'écrivais, ce jugement, si je médisais en quoi que ce soit de cette *Astrée*, bréviaire adopté par la belle société qui file le parfait amour, bréviaire de la sagesse de ce temps qui revêt ses molles passions de l'attirail bucolique, j'aurais tôt fait de perdre la faveur dont les gens du bel air me veulent bien honorer, et vous-même...

— Non, mon cher Olivier, mon amitié te sera toujours fidèle. Mais je crois avoir compris. Tu me conseilles de jouer de *l'Astrée* avec cette sotte mais charmante fille que le roman du sieur d'Urfé a rendue folle ou peu s'en faut.

M. Aimeri d'Olivier opina de son bonnet, c'est-à-dire de sa calotte porte-perruque dont il s'était recoiffé. À ce moment, on gratta à la porte.

— Eh là, qu'y a-t-il... Et me dérangera-t-on sans cesse ? cria Florimond. Entrez ! Entreras-tu, bélièvre, ou laisseras-tu ta mine couturée et réparée de taffetas entre les battants de la porte, comme enseigne de la maison d'un barbier ?

Ainsi invité à produire sa personne tout entière, M. Clément Malompret s'avança discrètement dans la pièce, salua à peine le poète, tant la domesticité se méprise soi-même, et exposa son affaire :

— C'est, monsieur, votre dévoué Cottebleue qui désirerait vous entretenir, avec votre gracieuse permission, d'une histoire de braconnage.

Et Cottebleue, qui suivait Clément, exhiba des collets de crin. Il les avait trouvés en contrebas du vieux mur du parc, et, avec, cinq lapins étranglés, « dont un lièvre ».

— Tenez, les voilà !

Cottebleue avait tiré de son balandran râpé les preuves du délit et les présentait par les oreilles.

— Marin seul a pu faire le coup... Mais patience ! Le soleil ne se couchera pas avant que je vous aie amené le drôle. Puissé-je perdre mon nom s'il ne couche pas ce soir dans une cave du château... C'est Marin qui a posé ces collets, j'en suis sûr, et Clément ne me contredira pas.

Loin de contredire Cottebleue, le valet de chambre déclara que, tant que l'on n'aurait pas purgé le pays de ce Marin, les honnêtes gens ne dormiraient pas tranquilles, les filles non plus, car il était au su de tous que le fils du vieux berger des Primelles dépassait en noirceur les coquins les plus réputés. M. Clément parla ainsi en toute bonne foi, car il ne dormait plus tranquille depuis que Marin lui avait promis de rompre ses précieux os si ledit Clément Malompret s'avisait encore de tourner autour de Francine, la jeune sœur dudit Marin. Toutefois M. Clément ne se crut pas obligé de relater ces particularités dans son réquisitoire.

Le vieux Cottebleue, grand, sec, borgne et boiteux, approuvait en hochant le menton, ce qui faisait onduler sa longue barbiche grise. Cette touffe de poils capricante lui donnait l'air d'un bouc, et son œil d'un roux jaunâtre augmentait la ressemblance. Avec son épée antique, son bâton blanc de porteur d'exploits, son brassard, ses guêtres crottées, son balandran couleur de terre et son chapeau plat, crasseux, d'un gris pisseux, que rehaussait une plume rouge, déteinte et cassée, Andoche Cottebleue imitait

ces épouvantails qui se dressent dans les champs en défiant tour à tour les ardeurs brûlantes du soleil et les caresses orageuses de la pluie.

C'était un ancien valet d'armée que deux blessures, reçues dans une bagarre où il s'occupait vertueusement à piller les bagages des maîtres pendant que ceux-ci avaient l'ennemi sur les bras, obligèrent de renoncer au service. À ce métier de valet et de voleur il avait gagné assez de bien pour acheter à Lunery une charge de porteur d'exploits. Son zèle à servir les haines du marquis de Bannes lui avait valu comme récompense le don, à bail, de quelques carrés de terre. Aussitôt il les avait ensemencés avec des plantes fourragères propres à attirer le gibier, dont il trouvait son avantage à pratiquer le plus actif et le moins avoué des commerces. La concurrence déloyale qu'il avait à supporter l'exaspérait donc contre Marin, puisque, à son idée, le seul braconnage légitime était le sien, à lui Cottebleue, porteur d'exploits, muni du bâton blanc et du brassard, homme considéré de tous. Il détestait encore Marin, comme d'ailleurs tous les gens de Primelles, maîtres, tenanciers et valets, pour d'autres raisons. S'étant un jour permis, sous couleur de remettre une assignation en mains propres, de pénétrer dans le manoir de Primelles, Cottebleue s'en était vu reconduire à beaux coups de canne par le vieux baron de Mordicourt, oncle de la baronne, et cela d'une façon tout à la fois si militaire, si galante et si secrète que le porteur d'exploits de Lunery en avait dû garder le lit pendant trois semaines.

Comme si sa malchance l'eût ainsi voulu, aucun témoin n'avait vu cette bastonnade, entendu les cris de Cottebleue, qui pourtant piaillait à rendre jaloux les geais des environs en invoquant en vain l'autorité tutélaire des justes lois du Berry, M. Blaise Le Bouteiller, baron de Mordicourt, ayant eu l'indélicatesse de donner cette dégelée à Jean-Andoche Cottebleue dans l'avant-cour du château, à une heure du jour où personne ne se trouvait en ce lieu. Et s'il est une chose triste à dire, et qui prouve le mauvais esprit du populaire, personne ne plaignt Cottebleue. Et même quelques méchantes gens trouvèrent là prétexte à se réjouir. Cottebleue endossa donc ses coups de bâton en remettant au ciel et à son habileté dans l'espionnage, qui était grande, l'exemplaire et inexorable vengeance de cet attentat du vieux baron.

Pour Florimond, le nouveau crime de Marin Labrande couronnait une série de méfaits qui demandait une punition exemplaire. M. Aimeri d'Olivier se vit donc rabroué de la bonne façon quand il tenta de pallier le délit, et surtout de demander un supplément d'informations avant que l'on se décidât à sévir. Sèchement, le jeune seigneur interrompt son poète conseiller :

— Eh ! qu'avons-nous besoin de preuves ? En vérité, Aimeri, je t'admire. Personne n'a vu Marin pour ces collets, dis-tu ? La belle raison ! Mais il en a posé vingt fois, cent fois, sous le nez de mes gardes. Ils n'ont rien osé faire, parce que ce sont des poltrons et qu'ils redoutent plus les coups de ce Marin que ma colère... Tandis que mon brave Cottebleue !... Au moins, j'ai un homme sous la main ! Va, Cottebleue, mon brave, cueille-moi ce drôle vivement et me l'amène !... Quant aux lapins et au lièvre preuve du délit, je les saisis entre tes mains, comme juge...

La figure de Cottebleue s'allongea quand il entendit ces mots, et sa barbiche en descendit de plusieurs pouces sur son balandran grasseyeux. Mais bientôt ses traits reprirent leur sérénité, car Florimond continua :

— Et je te les donne comme seigneur. Quand on évoquera la cause, tu présenteras les peaux ainsi que les collets. J'ai dit.

Cottebleue se retira avec ses cinq lapins « dont un lièvre », et les collets de Louis-Antoine, qu'il alla tendre aussitôt dans les coulées de Bannes, à toucher sa terre de Lunery, et Florimond demeura seul avec M. Aimeri d'Olivier.

— Je ne sais, fit celui-ci d'un air docte tout en bourrant son nez de tabac, je ne sais si mes conseils valent qu'on les écoute, mais, si vous m'en demandiez un, je sais bien quel est celui que je vous donnerais.

— Ah oui ! Toujours ton Astrée avec le berger Céladon... Va, mon cher Olivier, je suis tout oreilles.

— Cela reviendra en son temps... Moi, à votre place, je ne molesterais pas les gens de M<sup>me</sup> de Primelles à cette heure où vous entreprenez la conquête de mademoiselle sa fille. Un point, c'est tout.

Et, regardant avec intérêt deux mouches qui se faisaient des politesses sur un livre ouvert, M. Aimeri s'offrit une prise.

Florimond comprit le raisonnement. Ami des solutions faciles, il saisit ce que l'avis de son précepteur avait de pratique. Il dénonça donc son ferme propos d'arrêter toutes les poursuites contre Marin.

— Gardez-vous en bien, dit alors M. Aimeri sans cesser d'observer ses mouches.

— Mais, alors, comment diable veux-tu que je m'en tire ?

Et Florimond, qui maintenant n'y comprenait plus rien, tirailla son pinceau de barbe d'un air anxieux. Jouissant de son avantage, M. Aimeri se barbouilla encore le nez de tabac, cessa de s'intéresser aux mouches et daigna rassurer son élève :

— Vous vous en tirerez de la manière la plus simple. Laissez Cottebleue appréhender Marin, mais recommandez-lui, sur toutes choses, de ne pas le maltraiter. Et quand vous tiendrez Marin vous aurez un otage... Un otage de première qualité, monsieur ! Car vous pourrez en jouer auprès de M<sup>lle</sup> de Primelles, vous donner tous les bénéfices de la générosité, car les dames aiment tout ce qui revêt les apparences héroïques... Sans compter qu'en relâchant ce drôle pour les beaux yeux de la demoiselle, cet arrangement, naturellement secret, crée entre vous une sorte de complicité qui engage votre bergère... Et encore vous vous rendez sympathique aux gens de Primelles, qui fermeront les yeux sur vos allées et venues... Est-ce clair ?

— Aimeri, ton génie dépasse de beaucoup la portée de mon jugement. Quoiqu'il paraisse prouvé que nous autres possédons par droit de naissance les dons les plus précieux de l'esprit sans compter les autres, ta subtilité m'offre chaque jour de nouveaux sujets d'étonnement. Me daigneras-tu expliquer ?

— Pas aujourd'hui, mon enfant. Partez sans tarder à la découverte. C'est l'heure où M<sup>lle</sup> de Primelles, jalouse d'égaliser Célidée et autres bergères fameuses dans l'histoire, se dirige vers le carrefour de Mercure avec son mouton, son livre, sa confidente Colbert et sa rêveuse mélancolie pastorale. Cette mélancolie ne peut réussir à faire naître un autre Thamire. Apparaissez donc ainsi qu'une incarnation de cet admirable berger, et saluez-la comme il convient... Allez la saluer, vous dis-je, et revenez, après votre promenade, me raconter vos succès.

Florimond partit sans en demander davantage. L'aventure lui plaisait par son caractère chimérique et flattait ses mauvaises passions.

## CHAPITRE V

Florimond avançait dans la campagne au pas dansant de son barbe et se haussait de temps à autre sur ses étriers pour voir si personne ne paraissait sur le petit chemin où M<sup>lle</sup> Marguerite de Primelles avait coutume de se promener sous ses habits de bergère. Ce chemin, bien garni d'arbres, partait de la ferme de Lunerette pour aboutir au bois des Usages, où il se bifurquait. Sa branche droite se dirigeait en ligne droite vers la paroisse, tandis que la gauche n'arrêtait pas de serpenter dans les taillis jusqu'au delà de Toux, de telle sorte que ce chemin appartenait dans toute sa longueur au domaine de Primelles. Par un accord très ancien, les gens de Bannes l'empruntaient quand ils devaient se rendre de Primelles même aux Écobeilles, sans quoi il leur eût fallu contourner la pointe du domaine de la baronne, en prenant par Mareuil, puis tourner à gauche et passer par Maleray et l'Ecoron.

Ce ne fut pas M<sup>lle</sup> Marguerite et son mouton familial qu'aperçut Florimond, mais deux cavaliers qui lui semblèrent des maîtres, car cinq ou six hommes à cheval les suivaient, ayant tout l'air de pages et de laquais. Par désir de garder l'entière liberté de ses actions, et surtout par crainte d'attirer l'attention de ses gens, Florimond chevauchait seul. À peine arrivé à Lunerette, il avait renvoyé M. de la Butière et Clément, celui-ci sous couleur de porter un message à sa mère, celui-là avec de l'argent pour acheter une de ces fameuses bouteilles de liqueur ménagère que seule savait fabriquer la mère Bouhant de Maleray. M. de la Butière, enchanté de cette occasion qui s'offrait de déguster, sans bourse délier, quelque'un des produits distillés par la célèbre veuve, avait

piqué des deux sur l'Échalusse, laissant son jeune seigneur et ami continuer sa promenade solitaire.

Les deux cavaliers, qui venaient par un sentier de traverse du côté des Avant-Bois, furent bientôt à une assez courte distance pour que Florimond les reconnût :

— Ah ça, pensa-t-il, est-ce une gageure, et les amoureux de ma charmante bergère se sont-ils donné rendez-vous dans ce chemin ? Voici Mauny d'Anrieux, que la renommée nous dit très épris de la demoiselle et qui ne se déclare point par la peur unique qui le tient de sa gouvernante Marion. Et, à sa droite, cette longue figure de carême-prenant est le rigide moraliste Ludovic de Montenay, hier nommé tuteur de l'amazone Catherine. Celui-là, si l'on en croit la rumeur publique, est le type des amoureux platoniques chantés dans les pastorales. Sa réserve est telle qu'il ne se déclare qu'aux arbres des forêts et grave le nom de sa belle ainsi que le sien sur leur écorce, à l'exemple des chevaliers errants. Si la touchante Marguerite aime autant *l'Astrée* que cet animal d'Aimeri me le voudrait laisser croire, son amour ne doit pas s'égarer ailleurs que sur ce Montenay... Mais nous sommes à deux, sinon à trois de jeu, ma divine, et, quoique je vous aie à peine entrevue jusqu'ici, le plaisir que je ressentirais en damant le pion à ces deux hobereaux me décide. J'entends gagner la partie : « Serviteur, messieurs ! »

Les trois hommes se saluèrent poliment, et, Florimond ayant cru habile de demander à MM. de Montenay et de Mauny la permission de se joindre à eux, ils la lui donnèrent et le remercièrent d'un honneur dont ils sentaient tout le prix.

— Je m'amusais, dit Florimond, qui se complaisait à accumuler les mensonges, à travailler ce cheval, quand mon laquais se laissa emmener par le sien du côté de Lunery. Alors j'ai continué de marcher seul, sans m'attendre à cette heureuse fortune de vous avoir pour compagnons.

M. de Montenay ne répondit rien. Mais M. de Mauny d'Anrieux, qui était d'un caractère ouvert et facile, complimenta le jeune baron sur la beauté de sa monture. Il avait trouvé à peu près la pareille, naguère, à une foire d'Issoudun. Les trois cents écus qu'on en demandait étaient malheureusement un trop gros prix pour sa bourse :

— Tandis que pour vous... à la bonne heure ! On voit bien que votre mère n'y regarde pas quand il s'agit de vous retenir auprès d'elle. Car je gage que ce cheval fut acheté pour elle à Bourges, chez Nicolas Lallemand, aussi vrai qu'il vient de Flandre et a été dressé par les Espagnols. Un peu piaffeur, peut-être, et faible des reins... Croyez-moi, il le faut seller plus en avant, car ces bêtes sont toujours portées sur leurs épaules... Belle bête, en tout cas. Votre mère y dut mettre le prix !



Et M. Lucien-Timoléon-Hannibal de Mauny d'Anrieux, sieur de Torchefelon, Pradeaux, Naboullet, baron de Château-Chevrier, prit M. de Montenay à témoin : « Ce barbe valait quatre cents écus, au bas mot, rien n'étant si rare qu'une pareille pureté de robe chez un cheval ferrant. »

M. de Montenay n'y contredit point. Et il demanda à Florimond s'il emmènerait ce cheval à Paris quand il aurait sa compagnie aux gardes.

— Oh ! la chose n'est pas encore faite ! répondit Florimond. La volonté de mon père est que j'aie une compagnie. Encore faut-il la payer, et je ne sais quand...

— Vous le saurez bientôt, fit en souriant M. de Montenay, car le marquis votre père a chargé... des amis à moi de suivre l'affaire. On espère que M. le cardinal consentira...

M. de Mauny l'interrompit avec un sans-gêne qui lui était habituel :

— Il y consentira, monsieur, j'en jure par mon chapeau ! Si vous n'avez pas encore vécu au service, celui des gardes vous sera un apprentissage sans douleur. Le seul ennui, c'est que l'on doit résider à Paris quand on se trouve de quartier... Ah ! Montenay, vous n'êtes pas souvent à votre régiment, vous !... Votre vie coule ses jours tranquilles et exempts de soucis, soit à Bourges, soit à Lavergne, cependant que le régiment de Leuville tout entier regrette et vos lumières et vos austères principes dans ce qui regarde le commandement.

— Et vous, Mauny, répondit M. de Montenay, votre vie se passe sous la discipline de Marion, qui vous mène à la croate.

— Il est vrai que ma gouvernante s'entend à gouverner, Montenay. Mais c'est surtout la vie des champs qui plaît à mon caractère. Depuis que j'ai fait mes adieux à la guerre et à ce métier de soldat que j'exerçai sous le grand roi de Suède...

Et M. de Mauny salua. M. de Montenay leva son chapeau encore plus haut. Florimond, sans comprendre que l'usage parmi les gens de guerre était d'honorer ainsi la mémoire de celui en qui ils voyaient leur maître à tous, donna au hasard un coup de chapeau, et M. de Mauny d'Anrieux continua :

— Rien ne m'est plus doux que ces loisirs champêtres dont je goûte tout le prix dans ma petite maison de Magny. Quand y viendrez-vous, Montenay, chasser la perdrix ?... Pour vous, monsieur, qui comptez parmi les riches de la terre, vous trouveriez sans doute mon hospitalité petite... Cependant, si le cœur vous en dit...

Florimond n'eut pas le temps de remercier. Sur le talus du chemin qui s'abaissait doucement sous son épais tapis de gazon, se dressa M<sup>lle</sup> Marguerite en personne, avec son mouton, sa suivante et son *Astrée*. Dérangée par l'arrivée des cavaliers, elle s'était

levée brusquement de la souche moussue qui lui servait de siège, et le livre, ayant glissé de ses genoux sur la pente, s'étalait maintenant tout ouvert sous les sabots des chevaux. Vivement Florimond mit pied à terre, ramassa *l'Astrée*, et, le chapeau à la main, grimpa jusqu'au sommet du talus. Là, il présenta de la meilleure grâce du monde le livre à la jeune fille, s'inclina devant elle, redescendit et fut en selle avant que ses deux compagnons, surpris de cette gracieuse vivacité, eussent remarqué les dangers courus par *l'Astrée*.

MM. de Montenay et de Mauny, gênés peut-être par la présence de Florimond, ne s'arrêtèrent pas pour causer avec M<sup>lle</sup> de Primelles. À peine mêlèrent-ils à leur salut quelques courtoisies banales. Ils rejoignirent Florimond, qui avait pris l'avance sans se retourner, et bientôt les trois cavaliers disparurent à un tournant du chemin.

— Quel est donc, Colbert, ce jeune homme qui m'a si glamment rapporté ma pauvre *Astrée*, miraculeusement échappée aux fers de ces coursiers farouches?... demanda la jeune fille à sa suivante que la modestie de sa condition retenait assise sur une pierre à quelques pas de sa maîtresse.

— Hélas ! mademoiselle, répondit Françoise Colbert, c'est M. Florimond, le baron de Chézal-Benoît... le fils de... le fils du...

— En finiras-tu ?

— Mon Dieu, mademoiselle, c'est que... Enfin, puisque vous tenez à le savoir, c'est le fils du marquis de Bannes !

— Divine bonté, est-ce possible ?... dit M<sup>lle</sup> Marguerite avec beaucoup de sang-froid. Je croyais que ce jeune homme avait la mine des bêtes sauvages ! Vois, Colbert, comme on nous en donne à garder. Il m'a semblé, au contraire, que ses manières étaient exquises et qu'il saluait avec autant de grâce qu'il maniait bien son cheval.

— Certainement, mademoiselle. Vous avez trop bon goût pour vous tromper.

— Ne trouves-tu pas, Colbert, que c'est sous de pareils traits qu'on aime à se figurer l'aimable berger Céladon ?

— Lui-même, mademoiselle, lui-même ! C'est tout à fait ainsi que je pensais.

Ainsi approuvée, M<sup>lle</sup> Marguerite de Primelles rentra chez elle avec sa houlette, son mouton et sa suivante Colbert, qui portait *l'Astrée* sous son bras. La nuit, elle rêva de Florimond et se vit devisant avec lui sur les choses de l'amour supérieur, aux bords ombragés du Lignon. Renonçant à son appareil cavalier, cet unique Florimond endossait le costume des bergers, dont il avait le cœur simple, l'âme généreuse, la sub-

tilité, l'éloquence, la délicatesse et la capacité d'aimer.

Tout d'abord elle l'avait distingué entre ses deux compagnons par la noblesse et l'élégance aisée de ses manières. Son empressement à la servir était la conséquence même de toutes les vertus dont elle lui faisait crédit. Comme il se montrait supérieur, et par la douce fierté de son regard et par l'élégance de sa personne, à ces deux hommes, dont la vue ne réussissait jamais qu'à augmenter son ennui ! M. de Montenay, avec sa longue figure froidement attentive, ses yeux interrogateurs, tout à la fois vifs et voilés, lui déplaisait au delà du possible. Elle se trouvait incapable de lui pardonner sa gravité un peu morne, la mesure de son geste et son air toujours, quoi qu'il en fit, protecteur. Car M<sup>lle</sup> Marguerite ne désirait pas qu'on la protégeât, mais bien qu'on se soumit à elle, qu'on lui confiât l'éducation de son âme, qu'on la prit pour guide et pour souveraine maîtresse de ses pensées, qu'on méritât son amour par la belle façon dont on se serait exprimé pour lui avouer qu'on se mourait de tendresse.

M<sup>lle</sup> de Primelles avait le courage et l'énergie en petite estime quand ces qualités ne s'abaissaient pas devant elle pour se muer en un renoncement complet de la personne et se convertir en une éloquente et diserte adoration. Ce qui importait en amour, c'était plus ses causes que l'amour lui-même. Capitaine de gens de pied, riche, indifférent quoique haut à la main, et de caractère résolument philosophique, habitué au commandement comme à l'obéissance passive qui est la marque du bon soldat, M. de Montenay n'avait rien qui pût lui plaire.

Quant à M. de Mauny d'Anrieux, son physique énergique et agréable, ses yeux noirs, sa barbe rousse, n'empêchaient pas Marguerite de l'avoir en exécration. Sans doute il était généreux et honnête, — mais qui ne l'est pas ? — chevaleresque, mais chevaleresque à l'exemple de M. de Montenay et de tous ces héros, taillés sur le patron d'Hercule, qui croient ravir leur belle en pourfendant les ennemis. M<sup>lle</sup> Marguerite méprisait les combats, pour ce que la guerre comporte de vulgarité brutale. M. de Mauny, à faire la guerre, en avait gardé quelque chose de hardi et de décidé. Seule son indolence aurait pu trouver grâce aux yeux prévenus de la jeune fille si cette indolence ne se fût accompagnée d'une certaine joyeuseté foncière qui lui semblait encore plus vulgaire que la brutalité du soldat et lui apparaissait d'autant plus odieuse que cette joyeuseté allait de pair avec la vivacité de l'esprit, un amour indéniable du beau et une connaissance également manifeste des hommes, des livres et des choses.

Que M. de Mauny d'Anrieux fût bien disant, cela était hors de doute. Alors

pourquoi n'usait-il de cet avantage que pour se moquer des sentiments nobles et élevés, les seuls qui exaltent l'âme au-dessus des médiocres tracas de la vie?... Tandis que Florimond ! Il n'avait point parlé, mais son regard mouillé disait un cœur de choix, capable d'une soumission à nulle autre pareille, un cœur sensible, un vrai cœur de berger !...

Aussi les jours qui suivirent cette rencontre se passèrent-ils pour Marguerite de Primelles à s'entretenir avec sa suivante Françoise Colbert des vertus sans secondes du jeune baron de Chézal-Benoît. Car, pour ajouter à ces vertus, Florimond était jeune, tandis que MM. de Montenay et de Mauny étaient vieux, au regard de Marguerite, dont l'âge atteignait juste dix-sept ans ! Le premier en avait trente et le second trente-trois, c'est-à-dire près du double de son âge. Et, s'amusant ainsi à supputer les années, M<sup>lle</sup> de Primelles calculait que M. de Mauny eût pu à la rigueur être son père. Et elle ne s'arrêtait pas un seul instant sur cette idée que Florimond était le fils de l'homme qui avait tué son père, à elle, le baron de Primelles, — l'amour pastoral présentant cette particularité que ses actions n'ont rien à voir avec les faits vulgaires de la vie.

Donc ces messieurs étaient vieux, et Florimond, Colbert le savait très bien, était dans sa vingt et unième année, et c'est là le véritable printemps des bergers. La fille de chambre était trop fine mouche pour ne pas saisir l'importance des profits que pourrait lui valoir une passion aussi violente. Le principal pour elle était que Florimond la partageât. Elle se promit d'y aider de tout son pouvoir et de pratiquer avec adresse et prudence M. Clément Malompret, qui, la veille encore, lui avait offert sa protection.

Dès lors la fille de chambre de Marguerite, à tout passage que lui lisait sa maîtresse, — car c'est avec *l'Astrée* que celle-ci tuait le temps, — Colbert s'écriait avec une admiration trop vive pour ne pas être sincère : « Ah ! mademoiselle, quels galants propos ! Je ne suis pas sûre que M. Florimond ne parlerait pas mieux ! Mais, par exemple, je gage qu'il parlerait aussi bien ! » Ou bien elle insinuait que des cheveux de M. Florimond le lustre et le soyeux valaient presque ceux de mademoiselle ! Et souvent elle répétait à mi-voix, d'un ton pénétré : « Pensez donc, mademoiselle, il paraît que dans les réunions des grandes dames, à Paris, on ne l'appelle que l'Incomparable Florimond ! »

— « Hélas ! ma mie. — répondait Marguerite en levant au ciel les plus beaux yeux du monde, — plaise à Dieu que tant de succès mérités n'amènent point ce charmant jeune homme à se gâter comme le vilain Hylas, dont la légèreté et la fatuité nous sont données comme le terrible exemple de ces fruits empoisonnés que produit l'égoïsme !... Donne-moi *l'Astrée*, Colbert, et écoute ! Je veux te lire le portrait de cet

être volage et odieux. »

Et M<sup>lle</sup> de Primelles se mettait à lire, après avoir posé sa houlette à terre. Son mou-ton enrubanné tondait l'herbe fraîche à ses pieds, et la chambrière bâillait discrètement en ourlant une collerette ou en tressant des couronnes de fleurs afin de ne pas s'endormir à la longue sous les flots de l'éloquence qui la submergeaient.

En vérité, la lecture des pastorales et en particulier celle de *L'Astrée* avait tourné la tête de cette jeune fille, victime à la fois de la solitude des champs et de l'indifférence des siens. Son éducation n'avait pas été cependant négligée. Élevée d'abord par sa mère, puis mise, peu avant la mort de son père, dans un couvent de Bourges, elle y avait appris tout ce qui s'enseigne aux filles de sa condition, excepté ce que peut seule leur enseigner une mère. Le meurtre de son mari avait à tout jamais ébranlé l'esprit de la baronne de Primelles. À dater de ce jour funeste où l'on rapporta le baron Louis tombé sous l'épée du marquis de Bannes, sa veuve se désintéressa en quelque sorte de sa fille. Les Ursulines de Bourges ne purent réussir à donner à l'enfant qu'on leur avait confiée ces bonnes notions pratiques grâce auxquelles leurs élèves entraient dans le monde maîtresses de maison accomplies. La lingerie, la couture, l'économie domestique ne l'intéressèrent point.

Par contre, elle s'abandonna délicieusement aux idées qui couraient parmi les filles de la noblesse et les trouva toutes fixées dans les pastorales et les romans d'amour qu'on se passait en cachette, quand on ne les étudiait pas ostensiblement comme le vrai code du bon ton. *L'Astrée*, particulièrement, enchantait cette jeune fille abandonnée à qui la mort violente de son père fut une cause de haïr la force et les armes. Cette conception ingénieusement et artificiellement idéalisée de la vie suffit à fausser son esprit, qui, effrayé par la solitude que crée la dévotion, se lança dans la solitude encore plus aride des divagations chimériques. M<sup>lle</sup> de Primelles prit pour bon argent les déclamations des bergères et des bergers contre tout ce qu'ils appelaient passion sauvage ou simplement action. Quant à la religion, elle se persuada que ce n'était qu'une manière de se représenter agréablement les attributs, la grâce et l'amour divins. Elle admira dans François de Sales l'élégance de l'expression et feuilleta, à ses heures, le *Traité de l'Amour de Dieu* entre deux chapitres de *L'Astrée*, tout comme les graveurs en pierres fines — ainsi que le dit l'évêque de Genève lui-même — ont au-dessus de leur tour une émeraude pour y reposer leurs yeux fatigués par le travail minutieux des pierres qu'ils entaillent.

Quand elle revint chez sa mère, Marguerite de Primelles avait tout juste quinze ans. Depuis quatre années qu'elle vivait séparée des siens, elle s'était habituée à se suffire moralement à soi-même, de telle sorte que sa mère et son frère lui apparaissaient comme des étrangers. Son oncle, M. Le Bouteiller, baron de Mordicourt, dont la nature rude et pourtant bienveillante ignorait toutes ces délicatesses qui seules étaient capables d'attacher cette fille réservée et sensible, ne réussit pas à gagner sa confiance. Indifférente à tout en apparence, Marguerite s'étudia à dissimuler la chaleur de cœur qui, dans ce milieu aussi simple que sévère et qu'elle trouvait abominablement vulgaire, ne trouvait aucun objet propre à l'entretenir. Elle se fit muette, sourde et aveugle, attendant d'événements improbables, dont son imagination exaspérée se flattait de provoquer la naissance, la réalisation de ses vœux non moins ardents qu'incertains. Les livres qu'elle avait rapportés du couvent de Bourges devinrent son unique société.

Pour ne point trop attirer l'attention sur ce que sa vie présentait de singulier, elle pratiqua l'humaine prudence. Elle se composa habilement une attitude suffisamment puérile et folâtre pour qu'on pût imputer à la bizarrerie de sa jeunesse les extravagances qui, autrement comprises, auraient pu devenir pour elle une source de journaliers ennuis. Ses manies, sa défroque pastorale, son agneau enrubanné, furent pris pour signes de ses goûts champêtres. Et, alors qu'elle se moquait supérieurement du gouvernement des basses-cours, des bergeries, des laiteries et des aumailles, chacun demeurait convaincu que la jeune fille avait l'œil sur tout le ménage campagnard et s'instruisait dans la vie rustique, où sa pauvreté la condamnait à se confiner, en ne s'en rapportant qu'à ses yeux.

Passant ainsi pour une fermière modèle, M<sup>lle</sup> de Primelles put parcourir librement, du matin au soir et dans tous les sens, le domaine et s'arrêter où bon lui semblait avec sa fille de chambre Colbert. Celle-ci, dans sa tête de rusée commère, roulait des projets non moins vagues et chimériques que ceux de sa maîtresse. Toutefois, sa nature plus grossière s'orientait vers le meilleur parti à tirer de la vie. Avec une personne aussi capricieuse et mélancolique que M<sup>lle</sup> Marguerite, on pouvait s'attendre à tout en dehors du raisonnable. Et le hasard est si grand qu'il amène des résultats inespérés pourvu que l'on soit capable de l'administrer en faisant naître des aventures. Car où les aventures manquent l'on ne saurait naturellement en profiter.

C'est pourquoi Françoise Colbert, qui n'était pas moins astucieuse et intrigante que jolie et parfaitement tournée, augura bien de la rencontre. Le magnifique et décrié

Florimond était riche, cela ne faisait pas question. M<sup>lle</sup> Marguerite en paraissait fortement éprise, cela était également prouvé. Donc Françoise devait tirer le plus possible de l'affaire. Elle avait remarqué que, depuis ce jour où Florimond avait salué Marguerite dans le chemin de Lunerette, la jeune fille dirigeait invariablement ses promenades de ce côté. Il fallait donc y ramener Florimond.

Mais, par une malchance déplorable, M. Clément Malompret ne se montrait plus dans le pays, son maître non plus, et une semaine venait de s'écouler. Françoise Colbert, tout en se méfiant de Marin et de tous les Labrande, grands et petits, dont elle sentait la surveillance occulte et hostile attachée à ses pas, alla aux renseignements chez M. de Montenay, en se substituant complaisamment à Margot Larçonnière chargée par le baron de Mordicourt d'une lettre à porter.

Margot Larçonnière, native de Saint-Christophe, remplissait auprès de la baronne de Primelles les fonctions de fille de chambre. Onques créature plus effarée et plaintive ne brossa les habits, ne plia les robes et n'eut charge du linge dans une honnête maison. Sa petite taille plate s'alliait bien avec sa mine pointue, son profil en lame de couteau, son menton fuyant et son front étroit et bombé. Le ton de ses cheveux blonds était si pâle qu'ils imitaient la filasse. Ses yeux éplorés rappelaient des fleurs de mauves cuites dans du lait. C'était un abrégé de femme, ou plutôt de fille, puisqu'elle ne comptait que dix-huit ans et se pouvait comparer, pour la pureté, à sainte Agnès en personne. Margot Larçonnière avait été donnée à la baronne de Primelles, depuis tantôt sept ans, par la nourrice de Marguerite, Ursule de Segry, femme du portier-garde Roquelin Saboureau, dont le caractère geignard sympathisait avec celui de Margot.

La chambrière Larçonnière ne possédait que de bonnes qualités. Dix écus par an, une robe aux étrences et quelques vieux jupons à Pâques, cela la contentait, mais ne pouvait l'empêcher d'aller courbée sous une crainte perpétuelle et des autres et de soi. La peur de commettre une bévue, celle des araignées, des revenants et de mille autres choses de pareille importance, gâtait sa vie et la condamnait à accumuler les sottises. Bien juste, par sa douceur angélique, la baronne de Primelles réussissait-elle à la tenir en confiance. Un jour, Margot s'abattit tout en larmes auprès de sa maîtresse. À grand-peine put-on consoler cette grande coupable qui se désespérait d'avoir cassé un moutardier de cinq sous et demandait à le payer sur ses pauvres gages.

M. Le Bouteiller, baron de Mordicourt, était pour Margot le seigneur des épouvantes. Quand il lui adressait la parole, elle s'arrêtait tremblante, joignait les mains comme qui prie ; des pleurs obscurcissaient sa vue, voilaient sa voix, et ses pauvres

jambes, dont la maigreur s'exagérait par la largeur de ses pieds, flageolaient, comme prêtes à jouer des cliquettes. Et pourtant M. Le Bouteiller n'était pas méchant. Mais il appartenait en tout au siècle précédent, et ses manières étaient brusques. Enfin il avait une façon à lui de regarder le monde par-dessus la tête à quoi Margot Larçonnière, fille de pauvres gens morts de la peste, ne put jamais s'habituer.

Ce fut à cette créature falotte et découragée que M. Le Bouteiller confia, de l'aveu même de M<sup>lle</sup> de Primelles, une lettre pour la porter à M. de Montenay ; il s'agissait d'une battue aux loups :

— Il est à sa maison de Lavergne, tu la lui remettras tout à l'heure. Lorquin te prendra en croupe, puisqu'il se rend à Lunery. Il te reprendra avec la réponse... Entends-tu, pécore?... Non, je veux dire, Margot, ma bonne fille !... Sur tout, ne perds pas cette lettre. Elle contient des graines dans une enveloppe de papier ficelée sous la cire... Je te la confie, coquine !... Allons, allons, ma pauvre enfant, c'est une façon de parler... À pleurer ainsi, tu vas gêner ta collerette... Si je te confie ce paquet, c'est que tu es soigneuse, tandis que Lorquin est un lourdaud qui ne manquerait pas de l'écraser dans la poche de sa botte... Allons, va !

Sans oser répondre, l'infortunée se coula le long du mur avec sa lettre à la main. On eût dit d'une musaraigne surprise au soleil levé sur le seuil d'une grange. Or, si Margot Larçonnière redoutait deux choses sur terre, c'était de voyager à cheval et le tête-à-tête avec Jacques Lorquin dit le Brave. Margot redoutait le cheval parce qu'elle avait peur de tomber. Elle redoutait Jacques Lorquin dit le Brave parce que ce garçon de charrue, homme de confiance de l'oncle Le Bouteiller, jouissait d'une réputation de jovialité qui épouvantait la chaste et timorée chambrière. Les plaisanteries de ce grand et robuste garçon, qui suffisaient à dérider les mines les plus revêches, produisaient sur Margot Larçonnière un effet tout différent. En un mot, c'était une fille de Lévi, et Lorquin un Amalécite, un Holopherne ou quelque chose d'approchant. Margot tenait Lorquin pour un réprouvé. Quant à Lorquin, il n'avait aucune idée précise sur Margot. Il mangeait comme quatre, buvait comme huit, — à l'occasion, car rarement plus pauvre homme n'aiguillonna bœufs à la charrue, — possédait une inaltérable bonne humeur et n'aurait pas levé sa forte main sur un enfant. Il ne l'aurait mise sur la taille d'une fille non plus, à moins que ce ne fût avec son consentement. Mais de Jacques Lorquin Margot ne voulait rien savoir, parce qu'il s'était une fois moqué, et avec irrévérence manifeste, du curé de Primelles.



L'idée d'entreprendre un voyage en croupe de ce dangereux impie paralysa les faibles moyens de Margot. Dès que M. Le Bouteiller eut tourné les talons, elle s'assit sur un banc de la cour et pleura amèrement. C'est alors que Françoise Colbert, qui s'entendait à rôder partout, l'aperçut. Margot ayant conté son chagrin, Françoise prit sur elle de la remplacer comme messagère. Justement M<sup>lle</sup> Marguerite gardait la chambre, accablée par la migraine et aussi par le chagrin de ne pas avoir revu Florimond. Donc, quand le puissant Lorquin parut, botté aussi haut qu'un pêcheur de la Hollande et sa souquenille de courrier sur le dos, ce fut Françoise Colbert qu'il trouva prête à s'asseoir sur la croupe du grand cheval à tous crins qu'on achevait de brider. Il accepta le changement avec plaisir, parce que cette compagne de route bien frisée lui agréait mieux que « la fille Jérémie », ainsi qu'il appelait d'ordinaire Margot. Déjà la dolente chambrière s'enfuyait en trottant menu vers la cuisine et sa planche à repasser les chemises.

Une fois qu'il eut garni ses fontes de deux longs pistolets à chenapan, accroché une lanterne de corne à l'arçon, — précaution utile puisqu'on ne reviendrait qu'à la nuit tombée, — bouclé sa ceinture, où pendait un bon couteau de Turquie dont la lame plus large qu'une faucille se recourbait avec fierté, pris les commissions d'un chacun et suspendu au flanc gauche de sa bête une sacoche qui ferait contrepoids aux jambes de Françoise, Lorquin se mit en selle. Il donna l'étrier à l'agile servante, qui s'assit sur le panneau et, empoignant la ceinture de son compagnon, déclara qu'elle ne s'était jamais sentie tant à l'aise.

La bête partit à l'amble. Sur le pas de la porte du pont, le vieux concierge Roquelin Saboureau, qui tenait le guichet ouvert, souhaita bon voyage à Françoise, lui conseilla de cacher ses mollets, avec un compliment dont la nature s'excusait par cela que ledit Roquelin, ancien arquebusier au régiment de Goas, avait gardé de son métier de soldat une incoercible liberté de langage. Sa figure héronnière disparut bientôt aux yeux amusés de Françoise, et Lorquin abonda en discours hardis et plaisants.

Pour accéder à la terre de M. de Montenay, point n'était besoin de passer sur celles de Bannes. En longeant celles-ci entre les Colombiers et Germigny, on s'y rendait en ligne presque droite, et c'était une affaire de deux petites lieues de pays. Devait-on toutefois, avant que de s'engager dans cette coulée, passer par Lunerette, puis sous les murs du parc de Bannes, murs sans cesse détruits par la malveillance des paysans, sous prétexte de droit de fouage, de secondes herbes et autres servitudes depuis longtemps rachetées. Mais le marquis, qui entendait demeurer clos puisqu'il avait payé pour cela,

les avait toujours relevés. Depuis son départ pour l'exil, les brèches s'étaient rouvertes d'elles-mêmes, et la marquise aimait mieux fermer les yeux, car elle désirait se rendre populaire.

Par une de ces brèches, Françoise Colbert aperçut la marquise Julie qui se promenait majestueusement dans une allée et que précédaient quelques paons avides à se disputer les morceaux de pain qu'elle leur distribuait de sa main gantée de velours sombre. Elle avait à sa droite Nicole Deleuze, avec une corbeille à pain en écharpe, et à sa gauche l'abbé Rousselin, son chapelain, qui marchait, pareil à un gros rat soyeux, bien en point dans sa courte soutane de satin noir. Derrière la dame de Bannes, un petit Maure coiffé d'un turban vermeil, vêtu d'un habit long de brocart, portait un large parasol de damas bleu turquin, dont il pouvait, grâce à la longueur du manche, abriter la tête soigneusement crépelée de sa maîtresse. Un page en mandille armoriée tenait, à côté de cet avorton barbaresque, la traîne de la robe à pleins bras. Venaient ensuite les filles de chambre avec leurs collerettes à mille tuyaux et leurs simples jupes de serge avec le vertugadin plissé en éventail, et leurs corps à ailerons. L'une tenait le chapeau de paille de la marquise, chapeau léger d'Italie, plus large qu'une roue de charrette et tellement chargé de plumes qu'on pensait, en le voyant, à une culière de carrousel. Une autre fille, Maroie Lenatier, célèbre autant par sa beauté que par la faveur dont l'honorait la marquise, portait la boîte à broderie : et une troisième avait un pliant passé à chacun de ses bras. Et, enfin, les feutres empanachés de MM. de Tourouvre et de la Butière balançaient leur aigrette à l'arrière-garde de cette caravane de choix. Mais en avant, marchant avec grâce et prudence à reculons, et au grand mécontentement des paons, M. Aimeri d'Olivier, semblable à un radis noir, ressemblance qu'augmentait une couronne de feuillage ceignant son front, sa calotte et ses cheveux rapportés, paraissait occupé à réciter des vers ou à prononcer une allocution dont la force poétique se devinait à l'ampleur de son geste et à la façon despotique dont il levait le menton.

Pour mieux jouir de ce merveilleux spectacle, Françoise pria son écuyer de se mettre au pas, et elle accompagna cette demande d'un si vigoureux pinçon dans le dos que Lorquin, flatté dans sa chair, malgré l'épaisseur de sa souquenille en drap de ménage, par cette caresse cavalière, arrêta du coup son roussin ; et cela si heureusement que, si le pan de mur lui cachait la vue du cortège, Françoise, en tournant la tête, pouvait par le talus de la brèche avoir cette vue tout entière. Elle put même entendre M. Aimeri d'Olivier comparer la marquise à Phœbé, son fils à Phœbus ; elle put voir surtout M.

Clément Malompret en l'honneur de qui elle était montée à cheval, car elle le cherchait ou l'attendait en vain depuis huit longs jours. M. Clément, qui venait tout à fait derrière, en tête de six grands laquais, les laissa marcher et s'arrêta sur un signe de Françoise, dont la mine se montrait au-dessus du monceau de pierres. Ce signe ne fut pas saisi par le complaisant Lorquin, qui s'occupait de rajuster la mèche de son fouet. Il poussa tout aussitôt son cheval en avant, quand il entendit Françoise lui crier sur le mode aigu :

— Allons, qu'attends-tu ?... En route ! Il y a loin d'ici à la maison de M. de Montenay !

Elle avait prononcé ce nom d'une telle voix de trompette que MM. de Tourouvre et de la Butière s'en retournèrent au bruit. Ils ne purent rien voir, car ils étaient déjà à quelque vingt pas de la brèche, et la tête de Colbert avait disparu. Mais M. Clément avait entendu et vu, de telle sorte qu'à la hauteur des Bornes il apparut brusquement au beau milieu du chemin, salua avec une politesse excessive Lorquin, échangea un nouveau signe avec Françoise, puis s'éloigna à la rapide allure de son courtaud dans la direction de Maleray. Lorquin déposa son précieux fardeau à la porte de la maison de Lavergne. Il apporta à ce faire un tel soin que la sage Colbert crut devoir l'en blâmer :

— Lorquin, mon ami, point n'est besoin pour me mettre à terre de m'embrasser dans le cou. Outre que cette façon n'est pas honnête, elle a l'inconvénient de chiffonner les collerettes. Fuyez-vous-en, malotru !... Vous avez failli fracasser le paquet de graines à moi confié par M. Le Bouteiller... T'en iras-tu ? Je n'ai pas besoin de toi pour entrer.

Ainsi semoncé, Jacques Lorquin, dit le Brave, fit claquer son fouet avec désinvolture et allégresse et, sans s'excuser autrement, partit à fond de train pour gagner Lunery. Et Françoise, tournant le dos à la porte de M. de Montenay, regagna vivement le chemin des Bornes, où M. Clément l'attendait, la bride de son cheval à la main.

Leur conversation fut brève, car ils redoutaient d'être surpris dans ce lieu découvert où les abritait à peine un buisson. Colbert apprit que Florimond était à Bourges, où il se cachait, n'ayant pour suite qu'un méchant petit valet.

— Il ne sait comment se défaire de cette Brossin, dont la jalousie devient furieuse. Croirais-tu que, non contente de le tracasser par ses lettres, la diablesse voulait le relancer jusqu'au château ?... Encore un peu, et elle y pénétrait sous couleur de proposer des mouchoirs !... J'ai eu toutes les peines du monde à la renvoyer... Si tu trouves que

cela ne mérite pas le fouet, je me demande à qui on devra le donner !... Son enfant ?... Eh bien, qu'elle l'élève, et nous laisse en paix !...

M. Clément, qui ne s'abaissait pas à ces vulgaires détails, négligeait de dire que c'était du manque d'argent que souffraient la mère et le nouveau-né. Florimond se débattait dans une gêne cruelle, et M. Clément, qui désapprouvait ces amours roturières avec la lingère Madeleine Brossin, fermait sa bourse.

Tout en prêchant la morale, le valet de chambre prit le menton de Colbert. Puis il reconnut qu'il était urgent de rappeler Florimond, puisque M<sup>lle</sup> Marguerite séchait sur pied en attendant son retour :

— Je partirai demain, de grand matin, et vous le ramènerai, ma belle. Comptez toutes deux sur nous pour après-demain, à la place ordinaire, et sur le coup de trois heures après midi... Et retiens ta langue... Fais-moi le plaisir de cacher cela sous ton corset.

Françoise, qui reculait avec méfiance, risqua un pas en avant et prit les deux écus que lui tendait le généreux Clément. Cette manière d'accompagner les pourparlers lui parut de bon augure pour les entreprises à venir, d'autant qu'elle ne voyait quasiment jamais d'argent à Primelles, où cette marchandise était fort rare. Ses gages minimes, elle devait les attendre souvent tout un an.

Quant aux velléités amoureuses de M. Clément, elle les relégua dans le domaine sans limites des espoirs qui n'ont pas de terme précis. De même qu'avec Lorquin, elle usa de procédés dilatoires, et le valet de chambre de Florimond, qui avait d'ailleurs des préoccupations plus hautes, s'éloigna en répétant : « À mercredi, la belle enfant ! À mercredi. »

Et lorsque Colbert fut de retour à Primelles elle versa sur le cœur endolori de M<sup>lle</sup> Marguerite, qui se morfondait dans son lit, le baume des consolations en lui annonçant que, dans deux jours, M. Florimond, au retour d'un voyage, passerait par le chemin de Lunerette. De ce chemin Marguerite rêva toute la nuit.

## CHAPITRE VI

Lorsqu'il revint de Bourges, Florimond était de l'humeur la plus détestable. D'abord il avait dû passer une nuit entière enfermé dans une armoire chez la femme du conseiller Godefroy Harant, ensuite il avait subi les fureurs jalouses de Madeleine Brossin, dite Madelon, ensuite il s'était vu accabler de compliments par la dame Macette, au sujet de son fils Joachim, dont il se souciait comme de son dernier bonnet de nuit. L'incartade de la jolie lingère, mère de cet enfant de l'amour, racontée par Clément à Françoise Colbert, n'était en effet que trop véridique ; et Florimond, s'il avait pu la faire renvoyer quand elle s'était présentée hardiment au château de Bannes, n'en avait pas moins dû partir pour Bourges afin d'éviter de nouvelles complications.

Tout ainsi que son père le marquis, Florimond avait versé dans les amours basses. Lors de son séjour à Bourges, en 1631, il s'était épris d'une petite lingère que sut lui procurer une personne recommandable, répondant au nom de Macette Péronet, toujours prête à obliger son prochain contre récompense honnête. L'aventure, qu'il se promettait brève, dura grâce à l'adresse de la demoiselle et de son chaperon Péronet. Au bout d'un an, Florimond se trouva père et obligé de pourvoir aux dépenses de trois personnes, sans compter la nourrice de l'enfant, qu'il fallut cacher à la campagne. Mais, chaque fois que Florimond passait par Bourges, on faisait venir la nourrice et le nourrisson, et il se voyait condamné à une méchante vie de famille qui exaspérait tous ses instincts de vie libre et joyeuse. Sans compter que les trois commères, Madelon, Macette et la nourrice Scolastique ne parlaient que d'argent, comme si elles ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre que Florimond ne séjournait dans la

bonne ville du Berry qu'y contrainst par le manque de cet argent.

Avec quel plaisir il aurait envoyé promener tout ce monde si Madelon, excitée par la sangsue Macette, qui lui racontait, en l'ornant pour les besoins de la cause, le mariage de Julie Péral avec le marquis de Bannes, n'eût pris cette précaution de répandre dans toute la ville le bruit de sa féconde union avec l'héritier de la noble maison alliée aux La Force ! Faire enfermer la lingère dans un couvent de filles repenties, où personne ne l'eût réclamée puisqu'elle était orpheline, envoyer la Macette en prison, abandonner à l'hospice le fils que rien ne prouvait, n'était point chose difficile. Mais une grande honte en eût rejailli sur Florimond et sur sa mère la marquise, qui n'avait pas besoin de cette addition à son impopularité. Il aurait pu, à la rigueur, expédier ce ménage de hasard à Paris, où tout se perd dans le flot de peuple qui y grouille, puisque Bourges tout entier tenait les yeux sur lui et clabaudait avec le sans-gêne de ces petites villes oisives et endormies où l'on ne dort que d'un œil, l'autre toujours appliqué à la fente de quelque volet. Cela n'eût pas éteint les difficultés, et les dépenses auraient triplé peut-être. Or, Florimond était toujours à court d'argent. Comme dernière ressource, il y avait Bérenger de la Butière ou M. de Tourouvre. Marier Madelon à l'un d'eux était un expédient qui en valait bien un autre, à condition toutefois qu'une dot fût versée. Comment réunir les quelques milliers d'écus nécessaires ?

Le procureur Marcelin Duvau n'en trouvait pas le moyen, d'autant que personne n'osait aviser le marquis exilé de cette particularité de son héritier. Le marquis, du reste, était renseigné là-dessus, mais il n'y attachait pas d'importance. Touché par la détresse de Florimond, adouci peut-être aussi par l'heureux succès d'une instance où il venait de triompher et de gagner le droit de s'appeler non plus Duvau mais Marcelin de Vault, chose à ses yeux considérable, l'homme de loi lui consentit cependant un prêt, au denier douze, il est vrai, mais enfin un prêt de six mille livres. Grâce à cet argent, dont il garda toutefois la majeure partie, Florimond put donner la pâture à son ménage affamé et en clorre pour quelques mois les becs. Aux scènes de jalousie il était trop habitué par son métier d'homme à bonnes fortunes pour leur accorder une attention même minime. Donc, léger de cœur et d'esprit, il s'occupa de M<sup>me</sup> Jeanne de la Pelice, femme du conseiller Godefroy Harant, homme de soixante ans, alors que celle-ci n'en comptait pas trente. M<sup>me</sup> Jeanne possédait cette beauté diminuée qui emprunte son mérite à l'élégance des habits et aux artifices de la toilette. Mais sa taille était ravissante, et la blancheur mate de son teint se rehaussait par le noir soyeux d'une chevelure extraordinairement longue et fournie qu'elle s'amusait, par un caprice sin-

gulier, à couvrir de poudre blonde, de telle sorte qu'elle ressemblait à un chou de crème saupoudré de cannelle.

Cette femme de magistrat, fille d'échevin ayant acheté la noblesse, séchait d'envie, tant sa vanité la torturait en lui prouvant combien sa condition était infime à côté des nobles d'épée. Cette fausse bourgeoise pointue, acide, sentimentale et dolente, suivant les gens, vivait persuadée qu'elle avait déchu en épousant un membre du Parlement. Elle crut se relever en prenant pour amant un jeune homme qui allait entrer aux gardes. Riche, avare et défiante, elle crut Florimond plus riche qu'il n'était, et se flatta de trouver en lui l'idéal de magnificence et de galante perfection après quoi elle n'avait cessé de soupirer. Introduit chez elle par des officiers du gouverneur à qui elle donnait à jouer, Florimond put dire qu'en un même jour il était venu, avait vu et avait vaincu. La discrétion du jeune homme était petite, celle de la dame encore moindre, l'indifférence du conseiller Harant, par contre, dépassait les limites du croyable. N'eût été la jalousie de Madelon, avivée par la cautèle de la mère Macette, Florimond aurait trouvé dans l'hôtel de ce magistrat cette paix du cœur, indispensable accompagnement de toute liaison intelligente, c'est-à-dire où chacun des intéressés récolte ce qu'il a semé, c'est-à-dire encore autant comme rien.

Malheureusement Madelon ne voulut pas se pénétrer des simples nécessités de la vie. Elle poursuivit de billets sans signature le conseiller Harant, qui n'en pouvait mais et les semait avec insouciance dans les couloirs, les cours, ou même dans la rue, la marquise Julie, qui s'en gaussait avec ses femmes, et quelques gentilshommes en droit de se considérer comme étant les uniques favoris de ces distinctions amoureuses que conférait M<sup>me</sup> de la Pelice à ses heures. La lingère en fut pour ses frais de papier. Et si Florimond, surpris par le conseiller, qui rentra à une heure où l'on ne l'attendait pas, dut se blottir certain soir dans une armoire à linge et y passer la nuit entière accroupi parmi les serviettes et les taies d'oreillers, cette disgrâce ne fut imputable qu'à un malheureux hasard.

Son caractère impérieux et violent d'enfant gâté dès le berceau en garda l'impression d'une rare et cruelle offense. Et il jura une haine sauvage, déclara une guerre perpétuelle et sans merci au robin malencontreux dont les ronflements avaient offensé ses oreilles pendant cette nuit de mai où lui-même avait ronflé et dormi, loin de la désolée Madelon, et à poings fermés, sur le linge fin de la conseillère. Et il n'eut pas une pensée bienveillante à l'égard de cette dame, tout à la fois perfide et sensible, qui, dans sa cruelle insomnie, avait compté les heures jusqu'à ce que le lever du soleil

appelât son mari au Palais de Justice, où, de mémoire d'homme, il n'était jamais arrivé autrement que premier. Ce matin-là, le conseiller Harant entra modestement, comme à son ordinaire, mais les épaules couvertes d'un beau manteau de revêche gris de lin, doublé de peluche rose sèche, manteau qui n'était pas le sien, puisque sur le coup de huit heures on vint le réclamer de la part de M<sup>me</sup> de la Pelice.

— Donnez, donnez, fit répondre M. Harant, ma femme sait bien quels sont mes habits.

M. Clément avait trouvé son maître dormant du sommeil du juste à l'hôtellerie des Jeux Marins, où il se cachait pendant ses escapades de Bourges. Une fois réveillé, Florimond oublia ses grands serments de vengeance et reconnut que le retour à Bannes s'imposait. Pendant les dix lieues de route, M. Clément ne cessa de le blâmer à cause du temps qu'il perdait dans de pauvres divertissements sans gloire, alors que la fleur de Primelles se penchait amoureusement vers lui, impatiente d'être cueillie. Ainsi les propos légers de La Butière et de Tourouvre, les hautaines et perfides insinuations de sa mère, les conseils ingénieux d'Aimeri et les avis savamment flatteurs de Malompret, d'autant plus flatteurs qu'ils se rehaussaient de reproches sentant la franchise du serviteur dévoué, poussaient tous Florimond sur la même voie : « C'est une conspiration amoureuse contre moi, — songeait-il, balancé à l'amble régulier de son cheval de poste, — et la charmante Marguerite en est la principale conjurée, puisqu'elle me rappelle, sans aucun doute !... Aimeri fut bien inspiré en me poussant à m'éloigner pour quelques jours !... Avant que de la revoir, je veux qu'il m'explique les plus beaux passages de *l'Astrée*, qu'il m'en bourre la tête... Alors pourrai-je aborder la belle et débiter ainsi... »

Ses réflexions furent brusquement interrompues par Cottebleue, qui le salua, à la tête d'un gros de paysans et de laquais, au milieu de l'avenue du château :

— Bonne nouvelle, monsieur ! J'espère que vous serez content ! Nous avons pincé Marin !... Le drôle nous assomma trois hommes, ou à peu près, mais nous le tenons !

Florimond, à la grande stupéfaction de Cottebleue, n'entra nullement en joie. Fronçant le sourcil, il tourna la tête vers Clément :

— N'aurais-tu pu m'avertir ?

Le geste du valet prouva au maître que la nouvelle était fraîche et qu'ils étaient deux à l'apprendre. Florimond toisa alors le porteur d'exploits, qui demeurait bouche bée, le chapeau à la main droite, le bâton à la gauche, devant le cheval qui fumait. Et il lui demanda, d'un ton rogue si on n'avait pas maltraité Marin.



— Pas plus que de raison, monsieur !... Pas plus que de raison.

— Juste Dieu !... Vous ne l'avez pas blessé, au moins ?

— Ah monsieur, il sera toujours assez frais pour...

— Tais-toi marouffe !... Allons, vous autres, parlez ! Où est-il ?

Tout le monde se tut. Cottebleue prit sur lui de répondre en reculant toutefois prudemment hors de la portée du fouet que Florimond venait de tirer de sa botte :

— En bon lieu, monsieur !..., Dans le caveau de la vieille tour du nord, et bien ficelé, je vous en réponds. Cette fois il ne nous glissera plus entre les doigts !

Florimond jeta un écu à Cottebleue : « Pour ta peine ! » et, sans l'écouter davantage, rentra chez lui. Son premier soin fut d'ordonner à Clément d'amener Marin : « Qu'on le détache, et qu'on ne le brutalise pas, tu m'entends ! Et tu le feras monter ici, dans ma chambre... Qu'on ne me dérange point. Je n'y suis pour personne. Inutile d'aviser ma mère de mon arrivée... Envoie-moi Aimeri et reviens avec Marin ! »

Clément s'inclina en souriant d'un air confit : « Monsieur, prenez garde. C'est un scélérat capable de tout, et il a juré ma mort... Mais j'obéis, monsieur, j'obéis. » Il descendit les escaliers quatre à quatre, bouscula MM. de Tourouvre et de la Butière, qui tentaient de se glisser chez Florimond, en criant : « Non, non ! La consigne est pour tout le monde ! On n'entre pas !... Nous avons de grosses affaires, oui, messieurs, c'est ainsi ! » M. Clément semblait avoir chaussé les talonnières ailées de Mercure ; il se hâtait, porté en quelque sorte par ses pressentiments : « Tout va à merveille ! Ce misérable Marin devient la cheville ouvrière de ma combinaison !... Au diable Francine ! Je suis prêt à jurer que je ne connais même pas la couleur de ses cheveux. »

M. Aimeri d'Olivier ne mit pas longtemps à se produire. Il s'assit gravement, néglegia de dire, tant sa modestie était grande, que tout allait pour le mieux depuis qu'il avait pris la queue de la poêle, saisit sa tabatière, où il paraissait puiser ses maîtresses pensées, et s'informa de la santé de son cher Florimond avec une affectueuse indifférence. Celui-ci, impatient, mit aussitôt les fers au feu :

— Aimeri, tout dépend de ta prudence. J'ai confiance en toi. A toi le soin de diriger l'interrogatoire de ce Marin que le diable confonde, mais que nous devons soigner mieux qu'un enfant Jésus. Ne m'abandonne pas ! Quand je te semblerai errer, tu taperas avec ta boîte à tabac sur le bras de ton fauteuil ; alors je me tairai, et tu parleras.

— Mon cher enfant, votre sagesse dépasse trop la mienne pour que je puisse faire mieux que vous. Profitant toutefois de votre permission, j'essayerai de placer un mot, à l'occasion, sans plus.

Dirigé par M. Clément, qui clignait de l'œil d'une façon tout à la fois paternelle et condescendante, Marin entra. Ses vêtements en lambeaux disaient la violence de la lutte inégale qu'il avait soutenue contre plusieurs, et la trace des cordes sur ses poignets saignants prouvait la force des liens autant que l'acharnement de ceux qui les avaient serrés. Sa tête brune, embroussaillée, était balafmée et meurtrie : de sa barbe rousse on avait arraché une touffe. Il avait perdu un soulier, et ses chausses déchirées montraient ses genoux à vif.

Florimond considéra le braconnier sans colère :

— Il n'y a pas de bon sens à secouer ainsi les gens. Clément, tu manderas à Cotebleue de modérer son zèle à l'avenir. Ce garçon, pour coupable qu'il soit, ne devait pas être mis en pièces. Emmène-le sans tarder, donne-lui du linge et des habits convenables, et explique-lui qu'il n'y a pas de quoi se désespérer. Regardez-le, monsieur d'Olivier : ne dirait-on point d'un sanglier coiffé par un vautrait tout entier ? Mes ordres ont été dépassés, comme toujours, c'est clair. Ah ! qu'on est mal servi par le temps qui court, et que les mœurs des champs sont sauvages !... Depuis combien de temps est-il au cachot ?

— Depuis tantôt deux jours, monsieur ! — Et Clément ajouta avec un accent de compassion dont la sincérité apparaissait évidente : — Et je crains bien qu'on ne l'ait pas nourri à sa faim... Si j'avais pu savoir !...

Encouragé par les hochements de menton d'Aimeri, qui, les mains croisées sur sa panse, les jambes allongées, examinait Marin avec intérêt, Florimond haussa les épaules et, affectant une pitié très profonde, grommela :

— Tant pis ! Tant pis ! Tout cela est contraire à la justice. On ne procède pas autrement chez les Turcs !... Ce garçon, après tout, n'est encore qu'accusé ; je ne puis prendre sur moi de le traiter comme un coupable, hem !... hem !... comme un coupable.

— Sans doute, sans doute, monsieur, un accusé, simplement !

Et M. Aimeri d'Olivier, ayant ainsi fourni des preuves de sa modération, tira sa tabatière de son haut-de-chausses et la garda dans sa main.

Florimond, n'entendant pas le bruit du fauteuil heurté, comprit qu'il pouvait continuer à défendre les droits du faible. Ramenant sur son genou gauche sa jambe droite encore bottée, il en examina les plis poussiéreux avec intérêt et reprit :

— C'est fort ennuyeux, fort ennuyeux, Clément, et je suis fort mécontent... Hem ! Hem !... Qu'on donne donc à ce garçon, et sur l'heure, à manger suivant sa faim !... Et

je veux aussi qu'il boive à sa soif, qu'il fume même, pourquoi pas, s'il le désire?... Je l'interrogerai après.

Marin, qui jusque-là avait gardé obstinément ses yeux baissés, regarda Florimond de côté, furtivement. Alors Florimond, qui l'observait en dessous, dit :

— Ça, Clément, qu'attends-tu pour lui délier les mains?... Sans doute que la corde ait froissé les os?... Voilà de la belle besogne.

Clément se crut autorisé à discuter cet ordre : « L'homme était dangereux, le laisser ainsi... »

— Allons, tranche-moi cela, et vivement, et sans le couper. Prends ce couteau, et que ce soit fait soigneusement !

La figure énergique de Marin, crispée par la colère, s'adoucit. Il leva sur Florimond ses yeux qui, sous leurs épais sourcils, brillaient de vivacité et d'intelligence. Puis il parla :

— Bien sûr que j'ai faim !... Et pourquoi se sont-ils jetés à huit sur moi pendant que je rentrais chez nous avec des bourrées ? Je ne faisais pas de mal... Et l'on n'a pas le droit de saisir les gens sur la terre de leur seigneur...

— Dirait-il vrai ? demanda vivement Florimond, dont M. Aimeri, maniant avec nonchalance sa tabatière inutile, admirait avec stupéfaction la force de dissimuler. Mes gardes t'ont mis la main au collet chez M<sup>me</sup> de Primelles ? Dirais-tu vrai ?

— Pourquoi mentir?... Et puis, ce ne sont pas vos gardes qui m'ont pris. Ils n'oseraient pas venir sur nos biens, peut-être !... C'est Cottebleue, avec sept valets de ferme. Je les connais bien, les sept valets de Landry Vaillard, votre fermier des Aubrois...

Florimond serra les poings, se mordit les lèvres et cria d'une voix blanche :

— Ce n'est pas possible ! Prends garde !... Je...

M. Aimeri donna un coup de sa tabatière sur le bois du fauteuil, comme pour s'aider à l'ouvrir. Florimond se tut, et le poète prit la parole :

— Ce garçon, monsieur, n'a pas, à mon humble avis, ce mauvais aspect des malfaiteurs de profession, et je suis convaincu qu'il parle franc. Si vous vouliez me permettre de vous donner mon opinion...

Florimond, qui regrettait son accès de colère et craignait surtout de l'avoir laissé percer, acquiesça gracieusement, tout en enrageant contre cet Aimeri, dont il avait attendu si longtemps le secours. M. Clément approuva d'un murmure et d'une révérence. Il avait gardé le couteau après avoir coupé les liens de Marin et se tenait sur

la défense, tant il redoutait ce hardi braconnier : « Pourvu qu'il ne nous bouscule pas d'un bond, ne saute après par la fenêtre ! Il nage mieux qu'un poisson. En deux temps il aura passé l'eau, gagné le parc, et adieu ! Puis, quelque soir, il me donnera un bon coup de bâton !... Attention, je crois qu'il va s'élancer ! »

Mais Marin ne nourrissait pas des intentions aussi aventureuses. Meurtri, faible de faim, il frottait machinalement l'une contre l'autre ses mains délivrées. Elles étaient gonflées, douloureuses ; le sang extravasé avait empouacré les ongles.

— Mon Dieu, monsieur, à votre place je donnerais d'abord à ce pauvre diable la nourriture et les habits que votre bonté lui promettait... Et après on causera.

Marin refusa avec fierté. Au vrai, il était plein de défiance. Ce que venait de dire M. Aimeri n'était sans doute qu'une plaisanterie concertée avec le seigneur de Bannes. Florimond fut tout simplement admirable. Sa mansuétude dompta l'ombrageux braconnier, qui accepta ses offres, avec celle restriction toutefois :

— Votre valet Clément ne me plaît guère... Et puis nous avons un vieux compte à régler... Sauf votre respect, monsieur, je m'accommoderais mieux d'un autre gardien. Foi de Marin, je ne chercherai pas à fuir !

Sans sourciller, Florimond renvoya Clément en lui ordonnant d'appeler Barrois. Clément accepta cette combinaison avec joie, car il avait autant peur de Marin que celui-ci avait de haine et de mépris pour lui. Le valet de chambre en second, Barrois, vieux serviteur du marquis, se présenta avec la gravité d'un bedeau, reçut les instructions et emmena Marin, qui salua en cherchant machinalement son chapeau absent.

Alors M. Aimeri félicita Florimond de sa mansuétude :

— Mon cher enfant, vous méritez mieux que des compliments pour cette puissance de commander à vous-même. Si madame votre mère vous avait vu ainsi décidant en seigneur et juge, — et avec quelle ferme modestie ! — je gage que les larmes lui en auraient coulé des yeux... et c'eût été grand dommage, car je n'en contemplai jamais d'aussi beaux... si ce n'est les vôtres. *Macte animo, generose puer...* Je veux dire : achevez maintenant ce que vous avez si bien commencé. Déployez la même longanimité, pratiquez votre avisée patience dans l'interrogatoire... J'écouterai... Ne vous engagez à rien... Laissez croire à ce drôle que votre chagrin serait d'être calomnié chez vos voisins. Aspergez son vilain museau d'eau bénite de cour... Aussi bien vous découvrez-vous tant habile que je me demande quel secours je pourrai bien vous apporter dans le cas présent.

Florimond huma cet encens vulgaire avec plus de plaisir que celui du curé

de Lunery quand celui-ci lui faisait, suivant le droit et l'usage, honneur avec son encensoir, sous le dais seigneurial, en sa paroisse.

— Tu te moques, Aimeri, tu te moques !... Je retiens seulement, de ton appréciation bienveillante, ce que tu dis de l'habileté. Dieu merci, je ne crois pas manquer de cette marchandise. Grâce à mon adresse, Aimeri, ton élève a échappé aux pires dangers ! J'ai déjoué les entreprises jalouses du conseiller Harant. Non content de me voler mon manteau, que sa femme sut lui faire lâcher d'ailleurs, ce mari ridicule, — est-il, Aimeri, un mari qui ne soit pas ridicule ? — ce pleutre, ce robin essaya de me donner la mort sournoisement, cette nuitée, en me retenant dans une armoire où je pensai périr au milieu de pièces de linge. J'en sortis pour longtemps parfumé, tant la conseillère avait serré de capricornes musqués parmi ses mouchoirs. En cherchant bien, tu trouverais, je gage, quelques débris de ces mouches dans mes manchettes et mes cheveux... En veux-tu ? Rien de meilleur pour aromatiser le tabac. Et encore j'ai réussi à soutirer quelque trois mille livres à ce fesse-mathieu de Marcellin... Quand je dis trois mille...

Florimond pouvait regretter ses paroles, mais non les rattraper. Il s'en mordit la langue, car M. Aimeri, saisissant la balle au bond, cria aussitôt misère : son habit montrait la corde ; ses rabats effilochés, ses manchettes élingées prouvaient sa ruine. Florimond dut lui lâcher cent livres, et M. Aimeri jura de garder le secret sur cette libéralité et particulièrement sur sa source. En échange, le jeune homme reçut une grande quantité de bons conseils, et aussi force citations à relire dans *l'Astrée* pour son entretien du lendemain :

— Si vous daignez ne pas oublier mes recommandations, la demoiselle tombera amoureuse de vous comme une bête. Elle palpite déjà comme un oiseau blessé. Ne vous a-t-elle pas vu ?... Heureux Florimond, qui ne connut jamais de cruelles ! Allez de l'avant. Tout m'annonce que Marguerite ne vous repoussera pas. Le voudrait-elle que l'amour ne lui en laisserait pas la force. Toutefois, ne vous montrez pas impatient. Caton, pendant de longues années, demanda la ruine de Carthage. Ces années seront pour vous de brèves journées, sans plus. Mais j'entends votre braconnier. Attention ! Il fait partie du piège où va tomber votre belle. Ne brusquez rien !

Marin rentra. Lavé, vêtu et restauré, il avait assurément meilleure mine. Il regarda avec une tranquille assurance, et sans forfanterie, Florimond, qui l'admonesta avec une hautaine douceur :

— Écoute-moi, puis tu répondras tout à ton aise. Personne ici ne te veut de mal,

quoi qu'on ait pu te dire à Primelles. Je te mettrais bien en liberté ; encore ne suis-je pas seul en cause. Que tu aies tendu des collets sur le talus de mon parc, la semaine passée...

Marin s'agita, murmura quelques mots inintelligibles, haussa les épaules. Puis il baissa la tête et ne bougea plus.

— Oui, tu les as tendus, tu en conviens toi-même. Et mieux, tu les as fabriqués. Personne autre que toi n'est capable de tresser ainsi le crin... Ou bien, c'est ton père ?... Tu restes muet ?... Après tout, le crime est petit, et je ne sais même pas si je t'obligerai à répondre de cela en justice.

Marin respira plus librement. Nul ne savait mieux que lui que c'était le petit baron Louis-Antoine qui avait posé les collets. Sa terreur était qu'un autre pût le savoir, et aussi que le petit seigneur se mêlât de le délivrer en se déclarant coupable. Il surveilla plus attentivement Florimond, qui, maintenant débotté, jouait avec sa pantoufle.

— Enfin, tu les as posés, ces collets, au pied de mon mur, tu l'avoues ?

Marin rougit ; ses lèvres tremblèrent. Mais il se renferma dans son silence obstiné.

— On t'accuse malheureusement d'actions plus graves. Tu as battu mes gardes, et tu en blessas même un grièvement, à la Toussaint dernière... Et encore n'as-tu pas cassé le bras de Mathieu Laurent, mon sergent blavier, quelques jours avant Pâques ?... Tout cela, mon garçon, est plus grave que tu ne le penses... Pour moins on va aux galères... Parlerai-je enfin de cette attaque contre mon fidèle gentilhomme ?...

M. Aimeri d'Olivier eut à ce moment avec sa tabatière, qui ne voulait pas s'ouvrir, un colloque d'où il sortit pourtant victorieux. Au bruit de la corne heurtant le bois, Florimond s'était tu. Il reprit bien vite :

— Voyons, je vous en fais juge, mon cher monsieur Aimeri.

— Que vous dirais-je, monsieur ? vous avez mille fois raison. La sagesse et la charité parlent par votre bouche. Les galères, c'est une bien lourde punition pour des peccadilles de ce genre, et ce pauvre garçon est bien jeune. Malheureusement le roi décide le plus souvent en toute sévérité contre les contrevenants aux édits sur la chasse. En se conformant aux désirs de Sa Majesté, les juges ne font que leur petit devoir. La chose est fâcheuse... Ce pauvre diable, monsieur, est, je le répète, bien jeune. Il s'amendera... Comme juge de Lunery, vous n'êtes pas tenu de l'envoyer au tribunal d'Issoudun... Si j'étais à votre place...

Florimond, n'étant plus obligé de parler, avait repris pied. Son calme, sa dignité, son sérieux avaient on ne sait quoi d'auguste. Balançant sa pantoufle au fin bout de

son pied, il interpella Marin, qui se tenait coi, sans rien comprendre :

— Tu entends, Marin Labrande, ce que dit M. Aimeri d'Olivier. C'est un homme droit et doux entre tous... Eh bien, mon cher monsieur Aimeri. Comment agiriez-vous à ma place ?

— Mon Dieu, monsieur, je garderais ce bon garçon ici, sous clef. Je ne le laisserais manquer de rien. Et, quand j'aurais sérieusement examiné son affaire, je me déciderais à prendre un parti... pas avant, monsieur, de m'être informé de toutes les circonstances.

En conséquence, Florimond décréta que Marin Labrande serait tenu sous les verrous jusqu'à plus ample informé. Le braconnier, ainsi interrogé sans qu'il eût pu répondre, se retira abasourdi de cette extraordinaire mansuétude : « Ils manigancent quelque chose, bien sûr ! Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Soupçonneraient-ils M. Louis-Antoine ? En tous cas, ce n'est pas moi qui le vendrai. »

M. Clément Malompret, qui, l'oreille collée à la porte, avait suivi la conversation juridique, ne se fit point faute d'avertir Françoise Colbert :

— Ma fille, ta demoiselle est, à cette heure, maîtresse souveraine du sort de Marin. Je t'avouerai, entre nous, que ce drôle s'est laissé aller contre moi à des menaces que je méprise, du reste, parce qu'il m'accuse de courtoiser sa sœur Francine. Or, peut-on songer à cette Francine quand on a l'avantage sans pareil d'être distingué par une beauté de ton mérite ?

Colbert retint ce propos, et aussi un bel écu blanc que lui glissa le valet de chambre avec une familiarité galante. Elle eut bientôt instruit M<sup>lle</sup> Marguerite des malheurs du fils Labrande :

— Ah ! mademoiselle, quand je pense qu'un seul mot de vous suffirait pour sauver ce pauvre garçon des galères !

Flattée de ce discours qui lui prouvait sa toute-puissance sur l'Incomparable Florimond, Marguerite de Primelles attendit avec une nerveuse impatience ce lendemain où elle verrait à ses pieds ce modèle accompli des bergers qui ne sortait plus de sa pensée.

Il se rencontrèrent, à point nommé, dans le chemin de Lunerette. Aussitôt que Florimond parut, Colbert s'écarta discrètement et se percha sur un bloc de pierre d'où elle pouvait tout surveiller du côté des deux châteaux. Clément Malompret, posté à cheval beaucoup plus loin sur la gauche, se cachait derrière un buisson qui ne l'empêchait pas de voir au loin, et il avait le chemin sous lui. Florimond apparut donc seul aux regards charmés de Marguerite, qui, par contenance, garda son mouton

auprès d'elle et son *Astrée* sur les genoux. Assise sur la roche moussue qui lui servait de fauteuil, elle reçut le salut respectueux et caressant de Florimond avec une réserve pleine de gravité et de grâce, qu'elle sut garder malgré les battements précipités de son cœur. L'émotion la faisait rose, et son visage long, au petit nez aquilin, aux mâchoires peu saillantes, en prenait une grâce et un éclat qu'ils n'avaient jusque-là possédés. À qui l'eût vue en ce moment, Marguerite de Primelles eût apparu transfigurée. Et sa mine, discrètement radieuse, s'efforçait de garder la fierté d'une fille de bonne maison et la supériorité d'une bergère prête à recevoir les hommages d'un berger digne de ce nom.

Ses cheveux blonds, ondulés plus que de raison par Colbert, étaient bien ceux qu'avait loués sans art M. de la Butière. Sans se croire autorisé à mettre pied à terre, Florimond flétrit les procédés de ce butor. Il en exprima tous ses regrets, se confondit en plates excuses, sans rien perdre de son prestige, car déjà Marguerite admirait tout en lui. La Butière en ce moment était également béni par Florimond et par la jeune fille, puisqu'il surgissait comme un prétexte honnête à cet entretien tant désiré.

C'est pourquoi Florimond avait, au premier temps, abordé ce sujet, après les rapides et premières excuses pour cette audace d'adresser la parole à une femme qu'il ne connaissait que par ce qu'un chacun proclamait de ses mérites : « Souffrez que je me présente, puisque personne n'est là pour se charger de ce soin. Mon indiscretion me rend coupable, sans doute, mais vous me devez pardonner, car, en vous voyant occupée à lire cette merveilleuse *Astrée* dans la campagne sauvage, j'ai compris la hauteur de vos sentiments et gagné le désir de m'incliner devant votre sagesse. Vous êtes l'oracle qui m'indiquera le chemin, la lumière qui me guidera pendant la route, l'étoile de la nuit... Ah, mademoiselle, laissez votre humble serviteur baiser la trace de vos pas ! »

Marguerite ne sut pas mauvais gré à ce soupirant cavalier du peu de poli de son langage : « Il ne possède pas encore, se dit-elle, cette facilité dans l'expression que donnent seuls l'exercice et la lecture assidue du grand Honoré d'Urfé. Le code de l'honnête amitié ne lui est pas familier... Je veux lui en enseigner tous les articles, et il sera plus savant que moi. » Ainsi pensant, M<sup>lle</sup> de Primelles avait répondu d'une façon tout à la fois protectrice et évasive. Hésitante et malaisée d'abord, la conversation se fit familière et confiante. Ce fut Florimond le plus timide. Suivant avec un sang-froid assez rare à son âge les recommandations minutieuses d'Olivier, il affecta un trouble qui n'agitait point son cœur. Jamais oiseau de carnage n'emprunta plus sournement



les espèces de la colombe pour pénétrer dans le pigeonier. Le loup revêtit la peau de l'agneau. Florimond réussit même à éteindre ce regard brillant dont la flamme avait au premier contact communiqué son ardeur dévorante à des coquettes expertes dans l'art d'aguicher les hommes. Il plaignit sa vie triste et solitaire, son amour des champs, où errait son désir à la recherche d'une âme pareille à la sienne, mais plus riche en qualités de délicatesse, plus noble, plus ornée, et qu'il pût prendre pour modèle sans se piquer de la jamais égaler. Mais, hélas ! où, et comment la trouver ?... Et voilà que le hasard le plus heureux, — si l'on peut être assez dénué d'esprit pour voir là l'effet du hasard, — que la fortune, plutôt, le conduisait aux pieds de celle dont le moindre désir deviendrait pour lui un ordre, trop heureux si en l'exécutant il pouvait garder cet espoir qu'elle lui permit d'obéir toujours à ses lois...

— Je veux donc, dit Marguerite radieuse, vous mettre tout à l'heure à l'épreuve. Si je vous demandais une grâce ?

— Les grâces viennent des reines, et moi je suis votre humble sujet.

— Cela n'est pas répondre. Si je vous demandais... comment dire ?... un service...

— Mademoiselle, il est accordé d'avance.

— Jurez ça !

— Je le jure ! Si je ne l'accomplis point, c'est que je n'en aurai pas le pouvoir.

— Je ne veux pas de restrictions !

— J'écoute avant que d'obéir.

— Il y a... un... certain... — M<sup>lle</sup> de Primelles hésitait ; au fond, elle était abominablement troublée, — un certain Marin Labrande que vous retenez en prison...

La figure de Florimond était de marbre. Les yeux baissés sur la crinière de son cheval, il s'obligeait à ne pas sourire. « Vraiment Aimeri était sorcier. Ou bien alors une mystification... Mais pourquoi ? »

Très vite, comme si elle craignait de ne pouvoir aller jusqu'au bout de sa phrase, elle dit :

— Je vous prie de le mettre en liberté... S'il vous plaît !

Ces derniers mots furent prononcés avec une tremblante humilité qui donna à Florimond un avant-goût de plus solides victoires. Il ne répondit pas tout d'abord. Fronçant les sourcils, il parut n'accorder son attention qu'aux oreilles de son cheval. Évidemment il hésitait, et M<sup>lle</sup> de Primelles, haletante, attendait. Enfin, elle parla. Sa voix, un peu brisée, décelait son angoisse :

— Eh bien, monsieur, vous ne le voulez donc pas ?

— Mademoiselle, — fit Florimond avec une émotion contenue que lui eût enviée le meilleur comédien, — pourquoi me le demander à nouveau ? N'ai-je point juré ? Cet homme sera en liberté dès que je serai moi-même rentré.

Elle lui tendit la main, qu'il baisa avec une ardeur discrète. Le regard triomphant de la jeune fille prouva à Florimond combien elle s'enorgueillissait de sa victoire, et il se jura de lui faire payer un tel prix que toute sa vie ne pourrait réussir à l'acquitter, vie de honte, de désespoir et d'opprobre, et lui se réjouirait de ses larmes. Ainsi le fils de la drapière Julie administrait l'avenir de la fille du baron de Primelles, tué par son père à lui, le marquis de Bannes.

A la même heure, M<sup>lle</sup> Catherine de Lépinrière, rencontrant Cottebleue qui s'en allait d'un pied léger à Houet, lui tenait ce langage :

— N'essaye pas de te sauver, Cottebleue, ou je jure Dieu que mon écuyer te baillera autant de coups de bâton que t'en distribua naguère M. Le Bouteiller. Allons, approche et m'écoute !

Cottebleue, voyant qu'il ne pouvait se sauver dans le sentier qui courait entre les vignes, avança jusqu'à toucher le cheval de la jeune fille et attendit, le chapeau à la main. Depuis deux jours, il ne savait plus sur quel pied danser. Rabroué la veille par Florimond alors qu'il en attendait des compliments et une récompense honnête, voilà qu'aujourd'hui il se trouvait exposé à la colère de la belle-fille du marquis. M<sup>lle</sup> Catherine, en effet, ne semblait pas de bonne humeur. Sous son regard, où se lisaient le mépris et le courroux, Andoche baissa la tête. Au vrai, une peur bleue travaillait le drôle chaque fois que sa mauvaise chance le mettait en face de M<sup>lle</sup> de Lépinrière. Et Cottebleue enviait à cette heure la condition des lapins, ses protégés bien qu'il n'en eût pas la garde. Au moins ces bêtes à longues oreilles pouvaient-elles, en cas de danger, rentrer dans les profondeurs de leurs trous et y braver la fortune contraire, tandis que lui était exposé, sans secours, aux violences de parole et d'action de cette furie en jupons qui montait à cheval et s'y tenait à califourchon comme un homme. Fort entre tous de la protection de la marquise ou de Florimond, il ne répugnait à aucune besogne vexatoire, opprimait, rapinait, se parjurait, payait d'audace et terrorisait tout le pays. C'était bien. Mais en face de M<sup>lle</sup> Catherine il perdait tous ses avantages et tremblait de peur. « Un mot d'elle, songeait-il, et le marquis, dont le bras est plus long qu'une nuit d'hiver, m'obligera à vendre ma charge. Alors il me faudra quitter le pays, où je ne

pourrai plus vivre. Chacun se vengera de moi ; je serai peut-être assassiné !... Qu'ont-ils donc tous contre moi, et Marin est-il devenu subitement un saint pour que sa juste prise m'amène de tels ennuis ? »

Malgré sa venette, Cottebleue tenta de payer d'audace. Puisqu'il ne pouvait s'enfuir dans les vignes à cause de M<sup>lle</sup> Catherine, d'André d'Archelet et du laquais, qui accompagnaient celle-ci, pouvait-il au moins exciper de son mandat. Porteur d'exploits, il détenait une part de l'autorité royale. Ce fut donc au nom de cette autorité qu'il fit un effort pour élever la voix.

— Toute révérence gardée, mademoiselle, je dois me rendre de ce pas à Houet, puis à Lapan et aux Loges de Laiguillon, pour les devoirs de ma charge. Et le temps me reste à peine d'y arriver avant le coucher du soleil. Veuillez donc me laisser passer, et que Dieu vous garde !

— Cottebleue, — fit Catherine en portant son cheval de côté, — tu me réponds de Marin sur ta tête ! Je t'ordonne de me dire comment tu trouvas ce courage de l'arrêter sur les terres de M<sup>me</sup> de Primelles, ou plutôt qui te le donna.

Andoche pensa un instant à tourner les talons. Si le chemin lui était ainsi barré du côté du Cher, rien ne semblait l'empêcher de se couler dans les friches embroussaillées de la Rille. Il se reprocha de ne pas l'avoir fait plus tôt ; Catherine comprit son dessein et appela son écuyer :

— D'Archelet, fais-moi le plaisir de garder la route derrière le sieur Cottebleue. Il faut que je lui parle.

Alors le porteur d'exploits s'excusa d'un ton impudent où perçait néanmoins son inquiétude :

— Est-ce ma faute, après tout ? Je dois faire mon devoir. Monsieur le baron est seigneur de Bannes, c'est lui qui commande en l'absence du marquis... Et puis ces histoires-là ne regardent pas les demoiselles... Serviteur, je suis pressé !...

— S'il tente de gagner au pied, roue-le de coups, d'Archelet, et que Jeannet t'assiste avec son fouet.

Andoche Cottebleue, très rouge, cria qu'il était sous la protection des justes lois du royaume. Il exhiba son brassard et son bâton, jura qu'il porterait plainte devant le bailli de Lunery qu'il serait entendu, dût-il en appeler jusqu'à la table de marbre, qui tranche, en dernier ressort, des cas forestiers.

— Tais-toi, mauvaise bête !... Maintenant, rappelle-toi ma question. À qui obéissais-tu en empoignant Marin derrière sa maison ?... Si tu ne réponds pas, je te

jure, moi, que le marquis te chassera. Entends-tu, lâche et triste valet qui te charges des basses œuvres du faux maître ?... Écoute-moi ! Si Florimond ose traîner Marin en justice, je viendrai témoigner en personne ! Oseras-tu soutenir que c'est Marin qui posa les collets de crin, quand tu sais bien que...

Andoche, en tant que Normand, saisit le côté avantageux de cet interrogatoire où, entraînée par la générosité de son sang, la jeune fille multipliait les demandes sans attendre les réponses. Retrouvant son sang-froid, il dit avec dignité :

— Mademoiselle, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, je porte serment que je ne le sais pas.

Catherine ne comprit pas que Cottebleue s'en tirait à peu de frais et que ce n'était pas là répondre. Toute à son idée, elle cria :

— Pourquoi donc as-tu déclaré que Marin était le coupable ?

— Ce n'est pas moi, mademoiselle. Le pauvre diable l'a avoué, puisqu'il n'est pas allé contre...

— Il a eu tort ! Retiens donc, imbécile, que c'est moi qui les avais tendus, ces collets... pour m'amuser. Je les avais payés à la mère Labrande. Symphorien en fabrique souvent pour moi...

Cottebleue eut l'impression que la jeune fille mentait : « Mais dans quel intérêt ? Que vient-elle chercher là dedans ? Il y a autre chose. » Il répliqua avec une indifférence admirablement jouée :

— Du moment que c'est comme ça, il ne me reste plus qu'à en aviser M. Florimond...

Catherine rougit, et l'autre continua :

— Pour sûr, mademoiselle, vous avez le droit de vous amuser avec des collets. Toutefois c'est bien la première fois que je vois une demoiselle chasser à la façon des braconniers.

Catherine rougit plus fort. Les larmes lui vinrent aux yeux, tant elle haïssait le mensonge. Pour cacher son trouble, elle exagéra sa colère :

— Maroufle ! Je te vais couper la figure !... En attendant, tu as frappé, empoigné, ligoté Marin, et cela sur la terre de Primelles ! Tu as de la chance que le vieux ne t'ait pas entendu...

— Oh ! le vieux Bouteiller ne passe jamais par là !

À cette interruption cynique, Catherine leva son fouet sur le drôle, qui para machinalement du coude un cinglon qui ne vint pas.

— Cottebleue, si tu parles en ces termes du baron de Mordicourt, je commanderai à mes gens de te bâtonner... Je te dis, méchant valet, que si le vieux Labrande t'avait entendu tu restais mort sur la place...

— Ça se serait bien pu, fit Cottebleue en ricanant.

Mais l'écuyer André d'Archelet prit alors la parole :

— Dis plutôt, l'ami, que vous étiez assez nombreux pour ne rien craindre. Et tu t'en es vanté hier encore dans la grande écurie.

— Bien ça ! s'écria Catherine heureuse de reprendre l'avantage. Ainsi, tu avoues, face de traître, que tu avais emmené du monde avec toi pour enlever Marin !

Impatienté, humilié, très sérieusement inquiet sur le dénouement de cette aventure, il nia, s'embarrassa dans ses finasseries. Cependant Catherine et ses gens raillaient et le menaçaient. Cottebleue perdit la tête. Trépignant de fureur, il jeta par terre son chapeau, le foula aux pieds, brandit son bâton :

— En voilà assez, n'est-ce pas ?... Sommes-nous ici au tribunal ? Et qui êtes-vous pour me commander ?... Vos témoignages, voilà ce que j'en fais !

Son geste ignoble s'acheva sous une grêle de coups de fouet. Il tourbillonna, se garant la tête et la face, se heurta aux chevaux, glissa au pied du talus, hurlant de peur et de rage :

— Ah ! vous n'allez pas me tuer !... Je suis sous la garde du roi !

Et les coups de pleuvrier : « A toi, pleutre ! Pied plat ! Faux témoin ! Butor ! »

Alors il demanda merci, promit de parler, avoua toute sa pauvre conspiration, dénonça ses complices, les garçons de la ferme des Aubrois. Il déplora son succès, s'aplatit, incrimina Florimond, La Butière, la marquise et Tourouvre : « S'il avait su, il n'aurait pas risqué de danser une pareille gaillarde pour un petit écu ! » Il alla jusqu'à s'engager à délivrer Marin, sachant bien qu'il n'en avait plus le pouvoir. Catherine l'écoutait avec une telle expression de mépris que Cottebleue put à peine se retenir de pleurer. Et il se promit une inexorable vengeance.

Enfin, M<sup>lle</sup> de Lépinère dit à l'écuyer et au laquais :

— Placez-le entre vous deux et liez-lui les mains !... Là ! Serrez son bâton dans la poche de ma selle, il viendra le réclamer chez moi. Tais-toi, Cottebleue, ou, j'en jure par ma défunte mère, que ta scélératesse eût certainement lassée, je te fais mourir sous le fouet. Et en route !

Sous son chapeau, Cottebleue sentit la sueur mouiller son front et ses cheveux se

dresser de terreur. « Où M<sup>lle</sup> Catherine prétendait-elle l'emmener ? » On était sur les terres de Primelles, maintenant, et l'on se dirigeait vers la bergerie de Tonlieu. C'était là que, deux jours auparavant, Marin avait été saisi et enlevé par Cottebleue et les garçons de Landry Vaillard. La chose avait été si vivement exécutée que, bien qu'on l'eût attaqué à cinquante pas de sa maison, le fils aîné de Symphorien le sorcier ne fut pas entendu des siens. Le père était encore aux champs, les femmes préparaient le souper, la nuit tombait, tout demeurait désert. Serré, étranglé par seize mains, Marin avait mordu, rué, frappé en vain. Cottebleue et les sept valets de ferme étaient restés vainqueurs, au prix de deux mâchoires cassées, d'un crâne fêlé, de trois poignets foulés et d'un genou froissé. Si Marin eût trouvé le temps de tirer son couteau, le porteur d'exploits et ses acolytes n'auraient pas gardé l'avantage. Mais il fut assailli à l'improviste, pliant sous le poids de trois gros fagots qu'il avait chargés au bois des Usages.

La lande gardait encore les traces de la lutte. Un petit pommier galeux se penchait à moitié rompu. Des lambeaux de drap demeuraient accrochés aux ajoncs ; et, entre les maigres touffes d'herbes foulées, des empreintes de pieds s'imprimaient nettement dans la terre durcie, car il n'avait pas plu depuis cette bataille rustique.

— Tu vois, Cottebleue, dit Catherine, le terrain de ta victoire. Regarde-le bien, mon homme, tu ne seras libre qu'après avoir demandé, sur cette même place, à Marin de te pardonner, et à deux genoux encore.

Cottebleue recommença de multiplier ses serments : « Qu'on lui donnât seulement une heure, et Marin serait libre comme l'air, foi d'Andoche ! »

— Et, foi de Lépinrière, je t'assure, moi, Andoche Cottebleue, que tu ne sortiras pas de chez le vieux Labrande que son fils ne lui soit rendu. Allons, marcheras-tu ?

Alors, Cottebleue fut mordu par la peur aux entrailles. Il se désespéra. « Tout, plutôt que d'être livré à Symphorien, le berger qui lisait dans les astres, et à sa femme Jeannette, la jeteuse de sorts, à Honorin, le tondeur, et aux autres. » Il invoqua encore les justes lois, les privilèges de son état, le bailli de Lunery et le seigneur de Bannes. Il rendit M<sup>lle</sup> de Lépinrière, le sieur d'Archelet, le laquais Jeannet, responsables de son sort devant Dieu, le roi et les juridictions inférieures, et s'effondra sur le banc où la vieille femme de Symphorien avait coutume de filer sa quenouille. La Baude accourut ; ses yeux d'or luisants s'arrêtèrent sur le porteur d'exploits. Et la chienne gronda, menaçante, fonça sur le misérable. Avant qu'on la pût écarter, elle lui avait levé un morceau du drap de ses chausses et un échantillon de peau du mollet.

— Mère Jeannette, cria Catherine, mère Jeannette, viens-t'en sans tarder ! Je ne te ramène pas ton fils, mais en voici un qui le vaut presque. Regarde !

La vieille paysanne parut sur le pas de sa porte. Derrière, par-dessus son épaule abaissée par l'âge, brillaient les larges yeux noirs et les cheveux ébouriffés de sa fille Francine, brune et ambrée, telle un joli pain bien doré. Puis sortirent ses deux frères, Honorin, le second berger de Primelles, et Médard, garçon de charrue qui promettait d'être un rude homme. Ainsi livré, les poings liés, à ses particuliers ennemis, Cottebleue pensa défaillir, et ce que dit Catherine ne lui remonta pas les esprits.

— Regardez-le tous, mes braves gens ! Le voilà, ce valeureux Cottebleue, soutien de la justice ! Il a tant d'honneur qu'il fit entre mes mains un grand serment de ne vous plus quitter avant que Marin revienne. Ficelez-le bien, pourtant, parce que son assiduité à s'acquitter de sa charge est telle qu'à la première occasion il retournerait à Lunery pour chercher du papier timbré et vous écrire une promesse dans les formes.

Pareil à un *ecce homo* de paroisse campagnarde, Cottebleue, le nez baissé, demeurait exposé aux regards malveillants de la famille Labrande. Honorin, qui ne se recommandait point par la mansuétude, opina pour qu'on envoyât le porteur d'exploits au fond de la mare, afin d'y assigner les grenouilles. Son cadet Médard était d'avis qu'on le donnât en pâture aux porcs que l'oncle Baudel engraisait dans l'enclos voisin. Mais, d'autorité, la vieille Jeannette imposa silence à ses fils.

— Méchant valet, dit-elle de sa voix creuse, tu me réponds de mon garçon. S'il lui arrive malheur, tu mourras. Qu'on lui attache les pieds et qu'on le porte au grenier ! Le père décidera à son retour.

Cottebleue, grinçant des dents, menaçait tous les Labrande des fourches de justice : « On verrait bien qui aurait le dernier. Il représentait le seigneur de Lunery, qui saurait bien le défendre ! »

Il s'arrêta de parler et poussa un cri de douleur. Sous prétexte d'aider ses frères à le ficeler, Francine, la fille ébouriffée en corset de toile, lui avait sournoisement piqué la jambe avec une aiguille à laine et Honorin serrait les menues cordes d'une telle force que les bas drapés de Cottebleue entraient dans sa peau.

Ainsi ces petits se vengeaient-ils à leur manière du misérable suppôt de Florimond. Et ils allaient l'emporter, insensibles à ses protestations juridiques dont ils se moquaient sans délicatesse, quand la mère Jeannette dit :

— Attention, enfants, voici le père !... Taisez-vous et l'écoutez !

Mais dans le crépuscule où l'on distinguait à peine les gens et les choses quelqu'un s'avança rapidement. Et des exclamations de joyeuse surprise s'élevèrent.

— Non, ce n'est pas Dieu possible !

— Ce n'est pas le père !...

— C'est Marin !

— Mon Marin ? Vous riez !...

— Non, non, c'est bien lui !

C'était lui, en effet, ayant encore sur le dos les habits qu'il devait à la libéralité de Florimond. Alors on sauta de joie ; Francine dansait, et les ailerons de sa coiffe voltigeaient ainsi que des papillons blancs. On s'embrassait. Catherine, sur sa petite jument, battait des mains. Raide et muette, la vieille Jeannette se laissa accoler par son fils aîné. Mais des larmes roulaient sur son visage plus âpre qu'une antique muraille. Combattant son émotion où elle ne voyait que faiblesse, cette vieille femme, enfant de la glèbe, se dressait dans l'ombre grandissante comme un emblème de la patiente et sauvage fierté de ceux qui firent de la seule terre et leur raison d'être et leur force ; — leur raison d'être qui est de nourrir l'humanité, leur force qui est dans l'effort ininterrompu du quotidien travail courageusement supporté sans espoir d'un avenir meilleur. Et le vieux Symphorien, qui venait de rejoindre le groupe, n'était ni moins sérieux ni moins superbe.

— Voilà, dit-il, appuyé sur son haut bâton d'épine, voilà celle qu'il faut remercier ! La demoiselle de Lépinrière est un ange parmi les hommes. Souffrez, belle et bonne demoiselle Catherine, vous que nous voudrions tous saluer ici pour notre dame et maîtresse, souffrez que je vous salue en vous bénissant !

Et, pliant un peu son genou raide, le vieux berger inclina sa longue figure blanche et grise sur les mains de la jeune fille, qu'il baisa. Et les pleurs du vieillard et de l'enfant se mêlèrent sur les gants de peau de chien. Doucement, elle tendit son front pour que le bon vieux l'embrassât entre ses boucles brunes, elle le tendit avec tant de grâce, que chacun joignit les mains comme qui prie et cria :

— Noël pour M<sup>lle</sup> Catherine ! Que Dieu l'assiste et la garde de tout mal !... C'est la chère demoiselle qui a tout fait. Par elle, voici Marin de retour parmi nous. Ça, Francine, n'as-tu pas un bouquet de roses ?... Ma fille, cours au potager !

Et Catherine, étouffant de joie et de tendresse, avait beau crier :

— Mais, bonnes gens, je n'y suis pour rien, hélas ! Ce bonheur est venu sans moi ! Tous reprenaient en chœur :



— Noël à la gentille demoiselle ! Tous ici nous sommes prêts à mourir pour vous !  
Donnez-nous-en l'occasion !...

Alors, Catherine les supplia de la laisser parler.

— Mon père Symphorien, et vous, ma mère Jeannette, vous avez retrouvé votre fils, et malheureusement sans que je vous aie pu aider. Maintenant, si vous m'aimez, il faut rendre la liberté à Cottebleue...

Un murmure désapprobateur s'éleva parmi les enfants : « Eh quoi ! on allait lâcher cette bête puante !... Pas avant de l'avoir écorché... bâtonné... lardé ! »

La voix du vieux Symphorien domina ce maussade concert de regrets :

— Qu'entends-je ?... Et ce Cottebleue n'est pas encore libre ? Osez-vous bien attendre avant que d'obéir ?

Tout se tut. Puis dans la nuit qui descendait, opaque et humide, montèrent les menaces de Cottebleue, qui s'éloignait à grands pas. Alors la vieille Jeannette parla à son tour :

— Holà ! les garçons ! Chacun une torche, et qu'on s'arme ! Vous ne quitterez la demoiselle que lorsqu'elle sera rentrée sous son toit...

## CHAPITRE VII

Quinze jours entiers Andoche Cottebleue garda le lit, où le cloua une mauvaise fièvre, car, la pluie n'ayant pas cessé de tomber pendant qu'il courait à travers champs au risque de s'égarer dans les ténèbres épaisses, il était arrivé à Lunery trempé jusqu'aux os. Malade encore plus de peur que de froid, il trouva bien juste la force de se coucher. Une heure après, le porteur d'exploits délirait entre sa femme Philomèle, qui levait les bras au plafond sans aider à rien, deux matrones expertes dans la fabrication des purgatifs et des onguents, et le barbier de Lunery, qui le saignait en toute abondance.

Cottebleue se rétablit. Aussitôt il s'occupa d'exercer sa vengeance. Puisque c'était comme ça, il combattait Marin par les moyens directs. Compter sur le seigneur de Bannes, autant bâtir sur le sable mouvant. Ce Florimond de malheur avait prouvé, en relâchant Marin contre toute justice, ce qu'on en pouvait attendre. Avec un pareil écervelé, capricieux et bizarre, il valait mieux ne plus lier partie. Cottebleue agirait sans le prévenir. Porter plainte contre M<sup>lle</sup> de Lépinrière, contre André d'Archelet ou le laquais Jeannet était dangereux et complètement inutile. Procéder contre Marin tout bonnement, telle était la simple sagesse.

Fort de son mandat, Cottebleue leva, à ses frais, tant la haine impose silence à la plus sordide avarice, copie de citations au greffe du bailliage. Avec un seul de ces papiers il avait le droit de requérir aide et protection de tout venant. Armé de ses grimoires, il requit quelques sergents de justice, leur promit une récompense honnête, et marcha à leur tête sur Tonlieu, où il espérait bien mettre la main sur l'audacieux braconnier qui bravait son autorité et sa légitime colère. Dans la bousculade de la

grande battue aux loups que M. de Montenay dirigeait sur les trois domaines, rien de plus facile que de cueillir Marin au milieu des rabatteurs.

« Une fois que je le tiendrai, ce gredin, je ne serai pas si sot que de le livrer à M. Florimond. Je le traînerai à Lunery, et le bailli en fera son affaire. Il y a là, dans ma sacoche, douze plaintes et autant d'ordres d'informer contre ce drôle. C'est largement suffisant. Le bailli n'osera pas lui donner la clef des champs, le tribunal d'Issoudun connaîtra des délits par ma diligence. »

Déjà le vindicatif Normand voyait son ennemi Marin dans les cachots d'Issoudun, puis dans ceux de Bourges, voire de Paris, aux geôles de la Conciergerie, et enfin sur les côtes de Provence, où archers à cheval et argousins poussaient la chaîne des forçats, dans la poudre aveuglante des routes sans fin, jusqu'à la mer. Là, Marin devrait logement et nourriture à la générosité du roi : « Tu le faucheras, le grand pré, canaille, avec la manille au pied et une bonne rame aux poings !... Et, allez, le nerf de bœuf ! »

Pour mieux poursuivre son équitable vengeance, Cottebleue songeait à laisser le Berry pour Marseille ou Toulon et à prendre rang parmi les comites. Quel plaisir d'émoucher les épaules nues de Marin avec un bon nerf de bœuf, tandis que le drôle, désespéré, haletant, devrait suivre le mouvement et ne point perdre la mesure, sous peine d'avoir la tête fracassée par la poignée de la rame d'arrière. Enthousiasmé par ce spectacle, Cottebleue allongeait le pas, encourageait son monde :

— Et allez donc, mes enfants ! Le nerf de bœuf, le nerf de bœuf des galères, voilà qui est bon pour ces vauriens !

Et les sergents, émoussillés par le vin gris que Cottebleue leur avait libéralement versé et payé au cabaret de Lunery, répétaient en s'appliquant à marcher droit et à ne pas trop fouler les récoltes : « Le nerf de bœuf, voilà qui est bon, en vérité ! »

La bonne fortune souriait à Marin. Elle voulut qu'il tombât à la descente du coteau de la Rille sur l'homme promis par lui aux galères de Sa Majesté. Agenouillé, Marin, le couteau à la main, était en train de dépecer un gibier : « Attention, vous autres ! » Et Cottebleue, se glissant entre les ajoncs, toucha de son bâton blanc, que M<sup>lle</sup> Catherine de Lépinière lui avait rendu quand il partit de la maison des Labrande, l'épaule du braconnier : « Je t'y prends, vermine, à voler les chevreuils de M. de Montenay !... À moi, les enfants, empoignez-le sans crier gare !... Et s'il... »

Andoche n'acheva point sa phrase. Entre Marin et lui deux cavaliers surgirent, et Marin, penché sur sa pièce, ne se dérangea pas. Suant d'angoisse, l'homme au pa-

pier timbré avait reconnu Florimond et le baron de Mordicourt en tenue de veneurs, le jeune homme vêtu de drap rouge, le vieillard de drap gris, et tous deux l'épée de chasse au côté. Derrière se pressaient des valets de chiens, des porteurs d'arquebuse, des piqueurs avec leurs épieux, dont les larges fers en feuilles de laurier, croisés à leur nœud par la billette, étincelaient au soleil de juin.

Florimond et le baron de Mordicourt, ou si l'on préfère M. Le Bouteiller en personne ! Le vieux Blaise, l'oncle de M<sup>lle</sup> de Primelles, raide et cérémonieux sur son cheval vair aussi vieux que son maître ! M. Le Bouteiller, qui l'avait bâtonné impunément, lui, Andoche Cottebleue, le porteur d'exploits, bras droit des huissiers et soutien de toutes justices ! Et M. Le Bouteiller causait amicalement avec Florimond ! C'était à n'y rien comprendre !... Ou bien Cottebleue ne comprenait que trop : une conspiration générale, ourdie contre lui spécialement, réunissait tout le pays en ce lieu afin de consommer sa ruine.

Et, pour donner à Cottebleue le dernier coup de massue, voici que Marin, dégageant un grand loup gris qui gisait sous lui, en offrait la patte à M. Florimond, baron de Chézal-Benoît, représentant le marquis de Bannes, seigneur de Lunery en l'occurrence ! Florimond donna deux pièces d'or à Marin : « C'est bien, mon brave ! Jamais je ne vis mieux travailler. N'oublie pas que la tête est pour M. de Montenay, qui mène la chasse. Décolle-la proprement et la lui porte !... En vérité, monsieur de Mordicourt, votre Marin est un veneur accompli... »

Cottebleue aurait voulu rentrer sous la terre qui buvait le sang du loup. Moins heureux que les sergents qui s'étaient prudemment perdus dans les broussailles, il demeurait bien à découvert. M. Le Bouteiller l'interrogea aussitôt sans douceur :

— Que cherches-tu ici, vermine ?... Est-ce vous, monsieur, qui l'avez appelé ?

— Non, certes, monsieur, répliqua Florimond, qui rougit de contrariété et foudroya le malencontreux Andoche du regard. Par ma foi, je n'en sais pas plus long que vous !... Peut-être at-il été engagé parmi les rabatteurs ? En tout cas, il n'est pas à sa place. Vous plaît-il qu'on le renvoie ?

— Cela me plaît, monsieur, et je veux y veiller moi-même. Holà ! maroufle, qui te permit de te mêler à la battue avec ta vilaine figure et les ridicules insignes de ta triste profession ? Ça, parleras-tu ?

Cottebleue balbutia, se gratta la tête, cacha son bâton sous son balandran, usa de moyens dilatoires : « Si tel était le bon plaisir de ces messieurs, il s'en irait... Venu en simple curieux... »

Un valet de chiens eut l'indélicatesse de l'interrompre :

— Espèce de menteur !... En curieux !... Avec son bâton et cinq sergents !... Si on me permet de découpler les chiens, je vous ramène les sergents tout à l'heure...

Un rire malveillant couvrit la voix de Cottebleue. Il ne renonça pourtant pas à se défendre : « Chacun avait le droit... » Mais on le huait, et l'on parlait de lâcher les chiens sur les sergents. Le porteur d'exploits, gagné par la peur, commit la maladresse de parler de ses fonctions : « Si tel était le bon plaisir de ces messieurs, il remettrait la chose à un autre jour. Il avait cru bien faire en... »

M. Le Bouteiller lui coupa la parole avec rudesse :

— Quelle chose, face de Mathieu ?... Et que prétendais-tu faire ?... À qui en as-tu ici, avec ta sacoche, et ton bâton, et ton papier timbré, dont je vois un échantillon dépasser de ta manche ?

Andoche perdit tout à fait la tête. Il avoua stupidement que son papier timbré était pour Marin. Et, la lâcheté détruisant toute son habituelle prudence, il s'écria, les larmes aux yeux :

— Dame, vous comprenez, mes bons messieurs, la justice doit suivre son cours. Les ordres de M. le bailli sont formels. Les sergents qu'il m'a adjoints...

Élevant la voix au-dessus des rumeurs de la cohue qui s'esclaffait comme un cent de mouches, le vieux baron garda son sérieux et demanda :

— Où sont-ils ?

Où ils étaient ? Cottebleue s'en doutait bien, et il eût souhaité les rejoindre. Partis, envolés les sergents ! Ils s'étaient dissous en fumée. Et l'abandonné songeait : « Quelle volée de bois vert je vais recevoir, Dieu seul le sait, à moins qu'il ne m'assiste ! » Il ôta poliment son chapeau, voulut prendre congé :

— Serviteur, messieurs !... Chacun son ouvrage !... Je vous salue bien humblement !

Mais le baron de Mordicourt n'en avait pas ainsi décidé :

— Attends ici, maraud !... Attends ici mes ordres ! Qui t'a permis de partir ?... Marin, mon brave, prends ta baguette et frotte-moi les épaules de M. Cottebleue jusqu'à ce que j'aie dit : « Assez ! »

Le rêve d'Andoche où il se réjouissait à épousseter Marin avec un nerf de bœuf tournait décidément court. La réalité était tout autre.

Marin présentait alors à Florimond la tête du loup, sanglante, hérissée, avec ses

yeux glauques, voilés et encore hagards. Un pied de langue jaillissait entre les crocs formidables. Derrière les oreilles pointues, une triple collerette de crins raides encerclait le cou.

— C'est un des plus beaux loups que j'aie vus ! s'écria le jeune homme avec une joyeuse admiration ; admiration aussi feinte que le compliment. Car, n'aimant pas la chasse, Florimond n'était pas grand connaisseur en loups. Il examina encore la lourde tête d'où le sang tombait goutte à goutte, et reprit :

— Cette tête accompagnera dignement les dix ou douze qui ornent la porte d'entrée de Montenay. Tiens, Marin, prends encore ceci.

Et il donna au fils de Symphorien une pièce d'or. Distrait par la tête du loup que Florimond offrait à son admiration, M. Le Bouteiller oublia le porteur d'exploits, qui essaya de gagner au pied. Mal lui en prit, car le grand-oncle de M<sup>lle</sup> Marguerite ne regardait le loup que d'un œil :

— Empoigne-le, Marin, et le rosse.

Cottebleue se plaça alors sous la protection de Florimond et saisit sa botte avec une ardeur telle qu'il faillit le désarçonner.

« Stupide animal ! » cria le jeune baron. Et il allait détacher à Cottebleue un coup d'étrier dans les côtes, quand il se retint. « Non, non, pensa-t-il, c'est le moment de ne mécontenter personne. Je suis venu ici pour me gagner des amis... Montrons à ces gens combien je suis bon prince. Procédons avec prudence et habileté. »

A parler franc, cette habileté lui avait été inculquée par M. Aimeri d'Olivier, qui ne cessait de lui répéter depuis huit jours : « Endormez-moi tout ce monde par une bienveillance sévèrement observée ! Défiez-vous du premier mouvement : il ne pousse jamais qu'aux sottises. Montrez-vous homme conciliant sur tous les terrains ! On ne prend pas les mouches avec du vinaigre. Quand tout le pays frémit d'émotion en citant vos actions charitables, vous pourrez faire le diable à quatre. Personne ne croira vos accusations. Endormez-les, vous dis-je, et après les fricassez suivant votre volonté ! »

C'est pourquoi Florimond intercédait pour Cottebleue auprès du baron de Mordicourt :

— Je vous demande, monsieur, la grâce de ce malheureux. Voyez, il est aux trois quarts mort de peur, et il s'agrippe à ma botte comme le noyé serre la branche qu'il a pu empoigner. Je réponds de lui. Sur ma foi, il ne réparaitra plus sur vos terres.

Accordez-moi cela, et vous me trouverez en tout empressé à vous plaire. Je me tiens d'ailleurs pour votre dévoué serviteur. Ce que vous ordonnerez sera bien.

— Mon Dieu, monsieur, vous me retirez l'envie qui me tenait de bâtonner ce drôle... Qu'il s'en aille donc, puisque cela vous agréé !

Cottebleue respira plus librement. Mais il n'osa pas quitter l'abri tutélaire qu'était la botte de Florimond, car la baguette de Marin, vraie baguette de veneur, en beau coudrier non écorcé, puisqu'on allait entrer dans l'été, et longue de sept pieds du gros bout à la pointe, lui inspirait plus que du respect.

Florimond remercia très poliment le baron de Mordicourt, secoua sa jambe, que le porteur d'exploits dut enfin lâcher, et parla avec une bonhomie condescendante :

— Écoute, Cottebleue, et retiens bien ce que je vais dire. Tu vois bien ce bon garçon, — et du manche de son fouet il désignait Marin, dont la main robuste tenait à bonne hauteur sa baguette, — j'entends que partout où tu le rencontreras tu sois poli avec lui et passes ton chemin sans le molester !... Et toi, Marin, à compter de ce jour je te donne permission d'accompagner mes gardes et de chasser avec eux sur mon bien, sans exception de lieux... Mais ménage mes chevreuils et mes cerfs, car je n'en ai plus guère...

M. Le Bouteiller se récria. Il trouvait la chose excessive :

— Vous le gêtez, monsieur, vous le gêtez ! Il ne fera plus que musarder !

Florimond reprit avec une déférente gracieuseté :

— Laissez-moi, monsieur, ce plaisir de rendre heureux un brave homme que vous aimez... Et puis, c'est un peu mon intérêt, après tout. Je suis mangé par les loups !... À partir d'aujourd'hui mes moutons dormiront tranquilles.

— S'il en est ainsi, monsieur, je n'ai plus qu'à approuver et à me réjouir pour ce mauvais sujet de Marin... Allons, remercie M. le baron de Chézal-Benoît... seigneur de Lunery.

M. Le Bouteiller ne prononça ces derniers mots qu'à regret. Il fronça même le sourcil. Feignant pourtant d'oublier les terribles discordes qui divisaient Bannes et Primelles, il reprit d'un ton enjoué, en s'adressant à Florimond de rechef :

— Ma parole, vous me plaisez, monsieur ; et je regrette d'avoir tant attendu pour vous connaître... Eh ! là, Marin, ne nous prendras-tu pas un autre loup ?

Cottebleue s'était esquivé sans demander son reste. Quant à Marin, tout fier de son succès, il déclara que la journée n'était pas finie. Qu'on longeât les coteaux

en tirant sur Lapau, et certainement on trouverait encore quelque belle occasion ! Pour lui, le plus gros de la besogne était fait. Ce loup gris, qu'il avait rabattu jusque sous l'arquebuse de Florimond, était une bête comme on n'en tuait pas tous les vingt ans : « Voilà, monsieur, plus de cinq ans que je le traque, et toujours il m'a échappé. Heureusement qu'il n'a pu gagner l'eau, sans quoi nous ne l'aurions pas eu, je vous le garantis. Ce compagnon-là nous a saigné plus de cent moutons, à lui seul, en deux saisons... sans compter ceux qu'il a enlevés chez vous ! »

Les sons aigres des huchets, que l'on entendait du côté de l'Échalusse, apprirent aux chasseurs que M. de Montenay continuait la battue de ce côté avec M<sup>lle</sup> Catherine et M. de Mauny d'Anrieux. Florimond demanda à M. de Mordicourt s'il ne vaudrait pas mieux rejoindre le gros de la troupe :

— À vous de commander : j'obéis.

Flatté par ce témoignage de respect, le vieux gentilhomme s'inclina :

— Puisque vous voulez bien prendre mon avis, je crois qu'il vaut mieux suivre Marin, avec nos quelques valets et nos chiens de tête. Nous avons chance de réussir en battant les coulées qui sont familières à ce garçon. Il m'a parlé d'une louve et de ses louveteaux.

— À vos ordres, monsieur. Que Marin nous guide ! Passez en avant, je vous prie.

M. Le Bouteiller, ayant salué de son petit chapeau à l'antique, piqua des deux, et à sa suite tout le monde s'enfonça dans les broussailles. Alors les sergents qui avaient si courageusement soutenu Cottebleue se levèrent du taillis où ils reposaient à plat ventre et reprirent le chemin de Lunery, en riant avec une impudence qui n'avait rien de commun avec l'importance de leurs fonctions.

Au-dessus des maigres buissons, des genêts et des ajoncs qui couvraient les terres incultes au pied des petits coteaux où se rangeaient les échalias inégaux des vignes, M. Le Bouteiller dressait sa longue et maigre personne vêtue à la mode du temps passé. Habillé de chamois et de drap gris de fer, avec le pourpoint tailladé, le haut-de-chausses étroit ceint du lodier à coupons de carpe, les bottes étroites, les manches plates à épaules remontées par des bourrelets, il portait sa mine basanée, à barbe en coin et à cheveux ras sur une collerette à plis pressés et sous un bonnet en façon de mortier, orné d'une enseigne d'émail, le tout avec une morgue véritablement espagnole.

Cela s'expliquait par le long séjour qu'avait fait M. Blaise Le Bouteiller, baron de



Mordicourt, dans les camps de Sa Majesté catholique. Partout où la Ligue avait tenu tête au défunt roi, on l'avait vu payant de sa personne. De ce vieux débris des guerres civiles le corps était blessé en dix endroits. Seule, la tête était restée bonne, si l'on ne voulait s'arrêter à deux balafres qui se croisaient à hauteur du front, et à un trou laissé par une balle de mousquet à l'angle de la mâchoire, du côté gauche.

Né en 1564, M. Le Bouteiller n'avait que huit ans lors de la Saint-Barthélemy. On eût pu croire cependant, à la haine dont il favorisait ceux de la religion, qu'il avait été mêlé à cette affaire, dont il ignore le détail, car sa mère le garda avec elle, dans sa chambre, rue du Battoir, pendant que son père courait par les rues dans l'espoir vain de rétablir l'ordre. M. Le Bouteiller père tenait état de gentilhomme auprès du chevalier d'Angoulême. Il est indéniable que son plus amer regret fut de ne pas avoir joué, faute d'années, sa partie dans ce mémorable tumulte. Mais les guerres qui suivirent et durèrent plus de vingt ans lui fournirent des compensations majeures. A la journée de Coutras, où il chargea avec les gendarmes de la compagnie Carrouges, il eut la tête fêlée d'un coup de mousquet, à ce moment même où un boulet le décoiffait de son armet et où un autre tuait son cheval entre ses jambes. Il demeura deux jours sous les morts. À peine guéri, il reprit du service et guerroya sans repos ni trêve contre la maison de Bourbon jusqu'au jour où la paix générale l'obligea de planter ses choux.

Il possédait dans le Vexin une mauvaise gentilhommière plus qu'aux trois quarts ruinée, où il se terra pour y vivre de pain noir et de fèves. Les mauvais sentiments qu'il nourrissait contre Henri IV — et le baron de Mordicourt ne l'appelait jamais autrement que le parpaillot — ne devinrent pas meilleurs pour le fils qui succéda à ce grand roi tué par l'eustache de Ravillac. Il ne reporta pas cependant sur Louis XIII sa haine tout entière, puisqu'il choisit le cardinal ministre pour en supporter une bonne moitié.

Malheureusement les seuls bons troubles dans lesquels il eût trouvé à satisfaire son humeur aventureuse furent ceux où les protestants s'allièrent aux Anglais contre le roi. Ainsi pris entre les huguenots qu'il abhorrait et le roi qu'il ne pouvait pas sentir, le baron de Mordicourt se réfugia dans l'inaction et continua de manger du pain noir, des fèves et de ce maigre gibier qu'il tuait d'occasion sur sa terre dont un enfant de cinq ans pouvait faire, sans se hâter, le tour complet en une petite heure.

Cependant il s'était laissé embaucher, avec quelques gentilshommes sans ouvrage, quand la reine mère leva contre son fils l'étendard de la révolte. Sans avoir jamais compris les raisons de cette pauvre émeute qui prit sa fin ridicule à l'échauffourée des Ponts-

de-Cé, il paya de sa personne en cette journée mémorable où l'on ne fit pas de mal à un chat, trouva moyen de recevoir un coup de pique à la jambe, et rentra chez lui profondément découragé par le manque d'entrain des générations présentes. Celui qui avait combattu en bataille ouverte contre le petit roi de Navarre à Coutras, contre le même petit roi, devenu roi de France, à Arques, à Ivry, sous les murs de Paris, où il le moqua publiquement à l'allaire de Corbeil, et en vingt autres places, avec les lansquenets, les gendarmes français, les Italiens, les Wallons et les Espagnols, faillit mourir de chagrin après la débandade des Ponts-de-Cé. Son chagrin se changea en maladie noire lorsque le cardinal ministre, arrivé au pouvoir, après avoir abandonné la bonne dame de reine mère, se mit à persécuter sournoisement la noblesse. Le ligueur irréductible déclara la guerre au prêtre qui déshonorait son habit en s'associant aux rancunes du Bourbon. Avant que Richelieu n'exerçât, en son nom, le pouvoir, Louis XIII, fils du parpaillot, demandait à sa noblesse la fidélité sans plus. Maintenant, il en exigeait la soumission.

La gentilhommière du Vexin était, heureusement, à trop grande distance des oreilles du cardinal, qui pourtant écoutait et entendait tout, pour que les propos libres, et partant malsonnants, du baron de Mordicourt pussent parvenir jusqu'à elles et les offenser. Sans quoi ledit baron aurait pu en pâtir malgré sa chétive position. Quelques amis de Mordicourt, confidents de ses secrètes pensées, et, à son exemple, ennemis de la maison régnante, comme de toute autre maison qui aurait régné, essayèrent de l'aboucher avec le duc d'Orléans, dont les conspirations de comédie suffisaient à flatter leurs espoirs désordonnés et imprécis. Il refusa de prendre parti pour un Bourbon contre un autre Bourbon, sous ce prétexte qu'à l'arbre on connaissait les fruits et que de cet arbre toutes branches étaient également mauvaises. M. Le Bouteiller, regrettant des illusions dont il lui eût été malaisé de définir la nature, vécu seul, avec l'admiration de ces temps abolis où les sentiments et les actions héroïques couraient les rues, tandis que le temps présent se recommandait par l'absence de tout esprit chevaleresque.

Sans se donner la peine, du reste inutile, de réfléchir, sans comprendre que c'était surtout de sa jeunesse qu'il éprouvait les regrets beaucoup plus que des luttes politiques où elle s'était consumée, le baron de Mordicourt vit ses cheveux blanchir et ne renonça pas à ses rêveries chimériques. Ce vieil homme ne voulut rien comprendre ni rien savoir de la nouvelle société qui se formait et qui tendait à substituer aux libertés anarchiques que durent tolérer les derniers Valois, faute de les pouvoir détruire, un principe d'ordre général et de régularité sous l'observation des lois.

Triste et solitaire, ce féodal sans famille, ni seigneur, ni Vassaux, avait atteint ses soixante-deux ans quand sa nièce Marie-Célestine-Françoise de Saudres, baronne de Primelles, que l'épée du marquis de Bannes faisait veuve, s'adressa à lui dans sa détresse et le pria d'accepter, avec le gouvernement de sa maison décapitée, la tutelle de ses enfants sans père.

M. Blaise y consentit volontiers, dans l'espoir de former un gentilhomme en la personne de son petit-neveu, Louis-Antoine, et poussé aussi par ce secret désir de protéger et d'aimer auquel il n'avait jamais pu sacrifier dans sa vie aventureuse et vagabonde. Sa pauvreté et son complet isolement l'avaient ensuite condamné à refouler ce désir au plus profond de son cœur.

Le caractère du baron de Mordicourt était de ceux qui défient l'examen des gens superficiels dont le monde est pour les trois quarts composé. Son extraordinaire désintéressement laissait froids les indifférents et blessait ceux qui ne vivent que pour se pousser vers les situations profitables. À qui jugeait suivant les apparences, M. Blaise était une manière de fou pas trop dangereux, mais dont il était préférable d'éviter le contact, d'autant que l'extraordinaire liberté de ses jugements déplaisait à cause de l'espèce de responsabilité que cette façon de s'énoncer inflige en quelque sorte aux auditeurs. À moins qu'ils ne soient directement menacés dans leurs intérêts, leur vanité ou leurs plaisirs, les gens n'aiment point prendre parti. S'ils se décident, contraints et forcés, c'est toujours contre le plus faible, c'est-à-dire contre celui dont on sait qu'il ne possède pas la capacité de nuire.

Trop bon et aussi trop facile dans le tréfonds, M. de Mordicourt apportait tous ses soins à cacher ce qu'il considérait comme des faiblesses. Et la dureté tout apparente de son écorce empêchait de reconnaître l'excessive tendresse de son cœur. C'est qu'il était ombrageux et bizarre, ne se fiait pas à quiconque, et molestait ainsi ces personnes d'élite dont la seule occupation est de provoquer des confidences pour s'en forger des armes, car l'on ne sait jamais sous quel vent tourneront les choses, et il est bon de prendre ses précautions contre ses meilleurs amis.

Ainsi le baron Blaise, tenu pour passionné, violent et brutal, avait éternellement été la dupe des ambitieux réfléchis qui l'avaient employé comme un instrument qu'on rejette dès qu'il ne peut plus servir. Toujours à la peine, jamais on ne le vit aux honneurs. Ceux-là mêmes qui chantaient ses louanges en prenaient acte pour le dénigrer plus commodément. On l'aimait à ce point qu'on s'en autorisait pour dire de lui pis

que pendre, et surtout répéter qu'il était bien heureux de n'avoir pas de besoins. De telle sorte qu'on se trouvait dispensé par cela même de la pénible nécessité de lui rendre service. Sa brutalité était passée en proverbe alors qu'on eût été assez embarrassé pour en fournir des preuves sérieuses. Au vrai, on n'aurait pu trouver homme, catholique ou protestant, auquel il eût vraiment fait du mal. En dehors du champ de bataille et des duels où on l'avait provoqué, jamais M. de Mordicourt ne versa le sang. Néanmoins sa réputation était celle d'un homme sanguinaire. Sa franchise, son courage et son indépendance gênaient.

M. de Mordicourt, une fois installé à Primelles, où les trompettes de la renommée le précédèrent pour annoncer ses méfaits, reconnut vite l'ingratitude de la tâche à quoi il s'était attelé. Pris entre sa nièce, qu'il vénérât comme une sainte et dont il admirait et la piété fervente et l'énergie que ne rebutait aucune privation, et deux enfants dont l'éducation était trop singulière pour qu'il ne s'en avouât pas choqué, ce chef sans autorité d'une famille ingouvernable ne s'appliqua plus qu'à la défense des intérêts matériels du domaine de Primelles. Son activité, que ne pouvait refroidir sa verte vieillesse, fut dès lors tendue tout entière vers les améliorations pratiques. Il s'adonna à l'agriculture, retrouva son goût pour la chasse dans les friches giboyeuses, vécut à cheval, courant en un même jour de Saint-Ambroix à Corquoy et de Mareuil à Tonlieu. Il surveilla les fermiers, les bergers, s'occupa des foin, des seigles et des vignes. Heureux de pouvoir enfin boire à sa soif et manger à sa faim dans cette maison où son industrie ramenait peu à peu l'abondance, il se laissa aller à une vie grasse où il se serait épanoui si sa famille lui eût montré un semblant d'amitié.

Mais, s'il réussit à se faire craindre et même à se faire aimer par les tenanciers et les paysans du domaine, il n'y réussit pas au château. Louis-Antoine le redoutait assez peu en dehors des exercices de l'escrime, et Marguerite le méprisait comme grossier et barbare malgré sa culture d'humaniste qui transportait d'admiration le curé de Primelles. Quant à la baronne sa nièce, la seule chose qui l'intéressât, c'était les progrès de son fils dans la science difficile de l'épée.

Le vieux Blaise avait trop longtemps compté sa vie comme rien pour tenir à bien haut prix celle des autres. Il estimait cependant que la carrière de spadassin n'était point celle qu'un gentilhomme devait choisir. « Ma nièce Françoise, pensait-il, s' imagine à tort que le fils du marquis de Bannes vit uniquement dans l'espoir de donner un mauvais coup d'épée à Louis-Antoine pour se venger de l'exil de son père. Elle a tort assurément. Les hommes de ce temps ne sont plus d'un tempérament aussi

valeureux. Ce Florimond, dont MM. de Montenay et de Mauny me racontent de temps à autre les escapades, est un galant qui ne se remue ici-bas qu'à se divertir. Et on lui prête de bien noirs projets. Il s'en ira à la cour ou à l'armée, en quête d'occasions de pousser sa fortune, et augmentera le nombre des chiens couchants qui entourent le Bourbon et son ministre en robe rouge. Louis-Antoine ne fera jamais, ou je me trompe fort, un duelliste bien redoutable. Il tire l'épée comme un autre, mais pas mieux. Il a surtout du goût pour la chasse et pour la flânerie. Mais qu'y faire ? Sa mère ne veut pas que je m'en mêle !... Et ainsi du reste. Si Louis-Antoine passait seulement sur ses auteurs le dixième du temps que sa sœur perd à lire des romans, cela n'en irait que mieux. Cette fille est folle sans remède. Vaine, enflée de vent poétique, méprisant tout, elle rougit de sa pauvreté sans être capable d'y apporter le remède salulaire du travail. Est-ce bien, après tout, par simplicité qu'elle s'habille à la campagnarde et joue à la bergère ?... Ne serait-ce point plutôt par mauvaise honte de porter de simples habits ?... Et quand je pense que depuis que j'entrai ici sa sainte femme de mère se contente de la même robe !... Tout cela, c'est l'époque !... Et aussi la faute du Bourbon !... De notre temps, les filles des petits gentilshommes ne se croyaient pas tenues à vivre parmi les livres, ainsi que des princesses. Elles occupaient leurs dix doigts, devenaient de bonnes femmes de ménage... Aujourd'hui !... Allez donc parler raison à ces pécores !... Autant en emporte le vent ! »

Parfois M. de Mordicourt se demandait encore si sa nièce Françoise ne nourrissait pas, en poussant ainsi son fils Louis-Antoine vers les exercices d'escrime, des projets soigneusement cachés. Que cette veuve ne pût apaiser dans les abîmes mystiques de la dévotion le trouble de son cœur, qu'elle ne vécût que pour la vengeance, cela lui paraissait insensé. « Ainsi cette douce Françoise rêverait de lâcher Louis-Antoine, quand le temps serait venu, sur Florimond ? Je ne le croirai jamais ! »

A la vérité, quand il se sentait ainsi envahi par le brouillard des rêveries, M. Le Bouteiller appelait le bon vin à son aide, et la généreuse liqueur des coteaux du Cher réussissait, presque en tous temps, à ramener ses pensées vers un horizon moins pluvieux.

Parfois, cependant, la mélancolie s'affirmait, triomphante. Alors le vieux baron s'accusait, sans réussir à se trouver coupable. S'il eût été moins vieux, il aurait appelé Florimond pour le tuer et frapper ainsi le marquis de Bannes dans ses plus chères affections. Mais, s'il était trop vieux pour se battre utilement, il l'était aussi assez pour aller au fond des choses. Le marquis — il le savait de bonne source — n'aimait que

peu ce fils, légitimé par faiblesse, dont il n'avait jusqu'ici tiré aucune satisfaction pour son orgueil de père. Et voilà pourquoi le vieux gentilhomme se demandait jusqu'à quel point il était opportun de risquer la vie de son petit-neveu Louis-Antoine, qu'il aimait sans daigner le dire, contre l'héritier assez contestable du meurtrier de son défunt neveu, le baron de Primelles, qu'il n'avait jamais vu ni connu.

C'est qu'avec l'âge la sagesse avait forcé l'entrée de son cœur. Le vieux coureur d'aventures qui avait semé son sang, sans en compter les gouttes, sur les champs de bataille de la Ligue, se découvrait avaré du sang de ceux qu'il aimait. Au fond, il ne croyait pas un accord impossible, car pour l'homme d'action tout est préférable à la paix armée qui use les forces et amoindrit lentement les courages. Donc le baron de Mordicourt avait saisi, et sans répugnance cette occasion qui s'était offerte à lui de lier connaissance avec Florimond pendant la battue aux loups. En agissant ainsi, rien ne l'empêchait de voir venir. Sa première impression lui avait semblé bonne. Celle de Florimond fut encore meilleure, mais, pour parler ainsi que les géomètres, dans un sens diamétralement opposé.

— Tu n'as pas idée, disait-il le soir même à M. Aimeri d'Olivier en lui rendant compte de ses faits et gestes, tu n'as pas idée de la simplicité de cet antique imbécile. Les pères, tuteurs et autres barbons de comédie ne sont rien au prix de ce hobereau ridicule. Je l'ai entortillé à mon gré, et la chose me semble à présent sans intérêt, car elle fut vraiment trop facile.

— Vous avez eu cette prudence de ne pas lui souffler mot de sa nièce ?

— Ah ça, Olivier, me prends-tu pour une bête ?

— Loin de moi une pareille pensée !... Mais je redoute toujours quelque éclat de cette magnifique gaieté. Enfin tout est pour le mieux. Vous avez conquis l'oncle, éteint la défiance. Ah !... dites-moi... M<sup>lle</sup> Catherine n'assista point à cet entretien ?

— Non pas, certes ! Elle est restée avec Montenay et Mauny d'Anrieux, et aussi avec Tourouvre et La Butière.

— Savez-vous si elle est rentrée au château ?

— Oui, je le sais. Elle est tellement rentrée que la cour des écuries retentissait de ses cris quand je revins moi-même. Elle défendait à ce pauvre Tourouvre de reparaître jamais devant ses yeux... Quelque nouvelle sottise !

Florimond ne vit pas la figure retournée et livide de son précepteur, parce qu'il s'occupait de se faire débotté. Barrois emporta les bottes, et M. Aimeri, qui avait

repris son sang-froid, demanda à son élève s'il ne croyait pas le temps venu de recommencer à investir Marguerite de Primelles :

— Vous la négligez trop. Depuis quinze jours que vous l'avez abandonnée, elle doit se dessécher, tel un arbre sans eau. Et ne craignez-vous pas que l'isolement où vous la condamnez refroidisse son amoureuse ardeur ?

— J'attends, mon cher Aimeri, que son oncle Bouteiller lui chante mes louanges...

Florimond accompagna ces paroles d'un claquement de doigts à ce point désinvolte, et conquérant, et gracieux, que sa mère, qui entraît pour prendre sa part de cet entretien honnête, se pâma d'aise et cria, prête à tomber en faiblesse, tant son orgueil maternel était flatté :

— Mais regarde-le, Aimeri, regarde-le ! Il est divin, plus que divin !... Que n'ai-je des mots pour exprimer ce que je pense !... Florimond, vous êtes le phénix, le... Ah ! que sais-je ?

Et la marquise s'assit, sans prendre garde aux regards consternés et aux signes que lui envoyait le poète.

— Madame, fit alors Florimond en se rengorgeant, il m'est venu une idée...

— Pas possible !

Cette observation que laissa échapper imprudemment M. Aimeri ne fut pas relevée, parce que la mère et le fils étaient, à cette heure et comme toujours, trop pleins d'eux-mêmes pour égarer leur attention sur cet homme étrié, que l'envie ne réussissait pas à augmenter de volume. Il en crevait cependant avec sa mine jaune comme un coing, coiffée d'une calotte noire. Florimond, bombant le torse, continuait :

— Une idée, madame, qui est si belle que vous voudriez l'avoir trouvée, je gage ! Et j'ajoute que sans votre précieux concours cette idée ne saurait aboutir.

— Parlez, Florimond, parlez ! Ne nous faites languir !... Aimeri, ne remue pas ainsi et écoute !

Florimond toussa, tira sa barbe en pinceau, caressa complaisamment sa moustache et sa turquoise, et daigna s'expliquer.

Il s'agissait de donner un bal à Bourges. Le conseiller Harant prêterait son hôtel, sa femme payerait les violons, quelque autre la collation ; lui, Florimond...

— Vous, mon amour, vous viendrez !... Ne trouvez-vous pas cela suffisant ?

— La difficulté, madame, à ne vous rien cacher, et je la tiens pour grande...

— Ah ! mon fils, que vous vous exprimez élégamment !... N'est-ce pas, Olivier... que...

Elle avait enfin compris les signes désespérés d'Olivier. Mais, trop maîtresse d'elle-même pour déceler son trouble, elle ne s'interrompit pas de parler :

— Que c'est plaisir de l'entendre !

— Assurément, madame, assurément. Monsieur votre fils, en cela pareil à sa mère, et pour user de votre propre langage, est un phénix, le seul, l'unique phénix !

Florimond laissa s'évaporer cet encens et reprit en souriant :

— La difficulté, madame, sera d'attirer à ce bal la petite Primelles... Qu'elle me voie danser, et la pauvre en demeurera fêlée au cœur jusqu'à la fin de ses jours.

— Cette idée, s'écria la marquise qui avait retrouvé son sang-froid et s'éventait avec son mouchoir trempé d'ambre, cette idée est tout simplement sublime... Aurais-tu trouvé cela, toi ?

M. Aimeri, ainsi interrogé, se garda bien de répondre la vérité. L'idée était de lui. Toutefois, l'avait-il soufflée avec une telle discrétion que Florimond se l'était appropriée de bonne foi sans même s'en rappeler l'origine.

— Je pense tout comme vous, madame. Encore faut-il que M<sup>lle</sup> Marguerite assiste à ce bal : *Hic jacet lepus*... Hem !... Je veux dire ainsi que c'est là où le bât nous... le bât me blesse ! Jamais ces Primelles ne laisseront la douce enfant danser à Bourges.

— Eh ! qu'en sais-tu, Olivier ? répliqua aigrement la marquise. J'ai, grâce à Dieu, conservé d'assez belles relations à la ville pour ne pas désespérer d'enlever cette affaire. J'y songerai cette nuit... Bonsoir.

Tout en l'accompagnant avec force salutations, Aimeri trouva moyen de murmurer à l'oreille de Julie :

— Tourouvre a manqué son coup.

Elle pâlit, se mordit les lèvres :

— L'imbécile !... Que Florimond n'en sache rien, et que Tourouvre se taise !

Aimeri s'inclina plus bas encore, baisa la main qu'on lui tendait :

— Il se taira.

C'est peut-être à cette histoire que la marquise pensa, car elle ne dormit pas de la nuit. Sans doute aussi pensa-t-elle au bal de Bourges, car le lendemain, comme son fils la saluait dans une allée du parc, elle l'accueillit par ces mots :

— Vous pouvez, mon cher Florimond, commander les violons. Je les veux payer de mon argent. Et votre belle viendra, ou j'y perdrai mon nom.



« Cela pourrait bien lui arriver quelque jour si elle continue à manigancer ainsi. » Mais, de cette réflexion tout intérieure, M. Aimeri ne daigna donner communication à personne. Il eût été d'ailleurs désolé de voir s'arrêter en si beau chemin une intrigue où il prêtait la main encore plus pour la gloire que pour l'argent. M. Aimeri d'Olivier participait de la nature des singes, qui font le mal pour le seul plaisir de mal faire et se moquent de se couper les doigts pourvu qu'ils brisent en mille pièces quelque précieux vase de cristal.

M<sup>lle</sup> Catherine de Lépinère, à qui cette comparaison juste en soi fut empruntée, redoutait M. Aimeri plus que Florimond et tous ses estafiers réunis. Mais Louis-Antoine, à qui elle communiquait ses secrets dans les guérets sauvages de Tonlieu, ne s'intéressait pas au précepteur de Florimond. Ce qui l'intéressait, c'était la battue aux loups de la veille, où son amie lui avait défendu de paraître.

— Est-il vrai, Catherine, que tu avais un habit tout rouge avec des galons d'or et de l'or sur toutes les coutures, un habit, enfin, pareil à celui de Florimond ?

— L'as-tu donc vu ? demanda-t-elle avec une vivacité dont elle ne fut pas maîtresse.

— Oui, pendant qu'il parlait à l'oncle Bouteiller, en contrebas du coteau de la Rille. J'étais là, moi, caché dans l'herbe, et si près d'eux que j'aurais pu tirer les chiens par la queue.

— Si l'on t'avait vu, Louis-Antoine !

— Eh bien, je me serais laissé glisser dans le grand trou, derrière le rocher. Malin qui m'y eût déniché... Avec tout ça, Catherine, tu ne me dis pas pourquoi tu n'as point voulu que je me mêle à la chasse. L'oncle voulait pourtant m'emmener...

— Et toi, tu ne m'as pas dit ce que racontaient ton oncle et Florimond.

Sans remarquer que la jeune fille éludait sa question en y répondant par une autre, Louis-Antoine raconta ce qu'il avait entendu et vu : l'intervention de Florimond en faveur de Cottebleue, la faveur où le fils de la marquise tenait Marin, l'amicale attitude de l'oncle Bouteiller.

— Si tu avais pu les écouter, ta surprise n'eût pas été mince. Ils causaient comme une paire d'amis. Un moment, Florimond a invité l'oncle à venir chasser chez lui.

— Tu en es bien sûr ?

— Me crois-tu donc sourd ?... Et l'oncle l'a quitté, à la fin de la battue que j'ai suivie en me fauflant dans les broussailles, avec de belles paroles. Encore un peu, et ils allaient s'embrasser !

— Et Marin ?

— Oh ! Marin, je l'ai rencontré ce matin. Il danse de joie parce que Florimond lui a donné licence de tirer son gibier dans tout le domaine. Il ne jure plus que par le jeune maître de Bannes et déclare qu'il passerait par le feu pour lui être un tant soit peu agréable.

— Et ta sœur Marguerite ?

— Oh ! celle-là, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il grêle, elle se promène chaque jour du côté de Lunerette avec son mouton, son livre et Colbert.

« Que complotte Florimond ? se demandait Catherine. Il cherche à se rapprocher des Primelles ; dans quel intérêt ? Pour l'heure, il ne semble pas en avoir après Louis-Antoine... Marguerite, peut-être ? Mais est-ce probable ? Et comment se relie à ses machinations ténébreuses le coup qu'il fit hier tenter contre moi ? Je le gêne, rien de plus certain. »

Cela n'était que trop vrai. M. de Tourouvre avait essayé d'assassiner Catherine pendant la battue aux loups. Se souciant peu de chasser avec l'équipage de Florimond, qui devait rejoindre le baron de Mordicourt dans les bois de Toux, M<sup>lle</sup> de Lépinrière était partie pour la Vergne avec son écuyer André d'Archelet, ses chiens et ses piqueurs à elle. À la Vergne, elle trouva le rassemblement au complet, et aussi M. de la Butière. Celui-ci avait demandé au maître des chiens la permission de suivre, et M. de Montenay ne crut pas devoir lui refuser ce qu'il avait accordé à dix gentilshommes des environs.

Catherine, flairant un danger dans la présence de l'estafier de Florimond, se promit de ne pas quitter M. de Montenay et se rangea botte à botte avec lui au moment du départ. Elle n'avait pas couru trois cents pas que sa selle tourna, et, sans M. de Mauny d'Anrieux, qui la flanquait à droite, elle fût tombée rudement et de haut, car son cheval était grand. Le gros des chasseurs s'arrêta juste à temps pour ne pas la fouler. André d'Archelet accourait pour lui porter secours, quand M. de Montenay s'aperçut que la sangle avait été tranchée sous le panneau avec un fer dont le fil devait être irréprochable, tant la coupure était nette. Il garda ses réflexions pour lui. On répara vivement le dégât, et Catherine remonta sur sa selle. Elle ne parut pas attacher d'importance à l'accident, et même son enjouement fut remarqué. Tout en plaisantant avec son tuteur Montenay et M. de Mauny d'Anrieux, elle cherchait à se rappeler certaines particularités qui l'avaient frappée lors de l'arrivée de La Butière : « C'est lui qui a coupé la sangle, j'en suis sûre, maintenant ! » En effet, pour entrer dans la salle basse de la Vergne, où M. de Montenay offrait une collation matinale, Catherine avait laissé son cheval dans la

cour de la maison de chasse. Et M. de la Butière était resté presque seul, au milieu des chevaux, très occupé à vérifier divers détails du harnachement de sa propre monture.

Catherine ne doutait plus. Mais l'absence de preuves la condamnait au silence, quoique le sourire et l'air soucieux de M. de Montenay fussent pleins de sous-entendus. Fuyant leurs regards, M. de la Butière s'était cantonné à la queue de la troupe. Puis il se laissa distancer et on ne le revit plus de la journée.

À la croisée des mauvais chemins qui mènent des fermes de l'Échalusse à Tureau, un accident plus singulier arriva ; et celui-là non plus ne pouvait être mis sur le compte du hasard. M. de Montenay, averti que deux loups, dont une bête accompagnée, allaient débucher des broussailles que l'on battait du côté de Chevrais avec la huée, posta Catherine à trente pas en avant, en lui recommandant de tirer droit, sans s'écarter : « Vous êtes trop grande chasserresse pour que je me croie obligé à d'autres recommandations. Ici l'on met pied à terre. Deux piqueurs sont là derrière leurs épieux, en cas de retour, car il y a un vieux loup, paraît-il. Et voici Robineau, mon maître garde, qui vous assistera en cas de besoin. Au ralliement, revenez sur les chevaux. »

Ainsi placée, à pied, dans un lieu découvert, M<sup>lle</sup> de Lépinrière, avec son habit de chasse rouge et doré, ne pouvait, en bonne conscience, se confondre avec une bête rousse ou grise. Il advint cependant qu'à cet instant même où elle tirait, et assez heureusement pour le blesser, sur l'un des loups qui se suivaient en trottant la tête basse et en secouant d'un coup de gueule qui fauchait les chiens assez malavisés pour rompre la distance, un coup de feu brilla et résonna en face d'elle. Le plomb traversa son chapeau au sommet de la forme, rasa le plumet et donna contre une pierre. Tremblant d'émotion encore plus que de fureur, le vieux garde Robineau voulait foncer sur le maladroit. De celui-ci Catherine entrevit la tête empanachée qui plongeait dans les seigles, bien loin, au-dessus du talus.

La sévère ordonnance de la chasse défendait à M<sup>lle</sup> de Lépinrière et au garde de quitter leur poste. Ils demeurèrent donc en place, et Catherine répara adroitement son chapeau de manière à cacher les traces de la balle. Mais Robineau, qui avait vu les deux trous qui traversaient le feutre, serra les poings et grommela : « Ce n'est pas là du plomb à loup. Je jure Dieu que le coquin sera pincé, ou je mourrai ! » Et, s'éloignant, il quêtait, derrière la jeune fille, parmi les rocaillies. Quelques minutes après, il revenait avec une balle de calibre aplatie qu'il présenta sur la paume de sa main : « Pauvre demoiselle, le coup était bien pour vous ! Quelle abomination !... Gardez-la, made-

moiselle, gardez-la comme preuve !... Le meurtrier ne m'échappera pas, je vous en fait serment ! » Catherine, ayant pris le plomb, dit alors au garde stupéfait de son courage : « Non, Robineau, tu te tairas ! Et ton serment, mon brave, sera de ne parler à personne sur terre de ce coup... Plus tard, je te dirai le nom de l'homme... Aujourd'hui comme demain, tu te tairas, si tu m'aimes. »

M<sup>lle</sup> de Lépinrière ne se vantait pas. Elle eût pu nommer l'homme. Il s'appelait M. de Tourouvre, et elle l'avait bien reconnu. Quand Catherine rentra au château de Bannes, la première figure qu'elle vit dans la cour de la grande écurie fut celle du gentilhomme aux gages de Florimond. Il venait de descendre de cheval, et une arquebuse de carabin était accrochée à sa selle. Il eut l'audace de saluer la jeune fille et de lui tenir l'étrier quoique André d'Archelet fût là pour ce faire.

Tout en acceptant l'aide, Catherine dit tranquillement :

— D'Archelet, donne-moi la carabine de Tourouvre qui est suspendue à son harnachement.

Et elle sauta légèrement à terre sans lâcher l'épaulé de M. de Tourouvre, qui n'osa pas s'en aller. Elle prit l'arme des mains d'André et cria : « Tourouvre, valet trop bas pour qu'on te châtie, fuis-t'en de ma présence et ne reparais jamais devant moi ! » Interdit, l'estafier de Florimond passa du rouge au vert et au blanc, baissa la tête et s'éloigna sans mot dire.

Maintenant, avec l'arquebuse et la balle, elle tenait aussi l'homme. Toutefois, prudente et circonspecte autant qu'assurée dans son courage, elle ne voulut rien brusquer et se promit de tirer l'affaire au clair sans scandale. La tentative criminelle de La Butière serait moralement prouvée quand elle le voudrait. Le regard de M. de Montenay lui en avait dit long, sans paroles : « Le jour viendra, songeait-elle, où les misérables tomberont dans les filets qu'ils tendent autour de moi. Ils commettront quelque faute grossière, et je les aurai à merci !... Tant qu'ils ne toucheront pas à Louis-Antoine, je les laisserai en repos... Mais qu'ils n'y viennent pas ! Pour lui, pour le défendre, je me changerais en tigresse ! »

Et c'est pourquoi, en quittant Louis-Antoine, elle lui renouvela ses recommandations habituelles : « Évite Florimond ! Je te défends de le rencontrer, tu m'entends !... Pour l'amour de moi, je te le commande. Il ne faut pas, Louis-Antoine, que vos regards se croisent. C'est déjà trop de respirer le même air. Devrais-tu te tapir dans les broussailles quand il passe, je t'ordonne de le faire. Et, plus tard, tu comprendras... Louis-Antoine, puisque tu sais le latin, rappelle-toi la devise de mon tuteur Montenay, car

elle est fort belle : *Gaudet patientia duris*... Allons, traduis !... Quoi ? Tu es jaloux de Montenay ?... Pauvre sot, comme si je pouvais aimer un autre que toi !... Montenay ! Ma joie serait de le marier à ta sœur !... Allons, embrasse- moi, je me sauve ! »

Louis-Antoine la regarda partir, ainsi que chaque jour, avec une obscure tristesse. Ce garçon était semblable aux fleurs qui ouvrent leur corolle sous les baisers du soleil et les referment à son coucher. Son soleil était Catherine. Il ne vivait que quand elle était là, dans l'herbe, à lui tenir compagnie. Il lisait dans ses yeux les secrets des choses. Tandis que, lorsqu'elle n'était plus là, tout perdait sa signification.

Et, regagnant son pauvre logis où l'attendaient invariablement *Saint Augustin* et la leçon d'escrime, il songeait :

« Elle ne parle jamais sans raison, et je gagne toujours à l'écouter. C'est clair. Si je lui avais obéi il y a tantôt trois semaines je n'aurais pas laissé mes collets en place, et Marin ne serait pas tombé aux mains de Cottebleue et des gardes... Non, pas des gardes... Ils sont les amis de Marin parce qu'ils ont peur de lui... D'ailleurs, je n'y comprends rien ! Voilà maintenant que Marin est l'ami des Bannes, de la Drapière et de son fils Pontaillan. Et encore, pourquoi Pontaillan ? Il est baron de Chézal-Benoît, c'est son droit d'être appelé ainsi... N'empêche que le vieux Symphorien l'a rudement secoué, Marin, pour s'être laissé habiller et payer par Florimond ! La mère Jeannette ne décolère pas. Elle jette des sorts du côté de Bannes. Quelque jour, Symphorien tarira leurs sources, ils n'auront plus de bonne eau à boire... Et la mère Jeannette me fait des signes... En voilà, des mystères !

« Que veulent-ils ? Je n'en sais rien. Croient-ils que Florimond veut m'assassiner ?... D'abord je me défendrais : je suis fort... Et au fond nous nous moquons l'un de l'autre. Seulement, Florimond a de l'argent, tandis que moi je n'en ai pas, et mes chausses sont trouées... Et puis après ? Qui cela gêne-t-il ?... Il y a autre chose : son père a tué le mien, il y a fort longtemps de cela... Est-ce donc une raison pour qu'il me tue aussi ? Je n'ai pas peur de lui !... Mais Catherine me défend de parler de tout ça, et même d'y penser : « Louis-Antoine, me dit-elle, tu auras ton heure ! »... Quelle heure ? Celle où je me marierai avec elle ?... Ça, c'est un secret ! »

Ainsi livré en proie à des rêveries vagues et dont il s'avouait incapable de tirer quoi que ce fût de rassurant, le jeune baron de Primelles marchait dans la campagne en dessinant, suivant sa coutume, des passes d'escrime avec son bâton, sa fidèle épée rouillée restant accrochée à sa hanche. Et pensant tantôt à *Saint Augustin* et au curé qui lui enseignait l'amour du prochain, l'horreur du duel, tantôt à son oncle Bouteiller dont

revenait sans cesse la maxime favorite que tirer l'épée est le premier devoir d'un gentilhomme, Louis-Antoine se sentait extraordinairement fatigué.

## CHAPITRE VIII

Malgré ses embarras d'argent, la marquise Julie avait trouvé de quoi stipendier La Butière et Tourouvre. Au premier elle avait compté deux cents écus, et au second trois cents, ces deux sommes à valoir sur l'entreprise qu'ils devaient tenter contre M<sup>lle</sup> de Lépinière. En cas de succès, La Butière toucherait encore trois cents écus, et Tourouvre six cents, car les risques qu'il courait étaient considérables. En somme, couper les sangles d'une selle n'est pas un méfait tellement noir — et encore le faut-il prouver — qu'il puisse mener son auteur au gibet. Tandis que loger à une demoiselle quelques onces de plomb dans le corps, voire par imprudence, y conduit son homme sans rémission.

M. Aimeri d'Olivier, après en avoir conféré longuement avec la marquise, s'était chargé de traiter l'affaire avec les deux braves. Il l'avait menée avec son habituelle prudence. Prenant chacun d'eux en particulier, il laissa entendre à La Butière combien il faisait peu de cas de Tourouvre, et à M. de Tourouvre la petite estime où il tenait M. de la Butière. De telle sorte que ces deux gentilshommes partirent munis d'argent et convaincus qu'ils jouissaient sans partage de la confiance et de la marquise et de M. Aimeri.

« Tourouvre, se disait La Butière, est à ce point désespéré par la misère où l'enfonce sa passion de jouer qu'il a perdu tout courage. Il a les foies blancs, c'est visible. Aussi n'est-ce pas à lui qu'on a pensé pour le coup. Voilà qui fut agi sagement. » Et M. de la Butière ne s'en reposa sur personne du soin de repasser son couteau de poche, qu'il rendit tranchant à l'imitation d'un rasoir.

De son côté, M. Acresin de Tourouvre songeait, en caressant ses écus : « La Butière, ce misérable ivrogne, n'a aucune part à la faveur de la marquise. Et son indiscretion est telle que jamais on ne se serait ouvert à lui d'un aussi important projet. D'ailleurs, incapable de loger, même à vingt pas, une balle dans le fond d'une assiette, sa main tremble et son cœur est trop peu généreux pour de telles actions. Moi, c'est une autre chanson ! Ma vieille arquebuse de guerre me vaudra demain six cents écus de plus... sinon mille... car la bonne marquise hait encore plus que moi la méchante pécore dont la Parque va sous peu trancher le fil des jours. Toi, ma belle, tes heures sont comptées. Un accident, dans ces chasses à la huée, est chose trop commune pour tirer à conséquence... Au vrai, j'aurais accepté de faire le coup pour la moitié de l'argent ! »

Mais ni M. de Tourouvre ni M. de la Butière n'eurent de revenant bon selon ce qu'ils s'en promettaient. Ils durent se contenter des arrhes qu'ils avaient touchées, sans plus. Chacun de son côté essaya bien de montrer les dents. Ce fut en vain. Et même M. de Tourouvre se vit arrangé de la belle manière quand M. Aimeri apprit l'histoire de sa carabine, si prestement enlevée par André d'Archelet, suivant le commandement de M<sup>lle</sup> Catherine. « Si la marquise apprend cela, monsieur, votre ruine est certaine. Taisez-vous, vous ne réussirez pas à m'effrayer avec vos grands airs. Tant de mal que vous pensiez de mon ami La Butière, je vous le dis tout net : jamais il n'aurait montré et une telle imprudence et une pareille pusillanimité. Taisez-vous et tâchez de rentrer en possession de votre arme. Je vous le conseille, sans autrement vous en indiquer les moyens. »

Et il avait recommandé aux deux maladroits de garder le silence devant Florimond : « M. le baron de Chézal-Benoît n'est, Dieu merci, pour rien dans tout cela. Qu'il l'apprenne, et il vous chassera, soyez-en sûrs. Votre intérêt commande donc qu'il demeure de tout ignorant. »

M. de la Butière répondit qu'il avait déjà tout oublié. Comme il empestait le vin, M. Aimeri ne mit pas sa sincérité en doute. Il lui emprunta dix écus et le renvoya. M. de Tourouvre, qu'il interrogea ensuite, parla de même, refusa de prêter même un denier, et s'en fut mécontent, parce qu'à sentir de l'argent tinter dans ses goussets il retrouvait quelque superbe. Et puis il ne rêvait que vengeance. Il se croyait lésé par Catherine de Lépinrière. Cette jeune sotte lui coûtait peut-être quinze cents écus à cette heure, car les prétentions de M. de Tourouvre croissaient en proportion de ses regrets.

« Hélas ! madame, disait, le soir même de cette fâcheuse aventure, Aimeri



d'Olivier à la marquise, qui, la tête chargée de papillotes, l'écoutait mollement couchée dans son lit, hélas ! on ne peut plus compter sur personne par le temps qui court. Ces deux imbéciles nous ont claqué dans la main, l'un par sa précipitation, l'autre par sa maladresse. Et, quand je vois l'incapacité de tous ces gens qui ont porté les armes, je sens s'évanouir chaque jour davantage les regrets qui me poignaient jadis de n'être pas homme d'action. Croyez-moi, madame, il nous faut trouver quelque autre chose. »

Accablée non point par sa perte d'argent, mais par le mauvais succès d'un projet dont elle avait cru jusque-là la réussite infaillible, la marquise avait répondu en soupirant :

« Puisses-tu trouver, Olivier ! Pour moi, je désespère de vaincre cette espionne domestique qui me brave jusque sous mon toit, Elle me dessert auprès du marquis et entretient avec lui une correspondance où je n'ai aucune part. Quand j'écris à mon mari, j'en reçois des lettres dures et chagrines où jamais il n'est question de cette Catherine dont je n'arrête pas de me plaindre ! Elle fera tant, Aimeri, que Florimond sera sacrifié par son père ! »

Et, déchirant son mouchoir brodé à belles dents, martelant de ses poings gantés de peau grasse, afin d'entretenir la finesse et la blancheur de sa peau, la courtépoinée en velours amaranthe, Julie, couronnée de papier, s'écria d'un accent tragique plus digne d'une reine de tragédie que d'une marquise douillettement allongée dans un lit drapé : « Ah ! Olivier ! Olivier ! qui nous débarrassera de Catherine ? »

Sa voix s'était élevée, si claire et si haute que la belle Maroie Lenatier, sa fille d'atours, couchée dans le cabinet voisin, n'en perdit pas un mot, non plus que du reste. Julie, exaspérée, montrait à nu sa nature boutiquière. Les imprécations les plus vulgaires, les injures les moins nobles dévalaient en torrent de ses lèvres passées au cérat qui défend contre les gerçures. Son visage, si plaisant d'ordinaire, était défiguré par la grimaçante colère. On eût dit d'une tête de Méduse rendue luisante par la pommade et dont chacun des serpents, tenant office de tresses, eût été entortillé dans un cornet de papier. Oubliant sans doute que c'était de la seule grâce du marquis qu'elle tenait son lit drapé de tabit et de moire cerise, alternant par bandes avec le velours amaranthe, son lit de marquise à quenouilles sommées de panaches d'autruche, Julie la Drapière chargeait le marquis de Bannes, son maître et seigneur qui l'avait élevée jusqu'à lui :

« Toujours il a pris parti contre moi !... Dieu sait pourtant ce que je lui ai sacrifié ! »

M. Aimeri le savait aussi. Toutefois, il garda le silence. Étant de ceux qui dépen-

dent des grands de la terre, il n'ignorait rien de ce qui leur peut déplaire, et notamment de ces intempérances de langage dont on n'est jamais le bon marchand. Encourageant les fureurs de la marquise par son attitude pitoyable, il huma sournoisement une prise et gémit avec componction.

Et toujours Julie accumulait les griefs. Tous, — du marquis son mari à M<sup>lle</sup> de Lépinère, du notaire Trémolat aux Primelles, tous, tout le monde aussi, — s'unissaient dans un infâme complot contre Florimond. L'envie, la jalousie, la haine entouraient l'enfant de ses entrailles, son fils, enfin ! « M'en pourrais-tu citer, même à la Cour, de plus accompli ?... Est-ce pour rien qu'on l'a surnommé l'incomparable ? »

Puis elle en revint à La Butière et à Tourouvre. Flétrissant leur maladresse, elle la porta au compte de leur lâcheté, parla de poison, de noyade :

— Il paraît qu'on peut, en battant les gens avec des sacs longs et étroits remplis de sable, les tuer sans laisser traces des coups !

Effrayé par son exaltation, Aimeri approuvait sans discuter.

— Cela est bien possible !... De grâce, madame, parlez moins haut !

Mais la rage de Julie coulait à pleins bords, tel un torrent bourbeux qui charrie même les pierres gisant en travers de son lit. Et Maroie Lenatier se signait en retenant son souffle.

Aimeri tremblait devant cette fureur barbare : « C'est, se disait-il en soi, une prêtresse de Thrace !... Non, plutôt une tigresse d'Hyrkanie ! » Et il suppliait la marquise de se calmer. Peut-être valait-il mieux appeler ses femmes :

— Songez, madame, que l'on pourrait entendre les éclats de votre voix, écouter aux portes... N'y a-t-il personne à côté ?

— Laisse-moi, Olivier, ce n'est rien ! Ma fille de chambre, rien de plus. Elle dort et ne nous entend pas. D'ailleurs, elle m'aime... Et, si par malheur elle se montrait indiscreète, j'ai plus d'un moyen pour assurer à jamais son silence... Je pense, Olivier, que le plus sage est de nous tenir cois et d'attendre... Tu vois, maintenant je suis bien calme... Quant à cette petite Primelles, dussé-je périr à la tâche, je veux que Florimond arrive à ses fins. Demain, pas plus tard, j'irai à Bourges, et tu m'y accompagneras. J'ai besoin de tes conseils. Oui, j'irai à Bourges, j'y retournerai dix fois, vingt fois s'il le faut. Le bal se donnera, et notre Marguerite, la bergère, y assistera. Sur ma part de paradis, cela se fera, te dis-je !... Tu peux te retirer, bonsoir !... Ah ! envoie-moi Nicole, je veux la voir avant de dormir ; bonsoir !

Ainsi congédié, M. Aimeri d'Olivier avait baisé un doigt du gant gras de Julie, et s'en était allé coucher, tout en murmurant : « Sa part de paradis !... Elle se vante... Moi, si je n'étais qu'elle, je m'affairerais à trouver à cette Catherine un galant. La fille amoureuse perd toute capacité de nuire, sinon à son amoureux, comme de juste. Ah ! si j'étais né comte, marquis, ou simplement baron ! »

Et M. Aimeri, ayant enfoncé, comme à l'ordinaire, son bonnet de nuit jusqu'à ses yeux, s'endormit du sommeil du juste en s'imaginant qu'il avait toujours ses vingt ans et les grâces que comporte cet âge... Seule la noblesse lui manquait ; c'est pourquoi il ne pouvait songer à M<sup>lle</sup> de Lépinère.

Deux jours après ce colloque avec son poète domestique, la marquise de Bannes s'en fut à Bourges. Elle en battit le pavé avec une telle constance qu'elle trouva, en moins d'une semaine, une dame très noble pour prêter sa maison, dix autres dames qui en amèneraient trente, et une dame, enfin, qui se consacra à cette besogne d'attirer Marguerite de Primelles au bal de M<sup>me</sup> de Chazeron, qui prêtait sa maison. Cela, par exemple, coûta fort cher, dix fois plus peut-être que les violons, le luminaire, les collations et les autres frais... sans compter les humiliations. Et elles furent considérables.

Julie possédait trop de finesse naturelle pour ne pas s'arrêter sur ce que le choix fait par Florimond de M<sup>me</sup> Jeanne de la Pelice, épouse du conseiller Godefroy Harant, avait de désastreux. À supposer qu'on voulût bien oublier ce que tout Bourges savait des rapports de cette personne avec Florimond, la noblesse ne viendrait pas chez cette robine qui avait déchu en se mariant avec un magistrat, ni Marguerite de Primelles non plus par conséquent. D'autre part, la position de Julie elle-même lui défendait de nourrir l'espoir d'agir de sa personne sur cette noblesse où on l'accusait de s'être glissée à la façon des filous. La femme du marquis de Bannes s'en rendait très bien compte. Mais ce qu'on ne pouvait l'empêcher de faire, c'était d'acheter les gens, de les diriger, d'ordonner leurs mouvements ainsi qu'un montreur de marionnettes actionne, caché dans un réduit de son théâtre, les fils de ses poupées. Et ces poupées seraient M<sup>mes</sup> de Chazeron, de Saint-Agoulin, de Creulles, de Rochefort, d'Alloigny, de Saint-Aubin et de Puyferrand.

À les mouvoir elle s'employa sans marchander, car Marcelin de Vaux, qui espérait pouvoir acheter un titre pour mieux orner son nouveau nom si avantageusement changé, semblait avoir repris depuis quelque quinze jours confiance dans sa signature. Ses correspondants de Bruxelles et d'Anvers, avec qui il négociait du papier, lui

avaient écrit que le marquis était malade et qu'on le disait très bas. Le procureur ne communiqua pas cette nouvelle à Julie, parce que ce n'était pas son affaire et qu'il ne voulait pas qu'on le sût si bien renseigné. Marcelin n'apprit pas davantage à Julie qu'il avait vu le testament du marquis, déposé chez le notaire Trémolat, et dont un clerc acheté lui avait permis de lire les moindres détails. Dans ce testament, qui ne semblait pas avoir été révoqué, Julie la Drapière, constituée marquise douairière de Bannes, se voyait assurer une réserve considérable en dehors des reprises à exécuter légitimement sur ses propres biens. Maître Marcelin compta donc à la marquise, trop fine pour montrer sa joie de l'aubaine, quelques milliers d'écus. Elle les emporta dans son carrosse, en une belle cassette, qu'elle mit sous clef aussitôt rendue chez sa cousine, M<sup>me</sup> de Chazeron, où elle était descendue.

M<sup>me</sup> Madeleine de Chazeron, née de Maillecornet, veuve d'un gentilhomme de M. le Prince, vivait mal d'une méchante pension, payée à regret par celui-ci, mais que triplait heureusement une seconde pension assurée par le marquis de Bannes. Bien qu'elle fût sa tante, son âge ne dépassait pas celui d'Armand-Alexandre. Très belle encore malgré ses quarante-trois ans, Madeleine de Chazeron ne se remaria pas, parce que, à s'en rapporter à la rumeur publique, son mari défunt la battait fort et buvait d'autant. L'hôtel qu'elle habitait, avec sa façade sur la rue des Arènes et ses jardins adossés à ceux de Saint-Pierre-le-Guillard, lui appartenait en son entier. C'était un des beaux de la ville, avec ses portes antiques, sa cour en fer à cheval et ses trente fenêtres à meneaux, avec des estanfiques si agréablement travaillées à rinceaux, à figures d'hommes et de bêtes, que tout étranger à la ville ne pouvait la quitter avant d'avoir admiré l'hôtel des Cent Marmousets. De ce vieux nom les curieux retrouvaient l'origine dans les petits personnages qui se jouaient parmi les chicorées de pierre. Et M<sup>me</sup> de Chazeron se désolait de n'être pas assez riche pour pouvoir jeter par terre toutes ces drôleries gothiques et de mauvais goût, pour les remplacer par de beaux cordons de brique encadrant des bossages de pierre à pointe de diamant, comme ceux que l'architecte Perrin Gâchelard prodiguait dans la nouvelle maison du président Prémolin.

Le défaut d'argent condamnait M<sup>me</sup> de Chazeron à d'autres privations encore. Celle de ne pouvoir offrir le pain bénit pour faire pièce à M<sup>me</sup> de Saint-Aubin lui était la plus sensible pour l'heure. Il est vrai que M<sup>me</sup> de Saint-Aubin avait offert ce pain bénit avec un luxe tel, à la dernière Pentecôte, que bien des dames en pâlassaient encore d'envie. Toute la paroisse de Saint-Pierre-en-Guillard fut émue, tant le pain dépassait par ses proportions tout ce qu'on avait vu jusque-là. De mémoire d'homme, jamais

pareil pain ne fut offert à l'admiration du populaire. Quatre sacristains en court surplis pliaient l'épaule sous le poids de la planche. Et celle-ci, sous sa housse de damas blanc et bleu à franges d'argent, ployait aussi sous ce pain circulaire, pyramidal en son milieu, blond, roussi par places, doré à l'œuf, et pétri dans la plus fine fleur de gruau par Simonet Tardif, le meilleur boulanger de Bourges, et célèbre jusqu'à Issoudun par son art à fabriquer les palices. En grande pompe, M. le vicaire Torton l'était venu prendre, ce pain, chez M<sup>me</sup> de Saint-Aubin, à l'hôtel de la rue de Suez. Et M. Torton marchait avec quatre suisses, autant de diacres et des enfants de chœur en nombre indéterminé, mais dont les soutanelles et les petites calottes rouges transformèrent à l'instant la rue des Arènes et le carrefour Saint-Hippolyte en un champ de coquelicots.

M<sup>me</sup> de Chazeron en fut plus irritée qu'un taureau par un jupon couleur de sang. Elle avait demandé qu'il lui fût permis de joindre une couronne de pain à cette offrande unique. Elle en fut pour ses frais. L'altière Saint-Aubin avait répondu : « Que M<sup>me</sup> de Chazeron offre le pain bénit à son jour, quand bon lui semblera. Pour moi, j'entends que ce soit aujourd'hui le mien. Il m'en coûte cinquante écus, avec la cire des cierges, l'encens et le vin de la messe, c'est tout dire. Qu'on me laisse et la paix et la gloire de mon pain ! »

Et, de même, lorsque M<sup>me</sup> de Saint-Aubin avait quêté dans l'église, aucune dame paroissienne ne l'accompagnait. Seule au milieu de ses femmes de service qui tenaient la queue de sa robe ou la soutenaient par les coudes pour que la foule ne l'offensât pas, la pimbêche était allée à l'offrande, sautillant sur ses talons hauts comme des cornets à jouer aux dés, et l'argent et le cuivre pleuvaient dans sa sébile d'or.

Et enfin, non contente d'avoir ainsi humilié tout un chacun par son faste, cette Saint-Aubin avait envoyé dans chaque maison non point un morceau de pain bénit, ainsi que d'usage, mais un beau petit pain mollet où des grains d'anis et des non-pareilles reproduisaient la figure du Saint-Esprit.

— Ah ! ma chère, j'en ai encore le goût dans la bouche !... La coquine n'avait-elle pas fourré, avec six ou sept douzaines de ces petits pains, la masse principale de son pain bénit !... Quelle insolence !... Si vous l'aviez vue s'avancer, heureuse de montrer aux hommes son museau démasqué, précédée par tous les suisses la pertuisane au poing, et par les mortes-payes des Jacobins avec la hallebarde sur l'épaule !... Quelle pitié ! S'exhiber ainsi en plein jour, à visage découvert ! On eût dit de cette reine Vasthi que son orgueil obligea Assuérus à répudier, ou de quelque autre Candace. Voyez-moi la belle reine de Saba !

— Qui vous empêche de lui rendre la pareille ? demanda Julie avec tranquillité.

— Ah ! ma pauvre enfant !...

M<sup>me</sup> de Chazeron appelait toujours ainsi la marquise sa nièce, qui, au vrai, n'était sa cadette que de trois ans. Ainsi la veuve affirmait-elle sa supériorité, puisqu'elle prenait d'emblée l'avantage avant même qu'on sût ce qu'il lui plairait de raconter.

— Ah ! ma pauvre enfant, comme on voit bien que tu n'es pas dans ma bourse !... Dépenser cinquante ou soixante écus pour du pain bénit, Seigneur ! Et où veux-tu que je les prenne ?... Quant à l'artifice des petits pains anisés, je le juge détestable et en tout contraire à l'esprit de l'Église. Ce pain bénit, d'une seule pièce, puis proprement coupé en morceaux que l'on distribue aux paroissiens, n'est-ce pas une fidèle image de la communion des fidèles ?... Et...

— Je suis bien de votre avis, ma tante, mais...

— Mais tout ce qui passe par la tête à l'évent de cette Saint-Aubin paraît admirable. Sa richesse lui tient lieu d'esprit, et le curé de Saint-Pierre-le-Guillard n'a d'oreilles que pour elle... Enfin !... Ne médisons de personne !... Quand je pense qu'elle lui a encore donné, dernièrement, une chapelle de tabis vermeil, avec les chasubles, les chapes, sans compter les dalmatiques des diacres, les aubes, les collets et les amicts !

— Voyons, ma tante, soyez raisonnable. Il y a bien plus beau à Saint-Pierre de Rome.

— Sans doute, répliqua M<sup>me</sup> de Chazeron avec une touchante simplicité. N'est-ce pas au moins M<sup>me</sup> de Saint-Aubin qui l'a donné ?

— Elle a certainement beaucoup à se faire pardonner.

A cette remarque envoyée par Julie d'un ton détaché, la veuve joignit les mains et s'écria avec une vive compassion :

— Serait-ce Dieu possible ? Et saurais-tu quelque chose de nouveau sur cette évaporée ?

Julie ne savait rien. Pourtant elle baissa le menton et leva son index sur sa bouche pour indiquer sans doute que la tombe ne garderait pas mieux son secret que les lèvres avivées par une discrète pointe de rouge.

— Je sais, je sais ! fit M<sup>me</sup> de Chazeron qui ne savait rien non plus. Que veux-tu, ma pauvre enfant, nous n'avons pas de quoi offrir à la paroisse des chapelles de brocart et de satin... Quand je dis « nous », je parle pour moi seule, car toi, Julie, il est à la connaissance de tous que tu puises dans des coffres sans fond.

La marquise ne releva point le propos. En vertu du proverbe qui nous apprend qu'il vaut mieux inspirer l'envie que la pitié, elle ne se crut pas obligée de prendre M<sup>me</sup> de Chazeron pour confidente de sa gêne presque continuelle. Bien mieux, elle confirma les paroles de sa tante par une déclaration dont la banalité lui permit de gagner du temps pour voir venir.

— Ma chère tante, l'argent ne fait point le bonheur... Chacun de nous porte sa croix sur la terre !

Elle présenta le tableau de sa vie abandonnée, solitaire, entre un mari absent par la volonté du roi et un fils absent par goût des plaisirs. M<sup>me</sup> de Chazeron compatit à ses peines : « Tous les hommes étaient pareils. Les meilleurs ne valaient pas mieux que les pires. » Elle se répandit en récriminations contre son défunt mari, qui buvait à se dessécher le corps, la battait et lui mangeait son argent.

— Et, pourtant, lui était gentilhomme!... Comprends alors que ton fils... naturellement...

Julie eut le courage de ne pas relever cette allusion perfide. Elle commanda à sa colère. En s'adressant aux parentes de son mari, elle acceptait d'avance toutes les humiliations. Elle leva les épaules, soupira et se plaignit à son tour en approuvant le sévère jugement de sa tante :

— Oui, les meilleurs ne valent pas les pires...

Puis, légèrement, elle en revint au pain bénit.

— Pourquoi, chère tante Madeleine, ne rendriez-vous pas à Saint-Aubin son coup de la Pentecôte, en offrant le pain bénit ce prochain dimanche qui suit la fête de la Trinité ?

— Tu en parles facilement, ma fille. Te répéterai-je que je réussis bien juste, avec mes pauvres ressources, à joindre les deux bouts ?...

— Mais, ma tante, ne suis-je pas là, trop heureuse si vous me permettiez de vous aider ? Donnez-moi ce plaisir de vous mettre à même de payer le pain bénit à votre tour...

Si pleine de bonne grâce que se présentât l'offre, M<sup>me</sup> de Chazeron l'accueillit avec une méfiante froideur : « Vers quel but caché tendait cette intrigante ? Sans doute s'imaginait-elle que la bonne tante Chazeron lui permettrait de quêter à ses côtés en pleine église ? Plutôt vivre toute sa vie de pain et de ces fruits secs qu'en raison de la couleur de leur robe on appelle les quatre mendiants ! »

Elle répondit donc très prudemment du fin bout de son bec rose et en chassant d'une chiquenaude une mite qui prétendait s'installer sur son corsage noir sévèrement busqué :

— Tout cela n'est que vanité, mon enfant. Nous ne pouvons pas, tu es trop fine pour ne pas comprendre, offrir le pain bénit à Saint-Pierre-le-Guillard... Mais, à Lunery, tant que tu voudras.

M<sup>me</sup> de Chazeron avait appuyé sur ce « nous » d'une façon assez insultante pour que Julie se sentit dévorée par l'envie de lui arracher les yeux, de grands yeux bruns, veloutés, candides, doux, lumineux, adorables. La marquise répondit avec une parfaite mansuétude :

— Pourquoi dire « nous », ma bien-aimée tante ? Jamais je n'ai nourri cette sottise prétention d'aller à l'offrande avec vous. Quand vous offrirez votre pain bénit, je serai chez moi, à Bannes, et non pas ici.

« Cette fille est pleine d'esprit, se dit M<sup>me</sup> de Chazeron. Je conçois qu'elle ait entortillé Charles-Armand, qui aurait, du reste, plus sagement agi en m'épousant. Dieu voulut qu'il prit cette traînée à femme. Inclignons-nous devant sa volonté. Le malheur est arrivé : qu'y faire ?... Et puis, j'oublie que Charles-Armand est mon neveu ! »

Ainsi pensant, elle ne laissa pas de sourire agréablement et dit :

— Ma chère enfant, loin de moi une pareille idée ! Tu es la femme de Charles-Armand devant Dieu et les hommes... Il n'y a plus de remède...

La langue lui avait fourché, bonté divine ! M<sup>me</sup> de Chazeron toussa, essaya de rattraper ses paroles, se moucha, surtout pour cacher la rougeur de sa face. Stoïque, la marquise ne bougea pas. Elle avait emporté de Bannes une telle dose de patience que cette première attaque n'était pas capable de l'épuiser. Une lourde bourse en damas noir pendait au bras droit de son fauteuil. Julie la prit, l'ouvrit, en tira des écus d'or, dont elle compta vingt que sa main glissa dans celle de sa tante.

— Voyons, très chère, pas d'enfantillages ! Offrez donc votre pain bénit ! Vous en mourez d'envie. Le marquis vous aime tant qu'il en eût fait tout de même à ma place. Je ne suis que son intendante.

M<sup>me</sup> de Chazeron rougit. L'aumône était trop grosse pour que l'idée lui vint de la refuser. Elle prit donc les espèces : « Où veut-elle en venir, la coquine, pour m'acheter aussi cher ?... »

Julie ne la laissa pas longtemps sans lui apprendre ce qu'elle attendait. « Il s'agissait d'une assemblée, d'un bal... » Bref, elle défila son chapelet. L'étonnement de la tante



Chazeron fut profond de voir payer de ce prix une chose aussi simple : « Prêter sa maison pour un bal ? Pourquoi pas ? Elle avait une chambre de quarante pieds de long sur trente de largeur, bien lambrissée, plafonnée à l'antique et parquetée de chêne. Pour peu qu'on cirât ce plancher, on pourrait au besoin s'y mirer... Mais... » Il n'y eut pas de mais. La seule objection qui eût pu se produire, la marquise l'avait détruite par avance, en dénonçant son ferme propos de ne pas assister à cette fête.

— Voyez-vous, ma bonne tante, je vieillis beaucoup. Tous ces bruits me fatiguent. C'est à Bannes que je me sens vraiment dans mon assiette. La paix des champs, la vie grasse ! Se lever avec le soleil, se coucher avec lui ! Veiller n'est pas mon fort. Je hais la vie factice. Quelle triste femme de cour j'aurais faite !

— Ça, mon enfant, c'est affaire de naissance... Ah ! pardon !... Je...

M<sup>me</sup> de Chazeron, cette fois, regrettait sincèrement ces mots. Ils lui étaient échappés : « Que je suis donc sotté, et où ai-je la tête ?... Combien cette distraction va-t-elle me coûter ? Bien sûr, elle va me reprendre ces beaux écus dont je me promettais merveille ! » Ainsi songeait la bonne dame en serrant dans ses mains l'argent de sa nièce la Drapière et en mirant son sac de damas à la dérochée.

Comme si elle n'eût rien entendu, la marquise continuait :

— Tout cela, c'est pour Florimond que je le demande. Je vous en prie, ma chère tante, pensez à votre petit-neveu ! Aidez-moi à le pousser vers les plaisirs honnêtes ! Grâce à vous, mon... le fils du marquis pourra fournir la preuve, devant la bonne société de Bourges, de ces belles qualités qu'il prodigue bien inutilement à Paris.

— Paris ! — fit M<sup>me</sup> de Chazeron en levant vers le plafond ses mains désormais libres, car elle avait adroitement glissé l'or de sa nièce dans une poche, sous sa jupe, — Paris ! J'y suis allée deux ou trois fois, jadis... Quelle ville sale et puante, avec ses boues ! Personne ne vous y connaît, et le monde vous regarde en tordant le nez !... Ne me parlez pas de Paris, mon enfant !... Enfin, pour te complaire, je prêterai ma pauvre maison pour ce bal... Mais ne compte pas sur moi pour autre chose !

— Ma chère tante, songez à la merveilleuse jalousie dont souffrira M<sup>me</sup> de Saint-Aubin quand elle vous verra recevoir ainsi la meilleure noblesse de Bourges. Cela lui portera un coup... Et le pain bénit qui suivra !... Je vous gage que la dame s'en mettra au lit avec une bonne fièvre.

— Elle l'aura bien méritée... Mais quelle affaire !... Aurai-je seulement le temps de remettre mon pauvre mobilier en état ?... Cela te regarde, dis-tu ?... Allons, c'est bien !... Pour quel jour désires-tu que je sois prête ?... Ah ! mon Dieu, que d'embarras !

Julie, sentant la partie gagnée, donna son dernier effort avec le sac noir. Une poignée d'écus d'or décida M<sup>me</sup> de Chazeron. Elle la prit, en murmurant pour la forme :

— Ah ! ma pauvre Julie, il n'en était pas besoin !

— Et surtout, ma bonne tante, laissez entendre que je ne suis pour rien dans tout cela... A votre place, je répondrais, à qui m'en parlerait, que tout cela est par la volonté du marquis.

— Heureuse et charmante idée !... Ainsi, c'est convenu, il ne sera pas question de toi ?

— J'y compte !... Ah ! ma bonne tante, laissez-moi vous embrasser, tant je vous aime !

La blonde Julie et la brune Madeleine s'accablèrent de bon cœur, parce que chacune estimait qu'elle avait l'avantage dans cette affaire : « Gageons, se disait M<sup>me</sup> de Chazeron tout en comptant ses écus, — en tout il s'en trouvait trente et cinq, dont deux un peu rognés, — gageons que la coquine veut attirer ici quelque galante pour son aimable fils. Gageons aussi que, maintenant qu'elle a trouvé le toit, elle court chez la Saint-Agoulin, qui lui procurera la demoiselle ! »

Madeleine de Chazeron ne se trompait point. Julie, après cette première victoire, n'eut rien de plus pressé que d'aller chez M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin, pour la cueillir au nid, après la sortie de la messe. Cette vieille dame, encore que parente éloignée du marquis de Bannes, aimait à se donner pour sa tante. Pauvre et décriée, Éléonore de Saint-Agoulin était cependant une vraie puissance. Tout Bourges comptait avec elle. On l'avait instituée gardienne et arbitre du bon ton : les jeunes femmes la consultaient pour la façon de leurs robes, et les maris pour le choix d'une mignonne. Elle décidait en dernier lieu, jugeait sans appel. Condamné à son tribunal, on n'avait plus d'autre ressource que de s'enfuir, car on était, par la force des choses, mis au ban de la société.

Il en allait toutefois des arrêts de la baronne Éléonore comme de ceux des tribunaux. L'argent n'était pas étranger à ses verdicts. En n'y regardant pas à cent écus, on pouvait obtenir de favorables sentences. Comment cette vieille dame avait été intronisée souveraine maîtresse des élégances, c'est ce dont personne ne gardait le souvenir précis. Elle régnait de fait, et l'on ne discutait pas les origines de sa royauté. On racontait que son mari le baron avait eu, à la cour du feu roi, cette réputation de porter le mieux la cape à l'espagnole et de danser la courante mieux que M. de

Bellegarde en personne. Beaucoup de cette solide gloire aurait rejailli sur la compagne du fameux danseur. Celui-ci, devenu imbécile à force d'excès, vivait au fond de son petit hôtel, sis rue du Four-Chaud, en face du cloaque, dans la vieille ville. Il ne se montrait jamais. Pauvre d'esprit au moins autant que d'argent, il subissait la tyrannie tracassière d'une épouse autrefois délaissée qui prenait, à le confiner dans un infect taudis, le plaisir d'une tardive revanche.

En se rendant chez M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin, la marquise de Bannes croisa, dans son superbe carrosse de cuir de Russie monté en bronze doré, la voiture antique et dorée de M<sup>me</sup> de Rochefort, belle personne célèbre par sa morgue et son incroyable méchanceté. Julie ordonna aussitôt à son écuyer Piccolomini, qui gardait la portière gauche, de commander au cocher de céder le pas à M<sup>me</sup> de Rochefort. M. de Tourouvre, qui suivait à cheval, en faillit avaler un des glands de son col, tant fut grand son étonnement. Le cocher, à la livrée reluisante de Bannes, rangea ses chevaux le long d'un mur ; mais la rue était si étroite que le vieux véhicule accrocha le carrosse neuf de Julie. Celle-ci aussitôt se confondit en excuses, et la comtesse Isabelle de Rochefort, retenant les brocards insultants dont elle s'apprêtait à charger la Drapière, lui rendit son salut.

— Ah ! madame, dit Julie à demi sortie par la fenêtre encadrée de cuivre, ah ! madame, quelle rencontre heureuse ! Je suis votre petite servante !

Et, après quelques autres compliments pleins d'humilité, elle demanda à M<sup>me</sup> de Rochefort, qui souriait avec toute la grâce des tenailles ouvertes par le bourreau pour déchirer un patient, la faveur de la visiter. Il s'agissait de charité :

— M. de Bannes m'a chargée, madame, de vous remettre une somme d'argent pour les pauvres de M. Vincent dont vous êtes fille. Me sera-t-il permis de verser cette pauvre aumône entre vos jolies mains ?

— Ne prenez pas cette peine, madame, répondit la voix pointue de la comtesse Isabelle, qui, du fond de son carrosse capitoné de velours puce, examinait la Drapière avec une impertinente curiosité. Mon intendant passera chez vous.

— C'est que, madame, j'aurais une grâce à implorer de votre bonté.

— Dans ce cas, madame, exposez-moi votre demande.

Sans perdre courage ni patience, Julie, toujours à la fenêtre de son carrosse, tenta d'expliquer qu'il s'agissait de choses d'importance qu'on ne pouvait crier aux oreilles de tout venant. Mais, comme les laquais avaient réussi à dégager les roues, M<sup>me</sup> de Rochefort, voyant la route libre, donna l'ordre de toucher, et Julie parlait encore que

la comtesse roulait, tout en riant comme une folle du bon tour qu'elle venait de jouer à la Drapière.

— Toi, ma fille, je te repincerai, dit tranquillement Julie en se rasseyant à côté de Nicole, qui, flanquée de la fille d'àtours Maroie Lenatier, accompagnait la marquise. Nicole, dis à Jacques de s'arrêter devant la porte d'Éléonore, où tu m'attendras.

Julie entra chez la baronne avec son sac noir dont elle eut soin de faire sonner innocemment le contenu en prenant le fauteuil qu'on lui avança.

Placée en face d'elle, M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin se tenait un peu de côté, montrant son profil en lame de couteau, son nez pareil au bec d'un aigle et son œil fureteur qui semblait percé à la vrille. Le sourire qu'elle ébauchait, en s'efforçant de le rendre plaisant, disloquait sa mine ingrate, où l'absence de menton complétait la ressemblance avec une tête d'oiseau. On eût dit d'un vieux perroquet blanchi par l'âge et qui aurait porté des frisons.

La tante Saint-Agoulin, Julie la savait par cœur. Endettée, toujours besoigneuse, altérée de luxe et n'arrivant jamais à satisfaire ni ses besoins ni ses goûts, M<sup>me</sup> Éléonore de Saint-Agoulin, née de Neuville de Saint-Thoret, tirait d'intrigues compliquées et savamment conduites des ressources inavouées.

C'était une appareilleuse du grand monde. Elle possédait, en outre, le merveilleux talent de se procurer des papiers compromettants. Bonne personne au fond, M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin tirait les gens d'embarras en leur cédant, contre une récompense honnête, ces mêmes papiers que son esprit d'ordre lui commandait de ne pas laisser traîner. Délivrant ainsi les uns de cuisants soucis, menaçant de façon ouatée les autres, obligeant ceux-ci, inquiétant ceux-là, surveillant tout le monde, n'exécutant personne, mais vendant à qui pouvait payer le repos et la réputation des familles, elle jouissait de la position assez enviable de conseillère à gages, sans que personne eût l'imprudence de se vanter de l'avoir corrompue.

Avec cette dame, dont la rapprochait un goût commun des pratiques sournoises, Julie n'était pas obligée d'y aller par quatre chemins. Elle lui exposa son affaire, carément. Le marquis son mari, ayant chargé M<sup>me</sup> de Chazeron de donner le bal en son hôtel, lui avait confié à elle, Julie, l'argent nécessaire au paiement des violons, des lumières, de la collation, bref, de tous les frais. Les convenances lui défendaient de paraître à cette fête.

M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin approuva d'un mouvement de tête. Son nez s'abaissa sur sa

maigre poitrine, pareil au bec d'un aigle occupé à s'épouiller. Et elle dit en gémissant :

— Eh ! oui, ma pauvre fille, le monde est si méchant !

Julie, sans s'émouvoir, continua :

— J'ai pensé, d'accord en cela avec le marquis, que vous seule pouviez dignement organiser l'assemblée. Que vous l'approuviez seulement, et tout le beau monde de Bourges y courra... Surtout quand on saura que vous avez daigné en assurer l'ordonnance. Je vais vous donner l'argent.

M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin approuva encore. Mais son nez s'allongea jusqu'à singer celui d'un vautour quand Julie, sans délier les cordons de sa grosse bourse, ajouta :

— Il faut que la petite Primelles vienne au bal. Florimond y tient absolument.

— Qu'elle y vienne si cela lui plaît, répondit sèchement M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin. Pour moi, je ne me mêle pas de ces choses.

— En vérité ?

L'exclamation posément étonnée de Julie pouvait se traduire ainsi : « Et depuis quand ? » M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin affirma, la mine pincée, sa réponse première :

— C'est la pure vérité, ma nièce. Cherche ailleurs !

Julie, qui maniait négligemment le sac aux écus, le laissa dormir sur ses genoux et, regardant la Saint-Agoulin bien en face, la pria d'un ton mielleux :

— Même si l'on vous en priait à genoux ?

— Que veux-tu dire ?... Cela est impossible.

— À vous peut-être, et encore ! Mais vous savez certainement à quelle porte frapper pour réussir... Allons, chère tante, un bon mouvement !

M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin secoua la tête et se renferma dans un silence obstiné. Alors, très tranquillement, Julie tira de son corsage des papiers pliés en long, et, sans les remettre à la vieille dame qui regardait ce manège avec défiance, elle s'écria sur un ton de surprise parfaitement jouée :

— Oh ! que je suis sottre !... J'allais oublier... Figure-toi, ma pauvre Éléonore...

A s'entendre ainsi tutoyer par la Drapière, M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin rougit. Ses petits yeux s'élargirent, sa bouche édentée bâilla, trembla. De ses deux mains appuyées aux bras de son fauteuil de cuir flamand, elle se souleva à demi, puis retomba, pâle, anéantie, car Julie poursuivait :

— Figure-toi que Marcelin de Vaux, — il est noble maintenant, tu sais, et n'a point payé cher sa noblesse, — enfin il m'a remis les papiers de la succession de... mon...

défunt Péréal. Tu dois six mille écus, trente-six mille livres, ma pauvre Éléonore. Les jugements sont exécutoires, tous les recours épuisés. Il te faudra payer. Comment vas-tu faire ?

— Je... croyais... la chose réglée depuis longtemps... Ne m'avais-tu point promis ?...

— Tu crois ?... Je t'en demande pardon... Pourtant, à cause de mon fils, je n'ai pas le droit d'abandonner tant d'argent... À la vérité, j'y ai mis de la négligence. Que veux-tu ? À parler franc, je suis un peu serrée en ce moment... Alors, tu comprends, je laisse Marcelin poursuivre.

« Poursuivre !... Exécuter les jugements !... Trente-six mille livres au principal, sans compter les frais !... » M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin en pensa défaillir. Dans sa chambre tapissée de nattes, tout dansa autour d'elle : les chaises tournaient, et le lit drapé de serge et les tableaux accrochés aux murs qui ondulaient, et le prie-Dieu, et la table de toilette semblaient se saluer... « Ruinée ! Écrasée ! Perdue ! » Elle se vit déjà dans la rue, avec son mari infirme : elle vit son vieil hôtel vendu, ses meubles dispersés... ses papiers... ah, oui, ses papiers !... Mais, au fait, avec eux peut-être pouvait-elle parer ce coup félon.

— Trente-six mille livres ! Sainte Vierge, dit-elle en se tordant les mains, où veux-tu que je les prenne ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Tu t'arrangeras. Tes amis Primelles consentiront peut-être à t'aider ?

— Ah ! oui, parlons-en, des Primelles !

— Je ne demande qu'à en parler, ma chère tante.

— Eh bien donc, puisque c'est là ce qui te touche... écoute, Julie, jure-moi de m'épargner, et je trouverai peut-être un moyen...

Silencieuse, Julie attendait. Alors M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin prononça ces mots très bas :

— Une seule personne peut décider Bouteiller à conduire sa nièce Marguerite à ton assemblée. C'est Isabelle de Rochefort.

— Voilà, Éléonore, ce qui s'appelle mal tomber ! Je suis à couteaux tirés avec elle... Cherche autre chose !

— Pourquoi ?

— Parce que de cette pimbêche je renonce à forcer la porte.

— Et si je t'en donnais la clef ?

La marquise rapprocha sournoisement son fauteuil. La conversation devenait intéressante.

— Écoute, Julie, remets-moi ma dette, et je te livre Rochefort pieds et poings liés !

— Trente-six mille livres, la peau de cette pécure ! C'est trop cher.

Elles discutèrent âprement, telles deux fripières. Dans cette lutte, la nature boutiquière de Julie lui assurait l'avantage. Quand elle sortit de chez M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin, la Drapière avait trois cents écus de moins en argent — de mauvais écus blancs — et douze mille livres en un papier. Pour une de ces trois reconnaissances trouvées dans son héritage après la mort de son premier mari, elle avait acheté à la tante Éléonore une lettre que reçut son corsage de drap de soie noir.

Le lendemain seulement, la marquise de Bannes se rendit chez M<sup>me</sup> Isabelle de Rochefort. Cette jolie personne, attablée devant sa toilette avec Maceron, sa fille favorite de chambre, consigna d'abord la visiteuse à sa porte. Julie ne réclama pas. Une grande heure, elle posa dans son carrosse. Quand elle se fut donné le plaisir d'humilier ainsi la marquise au dehors, Isabelle lui donna licence de pénétrer dans la cour de son hôtel. Le suisse ouvrit les deux battants. La lourde voiture rouge et or entra au pas de ses quatre carrossiers normands, dont la robe de trois poils, rappelant celle des vaches que l'on nourrit dans les mêmes pâturages, disparaissait sous les harnais blancs à chasse-mouches houppés, avec des appliques de bronze doré à tous les carrefours. Quatre cavaliers, six laquais à pied, quatre pages accompagnaient la marquise. Cette fois, elle n'avait pas ses femmes dans son équipage.

Quand Julie descendit, au ras du perron où l'on abaissa le lourd marchepied à quatre échelons, la comtesse de Rochefort, qui la surveillait par l'entre-bâillement des volets, rendit malgré elle hommage au bon goût parfait de ses habits, à la souplesse aisée et fière de sa démarche, à la distinction de sa personne : « Qu'elle est encore belle, et combien est-il malheureux que de pareilles coquines s'emparent du cœur des gentilshommes !... Voyez-la, ne dirait-on pas d'une reine, avec tout ce monde qui la suit ?... En somme, eu égard à ses mérites, cette Péral devrait être logée aux filles repenties. »

Et M<sup>me</sup> de Rochefort, pour se consoler, laissa encore la marquise de Bannes se morfondre trois longs quarts d'heure dans son antichambre. Enfin elle la reçut, à dix heures du matin, toujours assise devant sa toilette avec Aimée Maceron, qui lui soumettait des mouchoirs de cou à choisir. Sans se déranger, sans même se retourner, Isabelle cria d'une voix de tête :

— Ah ! vous voilà, madame ! Depuis hier que je vous attends, le temps m'a paru

bien long ! Ainsi, cet argent pour M. Vincent, vous me l'apportez ?

Et Isabelle, ainsi parlant, examinait la marquise, dont la sereine beauté blonde voisinait avec la sienne dans le miroir posé sur la table, au milieu des accessoires les plus variés, depuis les fers à friser jusqu'aux curettes d'ivoire.

Julie, aussi à son aise que dans son salon doré de Bannes, dessina une toute petite révérence et dit ;

— Madame, si vous avez besoin d'argent, on vous en donnera. Je viens spécialement pour...

Isabelle l'interrompit sans politesse, avec des exclamations qui rappelaient le pépiement des oiseaux :

— Regarde, Maceron, ce nœud-là ! Oui, oui, ce nœud-là, avec son effilé d'argent !... Je le veux, je l'aime !... Pose-le bien vite sur ma tête !...

Et, toujours tournant le dos à la marquise, elle reprit d'une voix méprisante :

— Vous disiez, madame ?

Sans même demander à s'asseoir, Julie, debout au milieu de la chambre, répondit avec suavité :

— Je viens, madame, implorer une grâce de...

— Ah ! Maceron, Maceron, est-il joli, ce nœud !... Et bien posé !... J'en raffole !... Tu es un ange, Maceron !... À propos, madame Péréal, auriez-vous la grande bonté de me dire quelle est la qualité de ce drap que l'on veut me vendre ?... Vous connaissez cela, vous... Maceron, montre la pièce.

Avec le plus beau sang-froid, la marquise regarda le drap, la lisière, la marque, et donna son avis :

— C'est du moncayar, madame. Et celui-là est d'une bonne étoffe. On ne fait pas mieux en draps d'été.

— Que vous êtes heureuse, madame, de garder une aussi fidèle mémoire à votre âge !

— De ma mémoire, madame, je n'ai jamais eu à me plaindre. Ainsi, il me souvient à merveille de Saint-Sylvain-sur-Ablon... Eh ! qu'avez-vous, madame ? Vous seriez-vous piquée ?

Isabelle, très rouge, les sourcils froncés, rappela Maceron :

— Pose là cette pièce, et laisse-nous !... Avance un fauteuil à M<sup>me</sup> de Bannes, et t'en va !



Maceron sortit. Alors Isabelle, qui de rouge s'était faite blanche comme un linge, se leva. Ses grands yeux noirs luisants semblaient brûler de fièvre, et tout son corps tremblait. Marchant sur Julie, qui s'éventait dans son fauteuil avec un magnifique é mouchoir d'autruche noire, elle la toisa avec une arrogance empruntée et balbutia :

— Que venez-vous ici chercher, vous ?... Vous allez filer, et vivement ! Ou bien j'appelle, et je vous fais bailler les étrivières dans mon écurie... Sortez !

La marquise s'éventait toujours, sans perdre la jeune comtesse des yeux. Elle lui répondit, sans se presser :

— A d'autres, ma petite !... Il me suffirait d'un mot, d'un seul, et, ici même, tu serais fouettée par mes pages. Regarde dans ta cour... Mes hommes sont plus nombreux que les tiens, et en armes. Ton suisse est sous clef dans sa loge. Ta porte poussée et gardée. Essaie d'appeler, et l'on t'empoigne !... J'ai du monde sur toutes les marches de ton escalier, jusqu'à la porte de ta chambre. En doutes-tu ?

Isabelle, grinçant des dents, poussa le battant. Le panache de M. de Tourouvre se balançait aux mouvements de sa promenade. Conquérant et superbe, il arpentaient l'antichambre, où sonnaient ses éperons. Le fourreau de son épée chatouillait de sa bouterolle noircie les déesses des tapisseries. La marquise ne mentait pas : de ses écuyers, de ses laquais, de ses pages, elle avait doublé le nombre avec les meilleurs estafiers de son fils. De la chambre d'Isabelle à la rue de Mirebeau, trente coquins déterminés, avec l'épée et la dague, sans compter les pistolets dans les fontes, attendaient ses ordres.

La jeune femme serra les poings, retint ses larmes, et, haletante, s'écria :

— Vous me répondrez de cette violence ! Mon mari reviendra de Paris bientôt, et...

— Et il t'étranglera, pauvre sotte, quand il saura qu'avant de l'épouser tu t'es laissée aller avec le chevalier de Jonzec... Tu sais bien, Jonzec, le beau Raymond ? L'aurais-tu oublié, lui et la petite maison de Saint-Sylvain-sur-Ablon où tu fis tes couches, soignée par la mère de ta fidèle chambrière Maceron ?

Isabelle du Douçay, comtesse de Rochefort s'écroula dans une haute chaise en ciseaux dont le cuir doré se tendit sous son poids. Béante, sans force et sans voix, repoussant de ses paumes étendues le spectre de son enfant noyé dans les fossés de Saint-Gilles, elle écoutait Julie la Drapière, qui lui racontait ce crime brusquement tiré de sa nuit. Sur ses traits charmants, à cette heure déformés par l'angoisse, se lisaient l'épouvante et l'horreur, la peur qui coupe les jarrets et rend stupide, le désespoir qui cloue sur place devant le danger qu'on ne peut plus éviter. Puis, se voilant la face de

ses mains crispées, elle fondit en larmes. Sa pauvre nature d'oiselle apparut toute nue, dépouillée du masque qu'y tenaient appliqué, en tous temps, la sécurité et l'orgueil. Désormais sans défense, elle avoua son indignité, essaya de se forger des excuses :

« Était-ce sa faute, après tout ?... Oui, elle aimait alors M. de Jonzec... Ses parents l'avaient mariée à un autre, malgré elle, à seize ans ! Était-ce sa faute, encore, si Raymond de Jonzec avait abusé de son innocence et de sa faiblesse ?... Était-ce sa faute, enfin, si son enfant était mort ? Non, non, elle ne l'avait pas tué, puisqu'elle ne l'avait même pas vu. »

Debout devant cette loque humaine qui se tordait en répandant l'eau de ses pleurs, Julie jouit pleinement de son triomphe. Et elle songea : « Oui, c'est ainsi que je veux voir Marguerite de Primelles !... Et moi, la Drapière, je la repousserai, en lui conseillant de s'aller jeter à la rivière où se lavent les péchés. »

Isabelle, entre deux averses de larmes, se risqua enfin à parler :

— Enfin, madame, que voulez-vous de moi ?... Et pourquoi me torturer ainsi ?... De l'argent, peut-être ? Hélas ! vous savez bien que je n'en ai pas !... Et mon mari va revenir, et il me tuera !... Pensez, madame, que je n'ai pas vingt-deux ans !... Voulez-vous donc que je meure ? Oh ! parlez !... Ne me laissez pas ainsi !... Parlez !

Et, brisée, anéantie, palpitante, à demi folle de terreur devant ce silence obstiné, elle ajouta, très bas :

— Pardonnez-moi, madame !... J'ai été impertinente et mauvaise !... Hélas ! je suis une enfant sotte et malapprise... Oh ! si vous saviez comme j'ai été mal élevée !... Ma mère mourut quand je n'avais pas huit ans... Mais parlez-moi, parlez-moi donc !... Vous me faites peur !...

— Remettez-vous, madame de Rochefort, répondit froidement la marquise. On se doit à son rang, que diable ! Et que diraient vos gens s'ils vous voyaient en cet état ?

Isabelle reprenait peu à peu ses esprits. Une pointe de courage lui revenait à cette heure. La bourrasque semblait passée. Maintenant il fallait se tirer d'affaire : « Accuser les gens, rien de plus facile. Des racontars, des babillages ne suffisent pas cependant pour perdre les gens... Après tout, cette femme n'avait pas de preuves à produire. »

D'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir, Isabelle demanda à Julie, qui l'observait sans baisser ses yeux clairs :

— Comment savez-vous cela ?... Ignorez-vous que, pour la bonne moitié, cette

histoire est un tissu de mensonges ?

La marquise sourit très aimablement et tira de son corsage busqué à la Flamande, véritable boîte de Pandore, un billet roulé pas plus gros que le doigt :

— Voici une lettre qui suffit à vous agenouiller, avec votre joli cou si galamment ceinturé de perles, sous l'épée du bourreau... Regardez, mais sans toucher !... La reconnaissez-vous ?

Si elle la reconnaissait !... Vivement, d'un élan subit, rapide autant que sournois, Isabelle s'était jetée sur le papier accusateur, sur la lettre où elle annonçait à Raymond son heureuse délivrance et la mort subite de leur enfant. Plus vive encore, la marquise avait relevé la main, et le billet se trouvait hors d'atteinte :

— Recommence, mauvaise guenon, et j'appelle !... Et moi qui me laissais toucher par je ne sais quelle imbécile pitié !... Écoute, voici ce que je veux : à l'assemblée prochaine, chez M<sup>me</sup> de Chazeron, j'entends que tu ouvres le bal avec mon fils Florimond.

Isabelle en demeura stupide d'étonnement : « Julie se moquait d'elle, bien sûr !... Comment ! on ne lui demandait que cela, en échange de ce terrible papier !... » Elle s'écria avec une vivacité où éclatait sa sottise :

— Oh ! ça, tant que vous voudrez, madame ! Votre fils est de ceux que l'on s'honore en distinguant. Tout le plaisir sera pour moi.

Insensible au compliment, Julie reprit :

— Cela n'est rien, et pourtant j'y compte. Mais, si tu veux que je te rende ton papier, tu conduiras à l'assemblée le baron de Mordicourt et sa nièce Marguerite de Primelles...

— Hélas ! madame, vous demandez l'impossible !... Comment voulez-vous ?... Jamais les Primelles ne consentiront à se rencontrer avec vous !

— Et, d'abord, je n'assisterai pas à ce bal. Je veux qu'ils y viennent, voilà tout. Si tu ne réussis pas à les amener, ton mari aura la lettre, j'en jure sur... ton enfant !

Isabelle se taisait. La menace était sérieuse. D'autre part, si Julie ne paraissait pas au bal, c'était une raison pour que le baron de Mordicourt acceptât l'invitation. Elle réfléchit, tout en observant avec défiance la marquise, blonde, claire et sereine dans ses habits sombres : « Et dire que cette boutiquière a fait assassiner son premier mari, ouvertement, aux portes de Bourges, et que c'est elle qui me veut livrer comme meurtrière ! » Timidement, elle répondit à Julie, dont les yeux froids, à l'exemple de l'acier d'une arme, l'interrogeaient :

— Et si je les amenais au bal ?

— Tu auras la lettre, et moi, j'aurai oublié.

— Eh bien, je vous assure sous serment que l'oncle et la nièce viendront. Vous avez ma parole, rendez-moi ma lettre !

— Non, ma belle : donnant, donnant ! Le lendemain du bal, madame, vous recevrez le papier, avec un beau bouquet, de mes mains.

— Pourquoi me fierais-je à vous qui n'avez pas confiance en moi ?

— Parce que, petite linotte, je ne risque rien, tandis que toi tu risques ta tête. Et puis, au fond, je ne te hais point... Seulement tu es fantasque et légère... Voyons, madame, cessons de nous harpiller comme deux poissardes, et jouons franc jeu ! Favorisez mes desseins : ils sont considérables. Aidez-moi un tant soit peu et sans me mettre en cause, et je vous sauverai. Je vous couvrirai, de mon côté, et vous ouvrirai ma bourse. Quelle jeune femme n'a pas de dettes ou le désir d'en contracter ?... Je payerai la pièce de moncayar, et aussi du velours, du satin. Vous avez bien voulu me rappeler que j'étais assez connaisseuse : tout sera choisi par moi.

Isabelle, enrageant, désespérée, honteuse, se voila la face de ses deux mains et dit en pleurnichant :

— Pardonnez-moi, madame, j'étais folle, et votre bonté me confond ! Embrassez-moi, que je sache que vous m'avez pardonné !

Alors elles s'embrassèrent. Mais, dans cette étreinte commandée par l'intérêt et la crainte, Isabelle promena en vain ses mains fureteuses sur le superbe corsage de Julie : elle ne réussit pas à reprendre sa lettre. La marquise avait glissé ce papier sans prix, loin de la garde en velours de son haut gant, entre sa paume et le cuir d'Espagne. Dans ce réduit doux, moite et parfumé, le billet d'Isabelle, comtesse de Rochefort, défiait les entreprises des doigts les plus déliés.

La paix ainsi rétablie, les deux dames causèrent de leurs préoccupations et de leurs espoirs. La marquise donna ses raisons, et Isabelle, feignant de croire que celle-ci poursuivait une réconciliation loyale avec les Primelles, annonça qu'elle partirait le surlendemain pour les visiter.

« Surtout, que la baronne de Primelles ne sache rien de nos petits complots, ma toute belle ! Ce serait se condamner à échouer, et j'en serais encore plus désespérée que vous. Il n'est pas encore temps de prévenir cette pauvre dame qui vit entre sa douleur et son prie-Dieu ! »

Telle fut la recommandation dernière qu'envoya Julie la Drapière à la comtesse Isabelle de Rochefort, née Latour-Champois de Broislin, qui l'avait reconduite jusqu'à la tête du grand escalier, ainsi qu'il convient d'honorer les marquises.

## CHAPITRE IX

Ainsi la marquise Julie avait, en trois visites, remporté trois victoires, et elles ne lui coûtaient pas trop cher, car des créances sur M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin la valeur n'était que de circonstance. De ces billets, elle n'en avait lâché qu'un. Deux autres lui demeuraient, en réserve, car on ne saurait tout prévoir. Et ce n'était pas tout : il fallait maintenant consolider cet édifice ingénieusement élevé sur l'intérêt et la terreur, par l'adjonction d'autres intérêts, et, à défaut de crainte, d'autres passions. Il fallait se rendre favorables les reines de la mode. Et ces reines étaient en révolte ouverte contre M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin. Elle niaient son pouvoir. Que M<sup>mes</sup> de Saint-Aubin, d'Alloigny, de Puyferrand refusassent de paraître à l'assemblée, et cette fête tombait dans l'eau, si l'on peut dire.

Julie s'en fut donc attaquer ces trois beautés, qui n'étaient ni à vendre ni en condition de se laisser intimider. Décidée à ne reculer devant aucun affront pour assurer le triomphe de Florimond, elle se résolut à employer les armes coutumières des gens de cour, qui sont les perfides insinuations, les prétéritions calculées, les calomnies sournoises et les audacieuses affirmations. « Je prendrai, se disait cette mère exaspérée par son amour pour son fils, l'une pour battre l'autre. Je les ferai parler sans qu'elles me puissent contredire, et les rendrai à ce point jalouses qu'elles marcheraient sur les mains dans la crotte pourvu que leur rivale y soit enlisée jusqu'au nez. »

Se présenter seule chez ces dames, dont l'insolence valait l'orgueil, c'eût été une faute grave. Julie n'y tomba pas. Elle se réfugia sous le patronage de la marquise de Creulles, vieille amie du marquis de Bannes, et qui avait, jadis, pallié avec un dévoue-

ment qui ne connut pas de défaillances les frasques de ce seigneur. M<sup>me</sup> Valérie de Creulles aimait cette Julie, dont les fines flatteries avaient toujours trouvé grand ouvert le chemin de son cœur un peu mou et sensible aux délicates attentions. Assez simple pour prendre comme bon argent les belles phrases de sa protégée sur les désirs de réconciliation entre ennemis qui lui étaient également chers, la marquise Valérie promit de s'entremettre et réussit à rendre possibles les démarches de Julie auprès des trois belles de Bourges. Ce furent huit jours de petites conspirations, d'intrigues à rendre jaloux des Vénitiens ou des Génois. Auprès de l'aimable Saint-Aubin, dont la vanité fastueuse, encore plus que la passion du jeu, était le péché mignon, Julie réussit par les flagorneries les plus basses. Elle eut aussi ce soin d'exciter la jalousie féroce de la dame. Elle lui voulut persuader que M<sup>me</sup> de Chazeron ne donnait ce bal que pour prendre position en face de M<sup>me</sup> de Saint-Aubin, qui l'avait humiliée avec son pain béni. Elle la supplia de ne pas aller à ce bal : « Il sera ridicule, sans remède. Cette pauvre Chazeron est incapable d'organiser une fête galante... Comment le marquis ne s'est-il pas adressé à vous ? Pour moi, je m'intéresse à ce bal pour mon fils... Je ne vais plus aux danses, j'en ai passé l'âge. Si j'étais jeune et belle comme vous !... Mais, hélas !... »

Et Julie eut cette idée de génie, en parlant négligemment des Primelles, d'exciter chez M<sup>me</sup> Antoinette de Saint-Aubin les mauvais instincts de la joueuse :

— On prétend que ces Primelles viendront !... Quelle sottise !... Moi, ce parierais, contre qui voudra, mille écus qu'on ne les verra pas.

— Et si je vous les tenais ? avait répondu vivement Antoinette. Vous seriez bien attrapée !

— Eh ! madame, je ne voudrais pas vous voler votre argent !...

— Avouez, bonne Julie, que vous avez peur d'être prise au mot !

— Non point, madame, mais...

— Il n'y a pas de mais. Eh bien, moi, je vous gage que j'amène l'oncle et la petite nièce au bal Chazeron !

— Puisque vous y tenez, madame, je tiens le pari ; mais vous avez perdu d'avance.

Pour M<sup>me</sup> d'Alloigny, cette beauté huguenote, froide et sévère se décida par des raisons de jalousie très mesquines. Quand Julie lui eut confié, sous le sceau sacré du secret, que c'était M<sup>me</sup> de Puyferrand, pas une autre, qui donnait ce bal sous le couvert de M<sup>me</sup> de Chazeron, pour y danser avec Florimond, dont elle était amoureuse plus qu'une bête, la comtesse d'Alloigny se jura de souffler le galant à sa rivale. Et

comme Julie avait tenu les mêmes propos à Henriette de Puyferrand, qui détestait Diane d'Alloigny au moins autant qu'elle aimait Florimond, — sans en être payée de retour, car cette jeune dame était un petit peu trop rousse, — chacune des deux belles se jura de paraître à son avantage et d'écraser son amie. La présence de l'Incomparable Florimond, l'absence de sa mère, furent si délicatement opposées que la marquise repartit pour Bannes avec la joie et la sécurité dans le cœur. Elle savait, depuis la veille, que Marguerite de Primelles viendrait à l'assemblée de Bourges avec son oncle Le Bouteiller.

Cette dernière affaire n'était pas allée toute seule. Si M<sup>me</sup> Isabelle de Rochefort n'eût senti sur son cou de cygne le fer affilé du bourreau, elle aurait battu en retraite devant la mine renfrognée du vieux baron de Mordicourt. Les raisons de ce mauvais accueil n'étaient, au vrai, que dans la préoccupation de ce gentilhomme campagnard de dissimuler la pauvreté de sa maison, et l'impossibilité où se trouvait Marguerite de se procurer des habits convenables. L'astucieuse complicité de Françoise Colbert aplanit tous les obstacles. Une nouvelle entrevue ménagée entre Florimond et Marguerite fut décommandée, ajournée, remise sans cesse au lendemain, de manière à exaspérer l'impatience de la jeune fille. Dès lors, elle vécut dans l'attente du moment heureux où elle reverrait l' élu de son cœur. Car Marguerite était blessée à mort par la flèche de l'enfant malin qui vole au hasard, aveuglé par un bandeau. La chambrière Colbert, qui recevait la bonne parole de Clément Malompret, ne cessa plus dès lors de répéter que cet heureux moment se présenterait à l'assemblée de Bourges où M. Florimond pourrait librement causer avec M<sup>lle</sup> Marguerite au sein de la plus honnête société. L'important était donc de décider le baron à mener sa petite nièce au bal. M<sup>me</sup> de Rochefort jouissait auprès de M. Le Bouteiller d'une influence à nulle autre seconde. Fille de M<sup>me</sup> de Latour-Champois de Broislin, le vieux compagnon d'armes du baron de Mordicourt et comme lui ennemi juré du Bourbon, elle avait conservé, après la mort de son père, cette amitié où entrait autant de dévouement et d'estime que de tendresse. Le baron de Mordicourt tenait la jeune comtesse de Rochefort pour un abrégé des merveilles des cieux et ne se privait pas de la donner en exemple à sa nièce.

Aussi se défendit-il mal contre les attaques persévérantes d'Isabelle. Elle semblait prévoir ses objections, lui ruinait ses arguments à peine formés. Aux yeux de M<sup>me</sup> de Rochefort, la question des vêtements — et Colbert avait déjà arrangé cela avec Marguerite — était des plus mesquines.

— Des robes, des jupes, des rotondes et des rubans, eh ! monsieur mon ami, j'en ai



de pleins coffres. Mon mari est très bon pour moi et me gâte, à Bourges comme à Paris, en me donnant ce qui se fait de plus beau. J'en suis excédée. Tenez, ce matin même, un messenger m'apporta ici deux bahuts bourrés de ces babioles. À cette heure, Marguerite les dénombre avec sa fidèle Colbert. Et cette chambrière est si adroite qu'entre ses mains toute cette friperie reprendra l'aspect du neuf.

Le baron grommela, mécontent, des paroles indistinctes. Cela lui déplaisait. Sa fierté ombrageuse souffrait de ces aumônes déguisées. Mais personne ne le soutenait. M<sup>me</sup> de Primelles, qui ne se montrait point, à son ordinaire, avait laissé sa fille libre d'aller avec son oncle à Bourges. Toutes les femmes décidément prenaient parti contre lui. Il consulta Catherine de Lépinère, rencontrée au cours d'une promenade matinale. Depuis la battue aux loups où il s'était entretenu avec elle, le baron avait gardé bon souvenir de la demoiselle. Elle l'avait séduit par sa franchise, son naturel et sa fierté ingénue. M<sup>me</sup> de Lépinère répondit à M. Le Bouteiller qu'allant elle-même au bal de Bourges elle ne pouvait trouver mauvais que sa nièce y allât. « Je la reverrai avec plaisir. Depuis le couvent de Bourges où nous fûmes élevées côte à côte, je ne lui ai plus parlé. » Et elle s'appesantit sur les tristesses de ces haines de famille, ébaucha un éloge de Florimond, se réjouit des dispositions pacifiques du baron et insista sur le plaisir qu'elle aurait de danser avec lui : « Car je veux vous avoir pour danseur. Ne me refusez pas ! »

Cet aimable badinage prouva au vieux gentilhomme qu'il n'avait d'aide à attendre de personne. Et, bien plus, M<sup>me</sup> de Saint-Aubin arriva prêter renfort à tous les jupons ligüés contre l'oncle.

Fermement décidée à gagner ses mille écus sur la Drapière, elle accusa M. Le Bouteiller, en particulier, de se dérober à la réconciliation que cherchait Florimond, et publiquement de s'affirmer tuteur morose et ennemi des aimables passe-temps de la jeunesse. « Quant à Marguerite, on l'emmènerait d'autorité, voilà tout ! Il ferait beau voir que M. Le Bouteiller refusât la conduite de sa petite-nièce à Antoinette de Saint-Aubin ! Des robes, des affiquets ?... Mais j'en ai à revendre ! Et pourquoi nous empêcher, s'il vous plaît, M<sup>me</sup> de Rochefort et moi, d'obliger notre chère Marguerite d'un peu de notre superflu ? Et, d'abord, c'étaient là histoires de dames qui ne le regardaient pas ! »

Mal armé contre ces jolies femmes qui ne lui ménageaient pas les caresses et l'attaquaient obstinément et gentiment à grand renfort de chambrières, craignant d'être pris pour un tyran domestique, secrètement flatté par les attentions dont se

montraient prodigues et les unes et les autres, couvert par l'approbation de M<sup>me</sup> de Primelles, le baron se rendit. Il se rendit surtout parce que sa petite-nièce Marguerite l'avait embrassé et prié si tendrement que son cœur, sans force contre toute tentative affectueuse, avait battu la chamade aux premières douces paroles de cette enfant qu'il aimait d'une affection timide et inquiète :

— Allons !... Allons ! Vous êtes des folles, cela ne fait pas de doute, aussi vrai que je suis un vieux fou ! Et j'ouvrirai sans doute le bal avec vous, Antoinette de Saint-Aubin ? A moins que cette gloire ne vous soit disputée par Isabelle de Rochefort ?... Vous aurez là un beau galant pour marquer le pas à la gaillarde !

Et le baron de Mordicourt, saisissant les deux fines tailles, esquissa un pas à la vieille mode. Tout le monde battit des mains, les chambrières comme les dames. M<sup>me</sup> de Saint-Aubin sauta au cou du baron.

— Vous êtes le meilleur des hommes !

— Et l'on veut vous embrasser !... Non, Antoinette... je suis jalouse, moi d'abord !

Mais un qui ne voulait pas qu'on l'embrassât ni qu'on parlât de l'emmener au bal, c'était Louis-Antoine de Primelles. Il se cacha, comme à son ordinaire, dans la garenne de Tonlieu, où, le menton sur les paumes, les coudes à terre, il écoutait, couché à plat ventre dans l'herbe, les conseils ou les reproches de son amie Catherine. C'était Catherine qui lui avait défendu d'aller à l'assemblée de Bourges, dont, d'ailleurs, il ne se souciait pas. Catherine irait, elle, et lui raconterait tout par le menu.

Si M<sup>me</sup> de Chazeron ne mourut pas du chaud mal, c'est qu'il y a des grâces d'état pour les dames dont l'organisation d'un bal accapare et toutes les heures et tous les moyens pendant une semaine ou deux. Soigneuse et regardante, elle fit passer le balai et la brosse dans les moindres recoins, lessiver, cirer les parquets, épousseter jusqu'aux corniches, battre les rideaux, sans compter le reste. Plus d'une famille de souris et de rats qui vivait en paix depuis des années derrière les lambris ou dans les retraites obscures des placards fut pour longtemps troublée dans ses joies domestiques. Les mites déménagèrent. On eût dit d'une nouvelle fuite des dieux quand ils durent abandonner l'Olympe, empruntant les espèces des ratepenades, des fourmis et des araignées. M<sup>me</sup> de Chazeron, quand elle eut place nette, emprunta des tapisseries flamandes chez l'un, des chaises et des fauteuils chez l'autre. Elle se querella avec M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin pour les violons. Celle-ci trouvait que c'était assez de huit, avec les hautbois et la basse, quand M<sup>me</sup> de Chazeron en exigeait quinze, sans préjudice des flûtes et des violes de gambe. Des vieilles femmes jalouses intriguèrent pour empêcher

le célèbre Taraux Lelicheux, le musicien le plus réputé de Bourges, de diriger cet orchestre. Leur cabale fut déjouée, et M<sup>me</sup> de Chazeron, désormais sûre d'elle-même, requit de l'argenterie dans cinq familles et des vieux serviteurs de tout repos pour y avoir l'œil, tant il est rare que dans les plus brillantes assemblées ne se glisse quelque fallacieux filou ! Au bal offert par la présidente Maloison, n'avait-on pas surpris un chevalier de Malte glissant trois couverts d'argent dans ses chausses ? Enfin M<sup>me</sup> de Chazeron se coucha exténuée la veille du bal, auquel elle ne put assister, clouée dans son lit par une courbature compliquée de fièvre. La marquise de Bannes, aux premières nouvelles d'un mal si soudain, était accourue à Bourges. Elle s'assit au chevet de sa tante et jura que ses mains seules lui présenteraient tisanes et électuaires. Maroie Lenatier et Nicole Deleuze, courant parmi les gens de service, entretenaient la malade et sa garde de renseignements, minute par minute.

D'après les nouvelles ainsi reçues, M<sup>me</sup> de Chazeron jugea que sa fête méritait d'être comptée parmi les plus notoires et de Bourges et de tout le Berry. M. le prince y avait paru en personne, et M<sup>me</sup> de la Châtre aussi. Leurs officiers avaient dansé. Quand elle sut que le prince de Condé avait promené dans sa grande chambre sa figure de hareng sauret, la bonne dame leva les yeux vers le ciel de son lit, joignit les mains sur sa couverture soigneusement ramenée par Julie, et murmura : « Non, c'est trop !... Je ne méritais pas autant !... Non ! Non ! »

Florimond ne se nourrissait pas de réflexions aussi modestes quand il parut dans le bal. Il entra comme un dieu qui s'abaisse jusqu'à descendre parmi les mortelles, car il ne saluait que les femmes. Et, à le voir s'avancer hautain, avantageux et superbe, on songeait, malgré soi, — autrement c'eût été jalousie, — à un coq doré, crêté, ergoté, qui parcourt despotiquement le poulailler, son domaine.

Depuis huit jours, il avait obtenu une commission de lieutenant aux gardes, et le manteau d'écarlate galonné, brodé, pasquillé à rangées d'or, ajoutait à la richesse de ses habits et les rehaussait au prestige attaché à la profession des armes.

— C'est étonnant, dit M. de Montenay à M. de Mauny d'Anrieux, comme le gaillard ressemble à ce Buckingham qui vint naguère en ambassadeur à Paris, où il écrasa les plus braves de son luxe et de sa prodigalité quasi barbares ! Et n'eût-il pas l'effronterie de lever les yeux sur la jeune reine ? La fin de ce méchant Anglais ne fut pas heureuse. Je souhaite que ce Florimond arrogant et médiocre n'ait pas un meilleur destin, dussé-je y aider pour ma part !

— Ses manières, mon cher Montenay, ne me reviennent pas plus qu'à vous. Mais

les causes de son succès ne lui sont point personnelles. Les femmes se décident pour des raisons tout à la fois vagues et précises qui ne sont heureusement pas les nôtres, quoique, à vrai dire, la sagesse n'y intervienne pas. Croyez-moi, la droiture et la franchise dont nous abusons vous et moi, soit dit entre nous, ne sont pas des marchandises qui plaisent aux dames. Elles s'attachent au succès sans en rechercher les causes. Seuls les résultats sont pour les intéresser. Plus un bellâtre, de l'espèce de cet odieux Florimond, se trouve chargé de crimes amoureux, plus il plaît au sexe enchanteur. Qu'on sache que le galant a causé le déshonneur et la ruine de quelque douze familles, les dames et les demoiselles s'en émeuvent, toutes prêtes à s'offrir en holocauste sur l'autel de l'amour. Le monde est ainsi fait. Ni vous ni moi ne le changerons.

Ainsi les deux amoureux platoniques de Marguerite de Primelles échangeaient leurs rancœurs et leurs regrets sans en dénoncer plus explicitement les motifs. Et M<sup>me</sup> de Primelles, qui ne songeait guère à eux, n'avait d'yeux que pour l'Incomparable Florimond. Le luxe extravagant de ses vêtements, les rangs de perles qui se croisaient en sautoir sur le pourpoint et se tordaient autour des taillades, les boutons en pierreries de ses manches déchiquetées, les dentelles de son col et de ses manchettes, tout cela n'était, au regard de la jeune fille fascinée, que la continuation logique de sa personne, aussi bien que ses merveilleux cheveux blonds, avec leur moustache enfilée dans une turquoise, aussi bien que ses yeux impérieux et doux, aussi bien que son air à la fois léger, nonchalant et résolu.

Dans sa robe de taffetas colombin agrémentée de velours gris de rat, doublée de damas fleur de seigle, Marguerite de Primelles, sans bijoux, bracelets ni colliers, semblait une délicate fleur des champs oubliée dans une plate-bande parmi les roses, les pivoines et les tulipes. Autour d'elle, un essaim de femmes magnifiquement vêtues caquetaient, livraient aux hommes non moins richement couverts les assauts de la coquetterie permise, avec cette audace impudente et tranquille qui fait le charme de ces assemblées, où seule la retenue du geste indique qu'on ne s'est pas fourvoyé dans un mauvais lieu. Modeste et troublée, oubliée sur son pliant, personne ne remarquait Marguerite. L'oncle Mordicourt, vêtu à l'antique avec ses chausses à la suisse de lucquoise puce et son pourpoint busqué en fleuret pain bis, à manches de velours isabelle tracées d'argent, debout au coin de la haute cheminée, causait de l'affaire des Ponts-de-Cé avec d'autres vieux gentilshommes, portant, comme lui, des collerettes en façon de meules.

Marguerite de Primelles, bien que personne ne parût s'en occuper dans la foule

empanachée qui se pressait de plus en plus dense et laissait bien juste la place utile aux danseurs, se trouvait cependant soumise à la surveillance de quatre personnes, qui, indifférentes et distraites en apparence, ne la perdaient point de vue. Tandis qu'éblouie par l'éclat des deux cents bougies dont les feux valaient ceux du jour elle regardait son Florimond de bien loin, lui, entouré autant que M. le prince l'avait été pendant sa courte apparition, la couvait de ses yeux caressants et joyeux, par-dessus les épaules nues et les têtes bouclées par l'artifice du fer.

Du coin où ils s'étaient réfugiés, tels deux philosophes assistant à un banquet de débauchés dans la Rome antique, M. de Montenay et son ami, M. de Mauny d'Anrieux, examinaient avec un pareil intérêt cette Marguerite pour laquelle chacun d'eux se fût lancé dans des entreprises fantastiques et rares. Et, enfin, M<sup>lle</sup> Catherine de Lépinrière, assise auprès de la marquise de Creulles, dont les vastes jupes de brocatelle minime et de satin ondé couleur inde s'épanouissaient de manière à cacher aux trois quarts la belle-fille du marquis de Bannes, lorgnait du coin de l'œil son ancienne amie de couvent. Si M<sup>me</sup> de Creulles et ses jupes cachaient Catherine aux trois quarts, le dernier quart disparaissait sous la robe souci de M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin. Et M<sup>lle</sup> Catherine, habillée de velours pastel, ne montrait guère que sa mine rieuse, éveillée, mal coiffée, mais attentive et résolue comme toujours. Rien ne lui échappait des œillades amoureuses dont Florimond foudroyait Marguerite fascinée.

Elle la vit pâlir affreusement et se rejeter en arrière, défaillante, quand Florimond reçut avec une condescendante bonne grâce le bouquet d'une dame qui l'engageait à danser. Au vrai, il y avait quatre bouquets, et quatre dames qui s'offrirent d'un même temps. Mais, plus ardente au succès que ses rivales, Isabelle de Rochefort réussit la première à placer son piquet de fleurs. Elle le poussa aux mains de Florimond d'une telle vivacité et d'une telle force que les trois autres nymphes, écartées, distancées, indignées, laissèrent échapper un même cri : « Oh ! madame ! » La belle comtesse d'Alloigny en perdit, de dépit, cette sévère sérénité de ses traits qui faisait d'elle une autre Minerve. Foudroyant d'un regard aussi noir que ses fins cheveux descendant en cent boucles calamistrées sur le haut col en entonnoir qui cachait ses épaules de marbre Rochefort la triomphante, elle regagna sa place. Muette et tremblante, se mordant les lèvres, elle jeta son bouquet à un jeune gentilhomme qui en faillit mourir de joie. Et, comme Diane d'Alloigny avait son tabouret placé devant le pliant de Catherine de Lépinrière, celle-ci disparut complètement.

Moins maîtresse de soi que la plus belle entre les protestantes du Berry, M<sup>me</sup> de Saint-Aubin, secouant sa crinière parfumée, couleur de tan, couronnée d'une aigrette, dit à mi-voix : « Voyez l'effrontée ! » et s'abandonna aux fades galanteries d'un officier du prince, qui s'empara de son bouquet. Et Henriette de Puyferrand, aux cheveux blond cendré, ébouriffés avec art, décolletée assez bas pour qu'on ne perdit rien des perfections de sa gorge, s'oublia jusqu'à tirer la langue quand la comtesse de Rochefort, plus fière qu'une reine des Amazones, s'avança, au poing de Florimond, dans le grand espace libre réservé au milieu de la pièce pour la panadelle.

Cette danse convenait bien à ce couple. L'orgueil, la vanité, l'insolence du paon quand il étale à bon escient les émaux de sa roue au grand soleil, appartenaient également à l'Incomparable Florimond et à l'irréprochable Isabelle de Rochefort.

De celle-ci la face pâle, à peine avivée par une pointe de rouge aux pommettes, les yeux brillants, le sourire contenu, les sourcils portés hauts, la sveltesse de la taille, l'aisance souple et fière des gestes, s'harmonisaient avec la robe sévère de satin noir, de velours noir, ouverte sur la cotte de toile d'or noir, avec les bijoux de jais et les plumes noires de la coiffure. Tout ce noir faisait valoir la blancheur de la peau fine que le large décolletage carré découvrait mate ainsi que les pétales des fleurs d'un arbre printanier. Isabelle de Rochefort, malgré sa chevelure soyeuse et légère avec chacune de ses boucles terminée par une pampille d'argent noir, malgré ses yeux veloutés, malgré son charmant visage, avait quelque chose de vipérin ; et cela tenait autant à la flamme voilée de ses profondes prunelles qu'à la qualité de son sourire, où les lèvres vermeilles, très minces, avaient moins de part que les dents. Elle dansait à pas menus et traînés, semblait glisser sur le parquet luisant, qui reflétait son image, ainsi qu'une jolie poupée montée sur des roulettes, sans que ses traits remuassent, sans que son buste accompagnât le mouvement de la danse que scandait seul un imperceptible balancement de ses bras, au cours des changements de main.

Aussi éclatant qu'un ostensor, Florimond, doré, argenté, brodé des larges bouffettes de ses souliers carrés jusqu'à son feutre emplumé plus vaste qu'un parasol et dont les pennes d'un démesuré panache ondulaient sous les bougies des lustres, se dressait comme une protestation vivante contre les édits et règlements sur les superfluités des habits. Il exécutait ses pas avec une telle noblesse que l'assemblée tout entière ne s'intéressait plus qu'à lui. Henriette de Puyferrand en jaunissait de dépit, malgré les compliments de M. Aimeri d'Olivier, attaché à sa plaisante personne, ainsi qu'une brune sangsue l'est au baigneur imprudent qui s'ébat dans un marécage. M. Aimeri

récitait à la belle des vers qu'il donnait comme de son cru, car le plagiat comptait parmi ses plus habituelles ressources :

*Si l'amour quelque part bâtit son paradis,  
C'est où l'on fait ballet. On y voit face d'anges  
Au lieu d'astres . . . . .*

M<sup>me</sup> de Puyferrand n'écoutait pas, car la poésie était en tout incapable de combattre la jalousie qui habitait son cœur :

— Taisez-vous ! dit-elle à M. Aimeri, vous m'empêchez de suivre la danse... Il est vraiment malheureux qu'une maladroite aussi réputée que cette Rochefort accapare cet unique danseur qu'est votre maître, le baron de Chézal-Benoît.

— Ah ! madame, que vous parlez bien ! Je n'ai pas mieux dit dans cette petite pièce que je veux vous réciter sans tarder :

*Aux sons des violons qui donnent la cadence,  
L'œil observe attentif celle qui le mieux danse...*

— Certes, monsieur Aimeri, celle qui danse le mieux n'est pas Isabelle de Rochefort. Regardez-la !... Quelle chipie, tout d'une pièce, et avec un mauvais regard !...

M. Aimeri, arrondissant son geste, la bouche en cul de poule, continuait :

*Avecque plus de grâce, ou celle qui fait mal.*

— Si vous avez voulu parler de Rochefort, ce dernier trait la peint mieux que tout autre. Monsieur Aimeri, vous êtes un maître homme, et je veux que vous me traciez un portrait de cette sotte, et de votre meilleure encre. Je saurai payer...

Non loin de ce couple où la poésie se mettait à la solde de la vengeance, M<sup>me</sup> d'Alloigny épanchait sa bile dans le sein de M<sup>me</sup> de Creulles vers qui elle s'était retournée, opposant avec insolence le dos de sa chaise à Florimond et à sa danseuse.

Personne ne faisait attention à la pauvre Marguerite. Éblouie par les grâces cavalières de Florimond, elle demeurait là, faible d'émotion, aux côtés de Catherine de Lépinère, dont elle s'était rapprochée, pour se sentir moins seule, au moment où l'on avait dégagé le milieu du salon pour la panadelle.

— Vraiment, madame, disait Diane d'Alloigny, l'on n'a pas idée d'une pareille audace ! Cette Rochefort mériterait d'être fouettée... S'afficher ainsi avec un homme qui, au su de tous, est son amant !...

Catherine vit Marguerite pâlir et tressaillir légèrement en portant sa main à sa poitrine comme si elle s'était senti frapper. M<sup>me</sup> d'Alloigny, emportée par son dépit, n'arrêtait pas d'accuser Isabelle :

— Oui, madame, elle nous a repoussées pour l'engager à la danse, et d'une telle force que l'envie me tenait de la battre... Quelle effrontée !...

— Mon Dieu, répondit M<sup>me</sup> de Creulles, je ne prétends pas, ma chère, défendre Rochefort. Elle me déplait. Votre attaque m'apparaît cependant injuste. La vie d'Isabelle est nette de faute. Chacun ici connaît sa vertu. Et, si Florimond était son amant, je serais des premières à le savoir, car on me met au courant de tout. M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin m'en est garante, tout cela n'est qu'inventions et mensonges.

Les couleurs revinrent aux joues de Marguerite. Elle jeta un coup d'œil reconnaissant à M<sup>me</sup> de Creulles, et Catherine commença de soupçonner la vérité :

« Sainte Mère de Dieu, songea-t-elle, Marguerite est amoureuse de Florimond ! Celui-ci cherche à la séduire, sans doute. Non content de préparer le meurtre du frère, poursuivrait-il le déshonneur de la sœur ? Hélas ! une aussi méchante action est en tout digne de son caractère. Mais je veillerai... Eh bien, voilà tout, cela m'en fera deux à protéger ! »

Assise à l'autre bout de la salle, parmi les dames de la magistrature, M<sup>me</sup> Godefroy Harant se débattait sous les morsures de la jalousie et de l'envie. Elle aussi avait tenté d'engager Florimond pour la danse en lui présentant son bouquet. Coudoyée, foulée, bousculée par les quatre belles de Bourges et leur suite, la blonde Jeanne de la Pelice s'était vue repoussée, rejetée dans la foule, sans même avoir pu attirer l'attention de son amant.

Et pourtant quelle persévérance dans l'intrigue ! quelle patience à supporter les avanies ! quelle souplesse, quelle opiniâtreté, quelle variété de moyens n'avait-elle pas déployées pour se faire inviter à ce bal, où, derrière elle, les nobles de robe s'étaient glissées en foule ! Personne, d'abord, ne voulait d'elle. Décriée à cause de sa liaison un peu trop notoire avec Florimond, elle supportait, tout comme Julie la Drapière, le poids de la haine et du mépris de la noblesse de Bourges. En dépit de sa naissance, on ne l'appelait jamais que « Mademoiselle Harant ». La marquise de Bannes, quoiqu'elle n'aimât nullement la dame, qui ne faisait pas, à ses yeux, assez honneur à son fils, la



ménageait pour diverses raisons. La principale était dans la nécessité de se conserver des appuis auprès des juges. Car, ignorant tout des dispositions testamentaires du marquis, Julie craignait, si celui-ci mourait à l'étranger, d'être dépouillée par la famille. Elle connaissait trop bien Florimond pour attendre de lui une intervention favorable. Et, d'ailleurs, son fils lui-même serait peut-être victime de parents avides qui n'hésiteraient pas à attaquer une légitimation que certains avaient jugée un peu bien précipitée.

M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin, qui cherchait à se concilier, par tous les moyens, les magistrats, suivant en cela la pratique des gens dont les affaires sont louches, avait soutenu Julie et Isabelle de Rochefort, que l'impitoyable Drapière obligeait de marcher dans ses voies. Il fut donc décidé que l'on convierait la noblesse de robe à l'assemblée du 20 juin. On aurait ainsi un coin sombre qui rehausserait les claires splendeurs de la belle noblesse. Les robes et les soutanelles de satin noir donneraient à la fête un caractère sérieux et honorable qui n'en pourrait qu'augmenter l'éclat.

Aussi, quand on sut que les parlementaires amis de ces dames viendraient à l'assemblée, M<sup>me</sup> de Saint-Aubin et sa coterie, pour ne pas demeurer en reste, invitèrent de leur côté tout ce qu'elles avaient de relations dans la robe. Les présidentes et les conseillères se crurent obligées de paraître à leur avantage dans un bal où les femmes de la grande noblesse devaient rivaliser de luxe. Narguant les édits que leurs maris promulguaient sans sourire, toutes ces robines étalèrent des traînes de brocart, de damas, de drap d'or, des rotondes brodées en rosaces, des cols monumentaux et des manchettes en dentelles plus ténues que toile d'araignée. Telle se pomponna d'aigrettes de prix, telle autre de bijoux rares à faire pâlir d'envie les duchesses. C'est à peine si Florimond, qui avait vidé pour la circonstance et les écrins de sa mère et ceux de Nicole Deleuze, pouvait soutenir la comparaison avec ses rangs de perles, ses boutons de pierreries, ses bagues et ses chaînes de cou.

Quand il dansa avec la comtesse de Rochefort, M<sup>me</sup> Godefroy Harant se retint à quatre pour ne pas pleurer de colère. Mais, redoutant la malveillance de l'entourage qui épiait avec une joie féroce les moindres signes de son chagrin, elle se composa un visage riant et badin et eut ce courage de chanter les éloges de la comtesse de Rochefort et de critiquer la façon de danser de Florimond. Avec une coquetterie savamment dosée qui envira sa dupe, elle donna son bouquet à un officier novice en lui confiant que leur prochaine danse vaudrait bien celle de ces deux orgueilleux plus semblables à des figures de cire qu'à de bons chrétiens. Elle abandonna négligemment sa main au jeune homme, qui conçut aussitôt les plus flatteurs espoirs à la vue de cette blonde

encore si belle, tant élégante, et que jusque-là il n'avait rencontrée qu'en carrosse et toujours masquée.

Et les voisines de Jeanne de la Pelice, épouse du conseiller Godefroy Harant, conçurent une grande joie à l'idée que cette arrogante conseillère, tout à la fois sucrée et pointue, ne tarderait pas à leur fournir de nouveaux sujets de scandale.

Les violons cependant grinçaient, les hautbois pleuraient, la basse ne cessait point de ronfler. Les danses succédaient aux danses, les courantes aux gaillardes, les pavaues aux sarabandes, les figurées aux branles. Et toujours de nouveaux invités envahissaient la salle. Dans l'escalier c'était un va-et-vient continu entre ceux qui arrivaient et ceux qui partaient ; on montait, on descendait, on dansait jusque sur les paliers, jusque sur les marches. Les degrés du perron servaient de table de jeu à la valetaille. Les traînes des robes balayaient les cartes et les enjeux. Tel drôle accroupi criait un « Quinola ! » et tombait aussitôt en avant poussé par un valet de pied criant plus haut encore : « Place aux gens de M<sup>me</sup> de Peyraffet ! » La cour de l'hôtel était une autre salle de bal en plein air, et la rue, éclairée comme en plein jour par tous les flambeaux de poing passés aux anneaux de la façade, continuait la fête. L'on menait des branles et des bourrées au son des cornemuses et des vielles. Juchés sur les bornes ou sur des tonneaux, les ménestriers s'évertuaient, puis qu'étaient en tendant leur chapeau où pleuvaient les liards. Pages, laquais, cochers, porteurs de chaises, chambrières et petites servantes sautaient à l'envi, disloquant tout juste leurs groupes serrés au passage d'un cavalier ou d'un carrosse. Attachées à toutes les ferrures de la façade, car depuis longtemps il n'y avait plus dans la cour place pour une mule, les bêtes ruaient, s'ébrouaient au milieu de la foule affairée à ses plaisirs, où s'empressaient les servantes des tavernes voisines avec des brocs de vin, des pots d'hypocras, des tranches de jambon et des pains en couronne passés au bras.

Depuis le pain bénit de M<sup>me</sup> de Saint-Aubin, les rues des Arènes et de Suez n'avaient vu pareille affluence de populaire. Et Marion, la Hollandaise venue de la guerre, à califourchon sur sa jument souris, attendait, suivant son habitude, M<sup>me</sup> de Mauny d'Anrieux, dont elle gardait le cheval enrêné derrière le carrosse de M<sup>me</sup> de Montenay. Et chacun admirait, sans oser l'approcher, autant par crainte du maître que du fouet à la polonaise, cette superbe femme blonde et fraîche, fière et paisible sous ses habits d'homme galonnés, récamés des bordures aux tailles, or sur bleu, avec l'épée wallonne au côté, les bottes à la croate, et le col de point coupé, large et rond par derrière, droit par devant en façon de pelle, et sur quoi roulaient les écheveaux épais de sa crinière couleur de miel, rattachés chacun par une cocarde noire à ferrets d'acier

bleu. Du haut de sa selle en velours, Marion regardait le bal forain sans y prendre part, et jouissait de l'admiration et de la considération publiques.

Quand Florimond quitta le bal, son carrosse eut peine à se frayer un chemin à travers ce peuple. La guirlande interminable d'un branle s'égrenait encore dans la rue des Arènes alors que sa tête décrivait des cercles sur la place des Jacobins. A l'horizon montait la pâle lumière du jour, blafarde, couleur d'étain, avec des stries cuivrées, misérable devant les feux rouges et orangés des flambeaux et des torches.

Florimond s'entretenait avec M. Aimeri d'Olivier sur la banquette du fond. En avant, MM. de Tourouvre et de la Butière sommeillaient, de telle sorte que ni les uns ni les autres ne virent la lingère Madelon qui guettait son amant, perdue dans cette multitude en délire. Enveloppée dans un long manteau, masquée comme une dame, appuyée au bras de la Macette pareillement emmitouffée, la lingère s'était glissée là sous la protection de deux laquais armés qui s'étaient faits forts de la mener jusqu'à leur maître. Mais Madeleine Brossin, dite Madelon, en fut pour ses frais ; car la voiture passa avec ses pages porteurs de flambeaux, sans que Florimond favorisât même d'un regard les deux commères, dont la plus jeune, ayant mis son touret de nez à la main, montrait son rose minois à découvert. Des préoccupations plus hautes tenaient le fils de la Drapière. Il recevait des compliments de son poète pour l'habileté supérieure dont il avait fourni des preuves pendant le bal. Aucune occasion n'avait été perdue. De toutes, Florimond avait profité avec une extraordinaire finesse. Par des galantries savamment espacées, il avait tour à tour désespéré et ravi les quatre belles de Bourges, donné satisfaction à la jalouse Jeanne de la Pelice en l'engageant une fois à danser : « Si je vous courtais davantage, ce serait déchaîner la calomnie, pour le plaisir. » Enfin, il avait réussi à remettre entre les mains de M<sup>lle</sup> de Primelles un message amoureux, œuvre de M. Aimeri d'Olivier.

Florimond, après avoir flatté, empaumé le vieux baron de Mordicourt par des compliments frappés au coin de la parfaite sincérité, s'était évertué à le toucher. Avec des pleurs dans la voix, — et son émotion n'échappa point aux antiques amis qui se tenaient aux côtés de ce représentant du passé, — il avait ouvert son cœur : « Hélas ! monsieur, quelle position malheureuse est la mienne ! Mon désir est de rendre un public hommage à votre nièce et de lui témoigner toute ma respectueuse bonne volonté. Mais, hélas ! la fatalité, qui se complait à diviser nos deux familles, me défend de l'aborder et de la prier pour danser ! »

Longtemps, Florimond, encouragé par les murmures approbateurs des vieux

gentilshommes, avait continué sur ce ton. C'était à tirer les larmes des yeux : « Qu'attendaient les Maréchaux pour arranger tout cela ? Bannes et Primelles ne pouvaient demeurer éternellement ennemis !... Que diable ! On parlerait à M. le Prince, et on s'adresserait même plus haut !... Pourquoi ne pas aller jusqu'au roi, en cas de besoin ? Le marquis de Bannes, à tout prendre, ne pouvait rester éternellement exilé. » Florimond craignit un instant d'avoir dépassé le but. Personne ne désirait moins que lui le retour du marquis son père. Heureusement que le baron de Mordicourt ramena l'entretien sur un autre terrain. Se croyant obligé à consoler ce jeune seigneur dont la délicatesse valait la franchise, il lui promit de s'employer à cimenter une paix après laquelle il soupirait plus que personne. Et Florimond l'avait laissé dans l'enchantement, pour s'occuper de cette Marguerite que l'impitoyable destin lui défendait d'engager pour la danse.

Il sut saisir le moment utile. Quand les dames passèrent de la salle du bal dans la chambre où l'on servait la collation, il se précipita, flanqué par La Butière et Tourouvre, de manière à couper la file juste à hauteur de M<sup>lle</sup> de Primelles, dont le chaperon était M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin. Séparée des femmes qui suivaient par les deux gentilshommes formant digue contre le courant, Marguerite sentit Florimond à ses côtés. Tout en lui glissant avec une impérieuse douceur le billet plié et replié jusqu'à ne pas dépasser les dimensions d'un grain de sucre, il lui avait murmuré à l'oreille : « Prenez et lisez pour l'amour de moi !... Mon sort est lié au vôtre. Vous êtes reine et maîtresse de mes destinées. Un mot de vous, et j'abandonne tout !... » Il ne put ou plutôt n'en voulut pas dire davantage ; la foule, lâchée par ses deux braves qui s'écartèrent en se doublant, sur un signe de lui, sépara Florimond de la jeune fille. Serrant vivement dans son gant ce papier qui la caressait et la brûlait, Marguerite eut bien juste la force de gagner la table de la collation. Une chaise vide se présenta de fortune ; elle s'y assit, tremblante ; ses jambes refusaient de la porter, et elle ne se douta pas que Catherine de Lépinère lui avait poussé ce siège pour qu'elle ne tombât point de son haut sur le plancher.

Car, lorsqu'il racontait à Aimeri le merveilleux succès de son entreprise, Florimond était loin de compte avec la belle-fille de son père.

— Oui, mon cher Aimeri, tu peux m'en croire ! Je lui ai filé mon billet avec une telle adresse — on a l'habitude ou on ne l'a pas, que diable ! — que tous ces gens n'y ont vu que du feu. J'observais la demoiselle tout en lui chuchotant à l'oreille les galantries nécessaires. Je la vis pâlir, palpiter ; encore un peu, elle se pâmait en plein couloir...

Va, Aimeri, elle est à moi, la belle Marguerite, elle est mon bien, ma chose !... Ou, si tu préfères, la reine de mon cœur !... Au reste, je me sens du goût pour cette beauté rustique, et, à tout considérer, comme maîtresse elle en vaudra bien une autre. Le difficile maintenant sera de l'attirer hors de son nid à rats... Je l'enlèverai, Aimeri, nous l'enlèverons, homme de génie !... Rien ne nous est impossible !... Et après ?... Après ? Vogue la galère !

M. Aimeri secoua la tête, et Florimond put croire que c'était d'admiration. Ce mot de galère sonnait toujours mal aux oreilles du poète entretenu : « Tu en feras tant, pensait-il, qu'elle voguera, en effet, la galère. Et tu seras dedans, occupé à la vogue pour le service du roi ! » Et il demanda à Florimond, tout en le louant pour son audace et sa prudence :

— Êtes-vous bien sûr que personne ne vous a vu remettre votre lettre à la demoiselle ?

— Sûr, Aimeri, absolument sûr !... Voyons, réfléchis un peu ! Comment veux-tu que dans ce couloir, assez étroit pour que deux personnes puissent bien juste y passer de front, l'on ait pu me voir par-dessus les épaules de Tourouvre et de la Butière, qui sont au moins aussi grands que moi ?

— Mais, mon cher enfant, si l'on n'a pu voir par-dessus les épaules de ces braves, l'on a pu très bien voir par-dessous. N'y avait-il personne derrière eux ?

— Aimeri, tu broies toujours du noir ! Le couloir était d'ailleurs un peu obscur, et l'on s'y bousculait si gentiment qu'on ne savait qui vous coudoyait, vous précédait ou vous suivait. Finis-en donc avec ces craintes chimériques et ne pense plus qu'à notre grand dessein. Je ne veux pas que deux semaines passent avant que je n'aie enlevé la belle Marguerite à la barbe de son oncle... Et ce sera bien joué. Je la prendrai comme gage de réconciliation !

Les soupçons de M. Aimeri d'Olivier n'avaient rien de chimérique. Catherine de Lépinère, attentive à surveiller Marguerite de Primelles, avait vu Florimond lui passer son billet parmi les vastes plis de la robe en damas orange de M<sup>me</sup> de Saint-Agoulin.

## CHAPITRE X

Comme tous les enfants qui ne prennent conseil que d'eux-mêmes, Marguerite de Primelles devait se laisser porter aux plus folles résolutions. Cette jeune fille de dix-sept ans, aveuglée par un amour de roman à l'âge où la plupart des filles de son état avaient depuis trois ou quatre années contracté mariage, se livra corps et biens au séducteur pervers qui prenait son honneur pour jouet. Quand elle eut commencé d'entretenir avec Florimond une correspondance où M. Aimeri d'Olivier dépensait sa meilleure encre sous la signature pastorale de Tircis, Marguerite, qui s'y appelait Astrée, ne respira plus que pour son berger. Tout disparut : famille, dignité, devoirs. Elle ne pensa plus qu'à ce Florimond par qui elle avait commencé de vivre. Elle ne lui cacha pas son ferme propos de s'unir à lui pour jamais. Puisque les préjugés brutaux et grossiers les séparaient, puisqu'il était impossible que la fille du baron de Primelles épousât publiquement le fils du marquis de Bannes, elle se marierait avec lui secrètement.

Était-ce leur faute, après tout, si le père de Florimond avait tué le père de Marguerite ? Et faudrait-il que leur vie fût à jamais gâtée par les crimes ou les malheurs de leurs proches ? Mille fois non ! Marguerite de Primelles n'était point de ces âmes vulgaires promptes à se plier aux règles imposées par la prudence humaine. Elle se tenait pour une de ces natures d'exception qui ne sont point justiciables du tribunal de la médiocrité. Aux grandes pensées doivent succéder les grandes actions : elle avouerait son amour pour Florimond aux quatre vents du ciel ; elle suivrait l'élue de son cœur où il la voudrait conduire. Elle s'en remettrait à lui de la protéger, et elle régnerait en

souveraine tendrement et despotiquement sur son cœur.

C'est pourquoi Marguerite de Primelles entra dans les projets de Florimond avec une facilité qui ne laissa pas d'étonner un peu celui-ci. Mais cet étonnement fut éphémère, tant l'incomparable fils de Julie nourrissait de confiance dans le pouvoir de sa personne. Incapable de comprendre que son succès était moins dû à sa propre qualité qu'aux circonstances, il se fit honneur d'une aventure misérable où tout galant de quelque expérience eût été capable d'entraîner la fille intraitable et bornée, à l'esprit faussé par des lectures prises au pied de la lettre, qu'était M<sup>lle</sup> de Primelles. L'isolement, l'oisiveté, la vanité, l'activité sans objet d'un esprit condamné à tourner ainsi qu'une meule à vide, avaient à tout jamais faussé cette intelligence médiocre dont les barrières étaient irrévocablement tracées par une obstination sauvage.

Florimond, d'ailleurs, en s'attachant à perdre M<sup>lle</sup> de Primelles, suivait moins les projets de vengeance de sa mère que les inspirations d'un caprice. Quand il se décida à enlever Marguerite, il en était aux trois quarts amoureux. Et c'est de quoi se réjouissait M. Aimeri d'Olivier, qui, suivant avec son génie discipliné et étroit les instructions de la marquise, trouvait dans cette ardeur une garantie de la réussite de ses desseins. Chargé de composer les épîtres galantes de Florimond à sa bergère, il y consumait plus d'art qu'un agent politique du cardinal ministre n'en dépensait pour rendre compte des menées d'un commissaire impérial. Et le poète entretenu, à écrire de si jolies choses, se surprenait à penser, avec amertume, que cette prose ou ces vers, signés tout bonnement par lui, n'obtiendraient jamais le prix qu'en attendait le berger Tircis, autrement dit le jeune baron de Chézel-Benoît.

M. Clément Malompret était le messager de choix qui assurait le fonctionnement régulier et secret de cette correspondance amoureuse. Chaque billet passait de ses mains dans celles de Françoise Colbert, qui le remettait à sa jeune maîtresse et renvoyait la réponse par les mêmes moyens. Et tout cela avec tant de précautions et de prudence que personne ne se doutait à Primelles de ces intrigues dont Catherine de Lépinrière elle-même ne parvenait pas à connaître la nature exacte.

Pendant des jours, elle courut par les bois et par les champs, avec son oiseau ou ses chiens, pour surveiller Florimond et surprendre quelqu'une de ses entrevues avec Marguerite. Elle perdit son temps. Depuis qu'ils communiquaient par lettres, leurs rendez-vous avaient pris fin. Et M<sup>lle</sup> de Lépinrière ne put rien connaître des projets de Florimond. Elle remarqua seulement que des corvées ne cessèrent de travailler à

remettre en état le chemin carrossable qui, ayant sa tête à la forêt des Usages, rejoignait entre Chérigny et Poireuil la route qui mène à Issoudun par la région boisée de Chézel-Benoît et de Cheurs. Ce chemin, depuis longtemps sans emploi puisqu'il commençait au château de Primelles pour entrer aussitôt dans les terres de Bannes, était retourné à la nature. La végétation l'avait recouvert. Aujourd'hui, sur une longueur de plus de deux lieues, les tenanciers du marquis s'occupaient à le rendre praticable.

Au départ de la Drapière, qui se rendit à Paris avec Nicole Deleuze, le 7 juillet, succéda bientôt celui de Florimond. Accompagné par Aimeri d'Olivier et ses fidèles La Butière et Tourouvre, sans préjudice des grands laquais, il s'était mis en route avec ses meilleurs équipages, annonçant à qui voulait l'entendre qu'il s'en allait à Paris pour y remplir les devoirs de son grade de lieutenant aux gardes. L'écuyer Piccolomini avait pris place dans la suite de la marquise. M<sup>lle</sup> de Lépinrière demeura donc seule à Bannes avec sa maison, qui s'augmenta de Maroie Lenatier. La belle fille d'atours était tombée en disgrâce pour avoir roussi plus que de raison une papillote de Julie.

Demeurée presque seule au château, elle offrit ses services à M<sup>lle</sup> de Lépinrière. Celle-ci les accepta parce qu'elle voyait en Maroie une alliée sûre. La fille d'atours n'était-elle point l'amie de Robert de Rustigny, l'écuyer de M<sup>lle</sup> de Primelles ? Ainsi, Catherine pourrait, au besoin, se tenir au courant des actions de Marguerite, qu'elle jurait de surveiller sans relâche. Sourde aux prières de M. de Montenay, son tuteur, qui lui conseillait de se retirer à Bourges chez la marquise de Creulles, Catherine continua donc d'habiter Bannes.

— Je suis obligée d'y résider, lui dit-elle, parce que je sens se resserrer autour de mes amis Primelles les mailles d'un sinistre complot... Ne me taxez pas d'injustice ! Ceci n'est pas le fruit d'une imagination malade, et je ne me trompe pas, hélas ! Bientôt, sans doute, vous appellerai-je à l'aide.

— Vous me trouverez à vos côtés et aux leurs. Mais chassez ce souci ! Peut-on vivre ainsi avec des idées noires, tristes vapeurs qui obscurcissent votre jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser utilement ?... Croyez-moi, Catherine, redevenez ce que vous fûtes toujours, avant que ces singuliers soupçons vous enlèvent la paix de l'âme. N'êtes-vous donc plus l'Atalante, la Diane des anciens jours ? Quand vous souhaitez une bonne journée de chasse, prévenez-moi, et vous me verrez arriver avec Mauny d'Anrieux... À propos, vous ne savez peut-être pas que Marion a été la reine du bal de Bourges ? Du bal de la rue, s'entend ! Toute la ville s'est émue et l'a voulu admirer...



Beaucoup d'honneur en a rejailli sur Mauny, heureux possesseur de cette beauté du Nord.

Et, heureux de saper son rival en présentant l'éloge de sa gouvernante, M. de Montenay avait demandé assez timidement à Catherine ce qu'elle pensait de M<sup>lle</sup> de Primelles. Car cet amoureux platonique de la nièce de Mordicourt tenait un peu, quand il s'aventurait sur le pays de Tendre, la conduite du lièvre, animal que ronge une crainte qui n'est jamais sans objet.

— Avez-vous remarqué son air distrait à l'assemblée?... Quand je la priai pour danser, elle me refusa sans paraître ni entendre ni voir. On eût dit qu'elle dormait éveillée.

Catherine jugea inutile de mettre Montenay au courant des causes qui rendaient M<sup>lle</sup> de Primelles insensible à ses hommages :

— Il est bien malheureux, ami Montenay, que Marguerite soit sujette à des visions où se complaît son humeur bizarre. A vous donner franchement mon avis, la pauvre fille est plus digne de compassion que de blâme. Depuis quelques jours, j'observe chez elle des changements qui m'inquiètent. Mais, quelque chagrin qu'elle éprouve, Marguerite est si fière qu'elle ne veut jamais rien confier. Laissez au temps le soin de la rendre plus sage, et comptez sur moi pour l'y aider !... Aujourd'hui, je renonce à lui parler raison.

— Je crains, répondit M. de Montenay, que cette charmante fille ne soit victime des rêvasseries poétiques auxquelles incitent tant de méchants auteurs avec leurs bergeries, leurs discussions amoureuses reposant sur des pointes d'aiguilles et autres billevesées de même farine. C'est un grand malheur que de semblables livres, tenus pour moraux par les prudes inoccupées, courent librement le monde et gagnent la place sur nos vieux conteurs libres, voire licencieux, mais qui n'empoisonnaient pas les cœurs par un perfide venin enrobé dans le miel de leurs phrases.

Ainsi causant, M. de Montenay et Catherine traversaient la petite clairière du bois de Toux, qui est le cœur de la vaste étoile dont chacun des rais est une allée forestière. Par celle des ventes Michaud, l'éclaircie se continuait jusqu'à ce chemin auquel les corvées de Saint-Baudel et de Corquoy ne cessaient de travailler depuis plus de huit jours. La jeune fille proposa à son tuteur de longer sous bois ce chemin pour rentrer au château de Bannes par la forêt des Usages. Et elle envoya son écuyer André d'Archelet, dans la direction contraire, côtoyer le même chemin jusqu'à Chézal-Benoît, sous le

prétexte d'interroger les gardes des Rauches sur l'état des sangliers. À la vérité, elle donna à André d'autres instructions. Puis, suivie par les deux laquais armés dont elle se faisait accompagner toujours depuis cette battue aux loups où elle avait failli tomber victime des sicaires de Julie, Catherine rejoignit son tuteur.

C'était par la fin d'une belle après-midi de juillet, lourde et chaude. Les chevaux que cessaient de tourmenter les mouches depuis que le soleil descendait sur l'horizon, s'ébrouaient en martelant lourdement le tapis moussu de l'allée. Des hêtres la bordaient, et aussi des chênes et des ormes dont le feuillage sombre s'éclairait de place en place par les frondaisons vert tendre des peupliers blancs. À cette heure du jour, tout reposait. Les paysans étaient rentrés chez eux pour souper. Seuls les gens de corvée peinaient à combler les ornières, à aplanir le terrain du chemin qui aboutissait à la forêt des Usages.

— Savez-vous. Montenay, fit Catherine, pourquoi l'on travaille si activement de ce côté ?... Vous l'ignorez, me dites-vous... Qui nous empêche de mettre pied à terre, et, remisant dans les taillis nos gens et nos chevaux, d'écouter, à l'abri des arbres, ce que se racontent ces hommes ?... Si nous les interrogeons, nous ne tirerons rien d'eux, j'en ai peur. Tandis que, s'ils ne nous voient pas, peut-être pourrons-nous saisir quelques propos utiles... Que voulez-vous ? Je ne vois partout qu'embûches et conspirations contre mes amis Primelles. Le départ subit de la mère et du fils, je parle de Florimond et de Julie la Drapière, ne me plaît qu'à moitié. Et d'abord Florimond a-t-il vraiment quitté le pays ? C'est ce dont je ne jurerais pas... Allons, venez !...

Obéissant comme toujours aux caprices de sa fantasque pupille, M. de Montenay avançait maintenant à pied, avec elle, dans le lacs de végétations parasites qui formait un épais rideau à la lisière orientale du bois de Toux. Se glissant à travers les tiges entrecroisées avec la souplesse d'une bête des bois, Catherine ouvrait la marche, et son tuteur la suivait avec assez de peine dans cet enchevêtrement forestier où s'accrochaient, à chacun de ses pas, son chapeau, ses éperons ou son épée. Ils atteignirent enfin le pied d'un gros châtaignier dont les branches, vierges de tout élagage, commençaient à cinq pieds du sol pour retomber à quinze pas autour et former ainsi une toiture circulaire composant le plus impénétrable des abris. Quand ils furent entrés dans cette sombre retraite, ils se trouvèrent surplomber la route à hauteur d'homme, et ils pouvaient, invisibles, surveiller et écouter les gens occupés à remuer la terre au-dessous d'eux.

Tous travaillaient sans entrain, et, même, la plupart se reposaient sur les talus, ou, assis dans le fossé qu'avaient accentué les besoins du remblai, échangeaient leurs réflex-

ions, — leurs plaintes surtout. Le mécontentement de ces rustiques, toujours habiles à éluder les prestations, se traduisait par des malédictions contre Florimond d'abord, et ensuite contre le valet de chambre, Clément Malompret. Sans cesse sur leur dos, cet étranger ne craignait pas de stimuler à coups de bâton le zèle des moins pressés. Et puis, quel besoin de refaire cette route dont on ne se servait pas depuis vingt-cinq ans, et qui aboutissait au bois des Usages, propriété des Primelles, où ceux de Bannes n'avaient point droit d'accès ? Seuls les anciens du pays l'avaient vue en bel état et nette, cette route, à ces époques où les gens du roi donnaient la chasse aux huguenots et obligeaient les voyers de Dampierre, de Condé et de Mareuil à entretenir les chemins pour le passage des troupes et de leurs charrois.

— Et tout cela, mes enfants, pour que ce petit seigneur de quatre sous puisse se promener en carrosse de son château de Chézal-Benoît jusqu'à Primelles, où il n'a que faire !

— C'est la vérité, répondit un second paysan au premier qui exprimait ses doléances, la pure vérité ! Pendant que le sieur Florimond, que j'ai connu haut comme ma bêche et s'appelant Pontaillan, se prélassait à Chézal-Benoît en compagnie d'une lingère de la ville, nous devons peiner sous le soleil, au grand dommage de nos récoltes...

Catherine avait appuyé la main sur le bras de M. de Montenay :

— Vous avez entendu. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... Florimond est bien ici... Chut !... Écoutons !... Que se passe-t-il ?

Il se passait une scène des plus ordinaires depuis qu'on avait entrepris de réparer le chemin. M. Clément Malompret, fondant à l'improviste sur les bavards, les chargeait à coups de bâton. Et, tel un chef d'armée, il les objurguait du haut de son cheval :

— Ah ! ah ! canailles ! C'est ainsi que vous obéissez aux ordres de M. le baron ! Eh bien, tenez-vous pour assurés que si le travail n'est pas fini dans deux jours, après-demain, treizième de juillet, et avant le coucher du soleil, on vous mettra à la raison ! Cottebleue vous baillera de nos nouvelles...

Un vieux paysan, tenant office de conducteur des travaux, s'interposa : « Point n'était besoin de mener tant de bruit ni de bousculer les gens. Que ce valet prit garde à lui. Le bâton pourrait bien répondre au bâton. Les choses seraient en état, ainsi qu'on en avait convenu, dans la matinée du surlendemain. Maintenant, c'était l'heure de rentrer. Que chacun prit ses outils et s'en fût chez soi ! » Rappelé au sens de la réalité par ces sages paroles, M. Clément Malompret, piquant des deux, partit dans la

direction de Cheurs.

M<sup>lle</sup> de Lépinière, une fois de retour à Bannes, n'eut rien de plus pressé que de mander André d'Archelet. Mais celui-ci ne rentra que tard dans la nuit, car la lumière de la lune, voilée par les nuages gros de pluie, lui avait fait défaut dès l'entrée des bois. Il n'avait pu courir qu'à petite allure, avait failli vingt fois se rompre le cou, sans compter que son cheval était revenu boiteux. André insista sur les précautions qu'il avait dû prendre pour dérouter les espions dont il croyait être poursuivi. Mais il rapportait des renseignements utiles : Florimond était à Chézal-Benoît avec ses équipages et son monde, et aussi sa mignonne de Bourges. André avait vu Madelon se promenant dans le jardin entre M. de la Butière et une vieille femme qui portait un enfant entre ses bras. Il avait même entendu ces gens causer de leurs projets et de leurs affaires. Le lendemain au soir, tous devaient retourner à Bourges, où Florimond les rejoindrait sans tarder. M<sup>lle</sup> Madelon ne cachait pas son mécontentement. Le beau carrosse qu'elle avait vu dans la cour du château et dont elle avait compté se servir pour ce voyage lui avait été refusé. Comme pour l'aller, le retour se ferait à dos de mule ; et les deux commères se demandaient à qui cette voiture était destinée.

Aux explications embarrassées de La Butière, elles répondaient par des remarques aigres et pointues. Pleine de jalousie et de défiance, Madelon prétendait que Florimond voulait emmener une femme avec lui dans ce carrosse ; et la vieille Macette grommelait de vagues menaces tout en berçant le marmot, qui criait. Puis Florimond était arrivé, et André d'Archelet les avait perdus de vue parce qu'ils s'étaient enfoncés sous une charmille.

Quant à la voiture, il l'avait examinée par-dessus le mur. Elle était neuve, de cuir noir à ferrures bleuies, massive, solide, à la façon de celles dont on se sert pour les longs voyages. Briand Perrasset, le premier cocher de la marquise, se pavanait autour et en expliquait les beautés aux hommes d'écurie qui l'escortaient :

— Avec un pareil carrosse, mes enfants, on passerait par les plus mauvais chemins. Voyez comme les roues en sont solides et légères, et quelles courbes de rais ! Les bandages des jantes ont là plus de jeu qu'à l'ordinaire. Cet écartement est prévu pour éviter l'échauffement, et les têtes des clous sont forgées en table de diamant, ce qui présente ses avantages...

Et, comme on lui demandait s'il savait dans quel but ce remarquable véhicule avait été amené de la Châtre à Chézal-Benoît, le cocher trancha de l'important :

— On sait ce que l'on sait... Il suffit... Cela n'est pas pour votre musée, mes drôles !

Ce que logera là dedans M. le baron est de telle qualité !... Enfin, je m'entends !... Allez, occupez-vous de fourbir les harnais. Ce sont vos affaires, laissez-moi aux miennes !

Et Catherine de Lépinrière, réfléchissant sur tout ce que lui rapportait l'écuyer André d'Archelet, se demandait si Florimond ne méditait pas quelque'un de ces raptus audacieux qui assurent à leur auteur une place honorable parmi les héros de la galanterie. Quelle pouvait être la victime de ce criminel projet ?... Marguerite de Primelles, peut-être ?... Mais, dans ce cas, pourquoi Florimond, au lieu de demeurer au château de Bannes, qui touchait à celui de Primelles, disposait-il tout à Chézel-Benoît, maison séparée du logis de Marguerite par six lieues de pays et de mauvais chemins ?... Voulait-il assurer le secret ?... Oui, sans doute. En passant par la route qu'il faisait réparer, il amenait son carrosse à deux ou trois cents pas de la pièce d'eau qui marquait la place du vieux donjon de Primelles. Maintenant, s'agissait-il d'un enlèvement par la force ou par la ruse ? Ou bien Marguerite était-elle de connivence avec Florimond ?

À cette dernière question que se posait Catherine, la réponse fut fournie le lendemain, par hasard, ou plutôt grâce à la patiente sagacité de la jeune fille. Comme elle causait, suivant son habitude, avec Louis-Antoine, parmi les herbes de la garenne de Tonlieu, elle vit Françoise Colbert qui marchait avec précaution dans le chemin creux, théâtre de la déconvenue de M. Clément Malompret. La chambrière de Marguerite s'arrêta près d'un vieil arbre crevassé, puis, regardant autour d'elle, s'approcha de ce tronc ruiné, introduisit sa main dans un trou et en retira un papier plié qu'elle cacha furtivement dans son corsage. Quand Colbert eut disparu, Catherine, qui n'avait pas cessé de la suivre des yeux, demanda à Louis-Antoine s'il n'avait pas remarqué la présence, aux premières heures du matin, de Clément Malompret ou de quelque autre valet de Bannes dans le chemin.

— Si fait, répondit le jeune garçon. Clément a encore passé par là il n'y a pas deux heures. Je ne sais ce qu'il cherchait dans ce gros orme où, l'année dernière, des frelons avaient installé leur nid, mais il fouillait dans la crevasse et semblait y chercher quelque chose. Peut-être y cache-t-il son argent ?... Je me proposais d'aller le reconnaître lorsque tu es survenue.

— Tu aurais mal agi, Louis-Antoine. Laissons ce drôle thésauriser à sa guise, et ne nous abaissons pas jusqu'à surveiller ses gestes... Je te défends de fouiller dans le terreau de cet arbre. Cela ne te regarde pas. C'est une action en tout indigne d'un gentilhomme que d'épier un valet... Allons, l'heure s'avance, il faut nous séparer. Va-t'en donc prendre ta leçon d'escrime ! Demain, nous chasserons à l'oiseau... Aujourd'hui,

j'ai affaire... Adieu !

Elle reconduisit Louis-Antoine jusqu'à la chaumière des bergers, où elle entra, pendant que son ami regagnait sans hâte le château où l'attendaient son grand-oncle Le Bouteiller, l'écuyer Robert de Rustigny et les épées d'exercice.

M<sup>lle</sup> de Lépinrière s'entretint quelque temps avec la vieille Jeannette Labrande et lui donna rendez-vous pour le lendemain matin, dans la garenne de Tonlieu :

— Tu viendras avec Symphorien et tes fils, et les garçons bergers. Sur toutes choses, prends bien garde que l'on ne nous voie pas ensemble. Il s'agit d'une question de vie ou de mort pour les Primelles !... Je ne puis t'en dire davantage pour l'heure... Jeannette, je retourne à Tonlieu. Arrange-toi de manière que Marin m'y rejoigne avant la nuit !

— Allez en paix ! Vous serez aussi en sûreté, seule que vous êtes, mademoiselle, que si vous étiez gardée par tous vos gens ! Symphorien veillera sur vous, et Marin viendra. Avant que vous ne soyez rendue à Tonlieu, ils seront avertis... Allez, chère enfant du bon Dieu, ma future maîtresse, et que les anges du ciel vous conduisent !

Catherine passa trois heures, étendue dans les broussailles, au-dessus du chemin creux, sans rien voir venir. Elle ne se découragea pas et fit bien, car, vers la cinquième heure du soir, Françoise Colbert reparut. Avec la même circonspection que la première fois, la fille de chambre s'approcha de l'arbre. Elle tira une lettre de son corsage, la glissa dans le creux du bois, et se sauva, légère, dans la direction de Primelles, sûre de ne pas avoir été observée.

M<sup>lle</sup> de Lépinrière n'hésita pas. Elle descendit à son tour dans le chemin, et, un instant après, elle tenait dans sa main le billet écrit à Florimond par Marguerite de Primelles. L'adresse s'étalait en toutes lettres sur le dos du papier plié, scellé d'un grain de cire, et Catherine reconnut l'écriture de M<sup>lle</sup> de Primelles. La délicatesse, qu'elle avait gravement prêchée à Louis-Antoine, commandait à Catherine de ne pas violer le secret d'une correspondance qui ne lui était pas destinée. Mais le sentiment d'un devoir supérieur lui ordonna de ne pas s'arrêter aux mondaines convenances. Était-ce bien le moment de s'attarder là-dessus, lorsque l'honneur d'une famille qu'elle chérissait et la tête plus chère encore de son Louis-Antoine dépendaient de ce qu'elle allait apprendre et de ce qu'elle pourrait peut-être empêcher ?...

Catherine se glissa jusqu'à sa coutumière cachette. Elle se déganta, rompit avec mille soins la cire après l'avoir ramollie sous son doigt, et lut le billet amoureux de Marguerite de Primelles. Ce n'était pas l'épître tarabiscotée d'une précieuse, mais une

lettre écrite d'un seul jet, sans art, encore qu'on y retrouvât la fâcheuse tendance de la liseuse de *l'Astrée* au pathos et au langage des ruelles :

« Oui, mon cœur, par ses battements réglés sur ceux du vôtre, est le balancier qui m'avertit de la marche boiteuse des heures et de la fuite trop lente du temps ! Aurai-je jamais ce courage d'attendre jusque-là ? Oui, demain, treizième jour de juillet, à minuit, sonnera cette heure de la délivrance où je tomberai dans vos bras. À minuit, à votre premier appel, je serai à la porte d'eau du sud-est. Colbert, qui sait ramer, nous mènera du fossé à la rive. Et là je remettrai ma vie entre vos mains. Que la mort ne me prenne pas avant cette heure que j'appelle de mes vœux, c'est là tout ce que je demande. Vivez pour moi, comme ne veut vivre que pour vous celle qui vous aime et qui ne signe plus *Astrée* pour son berger *Tircis*, mais *Marguerite de Primelles*. »

A lire cela, M<sup>lle</sup> de Lépinrière n'éprouva ni douleur ni surprise. Elle ne songea pas davantage à s'enorgueillir de sa pénétration. Courageuse et sage, pareille au chirurgien qui va tenter de sauver un blessé par une opération cruelle, que peut faire manquer la mollesse de la pitié mal entendue, elle prit son parti sans faiblir : « Oui, je la sauverai malgré elle ! »

La cire, soigneusement refoulée avec la pointe d'un petit couteau qui ne quittait jamais Catherine, reprit sa place. Et, comme aucun cachet n'y était imprimé, les choses se trouvèrent remises en état. Impossible de voir que la lettre avait été ouverte. Elle fut cachée dans le creux de l'arbre. Et, quelques minutes plus tard, un homme tout vêtu de gris, masqué, les bords du chapeau rabattus sur le nez, arrivait à cheval. Malgré son déguisement et son masque, Catherine reconnut le valet de chambre de Florimond. En même temps, le son aigre du cornet de Symphorien déchira l'air derrière elle. Ainsi le vieux berger annonçait-il à M<sup>lle</sup> de Lépinrière la présence d'un danger et la présence aussi de ses dévoués protecteurs.

M. Clément Malompret, sans quitter sa selle, cueillit au fond de son trou le précieux papier, qu'il enfouit dans sa fonte droite, et repartit à vive allure, tirant sur Lunery, puisqu'il laissa sur sa gauche le château de Bannes.

Catherine, toujours immobile dans ses broussailles, entendit alors un sifflement doux et prolongé. Les branchages s'écartèrent tout auprès d'elle, et apparut la tête embroussaillée de Marin.

— M'est avis que le méchant coquin est venu ici pour mal faire. Il est parvenu jusqu'ici par le chemin neuf et le bois des Usages ! Faut-il courir après lui, notre demois-

selle ?

— Te doutes-tu, Marin, de ce qu'est ce coquin ?

— Non, par ma foi !

— Eh bien, c'est Clément Malompret, le valet de M. Florimond qui maintenant te protège !... Puisse-tu ne pas apprendre trop tôt le mal que le seigneur de Bannes veut à tes maîtres et à toi !... Mais ce n'est pas le temps de se répandre en vaines paroles. Cours sur les traces de Clément ! Et, si tu tiens à la vie, qu'il ne soupçonne pas qu'on le suive. Ne le quitte pas avant qu'il ne soit de retour à Chézal-Benoît. A quelque heure de la nuit que tu reviennes, demande-moi au château. Un homme de garde t'attendra à la porte et te mènera jusqu'à moi.

Aussitôt rentrée au château de Bannes, Catherine ordonna à André d'Archelet de se tenir en avant de la porte d'entrée, de guetter Marin, toute la nuit, s'il le fallait, et de le conduire dans le parc où elle demeurerait au fond du cabinet de verdure qui s'ouvrait sur la grande allée, du côté de Léchalusse. Attentive et bienveillante, s'intéressant toujours aux besoins des petits, qu'elle ne croyait pas formés d'une autre pâte que les riches de la terre, M<sup>lle</sup> Lépinrière fit dresser dans le bosquet un repas solide ; et elle se livra, seule, à ses réflexions, dans l'ombreuse retraite où elle se plaisait à passer les heures les plus chaudes du jour.

Ainsi c'était vrai ! Florimond allait enlever Marguerite de Primelles, et celle-ci se prêtait au rapt ! Catherine frémit en songeant au sort de la malheureuse fille livrée sans défense à cette brute malfaisante qu'était le fils de Julie. Mais M<sup>lle</sup> de Lépinrière était trop courageuse pour s'arrêter longtemps sur des regrets et de stériles récriminations. Elle s'était juré de sauver Louis-Antoine des sinistres projets de Florimond, de sauver aussi Marguerite. Sans se tracer une ligne de conduite immuable, elle se décida à s'inspirer des circonstances. Avant toutes choses, il convenait de ménager l'honneur de M<sup>lle</sup> de Primelles. Prévenir sa mère eût été inutile et dangereux. Catherine connaissait, sans lui avoir pour ainsi dire jamais parlé, cette femme exaltée et silencieuse. Elle avait deviné que la veuve du baron de Primelles ne vivait plus, depuis le meurtre de son mari, que pour la vengeance. Cette mère, déchirée à la fois par sa passion vindicative et par ses remords religieux, incapable d'obéir à ceux-ci quand ils lui ordonnaient de répudier celle-là, ne voyait dans Louis-Antoine que le vengeur de son père assassiné.

Et c'est pourquoi M<sup>lle</sup> de Primelles ne s'occupait que de pousser son jeune fils vers les exercices de l'escrime, comptant, dans son aveugle désespoir, sur la seule



épée pour détruire l'héritier du marquis de Bannes. Si Catherine dénonçait à cette veuve implacable l'infamie de sa fille, la baronne ne verrait dans Marguerite que l'abominable complice de Florimond, c'est-à-dire de cet homme qui était le fils du meurtrier de son père. M<sup>me</sup> de Primelles, dans sa colère sans frein, irait au-devant du scandale. Peut-être chasserait-elle Marguerite, l'enverrait-elle dans quelque couvent ; et le monde n'ignorerait rien d'une histoire dont la chronique amusante s'emparerait. Le beau rôle serait pour Florimond. Et encore Louis-Antoine serait victime dans cette affaire. La baronne le lancerait contre Florimond.

Du combat le dénouement n'apparaissait pas douteux à Catherine. Plus âgé de quatre ans au moins que Louis-Antoine, ayant l'âge d'homme alors que celui-ci n'était encore qu'un enfant, Florimond, entraîné à la pratique de l'épée, riche de l'expérience acquise dans dix duels, assassinerait le malheureux garçon, en satisfaisant aux lois de l'honneur.

Ainsi, c'en serait fait de tous les espoirs de Catherine, qui aimait ce petit Louis-Antoine de toute l'affection d'une mère et de la tendresse délicate d'une épouse. Depuis plus de deux années, elle étudiait ce caractère timide et sauvage, s'appliquait à redresser cet arbrisseau de plein vent. Elle avait fait de Louis-Antoine l'unique objet de ses soins, et il faudrait qu'une bête farouche, riche de ses seuls mauvais instincts, que le bâtard d'une boutiquière anobli par l'incurable faiblesse d'un gentilhomme dévoyé, fauchât dans sa fleur cette plante qu'elle, Catherine, s'attachait à défendre... Elle la défendrait au prix de sa vie !

Et aussi Marguerite de Primelles !... Non, mille fois non ! Jamais M<sup>lle</sup> de Lépinrière ne confierait à la baronne de Primelles les audacieux projets de Florimond et la coupable connivence de Marguerite !... Seul M. Le Bouteiller lui parut capable de recevoir une aussi lourde confiance et de l'aider à sauver Marguerite... et à punir Florimond.

Car Catherine entendait que Florimond trouvât, pris dans la pleine exécution de son crime, un châtement assez terrible pour qu'on fût à tout jamais débarrassé et de lui et de Julie... Le marquis apprendrait, dans son exil, d'un même temps, et le forfait et la juste peine. Au risque de se brouiller avec son beau-père, Catherine se chargeait de cela. D'ailleurs, M. de Montenay, son tuteur désigné, saurait la protéger contre la colère du marquis... Maintenant, était-il prudent d'avertir M. de Montenay de ce que Florimond tramait contre Marguerite ? N'était-il pas à craindre que, dans son aveugle colère, il ne provoquât sur l'heure Florimond, qui, montrant les lettres de Marguerite,

prouverait le déshonneur de celle-ci avant que de mettre l'épée à la main ?

Voilà ce que la jeune fille se demandait avec anxiété lorsque Marin parut.

Faible de fatigue et de besoin, l'alerte braconnier n'avancait à cette heure qu'avec peine ; et il traînait la jambe. André d'Archelet le précédait, porteur d'une lanterne, et Marin avait certainement peine à le suivre.

— André, pose ici ta lumière et laisse-nous ! Mène bonne garde à l'entrée de l'allée, et que personne ne nous dérange ! Quelle heure est-il ?... J'ai négligé de remonter ma montre.

— Près de minuit, mademoiselle... Quand vous aurez besoin de moi, il vous suffira de siffler.

Catherine avait fait asseoir Marin sur un banc de pierre. Poussant jusqu'à lui la table, elle le servit de ses mains :

— Mange et bois, mon pauvre garçon !... Va, tu me remercieras plus tard !... Et tu parleras après... Quels chemins as-tu donc choisis ? Tes pauvres habits bâillent, déchirés en pièces. Et as-tu marché à quatre pattes, que tes mains ne sont qu'une plaie ?

Quels chemins il avait suivis, lui seul le savait ! Depuis plus de six heures, il n'avait pas cessé de courir, de sauter, de ramper. Attaché aux pas de Clément, tel un limier sur les traces d'un cerf, les oiseaux du ciel auraient seuls pu le voir se hâtant le long des vignes, des emblavures, ou parmi les ronces qui hérissent les coteaux de la Rille au Breuil de Lunery. Pendant une lieue de pays, Marin déboula comme une bête noire, tout en gardant le contact avec Clément et en le surveillant du haut des plis de terrain, mais toujours caché, sûr d'échapper aux regards.

— Oui da, ma belle demoiselle, je n'ai pas plaint ma peine, mais j'ai été payé de retour. J'en sais tant et plus, j'en sais trop... Il me semble que ma tête va éclater... Vive Dieu, je veux que ce méchant bâtard, Pontaillan ou Florimond, ainsi qu'il vous plaira de l'appeler, paye demain toutes ses méchantes actions et aussi celles de sa bonne mère la Drapière !... Et quand je pense que je me laissai prendre à leurs paroles d'or et de sucre !... Ah ! mademoiselle, si vous saviez, si vous saviez !

Patiemment, Catherine lui passait les meilleurs morceaux, lui versait à boire :

— Ne te presse pas, mon bon Marin !... A parler ainsi la bouche pleine tu vas t'étouffer, certainement... Mange, bois !... Chaque chose en son temps !... Tu me raconteras après ça toutes tes histoires. Et je crois comprendre qu'elles sont d'importance.

— Vous pouvez le dire, chère et bonne demoiselle Catherine !... Là, c'est fini... Permettez-moi de vous rendre grâces !

Marin but encore un grand coup de vin trempé d'eau, s'étira, soupira, et comença son récit :

— Pour lors, je suivais donc notre vilain valet, qui n'allait pas trop vite, grâce au mauvais état des chemins, lorsque, près du Breuil de Lunery, voilà qu'un cavalier se place en travers du sentier. Si Clément n'eût pas arrêté justement son cheval d'une saccade à la bouche qui obligea la bête à faire un pont-levis de première qualité, il culbutait le nouveau venu. Et c'eût été grand dommage, car ce nouveau venu était M. Florimond, comme je vous le dis, mademoiselle... Je sus choisir mon moment, me hisser dans le gros peuplier de droite, à toucher l'écluse. Et je voyais les deux mauvais chrétiens ainsi que je vous vois, et je les entendais encore mieux.

« As-tu la lettre ? demanda Florimond. — Bien sûr que je l'ai ! répondit Clément. — Alors, donne ! »

« Florimond prit un papier que lui tendait son valet, lut et s'écria : « Victoire !... La petite est à nous !... Oh ! là, Tourouvre ! »

« Le Tourouvre entra en scène, avec son grand chapeau et son plumet : « Écoute, Tourouvre, que dit Florimond, l'affaire est dans le sac ! La jeune Marguerite nous attend demain à minuit ! C'est vraiment trop facile, et je suis honteux de réussir à si peu de frais ! — Avec vous, monsieur, n'en est-il pas toujours de même ? » que fait l'autre. Et Florimond de répondre en se rengorgeant : « Ce n'est pas tout ça ! Il nous faut maintenant régler le compte de Marin. »

« Vous pouvez penser si je tendais l'oreille dans mon arbre. Que me voulaient-ils donc, à moi, ces trois méchants drôles ?... Je ne l'appris que trop tôt ! « Cela, répliqua Tourouvre, concerne Cottebleue. Il fait le pied de grue là, derrière le moulin. Si vous voulez, je vais l'appeler. » Et voilà Cottebleue qui s'avance, avec son brassard et son bâton, accompagné par La Butière, plus sec qu'un hareng sauret, et tout de noir vêtu.

« Alors, mademoiselle, les cinq compères tinrent une conversation que je ne saurais vous répéter sans rougir... Souffrez que je la résume honnêtement. Pendant que Florimond, escorté par La Butière, Tourouvre, Clément et une douzaine d'estafiers enlèveraient M<sup>lle</sup> Marguerite, qui doit se remettre à eux avec sa chambrière Françoise Colbert, qui est de mèche, Cottebleue, assisté d'une vingtaine de bons compagnons, travaillerait de son côté. Oui, Cottebleue irait me cueillir dans la

maison de mon père. Ils y mèneraient assez de bruit pour attirer à la bergerie tous les gens de Primelles. D'autant qu'à la faveur du désordre ils bouteraient le feu à notre demeure. Tout le monde courrait à l'incendie, et Florimond, cependant, entraînerait les deux femmes, à travers le bois des Usages, jusqu'au carrosse qui stationnerait sur la nouvelle route et recevrait les fugitives, Florimond et ses complices. Et fouette cocher !... Quant à moi, l'on m'aurait vivement bouclé, transporté pieds et poings liés à Lunery, où l'on m'accuserait non seulement d'avoir allumé le feu, mais encore d'avoir aidé au rapt de M<sup>lle</sup> Marguerite par des inconnus, de manière à bien établir le scandale, à le répandre et à donner de quoi rire au monde jusqu'à plus ample informé. Enfin, pour couronner ces exploits, Florimond recommanda à Tourouvre et à La Butière de guetter particulièrement M. Louis-Antoine et de lui donner un mauvais coup, comme par hasard, tout en criant que c'était moi qui avais frappé le jeune monsieur. Je vous fais grâce des détails. Je ne crois pas que les pires garçons parmi les soldats ou les valets d'armée aient jamais conçu pareil projet ni exprimé de désirs plus déshonnêtes... Suffit !

« Voilà tout ce que je sais. Après un quart d'heure de conversation, nos cinq amis se séparèrent. Cottebleue s'en fut du côté de Lunery, Florimond reprit le chemin de Chézal-Benoît avec La Butière et Tourouvre. Pour Clément, il s'en alla étudier les abords de Primelles, où sans doute il avait donné rendez-vous à Françoise Colbert. Moi, je coupai au plus court et arrivai à Chézal-Benoît un bon quart d'heure avant M. Florimond et ses compères. Grimpé sur le mur du jardin, j'assistai à une autre comédie.

Et Marin raconta au prix de quelles difficultés Florimond avait renvoyé à Bourges sa maîtresse Madelon, qui ne voulait point partir. Enfin la lingère et sa gouvernante Macette étaient montées sur des mules où leur faisait contrepoids un panier. L'enfant avait été couché dans l'un, sur des hardes. Le convoi s'était éloigné sous l'escorte de La Butière et de quatre valets armés...

À cet endroit de son récit, Marin, autant recru de fatigue qu'alourdi par son souper, s'endormit. Catherine respecta son sommeil. Elle ne voulait pas renvoyer le fils de Symphorien avant d'en avoir tiré d'autres renseignements, si possible.

Au bout d'une heure, Marin se réveilla en sursaut, criant : « Au voleur ! Au meurtre !... Gredins, vous n'échapperez pas !... A mort, à mort ! » Il rêvait que Cottebleue l'assailait et le chargeait de liens. Son premier mouvement fut de se

frotter les yeux, puis d'implorer le pardon de M<sup>lle</sup> de Lépinière et de se désespérer d'un pareil manque de respect. Mais Catherine l'interrompit avec bonté :

— Mon pauvre garçon, c'est grande cruauté de ma part de te retenir ainsi quand tu es brisé par tant de courses dans les halliers !... Ne t'excuse donc pas, et t'en va coucher, car tu as bien mérité ton repos... Mais n'as-tu rien de plus particulier à me dire ? N'as-tu rien retenu des intentions de Florimond à l'égard de M<sup>lle</sup> de Primelles ?

— Ma foi, chère et bonne demoiselle, il ne m'en souvient pas... Hem !... Hem !... Si, toutefois !... Ne vous ai-je pas touché un mot de l'ancien bedeau de Lunery ?

— Non, Marin. Quelle est cette nouvelle histoire ?

— Ah ! mademoiselle, une abomination ! Écoutez plutôt comment Florimond prétend arranger ses affaires et celles de M<sup>lle</sup> Marguerite. Vous avez ouï parler de Nicolas Craquelin, ce bedeau, ou pour mieux dire ce sacristain de Lunery qui fut chassé par l'archiprêtre pour un vol de chandeliers d'argent ? Ce méchant homme vit en ermite du côté de Castelnau d'Entrevins, à l'orée du bois de la Nisse, où il vend des charmes, des médailles et des reliques. Il bénit les unions à la belle étoile et est réputé pour les soins qu'il sait donner au bétail. Eh bien, Florimond a contracté marché avec ce mendiant hypocrite qui doit, la nuit prochaine, aussitôt M<sup>lle</sup> Marguerite arrivée à Chézal-Benoît, l'unir par sacrement de mariage à M. Florimond ! Vous voyez d'ici quel mariage et quelles en peuvent être les suites. Évitez-moi de narrer à une pure demoiselle telle que vous ce que ce vilain monde manigance !... Songez que le sieur Tourouvre escompte déjà la succession de Florimond et se flatte de consoler la fausse mariée aux vendanges !...

— Écoute, Marin, dit Catherine, le temps est venu de nous séparer. Retourne chez toi, et jure-moi que tout ceci demeurera secret entre nous. Demain, avant midi, je te manderai par Robert de Rustigny ce que j'attends de toi et des tiens. Annonce à ta mère que, par prudence, je m'abstiendrai de la voir ce matin ainsi que je le lui avais promis. Que personne sur la terre ne se doute de notre entrevue ! Adieu ! Demain soir tu seras entouré d'amis, et, à moins que je ne périsse moi-même, nul à Primelles n'encourra ni peine ni dommage. Adieu ! »

Et, comme Marin lui baisait respectueusement les mains, elle le souffleta joyeusement, appela André d'Archelet et remonta dans sa chambre. Le sommeil fut long à visiter la courageuse fille, qui, décidée à ne prendre conseil que d'elle-même, s'endormit seulement aux premières heures du jour. Mais son parti était arrêté.

Aussitôt levée, elle s'enferma avec Maroie Lenatier. En cette brune fille d'atours, d'une admirable beauté, dont la froideur se tempérerait par des yeux de l'éclat le plus vif et le plus doux, Catherine savait qu'elle trouverait la plus dévouée et la plus avisée des alliées. Maroie, élevée par la marquise Julie dans l'espoir que la chambrière se montrerait complaisante pour Florimond, avait résolu ce problème d'échapper aux brutales entreprises du jeune homme sans perdre la faveur de sa maîtresse. Au vrai, cette faveur n'était qu'apparente. Julie détestait Maroie autant que celle-ci haïssait et méprisait Florimond. Mais elle redoutait la servante, qui possédait trop de secrets pour qu'on ne fût pas obligé à la ménager. Si la marquise n'avait pas emmené Maroie à Paris, c'est qu'elle craignait que celle-ci ne surprit des conversations dangereuses et n'écrivit à Bourges ou à Bannes. L'amour que ressentait Maroie pour l'écuyer de M<sup>lle</sup> de Primelles, Robert de Rustigny, n'était pas ignoré de Julie. Il ne fallait donc pas que Maroie pût avertir l'écuyer de ce qui se tramait contre les Primelles.

La marquise, en laissant Maroie seule à Bannes, commit une lourde faute, car la haine commune contre Florimond unit la fille d'atours à M<sup>lle</sup> de Lépinrière, au moins autant que les espoirs dont Catherine sut susciter le mirage aux yeux de la belle chambrière.

— Maroie, lui dit-elle, si tu veux m'assister dans l'affaire que je vais t'exposer, je jure un grand serment que je rendrai possible ton mariage avec Robert de Rustigny. Tu me connais respectueuse de ma parole. Je n'y ai jamais manqué. Tu peux donc compter sur moi, aussi veux-je compter sur toi. Tu es fille d'honneur. Fais-moi le serment de garder le secret que je te vais confier.

La fille d'atours ne demandait pas mieux que de marcher dans les voies de Catherine, envers qui elle se sentait coupable. N'était-ce point par sa lâcheté que M<sup>lle</sup> de Lépinrière était demeurée ignorante de ce que la marquise avait tramé contre elle avec Aimeri d'Olivier, La Butière et Tourouvre ? Elle n'avait pas osé divulguer à Catherine ce qu'elle avait entendu du petit cabinet où elle couchait ; et, quand elle apprit par la suite les bruits vagues qui couraient d'un attentat contre la belle-fille du marquis, Maroie avait pleuré sur sa pusillanimité.

Sa nature ardente, en tous temps sévèrement contenue, la poussa aux confidences que sa tendresse, une fois lâchée, rendit excessives. Et, tout en s'engageant à ne pas trahir le secret de Catherine, elle se jeta à ses pieds et lui avoua sa faiblesse, lui raconta tout ce qu'elle savait et la supplia de lui pardonner. M<sup>lle</sup> de Lépinrière comprit que

cette belle jeune fille, aussi sage que modeste, était à sa complète dévotion. Elle lui confia donc l'histoire des projets de Florimond et la chargea de transmettre à Robert de Rustigny les instructions les plus minutieuses pour la sûreté de Marin et des siens, pour d'autres choses encore. Et Maroie écrivait de peur d'oublier les détails. Puis la fille d'atours partit, prenant son chemin par le parc, de manière à se poster à la brèche du mur regardant Léchalusse. Par là Robert passait chaque matin, sous couleur de promener son cheval, mais, en vérité, pour échanger quelques mots avec sa très belle amie.

La journée tout entière se passa pour Catherine dans l'isolement. Verrouillée dans sa chambre où la retenait une indisposition cruelle et contre quoi était impuissante la science toujours sûre d'elle-même des médecins, elle envoya ses ordres dans tout le château, avec défense de la déranger sous n'importe quel prétexte. Elle ne voulait voir âme qui vive. La seule Gillette Léchanson demeura près d'elle, assise dans l'antichambre, dont la porte demeura impitoyablement poussée. Quant à la chambre de Catherine, elle était depuis longtemps vide, car, dès la première heure après midi, la belle-fille du marquis de Bannes avait quitté le château sous des habits de servante et enveloppée dans une longue mante à capuchon.

Par Tonlieu, elle gagna le château de Primelles, où elle entra en traversant le potager, un panier d'herbes à la main. Louis-Antoine, qui passait alors avec ses lignes sur l'épaule, ne la reconnut pas. Entre les carrés d'oignons, M. Le Bouteiller se promenait, solitaire, le nez chaussé de besicles et penché sur un livre d'agriculture qu'il lisait attentivement. Cette lecture l'attachait assez pour qu'il méprisât le soleil obstiné à l'éblouir de ses rayons.

Quand Catherine s'arrêta devant lui, le bonhomme esquaissa un pas de côté pour l'éviter. Puis, étonné de son insistance à lui présenter un panier, il lui ordonna d'un ton bourru de débarrasser le chemin : « Que venait chercher ici cette vagabonde avec ses herbes ? »

Alors, rabattant son capuchon, Catherine de Lépinière répondit au baron de Mordicourt stupéfait :

— C'est vous que je cherche, monsieur. Il s'agit de choses d'importance et qui doivent demeurer cachées. Et voilà pourquoi je me voile la tête sous ce capuchon et le corps sous ces méchants vêtements.

Ainsi parlant, Catherine recouvrit son visage. L'oncle Le Bouteiller, ayant débarrassé son nez de ses lunettes, salua poliment et demanda à la jeune fille si elle ne voulait

pas le suivre dans une chambre du château. Tout prêt à l'entendre, il voulait seulement que l'entretien ne se donnât pas en plein vent, de peur des indiscrets.

— Monsieur, répondit Catherine, ce que j'ai à vous apprendre est tellement grave, et les dangers qui nous entourent sont tels que personne ici ne doit soupçonner ma présence. Si cela vous agréé, traitez-moi ainsi qu'une fille de la campagne qui vous apporterait un message. Rudoyez-moi selon votre ordinaire, conduisez-moi dans quelque resserre isolée, et là je vous parlerai.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle. Une personne de votre mérite et de votre condition a droit à tous les égards. Je vais y manquer, uniquement pour vous obéir. Par avance, je vous prie de me pardonner.

Brusquement, il haussa le ton, et, tirant légèrement Catherine par un bras comme s'il la secouait avec force, il s'écria :

— Peste de toi, pécote !... Et tu ne pouvais pas me dire, maîtresse sotte, que dans tes herbes est une lettre de mon vieil ami Lantaume de Lavaufranche ?... Viens çà, que je te baille la réponse, et, une autre fois, montre-toi moins avare de paroles, pimbêche plus digne de pâturer avec les oies que de les conduire aux prés !

Et, poussant devant lui Catherine qui soupirait, piaillait, imitant en tout les allures d'une volaille apeurée, il la dirigea vers le pont volant du potager, entra avec elle dans la loge à demi ruinée du château de la porte, puis ouvrit une petite chambre où, sur deux tables boiteuses, voisinaient des graines, des plantes sèches et autres curiosités de jardins.

— Personne ici ne nous dérangera. Tenez, mon enfant, voici une chaise, rustique certes, mais qui a ses quatre pieds. C'est une qualité rare dans le mobilier du lieu.

Il poussa la porte, assura la barre, s'assit sur une table, sans souci des sachets de semences, et dit gravement :

— Maintenant, mademoiselle Catherine de Lépinrière, me ferez-vous cet honneur de me dire ce que signifient vos mystérieuses façons ?

— Monsieur de Mordicourt, ce n'est pas sans raisons qu'une fille de mon âge se permet de déranger un gentilhomme du vôtre... Je m'expliquerai donc... Mais que me répondriez-vous, s'il vous plaît, si je requérais votre parole de gentilhomme de m'accorder la faveur que je viens implorer de vous ?

Ainsi pris de court, séduit par les grâces ingénues et fières de cette jeune fille qui le regardait avec ses yeux francs et honnêtes, trop homme du siècle dernier pour dépouiller une galanterie chevaleresque passée à l'état d'habitude, le baron repartit :



— Mon Dieu, mademoiselle, à toute autre que vous j'opposerais des réserves. Ce que je connais de votre courage et de votre droiture m'ordonne d'y renoncer. Comme vous êtes incapable de rien demander qui soit contraire à l'honneur... je vous donne ma parole et je vous écoute.

Le combat fut rude, dans le cœur du vieux baron, entre la voix de l'honneur familial et celle de l'honneur personnel, quand il eut entendu le récit de Catherine. S'ingéniant à excuser Marguerite, son amie ne se crut pas obligée de raconter dans ses détails l'acquiescement de M<sup>lle</sup> de Primelles à l'entreprise de Florimond. Par contre, elle ne chercha pas à pallier la noirceur des projets de celui-ci. Et, très habilement, elle réussit à détourner la colère de M. Le Bouteiller sur le traître impudent et pervers qui s'était joué indignement de sa bonne foi et de sa générosité. Enfin, elle somma le vieux gentilhomme d'exécuter son engagement :

— Vous ne toucherez mot de cette déplorable affaire ni à Marguerite, ni à sa mère, ni à Louis-Antoine !... A personne ! Vous êtes lié, monsieur, demeurez-le pour l'amour des vôtres, sinon pour l'amour de moi !

Secouant tristement la tête, M. Le Bouteiller avoua que sa bonne foi avait été surprise : « C'était bien, il ne dirait rien ! Fallait-il pourtant qu'un pareil forfait ne restât point impuni ?

— Vous vous tromperiez du tout au tout, monsieur, si vous pouvez croire que la juste vengeance n'atteindra pas le coupable. Pour moi, je désire que Florimond soit châtié avec la plus grande sévérité. Quelques mesures que vous preniez contre lui, je les approuverai avec toute l'amitié et le respect que je ressens pour vous !

Longtemps ils s'entretenaient dans le réduit aux graines. Quand ils se quittèrent, ils avaient arrêté leur plan. M<sup>lle</sup> de Lépinrière, avec son capuchon rabattu, fut conduite par Margot Larçonnaire chez Marguerite de Primelles. À Françoise Colbert, qui prétendait lui interdire l'entrée de la chambre, Catherine chuchota à l'oreille :

— De la part du baron de Chézal-Benoît.

Colbert redit ces mots à mi-voix. Aussitôt. M<sup>lle</sup> de Primelles, qui se tenait aux aguets contre l'huis entrebâillé, apparut :

— As-tu une lettre de lui ?... Ah ! donne, donne-la sans tarder !

Catherine laissa les deux servantes sur le palier de l'escalier et entra. Elle poussa la porte, donna deux tours de clef, et, découvrant son visage, dit à Marguerite qui la regardait effarée, béante, surprise au milieu de ses préparatifs de départ :

— Tu ne m'attendais pas, malheureuse !... Et cependant, dans ton égarement, m'as-tu donc oubliée, moi ton amie, moi qui me suis résolue à te sauver... malgré toi, s'il le faut ?

Marguerite avait repris son sang-froid. D'un ton glacial, elle répondit à Catherine :

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas...

— Ah ! tu ne me comprends que trop !... Espères-tu que je sois devenue aveugle au point de rester ta dupe ? Va, pauvre folle, je n'ignore rien de ce que tu trames avec Florimond !

— C'est vous qui êtes folle, Catherine, et cela ne vous change pas !... Laissez là ces visions, et expliquez-moi ce qui vous amène... Voyez, je suis souffrante, et je me préparais à me mettre au lit lorsque vous êtes arrivée !... Si vous avez quelque chose à me demander, parlez !... Sinon, laissez-moi en repos !

Marchant sur elle, Catherine lui saisit les deux poignets, et dardant ses regards au fond des yeux bleus qui se détournaient en vain :

— Malheureuse, malheureuse Marguerite !... Je viens te sauver. Devrais-je te le répéter dix fois, vingt fois, cent fois, je te sauverai ! Oui, je te sauverai moins de Florimond que de toi-même !... Si, sourde à la voix de ce qu'une fille a de plus précieux, de l'honneur, si, sourde à la voix de ton père assassiné, tu veux te jeter dans les bras de ce séducteur exécrable qui se rit de toi et médite déjà de te livrer à ses compagnons de débauche et de crime...

Marguerite l'interrompit d'une voix que la colère rendait tremblante et profonde :

— Tais-toi !... Tais-toi, méchante et fausse amie, vilaine fille !... Oui, je devine tes artifices !... Jalouse de mon bonheur, tu t'es imaginée que je te laisserais le détruire !... De quel droit viens-tu te jeter entre moi et celui que j'aime ?... Crois-tu donc que tes tristes calomnies auront prise sur un cœur qui ne bat que pour lui ! Va-t'en ! Fuis-t'en ! Laisse-moi !... Ah ! orgueilleuse et fausse femelle, gonflée de tes richesses, tu veux me prendre mon Florimond, et tu me le peins sous des couleurs si noires dans l'espoir que je le tiendrai pour le scélérat qu'il te plaît de me présenter !... Bannis ces soucis, ma belle !... Veux-tu que je te dise la vérité ? Eh bien, tu es amoureuse de Florimond, je le sais, et tu enragés ! Tu veux me le disputer... Quelle sottise !... Avec tes habits d'homme et tes allures cavalières, dévergondée, maniaque !... C'est moi, moi, entends-tu, qu'il chérit ! Moi seule qu'il aime !... Tandis que toi !...

Catherine, sans se laisser troubler par cette attaque insensée, saisit à nouveau Marguerite, qui s'était échappée, et lui dit sans impatience :

— Louis-Antoine est celui que j'aime. N'as-tu point pensé à lui?... Oui, as-tu pensé à ton frère?... À Louis-Antoine, que Florimond a juré de tuer ? Ne te suffit-il pas d'avoir perdu ton père par l'épée du marquis de Bannes, et souhaites-tu que le fils du marquis assassine aussi ton frère?... Allons, parle !

Alors Marguerite de Primelles parla. Toutes ses colères éclatèrent. Toutes ses rancunes, tous ses désirs, vagues, obscurs et violents l'emportèrent. Et ses paroles roulaient, tel un torrent furieux qui charrie les rochers, les troncs d'arbres rompus et les cadavres démembrés des hommes et des bêtes, dans un chaos tourbillonnant et bourbeux.

Repoussant M<sup>lle</sup> de Lépinère avec une force dont on l'eût crue incapable, elle s'adossa au mur, et, la figure convulsée par la haine, les sourcils froncés, les yeux étincelants, elle cria :

— Mon père, mon frère !... Que m'importe ?... Je les hais, entends-tu ?... Je les hais, et tous ceux qui de près ou de loin prétendent se dresser entre moi et ce Florimond que j'aime, au nom de je ne sais quels principes de morale bons tout au plus pour le commun des humains !... Je méprise la foule ! Périssent famille, amis !... Que ce toit exécré s'abatte sur ma tête, mais que je tombe entre les bras de l'aimé !... Entends-tu, Catherine, fille forte et sage au regard du monde, mais plus hypocrite et menteuse qu'une sibylle de carrefour ! Je me moque de tous et de toi, de tes objurgations, de tes insinuations, de tes reproches !... Tout ce que tu racontes est faux, et tu plaides ce faux pour savoir le vrai !... Pauvre sotte !... Oui, je suivrai Florimond, quelque jour... Quand il m'appellera... Mais les temps ne sont pas venus... Oui, je le suivrai, quand je devrais, alors, pour le rejoindre, sauter en chemise dans le fossé et nager parmi les crapauds, les herbes pourries et les bêtes gluantes !... Honneur, vertu !... Des mots, des mots, te dis-je !... Je veux vivre pour moi, vivre pour lui ! Foin du reste ! Que le monde entier s'abîme, pourvu qu'il en reste un coin où je puisse me retirer avec Florimond et couler mes jours près de lui !

Sans perdre courage, Catherine s'attacha à cette désespérée qui ne voulait rien entendre. À demi dévêtue, courant parmi ses hardes qu'elle réunissait en un paquet à ce moment même où M<sup>lle</sup> de Lépinère était entrée, Marguerite passait par toutes les trances de la terreur, les transports du désespoir, les abandons du découragement. Ce qui la terrassait, c'était surtout le doute. Elle voyait bien que sa fuite serait contrariée, mais elle ne la croyait pas impossible.

Rappelant à soi toute son énergie, M<sup>lle</sup> de Primelles s'appliqua à ruser. Elle regretta d'ailleurs son explosion de franche colère. Comme elle ne pouvait reprendre ses paroles, elle louvoya et cessa de tenir tête à Catherine. Elle se mit au lit, ainsi qu'elle en avait exprimé l'intention, promit à son amie de lui obéir en tout.

« Pourvu qu'elle s'en aille, songeait-elle, il me restera bien une chance. Florimond est tant habile et Colbert tant dévouée qu'ils sauront certainement trouver quelque moyen de me tirer de là. Si j'ai bien compris Catherine, il ressort de tous ses sermons que ma famille n'est pas prévenue. Voilà le principal. C'est sous son bonnet que cette moderne amazone a pris de me prêcher ainsi... Vienne le signal, et nous nous enfuirons vivement, Colbert et moi, sans crier gare !... Ah ! enfin, voici Catherine qui sort de la chambre ; feignons de dormir à poings fermés... Quand le diable y serait, je pourrai toujours descendre par la fenêtre, en nouant ensemble mes draps ; Colbert m'a parlé de ce moyen : je Le crois bon !... D'ici là je me tiens coite, car ma Catherine est bien capable de m'espionner par quelque trou... »

Avec une exactitude qu'il n'avait jamais apportée dans l'accomplissement d'un devoir, Florimond se trouva, au premier coup de minuit qui s'entendait du château de Bannes jusqu'à celui de Primelles, à cet endroit du fossé situé presque en face de la porte d'eau qui s'ouvrait vers la chambre de M<sup>lle</sup> Marguerite. Il siffla, appela doucement, en progressant avec précautions de manière que les murailles de la basse-cour et du chenil, qui s'avançaient dans la douve en façon de presque-île, le cachassent aux yeux des habitants du château. Un sifflement légèrement modulé lui répondit par deux fois, et aussi une voix dont il ne distingua pas les mots qu'elle prononçait, tant elle était étouffée. Une barque, sortant de l'ombre, commença de glisser sur l'eau, conduite avec un tel art qu'on ne percevait même pas le clapotement des avirons.

Éclairé par la lune, l'esquif traversa la pièce d'eau marquant la place de l'ancien donjon et toucha le bord opposé. Deux femmes prirent terre, masquées, enveloppées dans des manteaux sombres. Florimond, triomphant, saisit Marguerite de Primelles, qui s'était jetée éperdue dans ses bras, en même temps que M. Clément Malompret, qui s'était brusquement découvert, ravissait Françoise Colbert. Et les deux hommes s'éloignaient, ainsi chargés, à grands pas, quand Florimond, sentant sa proie se débattre entre ses bras, poussa une malédiction sauvage : « Ne me serre pas ainsi, Pontaillan, lui soufflait à l'oreille une voix exécrée, ou je dirai à ta mère la Drapière combien tu es peu galant ! »

Et, se dégageant lestement, riant de son plus mauvais rire, Catherine de Lépinrière sauta sur l'herbe du pré riverain, tandis que Clément s'enfuyait à toutes jambes sans lâcher Françoise Colbert suspendue à son cou.

Sous le coup d'un accès de rage, Florimond, perdant toute prudence, appela hautement à l'aide. Il avait tiré son épée et taillait, estocadait au hasard contre des ennemis invisibles dont il se croyait entouré. La lumière de la pleine lune, un instant voilée par les nuages, éclaira alors en plein Catherine, sans masque, et qui, le capuchon rabattu sur les épaules, continuait de braver Florimond en riant :

— Fuis-t'en, Pontaillan, il n'en est que temps !... Sans quoi, tu ne reverras pas ta tendre mère et son aune !

Il ne connut plus rien. Pareil au taureau qui fonce, il courut sur la jeune fille :

— Ah ! vipère, te trouverai-je donc toujours en train de baver contre moi ?

Et, lui détachant un taillant, il l'atteignit de plein fouet. Catherine chut, en retenant ses plaintes. Sur son col de linge plat s'élargit une tache de sang. Au même moment Florimond, tiré violemment en arrière, laissa son manteau aux mains de son agresseur inconnu et tomba sur les genoux. Ce que voyant, M. de la Butière, qui faisait le guet derrière lui, sauta par-dessus une haie et gagna au pied en criant : « Trahison ! » M. de Tourouvre se crut dès lors obligé de le suivre, tout en encourageant sa bande d'estafiers attachée à ses talons :

— Au large, au large, mes garçons ! Voici les rustres qui accourent à grand renfort de flambeaux et de fourches !... Le maître est en avant avec sa belle !... Au carrosse, au carrosse !

Pendant que ces braves jouaient ainsi de l'épée à deux jambes sous l'ombre propice des bois, un cercle de gens campagnards allait se rétrécissant autour de Florimond. Le jeune homme se releva vivement. Comme il n'avait point lâché son épée, il poussa de l'avant, sans s'occuper du nombre des assaillants que son aveugle courage lui défendait d'évaluer. Reconnaisant le baron de Mordicourt, qui venait à lui, il le chargea avec des cris d'aigle où se mêlaient des ordres à ses donneurs d'étrivières, qu'il croyait toujours derrière lui :

— Allons, vous autres, débarrassez-moi de cette canaille, pendant que j'expédie la vieille carcasse !... Tiens, sinistre imbécile, prends toujours cela pour toi !

M. Le Bouteiller était sur ses gardes. Il para le coup avec sa main gauche enroulée dans son manteau et riposta par une botte poussée avec tant d'à-propos que Florimond dut reculer pour n'être pas atteint au défaut des côtes. Un bâton siffla à ses or-

eilles, s'abattit sur son bras droit. Son épée, échappée de sa main engourdie, se perdit dans l'herbe, et Florimond chut sur les genoux pour la seconde fois, à moitié assommé par un poing qui lui martela la tempe. Appuyé sur sa senestre, il tenta de se relever. Alors il se sentit saisir au collet, enlever de terre, puis écraser le nez dans l'herbe piquante. Plus d'armes ; de sa dague, arrachée de sa ceinture, il ne lui restait que le fourreau. Maintenant son dos gémissait sous la grêle des horions qui pleuvaient : coups de pied, coups de poing, coups de bâton.

— Misérables, vous verrez ce qu'il en coûte d'attirer un gentilhomme dans un guet-apens ! Et toi, vieillard sans honneur ni courage, me laisseras-tu traiter ainsi par tes valets ?... Mon épée, mon épée, que je te découise !

M. de Mordicourt, sans s'émouvoir, laissait Florimond hurler à s'enrouer. L'épée nue sous le bras, il se rapprocha de son ennemi, tenu à plat ventre sous l'effort de dix bras, et parla :

— Demeure collé au sol, méchant bâtard ! Et attends ce que je déciderai de toi !... Tu es venu ici comme un larron ; comme un larron tu seras châtié... Tais-toi !

Florimond, étouffant de fureur impuissante, mordait la glèbe desséchée. En vain essayait-il de lutter contre ceux qui le clouaient à terre. Il eut beau se tordre, user de ces artifices surnois de la lutte professés par les prévôts d'académie, ses efforts furent vains. Et voilà que Marin apparut à ses yeux, Marin, que Cottebleue avait dû enlever pourtant et conduire à Lunery !... Pourquoi, aussi, Florimond ne voyait-il pas l'horizon en feu, là, du côté de Tonlieu, en face ?... On avait donc négligé d'exécuter ses ordres, d'incendier la tanière des Labrande ? Pourquoi tout ce monde ne courait-il pas à l'incendie ? Il se crut le jouet d'un cauchemar, au milieu de toutes ces ombres muettes qui l'entouraient, avec, au-dessus, les dominant de sa haute taille, la ridicule personne de l'oncle Bouteiller, son bonnet à l'antique et son épée à la mode du siècle passé.

S'adressant au baron de Mordicourt, Marin dit alors :

— C'est à n'y rien comprendre, monsieur. Voici M<sup>lle</sup> Catherine, car on l'a recon nue, qui gît là, navrée par ce scélérat. Ma mère et mes sœurs s'occupent d'elle... À Dieu plaise qu'elle n'ait point été frappée à mort !... Que faut-il faire ?

— Mon brave Marin, que l'on emporte la pauvre enfant dans ta maison, et que Jacques Lorquin galope et nous ramène un ou deux médecins de Bourges pour assister celui de Lunery que Médard s'en ira chercher ! En attendant, que M<sup>me</sup> ma

nièce prenne soin de M<sup>lle</sup> Catherine !... Et surtout que Louis-Antoine, enfermé dans sa chambre suivant mes ordres, ne sache rien de tout cela !... Tu y veilleras, Robert.

A ces dernières paroles destinées à l'écuyer Rustigny, Florimond répondit avec une audacieuse impudence :

— Vieil animal, il le saura toujours, et ce sera moi qui lui apprendrai le sujet de ma visite, et je lui en rendrai raison !... Puisque ton sang se fige à l'idée de te mesurer avec moi, je saurai obliger ton benêt de neveu à tirer l'épée rouillée de son noble père et à voir, dans le même instant, son premier combat et son dernier !

— Tais-toi, bâtard ! Ou, j'en jure le saint nom de Dieu, je te fais pendre à cet arbre !

— Voici une bonne corde, monsieur, dit le vieux Roquelin Saboureau en sortant du cercle ; je la réservais à Cottebleue, mais je crois que le jeune Pontaillan figurera mieux au bout. Donnez-nous-le, nous prendrons l'affaire sur nous.

Florimond sentit une sueur froide perler sur sa face. Ces gens allaient-ils vraiment le pendre ? La menace n'était point vaine. L'arbre était là, tout auprès, un vilain poirier décharné, allongeant une maîtresse branche, tel un bras, et la corde se nouait en coulant, aux mains sèches du vieil escogriffe armé d'une longue épée qui traînait. Et Florimond se vit étranglé, se balançant, la langue sur le menton, tout raide, dansant au gré du vent, lui, l'incomparable, le coureur de ruelles, l'arbitre du bon ton, le galant chéri des belles ! Tenant l'honneur et la vie des autres pour rien, il s'attendrissait à toute bonne occasion sur lui-même. Et il se lamentait intérieurement de finir ainsi, quand il avait encore tant de belles années à vivre, de mourir obscurément, loin de tout secours, et d'une mort infâme qu'ont le droit de refuser les gens nés !

Il protesta donc à sa manière, en insultant et en bravant. Mais de ses accents insolents et cyniques les sons mal posés laissaient percer son inquiétude :

— Allons, je vois ce qu'il vous faut !... De l'argent ? Rien de plus aisé ! Donnez-moi un papier, je le signe, et, foi de Bannes, je payerai à l'échéance, fidèlement.

— Tu te vantes, paraît-il, de posséder des lettres de ma petite-nièce, M<sup>lle</sup> de Primelles ?... Est-ce vrai ?

A cette question de M. Le Bouteiller, qui répondait ainsi à Florimond, dont il s'était encore rapproché jusqu'à ce que son soulier fût à trois pouces de son front, le jeune baron de Chézal-Benoît sentit renaître l'espoir de se tirer de ce mauvais pas. Il suffisait de gagner du temps et d'amuser le bonhomme.

— Des lettres d'elle ? Certes j'en ai. Mais elles me sont à ce point précieuses que pour rien au monde je ne m'en séparerai !

— Sont-elles donc sur toi ?

— Prends ma vie ! Tu n'auras pas mes lettres ! cria Florimond, furieux de s'être ainsi sottement laissé deviner.

— Holà ! vous autres, fouillez-le, et donnez- moi tout ce qu'il porte sur lui de papiers !

Ce fut une lutte sauvage. Étendu sur l'herbe, tiré aux quatre membres, écartelé, Florimond, sanglotant, écumant de colère, se vit arracher son pourpoint. On visita jusqu'à ses chaussures. Un petit paquet de lettres fut trouvé dans le haut-de-chausses. Tranquillement, M. de Mordicourt garnit son nez de besicles, lut tout à la clarté d'une lanterne que tenait à bonne hauteur le portier Saboureau. Puis, ouvrant la petite porte de corne, il communiqua à chacun des billets le feu de la chandelle et les réduisit en cendres. Après quoi, il dit, sans hausser la voix :

— Tu en as menti, bâtard, ces petits vers ridicules ne sont pas des épîtres. Tu n'as pas de lettres de ma petite-nièce.

Bien qu'à moitié étouffé par un coup de sang, Florimond comprit et maudit son imprudence. Par fatuité, le galant n'allait jamais sans les lettres de sa nouvelle conquête, afin de les montrer à tout venant. Toutes les lettres de Marguerite de Primelles à lui adressées venaient d'être détruites. Évidemment les paroles de M. Le Bouteiller étaient l'expression de la vérité, quoi qu'elles continssent de mensonges. Ces lettres, Florimond ne les avait pas, c'est-à-dire qu'il ne les avait plus.

M. Le Bouteiller reprit :

— Enfin, me diras-tu ce que tu étais venu chercher ici ?... Tu ne veux pas répondre ? Eh bien ! je répondrai pour toi. Tu t'es introduit chez moi comme un voleur et un vil meurtrier pour assassiner M<sup>lle</sup> de Lépinère, dont ta mère la Drapière et toi convoitez le bien... Fâché d'avoir manqué ton coup lorsque tu essayas de faire tuer cette héritière par tes laquais Tourouvre et La Butière, tu as voulu frapper toi-même !... Allons, avoue que c'est vrai !

— Tu mens !... D'ailleurs, je ne prendrai plus la peine de répondre à un vieux fou de ton espèce, dont le cerveau est gros de chimères !

— Si tu te rends insolent, bâtard, fils d'une dévergondée et d'un assassin...

Florimond ne put entendre cela sans rugir. Secouant, par un effort désespéré, la grappe humaine accrochée après lui, il se redressa à demi. Les éclats de sa colère remplirent la prairie d'un tel bruit que les gens de Primelles en frémirent, et Marguerite,



qui suivait la scène, cachée derrière ses volets, à demi-morte de honte et de terreur, tremblait comme si la bise de décembre eût baisé ses épaules nues.

— Ah ! vieux mendiant, n'insulte pas les miens, ou rends-moi mon épée, que je les défende !... Sang de rustre, seigneur de la soupe aux choux, pauvre fesse-lièvre, sache que les femmes de ta maisonnée de gueux ne seraient point même bonnes à divertir mes valets !... Va, j'avais disposé de ta nièce ! Dès demain, mon valet de chambre avait licence d'en user !

Marin, à entendre cela, se rua sur Florimond. On eut grand'peine à l'arracher de ses mains. M. Le Bouteiller imposa silence à tous et donna ses ordres :

— En voilà assez. Qu'on mène cet injurieux brutal où vous savez, et qu'il soit traité suivant ce que Symphorien commandera !

Et, tournant le dos à Florimond toujours étendu sur son herbe avec deux hommes à chaque bras, deux à chaque jambe, sans préjudice d'un autre qui le tenait par les oreilles, le baron de Mordicourt rentra au château de Primelles.

Le vieux Symphorien Labrande, accompagné par quelques paysans munis de torches, donna le signal du départ. Florimond, emporté comme un paquet, vit qu'on se dirigeait vers l'allée principale du bois des Usages où aboutissait cette route même qu'il avait fait réparer : « C'est fini, pensait-il, les drôles n'osent rien entreprendre contre moi. Ils vont me remettre sur mes terres... À moins qu'ils n'espèrent, peut-être, surprendre mes gens et mon carrosse ?... Mais ceux-ci doivent être déjà loin ! J'ai été bien abandonné, royalement, si je puis dire... Après tout, pouvaient-ils me défendre ? Mieux vaut qu'ils aient gagné le large... Une bataille, un rapt, un incendie venant d'un même temps, l'affaire eût été grosse !... Bast ! demain il n'en sera plus question !... Quelle vengeance à suivre ! Je jure que pas un de ces hobereaux, pas un de ces rustiques, ne s'en tirera sans une dégelée de bois vert !... Patience, mes enfants ! Vous verrez ce qu'il en coûte de porter la main sur moi !... Ah ! ah ! nous voici arrivés ! »

Oui, l'on était arrivé à la clairière de la Table. Et cette clairière était ainsi appelée parce qu'en son milieu un gros rocher plat, grossièrement travaillé par les antiques Gaulois, y formait une sorte de table qu'entouraient d'informes blocs de pierre. Les gros chênes disposés en cercle retinrent l'attention de Florimond, car au tronc de chacun d'eux était attaché, le ventre contre l'écorce, un homme nu jusqu'à la ceinture.

Et du jeune baron de Chézel-Benoît la crinière blonde se hérissa, parce qu'il connaissait chacun de ces hommes : Cottebleue, les six garçons de Landry Vaillard, le fermier des Aubroys, ceux-là même qui avaient déjà arrêté Marin en trahison, dix autres

encore, tous gens choisis par Cottebleue pour l'aider à enlever encore Marin cette nuit même et à brûler la chaumière des Labrande.

Florimond se sentit pareillement dépouillé et attaché par les poignets à un chêne. Muet de terreur, ne comprenant rien, redoutant tout, il entendit Symphorien, assis à la table de pierre, réciter une sorte d'acte de procédure : « Cottebleue et consorts, coupables d'avoir envahi violemment et nuitamment les bergeries de Primelles et d'avoir essayé de les incendier, seraient livrés demain à la justice d'Issoudun, ainsi que leur seigneur, ou se disant tel, le bâtard Pontaillan, dont ils avaient suivi les ordres. S'ils voulaient échapper à la justice du roi, force leur était d'accepter celle des bergers. Ils avaient le choix ; qu'ils parlassent ! S'ils se taisaient, c'est qu'ils acceptaient cette dernière justice. »

À ce moment, Florimond crut distinguer à quelque cent pas de lui, sur sa route neuve, les lumières du carrosse et de ses laquais. On venait à son secours, c'était certain !

— À moi, mes amis ! cria-t-il d'une voix tonnante. Par ici ! On veut assassiner votre maître !

Aucune voix ne répondit à la sienne, sinon celle du vieux Labrande : « Puisque personne ne se soucie d'aller prendre à Issoudun son passeport pour les galères de Sa Majesté, chacun sera payé suivant son mérite. »

Florimond n'avait pas pensé à cela. Plus d'un gentilhomme s'était vu rouer pour une semblable histoire. S'il échappait, par grand hasard, aux malveillantes rigueurs des magistrats, son père, le marquis, averti par Catherine... Ah ! oui !... Il y avait Catherine, et il serait accusé de l'avoir assassinée par surcroît !...

Lentement, le vieux berger Symphorien dénombrait les coups de corde ou d'étrivière qui revenaient aux coupables : « Cent coups à Pontaillan, soixante-quinze à Cottebleue, cinquante aux six garçons de Landry Vaillard... » et ainsi des autres.

Se détournant rageusement de la rude écorce moussue et suintante où se soulaient ses cheveux et sa moustache toujours enfilée dans la turquoise, Florimond vit les bergers de Primelles rangés dans la clairière. Jamais il ne les aurait crus aussi nombreux. Marin, la figure éclairée par un rire sinistre, s'approchait de lui, une courroie double de sellerie au poing. Et sous la cinglante morsure l'échine de l'Incomparable Florimond céda et frémit. Au vingtième coup, les longs hurlements du misérable dominaient ceux des autres fustigés. L'assassin de Catherine de Lépineière appelait sa mère. Mais le vieux Labrande continuait de compter, et, régulièrement, chaque coup s'abattait

sur son homme.

Au trente et unième, Florimond perdit la connaissance de lui-même. Il demeura suspendu au tronc, éclaboussé de l'écume vermeille de son sang, par ses poignets que déchirait la corde, la tête lourde de sa chevelure fauve rejetée en arrière. Le vieux Labrande et son fils Marin ne s'interrompaient point de frapper ni de compter.

## CHAPITRE XI

M<sup>lle</sup> de Lépinrière fut transportée dans une chambre du château de Primelles, où la nourrice Ursule s'occupa de la déshabiller et de la mettre au lit, avec l'aide de la vieille Jeannette Labrande et de ses filles Francine et Marion. Stupide d'épouvante, Margot Larçonnière était tombée en pâmoison dès qu'elle eut vu tout le sang qui inondait la jeune fille et avait collé sa chemise au corps. Quant à M<sup>lle</sup> de Primelles, le mauvais état de sa santé l'obligea à ne pas quitter sa couche. On dut se contenter de cette excuse, et sur les quatre paysannes retomba toute la charge de cette blessée qu'on avait craint de voir passer de vie à trépas au premier moment. Les soins intelligents de ces simples femmes des champs réussirent à ramener la vie dans ce corps frêle que l'on avait cru tout d'abord inanimé pour jamais.

Quand le vieux médecin de Lunery arriva sur sa mule Toineau à deux heures du matin, Catherine n'avait pas repris complètement connaissance, mais la vie luttait contre la mort, ce qui se sentait à l'irrégularité du pouls. Deux autres médecins, accourus de Bourges, ne purent que constater, au lever du jour, l'état de la blessée, sans oser donner de l'espoir. L'apothicaire qu'ils avaient amené maniait ses drogues, et le curé de Primelles, à genoux dans un coin avec son sacristain, priait, en attendant d'administrer les derniers sacrements à la mourante.

C'est alors que, derrière la porte soigneusement close, on entendit des coups précipités, des cris et des menaces. Louis-Antoine, qui s'était sauvé en sautant par une fenêtre de la chambre où Robert de Rustigny se flattait de le tenir enfermé, menait un tapage infernal et menaçait de se tuer si on ne lui ouvrait pas. Aux éclats de cette

voix tour à tour suppliante et furieuse, M<sup>lle</sup> de Lépinrière remua légèrement. La pâleur affreuse de ses joues disparut pour faire place à une teinte rosée. Elle entr'ouvrit les yeux, se guinda sur ses coudes, releva la tête et murmura :

— Est-ce toi, mon Louis-Antoine ?... Ah ! viens, viens ici près de moi !

Un débat s'éleva alors entre les trois médecins. Si le plus vieux était d'avis qu'on obéit au désir de la blessée, puisque, seul, le son de cette voix avait pu réveiller la jeune fille de la léthargie fatale où elle paraissait s'enfoncer, les deux autres prétendaient que l'émotion pouvait tuer tout net la malade. Et, à l'appui de leurs dires, ils montraient l'appareil de bandes disposé autour du cou et du buste et sur qui, à chaque effort de Catherine et en dépit de la charpie et du cérat, s'élargissaient des taches pourprées. « Les blessures se rouvriraient et la patiente s'éteindrait, privée de sang, ainsi qu'une lampe sans huile. »

Le curé de Primelles se rallia pourtant à l'opinion du médecin de Lunery. Il obtint que Louis-Antoine serait introduit, à cette condition qu'il garderait le silence et se retirerait aussitôt qu'on le lui ordonnerait. Le jeune baron, ainsi prêché à travers la porte, promit tout ce qu'on voulut. S'échappant des mains de son oncle, qui, mal aidé par Robert de Rustigny, s'obstinait à le vouloir retenir, il entra sur la pointe de ses pieds déchaussés, encore tout mouillé par l'eau du fossé où il avait barboté pour s'évader. Ses pauvres vêtements ruisselaient moins d'eau que son visage de larmes, et il sanglotait si fort qu'aucune parole ne pouvait sortir de sa bouche. Il tomba à genoux près du lit, tendit les bras vers celle qui était tout pour lui en ce monde, et sa face bouleversée criait dans son mutisme un tel désespoir que tous les assistants courbèrent la tête, frémissants d'émotion.

Catherine alors parla :

— Louis-Antoine, dit-elle d'une voix si faible qu'on en pouvait à peine percevoir les accents à deux pas de la couche, mon cher Louis-Antoine, ne te désole pas ainsi !... Vois, je te reconnais, et même je me sens déjà mieux depuis que tu es là, près de moi... Tu le vois, je suis entourée de soins... et en train de guérir... Il y a si longtemps que je suis couchée ici... Cela ne serait rien si une bête ne me mordait la tête... Non, non, tu m'attendras, et je volerai encore à l'oiseau... avec toi, Louis-Antoine... Oui... à l'oiseau... Pourquoi me frappe-t-on toujours sur le cou ?... Ah !... Louis...

Un hoquet rompit sa voix qui s'élevait, chantante, avec le délire. Catherine devint encore plus blanche qu'elle n'était quand on la releva près du fossé. Ses mains jouèrent de l'épINETTE sur la couverture ; sa tête roula entre deux oreillers : elle s'évanouit. Les

femmes s'élancèrent avec leur vinaigre, leurs plumes flambantes, et le curé emmena Louis-Antoine. Il le portait presque, car l'enfant se pouvait à peine soutenir. L'oncle Bouteiller l'entraîna dans sa chambre et commanda qu'on lui changeât ses vêtements, car ses dents claquaient de fièvre.

Louis-Antoine avait appris d'un petit berger courant le long du fossé le malheur de M<sup>lle</sup> de Lépinère, sans pouvoir savoir qui l'on accusait de cet assassinat. Le pâtre parlait d'une chute de cheval. D'autres gens étaient venus qui l'avaient emmené sans répondre aux questions de Louis-Antoine. Cela se passait aux premières heures du matin, car le beau sommeil de la jeunesse avait empêché Louis-Antoine d'entendre quoi que ce fût des scènes de la nuit. Quand il voulut sortir de sa chambre, il s'aperçut qu'elle était fermée. Il cogna en vain, personne ne lui ouvrit. Alors il sauta par la fenêtre dans la douve et rentra par la cuisine. En vain son oncle et l'écuyer Robert s'étaient-ils mis à ses trousses. Courant derrière Marion, qu'il voyait chargée de charpie et de bandes, se diriger vers la chambre, ordinairement inhabitée, du rez-de-chaussée, il avait failli entrer derrière elle. Et c'est contre cette porte brusquement poussée qu'il s'était évertué à frapper.

Pendant que la pauvre maison de Primelles s'agitait dans l'inquiétude et la crainte, Marguerite, obstinément barricadée chez elle, roulait dans sa tête malade les projets les plus contradictoires et les plus insensés. La prudence réussit cependant à se faire écouter de ce cœur, meurtri encore plus par l'orgueil que par l'écroulement de ses rêves amoureux. Convaincue de l'indignité de Florimond, puisqu'elle n'avait rien perdu du drame furieux qui s'était déroulé sous sa croisée, elle ne s'apitoyait pas sur son bonheur ruiné, mais s'exaspérait d'avoir été ainsi trompée par celui qu'elle avait institué son maître et son roi. Marguerite de Primelles avait compris que son oncle, en brûlant ses lettres, anéantissait les preuves matérielles de sa faute. D'autres preuves existaient cependant : les lettres de Florimond. Elle les prit dans son corsage, car elle n'avait pas voulu s'en séparer pour fuir, et les consuma à la flamme d'une chandelle. Une à une elle les détruisit, sans se donner la joie amère et stérile de relire cette correspondance passionnée où M. Aimeri d'Olivier avait jeté, sans compter, les lieux communs et le pathos de la galanterie des ruelles.

Marguerite piétina les cendres de sa passion sur l'âtre de la cheminée, aussi froid que son cœur de liseuse pédante, et se jura de n'avoir désormais plus commerce avec homme sur terre, de ne plus croire à l'amour, voire à l'amitié, et de se retirer dans un monde tout intérieur, éclairé par ses seules réflexions. Dans son égoïsme farouche de

vierge précocement vieillie par l'expérience des désillusions, elle avait trouvé du plaisir à voir Florimond houspillé par ses gens : elle en avait trouvé plus encore à voir Catherine de Lépinrière tomber sous l'épée de Florimond. Elle avait reconnu dans ce crime abominable l'inexorable vengeance d'un Dieu de justice qui protège les amours des créatures supérieures et préserve celles-ci des écarts déshonnêtes. Car l'indignité manifeste de Florimond fortifiait M<sup>lle</sup> de Primelles dans cette idée qu'elle seule possédait la noblesse et la délicatesse des sentiments qui élèvent l'humanité au-dessus des vains préjugés et des lois hypocrites des convenances.

Son orgueil monstrueux, peut-être comparable à celui d'un poète, n'avait pas, néanmoins, tué en elle cet esprit de finesse qui fait rarement défaut aux personnes de son sexe. Aucune inquiétude pour sa sûreté ne vint troubler ses réflexions morales. Elle savait l'oncle Bouteiller trop brutalement chevaleresque pour la dénoncer à sa mère ; elle savait aussi que le secret serait gardé par tous les témoins de la nuit, parce que ces témoins, suivant à la vérité le châtiment d'autres offenses, ignoraient la nature autant que les détails de son intrigue. Seule, Catherine...

Ah ! oui, la Catherine détestée !... Mais, d'abord, elle devait être morte à cette heure, ou, tout au moins, elle n'en valait guère mieux. Et puis Catherine n'avait pas d'intérêt à parler. Restait Françoise Colbert ?... Sans doute ! Mais cette servante, irrévocablement compromise dans une affaire où le beau rôle n'était point pour elle, et qui ne détenait aucune preuve de ses bons offices, n'irait pas chanter aux quatre coins du royaume cette aventure, demeurée à l'état d'ébauche, et dont demain personne ne se soucierait.

En tout cas, M<sup>lle</sup> de Primelles regrettait sa chambrière Colbert, pour cette raison principale que, si cette fine mouche fût demeurée à la maison, elle, Marguerite ne serait point demeurée sans nouvelles. Car Marguerite ne se préoccupait que de Marguerite, et le monde commençait et finissait avec sa discrète personne.

Pas un seul instant M<sup>lle</sup> de Primelles ne fut tourmentée par cette idée qu'elle avait trahi ses devoirs de fille noble. — Qu'elle se fût laissé abuser par un homme méprisable, à cela aucune négation n'était opposable. Toutefois elle objectait qu'erreur ne fait pas compte et que la dupe est toujours supérieure à l'imposteur, quoi qu'en édicte le tribunal de la belle société, et quand cette dupe est Marguerite de Primelles en personne. Quant à nourrir un sentiment de gratitude pour Catherine de Lépinrière, qui s'était impudemment substituée à elle pour la sauver, Marguerite s'en serait gardée comme

d'avalier du poison : « De quoi s'est mêlée cette évaporée, cette virago champêtre ?... Et qui m'assure qu'elle ne cherchait pas à obliger Florimond à l'épouser en rendant ainsi son enlèvement manifeste ?... Qu'elle vive ou qu'elle crève, je ne m'en soucie pas, non plus que de Florimond, d'ailleurs. Si mon oncle l'a tué, c'est un malheur dont je suis déjà consolée. »

M<sup>lle</sup> de Lépinrière vécut. Quatre jours après la nuit terrible où l'épée de Florimond, heureusement amortie par les boucles de sa chevelure, avait balaféré son cou, sans offenser les grosses veines, pour entamer profondément la clavicule et labourer le sein droit, on put la transporter à la maison de M. de Montenay sur des brancards. Elle trouva à la Vergne la marquise de Creulles avec ses femmes de service et aussi Gilette Léchanson et Maroie Lenatier. Les hôtes de Primelles l'avaient accompagnée dans ce voyage d'une petite lieue qui dura deux grandes heures, tant on tenait à éviter les cahots à la blessée. L'oncle Bouteiller gardait la droite avec M. de Montenay, et Louis-Antoine n'arrêtait pas d'aller de l'avant, pour revenir en arrière, essoufflant son bidet à tous crins et trompant son impatience par un perpétuel mouvement. Les rideaux de cuir de l'appareil porté par deux mulets étaient en effet tirés pour que la poussière n'incommodât point Catherine. Et la pire douleur de Louis-Antoine était de savoir son amie si près de lui sans pouvoir ni lui parler ni la voir.

Trois mois passèrent avant que M<sup>lle</sup> de Lépinrière fût capable de sortir. Pendant ce temps, elle ne reçut à la Vergne aucune visite, ni de Bourges ni d'ailleurs. Seuls ses amis de Primelles, M. de Montenay et sa parente M<sup>me</sup> de Creulles eurent accès auprès d'elle, et Louis-Antoine, qui passait désormais à la Vergne les journées consacrées naguère à marauder du côté de Tonlieu. M. de Mauny d'Anrieux n'était point de son côté demeuré inactif. On le vit arriver un jour porteur d'une petite dame-jeanne artistement clissée d'osier. C'était un baume qu'avait fabriqué sa gouvernante Marion, baume de Hollande, entre tous souverain pour la cicatrisation des blessures et bien supérieur à cette eau d'arquebuse dont on a certainement exagéré les mérites. Le vieux médecin de Lunery, homme bizarre, très épris de nouveautés, n'hésita pas à appliquer ce remède. Les résultats furent merveilleux. Alors Marion chargea M. de Mauny d'une seconde bouteille. Celle-là renfermait un cordial distillé par la dame avec on ne savait quel élixir de noyaux de fruits et aussi des jus d'herbes champêtres odorantes et dont les esprits subtils auraient appelé un mort à la vie.

Ainsi soignée et droguée, Catherine ne tarda pas à se sentir plus vaillante. Elle se



levait, marchait par les chambres, appuyée sur Maroie ou sur Louis-Antoine. Et le cuisinier de la marquise de Creulles, qui avait transporté ses casseroles et ses épices dans la petite maison de M. de Montenay, abondait en ingénieuses inventions. Ses coulis, ses bisques et autres potages embaumaient la maison. Il consentit à donner quelques recettes que Catherine adressa à Marion avec une mallette pleine de cols et de manchettes en point coupé.

Quant à l'attaque dont M<sup>lle</sup> de Lépinrière avait failli demeurer victime, il n'en fut jamais question. Une singulière complicité liait les langues. Jamais secret ne fut mieux gardé. D'ailleurs, personne ne savait au juste ce dont il retournait. L'on disait : « l'accident de la demoiselle ». Et l'on évitait d'en parler. De Florimond, de sa mère, l'on n'avait pas de nouvelles, non plus que de Cottebleue du reste, ni de ses complices. La chronique scandaleuse et amusante de Bourges ne trouva pas de quoi s'enrichir dans le drame de la nuit du 13 juillet. L'année n'était pas écoulée que l'histoire de Florimond tombait dans l'oubli. Au surplus, on ne s'en était que peu inquiété. Personne ne songea à établir des rapports entre l'absence du jeune homme et la maladie de M<sup>lle</sup> de Lépinrière. La marquise Julie vivait à Paris avec son fils, à ce que l'on disait. Et encore l'on n'en était pas certain. Et enfin aucune plainte ne fut portée contre les gens de Primelles.

Et pourtant ni M. de Montenay ni Louis-Antoine n'ignoraient de qui venait le coup. À force d'interroger Jeannette Labrande, de la câliner, de la corrompre par de petits cadeaux, et surtout de la tenir au courant de la santé de Catherine, il finit par savoir une partie de la vérité. Mais cette partie était pour lui la principale : Catherine avait été frappée par Florimond.

Dès lors, l'assiduité dont il donna des preuves en ses exercices d'escrime, les progrès vraiment extraordinaires qu'il fit, étonnèrent Robert de Rustigny et charmèrent M. Le Bouteiller : « Il comprend enfin son devoir, disait celui-ci. Le gentilhomme a été long à s'éveiller en lui. En fin de compte il s'est éveillé, c'est le principal ! » Et Robert de Rustigny de se glorifier : « Je puis être fier d'un tel élève... Le jeune homme mord, monsieur... Il mord à la noble science des armes... Si vous aviez vu, ce matin, — car maintenant il prend leçons matin et soir, — l'estocade de pied ferme dont il m'a arrêté quand je portais l'épée haute, les larmes, monsieur, vous en auriez jailli des yeux... J'en porte encore les marques... Quelle botte !... N'importe qui serait tombé sous ce coup, tant il fut fourni avec dissimulation et souplesse !... Coup de spadassin, indigne

de la doctrine académique ?... Possible... Mais pour mettre un homme par terre je n'en connais pas un pareil... Rappelez-vous que c'est ainsi que Thémis tua jadis le marquis, frère aîné du cardinal ministre... Ah ! oui, monsieur, il ira loin, le jeune homme, il ira loin ! »

La nouvelle de cette éclatante conversion parvint jusqu'à la baronne de Primelles. Vivant toujours en recluse dans sa chambre, loin de tous et de tout, on la vit, presque avec effroi, arriver un jour dans la salle des exercices, avec ses guimpes monastiques et ses longs habits de deuil. Silencieuse et grave, elle ordonna par un signe à l'écuyer de continuer d'enseigner son fils, et, assise sur un pliant qu'avait apporté Margot Larçonnière qui tremblait de peur au choc des épées, elle assista à la leçon tout entière. Les approbations fréquentes du vieux baron étaient reçues par elle avec des regards où se lisait une fiévreuse reconnaissance. Quand la séance eut pris sa fin, M<sup>me</sup> de Primelles, saisissant Louis-Antoine par les épaules, l'embrassa sur le front avec une tendresse dont l'enfant se sentit étrangement pénétré. Les pleurs de sa mère mouillèrent son visage, se mêlant à la sueur qui en décollait. Et la baronne, toujours muette, froide et sereine, ainsi qu'une image taillée dans le marbre, regagna sa chambre.

Elle y reçut M<sup>lle</sup> Marguerite de Primelles, qui lui demandait audience par la bouche de la petite Francine, attachée à sa personne comme servante depuis que François Colbert s'était envolée aux bras de M. Clément Malompret. L'entretien de la mère et de la fille, tenu sur un ton glacial, fut bref et compendieux, comme si, aux yeux de ces deux femmes pour ainsi dire étrangères l'une à l'autre, les paroles eussent une valeur telle qu'on ne dût les prodiguer sans péché. Marguerite exprima à sa mère son ferme propos d'entrer en religion. Avant de faire profession, elle passerait un an ou deux au couvent des Augustines de Bourges, où l'on pourrait l'utiliser pour l'instruction des jeunes pensionnaires.

M<sup>me</sup> de Primelles n'éleva point d'objections. Elle répondit à Marguerite que le projet lui apparaissait raisonnable et qu'on s'en occuperait.

— Du moment que votre humeur ne vous porte pas vers le mariage, rien ne peut être meilleur que ce parti auquel vous vous arrêtez. J'eusse préféré vous voir contracter union avec M. de Montenay, qu'on m'a dit avoir du goût pour vous. Mais je ne veux point vous contraindre. Ayant le choix entre ce gentilhomme, qui est riche et de bonne maison, et M. de Mauny d'Anrieux, qui, je le sais, vous recherche, vous auriez pu vous décider pour le premier, car de M. de Mauny l'on jase un peu beaucoup à propos de sa gouvernante. Encore n'est-ce point là un prétexte suffisant. Toute

femme qui se respecte doit savoir en supporter. N'en parlons plus ! Pour observer les convenances, j'en toucherai un mot à mon oncle Bouteiller. En tous cas, aujourd'hui comme demain, vous avez mon approbation. Allez, je vous donne permission de vous retirer.

Et Marguerite de Primelles, après avoir baisé la main de sa mère, était rentrée chez elle, cependant que la baronne, agenouillée sur le carreau, — car, par mortification, elle ne se servait point de son prie-Dieu, à moins qu'elle ne fût malade, — priait, attendant que le ciel l'assistât de ses lumières... A grand'peine se retenait-elle de supplier le Souverain Juge d'exaucer des vœux qu'elle n'osait point formuler. Car ces vœux n'étaient que d'homicide et de vengeance.

Et c'est pourquoi cette femme, encore jeune, se consumait lentement, pareille à ces braises dont on ne distingue pas l'incandescent éclat, mais seulement le revêtement gris et velouté sous quoi elles ne s'arrêtent de brûler qu'à l'heure où toute leur substance tombe, réduite en cendres.

L'automne finit, puis ce fut l'hiver qui ensevelit tout sous la neige. Chacun vécut claquemuré. Seul, dédaigneux des frimas, Louis-Antoine continuait de courir entre Primelles et la Vergne, où Catherine, sur pied et tout à fait brave, s'amusait à chasser avec celui que les gens du lieu, dans leur langage innocent et bienveillant, n'appelaient pas autrement que « son petit mari ».

Mais quand les souffles capricieux du printemps eurent fondu cette neige que méprisait Louis-Antoine, M<sup>lle</sup> Marguerite de Primelles dénonça sa ferme intention de se rendre au couvent de Bourges. Et Catherine offrit de l'y mener, avec sa mère, dans le carrosse qu'elle fit tirer de sa remise au château de Bannes. M<sup>me</sup> de Primelles accepta cette offre que Marguerite aurait volontiers éludée. D'ailleurs tout était devenu indifférent à la jeune fille. Le voisinage de Catherine pendant quelques heures ne lui semblait pas bien pénible, puisque la présence de sa mère empêcherait cette étrangère de se livrer à des réflexions déplacées. Au fond, la seule chose que Marguerite de Primelles ne pardonnait pas à Catherine de Lépinère, c'était de ne pas avoir péri sous l'épée de Florimond et, grâce à ce contre-temps, d'être demeurée maîtresse d'un secret qu'elle n'eût pas dû pénétrer.

Les trois femmes partirent, après la semaine de Pâques, avec quatre chevaux, un cocher, deux petits laquais placés derrière le coffre, et Margot Larçonnière, qui prit place dans la voiture avec les maîtresses. Comme l'on voyageait en plein jour et que jamais le pays n'avait été plus tranquille, l'on ne prit point d'escorte. André d'Archelet et

Robert de Rustigny devaient se rendre à Bourges, à cinq heures du soir, avec quelque huit laquais armés, pour le retour. Louis-Antoine travaillait l'escrime à Primelles, l'oncle Bouteiller souffrait de la goutte, M. de Montenay était parti pour Blois, appelé par des affaires, et M. de Mauny d'Anrieux chassait du côté de Vatan. Quant au château de Bannes, il montrait tous ses volets joints, ses portes fermées, et la rumeur courait que Florimond et sa mère étaient partis pour l'Autriche sur l'ordre du marquis, pour lors en résidence à Vienne.

Or il advint, en traversant le bois de la Corne, que le carrosse, empêché par le mauvais état de la route, fut entouré par une bande de cavaliers dont les mauvais desseins apparurent évidents. Ces hommes, masqués, se coiffaient de grands chapeaux dont les vastes bords rabattus eussent suffi, à défaut de leurs perruques de toutes couleurs, à leur cacher la mine. Deux se placèrent en travers du chemin, arrêtaient les chevaux en les prenant au mors. Un troisième menaça le cocher de son pistolet, cependant que d'autres, demeurés derrière, effrayaient les petits laquais, qui, sautant à terre, s'enfuirent vers la couture de Vernillier et crièrent si fort que le reste des agresseurs, hésitant, accomplirent mal la besogne dont on les avait chargés. Chacun d'eux brandissait, en effet, un flacon de verre rempli d'un liquide noir ; et ils cherchaient à en frapper au visage les quatre femmes serrées dans la voiture.

Sans se laisser troubler par cette audacieuse attaque et au risque de se faire défigurer, M<sup>lle</sup> de Lépinrière se jeta devant M<sup>lle</sup> de Primelles et la couvrit de son corps. Margot Larçonnière, tombée en pâmoison, embarrassait M<sup>lle</sup> Marguerite, qui, machinalement, se couvrit les yeux de ses bras croisés, opposant l'épais tissu de ses manches renflées aux coups dont on lui menaçait la tête. Les bouteilles, mal dirigées, parce que leurs porteurs, pris entre le remblai et les moyeux des roues, étaient obligés de travailler leurs chevaux pour les garder des atteintes, se brisèrent contre les portières et les cadres des fenêtres, mêlant leurs débris coupants aux éclats des glaces qui volaient de tous côtés. Les jets d'encre retombèrent en pluie sur les quatre femmes, et les malandrins se bousculèrent pour gagner au pied.

La scène ne dura que quelques minutes.

Grâce au sang-froid et au courage du cocher Jacquin Navelier, le carrosse s'était remis à rouler. Dressé sur son siège, son long fouet au poing, Jacquin, qui avait servi dans les piquiers, méprisa le canon de l'arme braquée sur lui. La portée de cuir et de corde tressés tournoya, dessina un huit, atteignit l'homme, qui hurla, aveuglé par le

coup qui l'éborgna à demi, et tira au hasard, en même temps que sa monture, exaspérée par le fouet, l'emportait après deux écarts qui faillirent le désarçonner. Cramponné à la crinière, démasqué, pleurant du sang, le drôle ne disparut pas si vite que Jacquin ne pût mettre un nom sur le museau ainsi endommagé. Et ce nom fut celui de Briand Perrasset, premier cocher de la marquise de Bannes.

À la détonation rendue ainsi innocente, répondit une autre, aussi forte. M<sup>lle</sup> de Lépière, saisissant vivement un des deux grands pistolets de carrosse qui dormaient dans les bottes à la portière de gauche, tira dans le cheval d'un des bandits aux bouteilles, et si heureusement que la bête s'abattit et que l'homme, atteint à la cuisse, demeura engagé sous son barbe, la tête portant contre la roue droite de derrière. Jacquin, continuant de fouailler, sangla alors à toute volée les braves qui prétendaient immobiliser son attelage. Sous la force des coups, masques, chapeaux, perruques s'éparpillèrent, les chevaux pointèrent fous de douleur, les hommes se laissèrent emmener, tournant le dos au cinglant orage, et le coche recommença de rouler après une violente secousse.

Les cris de rage des bandits se doublèrent par les exclamations d'horreur des femmes, lorsque la tête du cavalier abattu fut broyée par la roue. Du crâne qui péta avec un bruit sec giclèrent des fragments de cervelle. M<sup>lle</sup> de Primelles en fut couverte et se renversa évanouie.

Du côté de Vernillier, une huée montait. Bientôt un gros de paysans brandissant des volants, des fourches et des faux, dévala sur la route, avec les petits laquais maniant chacun un grand bâton. Redoutant que cette canaille ne leur fit un mauvais parti, les cavaliers, qui l'épée à la main s'apprétaient à piquer dans la voiture, tournèrent bride et s'enfuirent à toute vitesse vers la Chapelle-Saint-Ursin, pour gagner sans doute la route de Tours. Mais ils ne s'enfuirent pas si vite qu'un coup de faux ne tranchât le jarret d'un barbe. On entendit des malédictions, des ordres : « Sauvez M. de Tourouvre ! Briand, Rénier, holà, vous autres ! Que Briand le prenne en croupe, c'est encore lui le mieux monté ! »

Catherine reconnut la voix, celle de Clément Malompret. Elle ordonna à Jacquin de s'arrêter et descendit. Le cheval blessé par elle et l'homme tué gisaient à cinquante pas derrière. M<sup>lle</sup> de Lépière s'en approcha. L'un des petits laquais, écartant la chevelure postiche empouacrée de sang, découvrit la face disloquée qui semblait rire hideusement au soleil. Et le garçon ne se trompa ni sur la personne ni sur la condition

du défunt :

— C'est Cottebleue, le porteur d'exploits, qu'on disait parti pour Paris !

Quant au cheval, il portait sur la hanche la marque des écuries de Bannes, un double fer à moulin. Les paysans dirent que le barbe, en train de crever derrière la haie, en présentait une semblable. Et ces braves gens regrettaient de n'avoir pu assommer quelqu'un de ces bandits de grands chemins : « Ils avaient si vertueusement joué de l'épéon, après avoir relevé leur compagnon, qu'un tourbillon de poussière chassé par le vent ne les eût pas gagnés en vitesse. » Et le cocher Jacquin, qui visitait ses bêtes et les trouvait heureusement sans blessure, affirmait que les perruques et les masques dispersés sous son fouet lui avaient montré la mine de Richard de Mallenay et de Gracien Larotte, gredins réputés parmi les donneurs d'étrivières de Florimond et anciens soldats aux gardes.

On s'empressait autour de Marguerite de Primelles, toujours évanouie. Margot Laronnière risquait un œil et soupirait à fendre l'âme. M<sup>me</sup> de Primelles dégrafait sa fille, on jetait de l'eau à la chambrière, on lui bassinaient les tempes, et l'encre ainsi étendue d'eau noircissait les visages de ces femmes. On eût dit d'autant de nègresses. Catherine, dont le front laissait suinter le sang sous cet enduit sombre, déclara n'avoir besoin de rien. Enfin l'on se remit en route. Les quatre voyageuses arrivèrent à Bourges dans un état à faire peur. Personne cependant ne vit le dégât dans les rues de la ville. Car du coche les rideaux ne furent tirés que lorsque les portes du couvent se furent refermées sur lui. Les religieuses se réjouirent à voir qu'aucune de ces dames n'était blessée. On les lava, les changea de vêtements, sans du reste déployer une curiosité déplacée au sujet de leur aventure, « la prudence commandant toujours de ne pas chercher à atteindre le fond des choses ». Et la supérieure chercha si peu à l'atteindre qu'elle ne vit pas que M<sup>lle</sup> de Lépinrière avait ramené bien en avant ses boucles sur son front, que coupait, d'une façon désormais indélébile par la vertu de l'encre dont elle était imprégnée, une balafre allant du sourcil jusqu'à la racine des cheveux. Dirigée par la haine et plus ferme que celle de ses complices, la main de M. Acresin de Tourouvre avait frappé assez juste. S'il n'avait pas été, au moment utile, froissé par le cheval de Clément Malompret en danger lui-même d'être écharpé par la roue de l'avant-train, il eût encore mieux fourni son coup, et M<sup>lle</sup> de Lépinrière eût été marquée atrocement pour la vie.

Telle fut la manière dont la marquise Julie annonça à ceux de Primelles son retour

et celui de l'Incomparable Florimond en ce Berry où l'on allait, du moins dans certaines maisons, jusqu'à se bercer de l'espoir qu'on ne la reverrait jamais. Depuis plus de huit mois, il n'était plus question de M<sup>me</sup> de Bannes, non plus que de son fils. On avait oublié les commérages du mois de juillet, et personne ne se doutait à Bourges que Florimond avait passé deux mois à Chézal-Benoît entre la vie et la mort et que la marquise, revenue de Paris au bout de trois jours, l'avait soigné de ses mains, déguisée en ursuline tout comme Nicole Deleuze et deux servantes engagées à Paris. Ces filles, qu'on ne laissa pas sortir un seul jour du petit château, repartirent avec Julie et Nicole quand Florimond put être transporté sans danger. On régla leurs gages à l'entrée du faubourg Saint-Marcel, avec licence de chercher fortune à leur goût.

Lorsque Florimond avait été détaché de son arbre, dans cette clairière de la Table où il faillit périr sous le fouet, son corps inerte n'était plus, de la nuque aux reins, qu'une plaie sanglante. Cottebleue ne valait guère mieux. Des autres fustigés les blessures s'annonçaient moins graves. Aussi, après le départ des bergers qui rendirent à chacun la liberté de ses membres, les plus dispos se rhabillèrent tant bien que mal et accomplirent cette dure besogne de transporter Florimond et Cottebleue sur leurs bras jusqu'à Chézal-Benoît.

Là se passa une scène singulière. Autour du maître et du porteur d'exploits toujours inanimés et allongés sur la table de la cuisine, un débat s'engagea où l'un accusait invariablement l'autre de lâcheté, voire de trahison, sans jamais s'attribuer l'apparence d'un tort. M. Clément Malompret mit fin à ces invectives, tout à la fois prudentes et passionnées et par-dessus tout contradictoires, en donnant d'autorité l'ordre de mettre le baron sur son lit. Et là, aidé par Françoise Colbert, que les événements de la nuit avaient remplie d'une salutaire terreur, il commença par bassiner, avec du vin aromatique et de l'huile, le dos excorié de son maître. Le bon Samaritain ne dut pas, en son temps, oindre avec plus de précautions le voyageur qu'il rencontra dépouillé et navré par les voleurs. À des voleurs, pareillement, il décida de faire honneur des blessures qui déshonoraient le baron. Mais encore cet honneur ne leur reviendrait que si la justice se mêlait d'informer.

Lorsqu'un premier pansement et l'ingestion de précieux et généreux cordiaux eurent rappelé Florimond à la vie, sans qu'il eût pour cela retrouvé sa connaissance, Clément, le laissant à la garde de Colbert, réunit toutes les victimes et tous les acteurs plus heureux du drame de la nuit et leur soumit son idée. Ceux qui, à l'exemple de MM. de Tourouvre et de la Butière, s'étaient courageusement enfuis au premier acte

et avaient, de ce fait, conservé intactes et leurs lombes et leurs épaules approuvèrent la sagesse des dispositions de M. Clément. Cottebleue, à moitié fou de souffrance, puis calmé à force d'eau-de-vie, murmura, toujours allongé le nez sur la table de la cuisine, qu'il était en effet plus expédient de se taire. Il avait gardé, dans son ivresse, assez de lucidité pour nommer un barbier de Lunery capable de panser tout le monde à bas prix, capable aussi de garder à bas prix le silence. On l'envoya aussitôt chercher, et M. Clément, avec l'aide de MM. de la Butière et de Tourouvre, écrivit une belle lettre à la marquise. Il chargea Gracien Larotte, brave, alerte et déterminé, ancien soldat aux gardes, de la porter à Paris. Gracien partit après avoir appris par cœur une relation de l'affaire, œuvre de Clément, qui mettait chacun à l'abri de l'accusation de couardise.

« Il sera toujours temps, avait dit Clément, de dire la vérité à la patronne quand elle sera ici. Chacun en racontera ce qu'il en sait. À elle d'établir la vérité. Et, quand le diable y serait, d'ici là nous aurons bien trouvé quelque chose !... »

Ces messieurs ne trouvèrent rien du tout, lorsque, trois jours après, arriva la marquise, escortée par Nicole Deleuze, Ottavio Piccolomini, M. Aimeri d'Olivier et les femmes de service. Une vraie lionne en fureur se rua sur Tourouvre, La Butière, comme sur Clément Malompret, quand elle connut l'état où se débattait Florimond malgré les emplâtres, le baume et le cérat du barbier de Lunery, renommé pour sa discrétion. Aux explications confuses de La Butière et de Tourouvre, occupés seulement de se disculper et de rejeter l'un sur l'autre les mauvais résultats de l'expédition de Primelles, se mêlaient les insinuations perfides de Clément et d'Aimeri d'Olivier. En somme, ces gens ne cherchaient qu'à s'entre-détruire, et Julie ne comprenait qu'une chose, c'est que, par la faute de tous, son fils se trouvait en danger de mort. Et nul ne voulait lui raconter exactement comment Florimond avait été mis en cet état. La gangrène était à craindre, et le délire n'abandonnait pas le blessé. Julie, épouvantée par ces sinistres symptômes, arrêta qu'il fallait trouver coûte que coûte un médecin, et que celui-ci ne fût pas du pays. À M. de Tourouvre échut la délicate mission de partir pour Paris et de ramener un chirurgien également capable de panser les plaies et de se taire.

Nicole Deleuze était trop experte en fait d'aventures rares et secrètes pour ne pas tirer d'embarras le piteux cavalier qui ne savait à quelle porte frapper. Elle lui indiqua la bonne adresse. Mais cela demanda huit jours, et la fièvre maligne ne laissait pas à Florimond un seul instant de répit. Les éclats de sa voix, tour à tour plaintive et furieuse,



remplissaient la petite maison, où l'on vivait les uns sur les autres dans la crainte des gens de justice. L'on redoutait également les visites, la curiosité des voisins, des chasseurs, des marchands ambulants. Il était cependant nécessaire de s'approvisionner. Mainte chose utile faisait défaut, notamment les cordiaux et les drogues. Des hommes de confiance établirent un va-et-vient entre Chézal-Benoît et le château de Bannes. De celui-ci partaient des domestiques pour Bourges. Ils en rapportaient leurs emplettes à Bannes, et d'autres domestiques les y prenaient pour les porter à Chézal-Benoît. On ne marchait que la nuit ; à la maison on tenait tous les volets clos : les vivres étaient reçus à la porte du pont, sans qu'on laissât entrer personne.

M. Aimeri d'Olivier, déguisé en vieux suisse, s'abaissa jusqu'à remplir l'office de portier. Sa prudence était si grande qu'on se sentait en sûreté dans un logis gardé par un homme de cette qualité. A l'exemple du lièvre, et comme lui rongé par la crainte, le poète de Florimond ne dormait que d'une oreille, et son sommeil était empoisonné par des rêves où la police le tourmentait sans merci. Sous leurs habits et leurs guimpes de religieuses, Julie et Nicole n'avaient pas une condition meilleure, et elles se désolaient en veillant le misérable Florimond, craignant à toute heure de le voir expirer entre leurs bras. Quant à Françoise Colbert, maudissant ses folles déterminations, elle soupirait sous la crainte de Clément Malompret et de tous.

Les hôtes de Chézal-Benoît diminuèrent bientôt de nombre. Car, à mesure qu'un homme était guéri de ses coups de fouet, il repartait pour son village. Là, il racontait n'importe quoi. Les valets de Landry Vaillard, dûment payés, allèrent jusqu'à s'accuser d'intempérance. Ils prétendirent que des racleurs les avaient circonvenus à Bourges, enivrés, enfermés, bref, qu'ils avaient couru les pires dangers. La femme de Cottebleue reçut, par les soins de Clément, une somme d'argent et une lettre de son mari lui annonçant que le baron de Chézal-Benoît l'avait emmené à Paris, où il s'occupait de lui acheter une charge d'huissier.

On emmena en effet Cottebleue à Paris, mais seulement à la fin de l'automne, quand on put transporter Florimond en carrosse. Durant trois mois, le jeune baron demeura pour sa mère un sujet d'inquiétudes constantes. Sa jeunesse et sa vigueur triomphèrent à la fin du mal qui le clouait sur son lit de douleurs depuis l'été passé. Et, en tout semblable aux serpents, qui, aux premiers rayons du soleil printanier, sortent de leurs retraites souterraines, gonflés de venin et ayant fait peau neuve, il ne rêva plus que sang et massacre. Il dénonça sa ferme intention de retourner au château de son père et d'exercer une prompte et rigoureuse justice contre ses ennemis.

La marquise Julie n'eut garde de traverser ces desseins. Altérée de vengeance au moins autant que son enfant chéri, à peu près sûre de l'impunité puisque l'aventure de Primelles paraissait tombée dans l'oubli, elle activa le départ pour Bannes. Mais, bien conseillée par Aimeri d'Olivier, elle se résolut à n'y rentrer que de nuit, et à tenir, aussi longtemps que possible, son arrivée secrète, de manière à pouvoir ourdir ses trames en pleine sécurité. Elle réussit au delà de ses desirs. Par un espionnage actif, elle connut les projets de Catherine et de M<sup>lle</sup> de Primelles. Ce fut elle qui arma les laquais et Tourouvre de bouteilles d'encre et les paya généreusement, et d'avance, pour cette belle besogne.

Quand elle eut appris de Tourouvre et de Clément l'heureux succès d'une attaque où le seul Cottebleue avait succombé, sans compter deux chevaux, Julie, sans se préoccuper des suites possibles du guet-apens, courut annoncer à son fils cette première victoire. Aussitôt Florimond s'écria, en se frottant les mains, que, pour terminer tout cela à la plus grande gloire de la maison de Bannes, l'heure était venue de provoquer le jeune Louis-Antoine et d'en finir avec lui.

— Gardez-vous-en bien ! fit M. Aimeri d'Olivier en se bourrant le nez de tabac. Gardez-vous-en bien ! Ce serait mal jouer. À peine revenu, voulez-vous reprendre la poste avec tous les sergents du Berry, puis ceux du royaume sur les talons ?

La marquise pria Aimeri de s'expliquer. Et celui-ci, qui ne détesta jamais se faire valoir, développa un raisonnement en trois points sur l'inopportunité d'un défi.

— Attendez plutôt que le cartel vienne de l'ennemi. Vous aurez alors pour vous les apparences du bon droit... Patience, écoutez jusqu'au bout ! Le tour plaisant des bouteilles d'encre eut cela de fâcheux que vous le signâtes d'un trop lisible paraphe. Tout le monde sait, soyez-en certains, que le malencontreux Cottebleue était à votre service. Des chevaux laissés morts sur le chemin les marques ont dû se déchiffrer facilement ; et chacun peut, en commentant la plaisanterie qui n'est — soit dit sans vous offenser — pas nouvelle, assurer que la cavalerie sortait de chez vous. Que les pécores aient été défigurées, le mal n'est sans doute pas très grand, mais ces pécores ne sont pas à ce point abandonnées que des parents ou des amis ne se lèvent pour défendre leur cause.

Florimond sourit avec une hautaine affectation :

— Jolis parents ! Le vieux Bouteiller, pareil à un héron sans plumes, et le jeune Louis-Antoine, oiseau qui n'a pas encore mué !

— Il y a aussi, continua M. Aimeri d'Olivier, M. de Montenay, qui est le tuteur de

M<sup>lle</sup> de Lépinrière.

— C'est ma foi vrai, je n'avais pas pensé à celui-là ! dit Florimond. Mais je me moque de lui... et des autres !

— Vous croyez-vous, mon cher Florimond, à ce point sûr de votre bras, affaibli comme vous l'êtes par la maladie, pour affronter cet homme de guerre encore jeune, et qu'on m'a souvent dépeint comme courageux et solide ? Y avez-vous songé ?

Et, rentrant sa tête dans son rabat à glands, M. Aimeri d'Olivier s'offrit une prise, puis se caressa le menton.

Florimond recommença de sourire d'un air avantageux et superbe. La marquise se taisait. Au fond, elle était désolée. Malgré l'indulgence quasi imbécile de ses yeux de mère, la vérité les venait impitoyablement dessiller. Aimeri d'Olivier avait raison !... Oui, à l'instar des serpents printaniers, Florimond avait changé de peau. Et Julie savait dans quel état était cette peau. Le dos de Florimond à peine cicatrisé, mais couturé, labouré dans tous les sens, semblait habillé de baudruche rougeâtre. Florimond avait donc changé de peau... Mais des serpents, sortis de leur vieille enveloppe, avait-il la force, l'énergie et les dents cruelles ? Hélas ! A regarder ce corps amaigri, ces épaules déjà voûtées, cette mine pâle et atone, Julie se demandait s'il aurait la vigueur de mordre pour tuer par son venin. Elle se demandait encore si son fils était toujours l'Incomparable Florimond des anciens jours, et l'impitoyable bon sens lui répondait que non.

Un silence gênant régna alors sur ces trois êtres, qui, avec des sentiments à coup sûr bien différents, se défiaient également les uns des autres. Des grattements sous quoi cria la porte le rompirent. C'était M. Clément Malompret qui portait sur un plateau une belle lettre scellée de cire bleue. Et, avant que de l'ouvrir, Florimond reconnut les armes, d'azur à trois têtes de loup arrachées de gueules, qui sont de Montenay. Il rompit le cachet, lut et apprit que Jean Ludovic de Lastour, comte de Montenay, l'assignait à trois jours de là, avec l'épée et la dague, à la corne du bois de la Borne, où il l'attendrait à huit heures du matin, assisté de M. Lucien-Timoléon-Hannibal de Mauny d'Anrieux et de M. Pamphile-André d'Archelet. Et M. de Montenay terminait sa lettre par divers souhaits et formules de politesse, avec le désir d'éviter à M. Florimond Pontaillan la peine de s'en retourner.

## CHAPITRE XII

— Si vous m'en croyez, monsieur, nous mettrons ici pied à terre et ferons, en marchant, ces quelque cent pas qui nous séparent de l'endroit où l'on se battra. Déroutiller ses jarrets est une bonne chose. Rien de plus mauvais que d'arriver, les jambes raides, sur un terrain que l'on n'a pas reconnu. Et puis, nous trouvant en avance, nous pouvons choisir nos places, tourner le dos au soleil pour attaquer, en un mot prendre nos avantages.

Pour déterminé que se montrât toujours M. de Tourouvre à rompre en visière à M. de la Butière, il dut reconnaître que celui-ci parlait le langage du bon sens, et il engagea Florimond à suivre ses conseils. Le baron de Chézal-Benoît eût désiré étonner ses adversaires par la pompe de ses chevaux et de ses laquais. Mais, comme il s'agissait d'un duel qui serait bien probablement sévère, le jeune homme, tout en ne doutant pas un seul instant de sa victoire, résolut de multiplier les chances heureuses ; et il se rallia à l'opinion des deux braves dont l'expérience, en semblable matière, n'était assurément pas douteuse.

On descendit donc de cheval, et, laissant bêtes et gens de livrée sous le commandement de M. Clément Malompret, Florimond et ses seconds se dirigèrent à petits pas vers l'espace découvert qui précédait l'avenue principale du bois de la Borne, où devait se donner le combat contre M. de Montenay. M. de Tourouvre, toujours prudent, s'assura que chacun avait conservé sa dague ; car c'est un malheur fréquent que de perdre cette arme au mouvement du cheval, surtout quand la lame en est aisée dans son fourreau, comme il convient pour les poignards usités dans les duels.

— Nous sommes beaucoup trop en avance, fit Florimond en consultant sa montre, et par ta faute, Tourouvre ! Pourquoi nous as-tu obligés à partir aussi tôt ? Attendre ici trois mortels quarts d'heure ne me plaît point. J'ai envie d'envoyer un laquais à la Vergne, pour annoncer à ces messieurs que nous sommes à leur disposition.

M. de Tourouvre n'était pas de cet avis. C'est pourquoi M. de la Butière se rangea du côté de Florimond : « On ne peut ainsi faire le pied de grue. Et, avec votre congé, j'irai moi-même les chercher. »

— Inutile de se déranger : les voici ! répondit Tourouvre.

Trois cavaliers, en effet, apparurent au bout de l'avenue. Mais, outre qu'ils venaient d'une direction opposée à celle de la Vergne, qui était sur la droite, c'est-à-dire au levant, leur aspect n'avait rien de commun avec MM. de Montenay et de Mauny d'Anrieux. Assez pauvrement montés, on eût dit que ces inconnus étaient là pour figurer les trois âges principaux de la vie. Celui qui tenait le milieu avait la barbe blanche d'un vieillard. À sa droite chevauchait un jeune homme, presque un enfant, et à sa gauche un homme dans la pleine force de l'âge.

— La peste soit des fâcheux ! grommela Florimond. Est-ce que par hasard on nous mettrait sur le dos des sergents de justice ?...

M. de Tourouvre, qui, depuis l'affaire des bouteilles d'encre et la mort malheureuse de Cottebleue, ne dormait pas du sommeil du juste, essaya de chasser ces sinistres préoccupations :

— Ne croyez-vous pas plutôt que ce Montenay, redoutant les suites funestes d'un impertinent défi, ait adopté ce misérable expédient pour nous éloigner d'ici et préserver, par conséquent, sa peau à défaut de sa réputation ?

— C'est à n'y rien comprendre, dit alors La Butière, qui, à cause des bords étroits de son chapeau en pot à beurre, tenait la main au-dessus de ses yeux, regardant avec attention ces nouveaux venus. Les voilà qui laissent leurs chevaux aux gens de leur suite et se dirigent vers nous... Ah ça ! mais... je ne me trompe pas !... C'est l'antique Bouteiller avec son oison de neveu Primelles, et un quidam sans importance.

M. de Tourouvre s'écria alors :

— Le quidam n'est autre que Robert de Rustigny, l'écuyer meneur de M<sup>me</sup> de Primelles... Que cherchent ici ces imbéciles ?

— J'ai bien envie, répondit Florimond, de leur faire administrer par les valets une volée de bois vert, pour leur apprendre à me déranger et à traverser mes terres sans ma permission.

— Prenez garde ! murmura Tourouvre. Si j'en crois ce que je vois, les trois gentilshommes sont mieux accompagnés que nous... Et c'est bien à nous qu'ils en veulent.

— Attendons-le sans faiblir, mes amis, et montrons-leur, au besoin avec le tranchant de l'épée, si le plat n'y suffit point, combien peu nous faisons de cas de leurs personnes. Foi de Florimond, à la première parole malsonnante, je coupe les oreilles du vieux, et vous ferez autant aux autres ! Quel malheur que ce duel avec Montenay m'empêche de déconfire ici-même ce nigaud de Louis-Antoine !... Il ne perdra rien pour attendre... Eh quoi ?... Ils osent s'adresser à moi ?... Que disent-ils ?

— Ils disent, répliqua une voix jeune, claire et vibrante, ou plutôt je dis que je vais te clouer à un de ces arbres comme un oiseau de nuit. Entends-tu, Pontailan, méchant bâtard ?... Insulteur de femmes, mets-toi en défense, que je ne te frappe pas désarmé ainsi que ton père assassina jadis le mien !

Frémissant encore plus de stupéfaction que de colère, Florimond se retourna pour ordonner à M. de Tourouvre d'appeler les valets. Celui-ci n'en eut pas le loisir, car M. Le Bouteiller marchait sur lui, l'épée et la dague dégainées. Quant à M. de la Butière, pressé par Robert de Rustigny, il avait tiré ses armes du fourreau et commencé de parer les coups d'un ennemi qui le poussait avec méthode de manière à l'éloigner de Florimond. Celui-ci cria alors, sans cesser de ricaner :

— Ah ça ! mais !... C'est un guet-apens !... Holà ! Clément et les autres, à l'aide !... Et qu'on m'assomme cette canaille, sans plus tarder !

— Si ta valetaille remue, drôle, les miens la mettront en charpie. Tu parles de guet-apens ? Qu'il te souviennne du 13 juillet passé, impudent bâtard, baron de boutique !... Allons, qu'attends-tu ? Devrai-je te faire bailler des coups de bâton, comme naguère, au carrefour de la Table ? Défends-toi, ou bien je frappe !

Et Louis-Antoine, ayant ainsi parlé, menaçait Florimond de son épée et de sa dague tendues. A ces mots « le carrefour de la Table », le fils de Julie sentit le sang affluer à son cœur. Un moment, il craignit d'étouffer. Malgré le brouillard qui obscurcissait ses yeux, malgré les pulsations qui martelaient ses tempes et lui donnaient envie de hurler, d'écumer, de mordre, il se raffermir sur ses jambes tremblantes, empoigna son épée et sa dague, et, adoptant une garde purement défensive, essaya sur Louis-Antoine la force de son terrible regard. Mais il ne put longtemps se contenir et accabla le jeune baron des plus grossières insultes, prodiguant de préférence la boue de ses outrages à M<sup>me</sup> de Primelles et à sa fille.

Ce fut en pure perte. Muet et attentif, l'enfant le chargeait si résolument, et

sans commettre de faute, que Florimond dut rompre la mesure. Le désavantage des armes était d'ailleurs pour lui. Obéissant à cette mode qui voulait qu'on portât l'épée française large et assez courte, en mépris de la longue et raide épée espagnole mesurant quatre pieds et demi du pommeau à la pointe, le baron de Chézal-Benoît ne pouvait pas gagner sur Louis-Antoine, parce que celui-ci, s'en tenant aux coups de temps, l'arrêtait à chaque attaque, sans croiser. Et la dague ne valait rien contre cette lame démesurée qui se remettait toujours, en dégageant, dans la ligne. La haute taille de Florimond lui devenait aussi une cause d'infériorité dans la lutte, et surtout la roideur de son échine souffrant encore de l'affreuse morsure des écrivains maniés par Marin. Trop occupé de défendre sa vie pour songer à autre chose, il se taisait à cette heure, mais il voyait derrière Louis-Antoine, à quinze pas peut-être, l'odieuse figure de ce Marin qui le dévisageait avec impudence. Reculer devant ce drôle, quelle honte ! Plutôt mourir, mais pas seul ! Et Florimond se décida à tuer Louis-Antoine, dût-il rouler en même temps transpercé. Donc, à un coup d'allonge que lui détacha celui-ci, il essaya de l'enfermer par une estocade de pied ferme, en se rasant à terre, la jambe gauche complètement développée en arrière. Florimond, pour son malheur, ne put assez ployer les reins, et il tomba si lourdement de côté, sur sa main gauche tenant toujours sa dague, qu'il se foula à demi le poignet.

Atteint au front, aveuglé par son sang, il se couvrit de ses armes et se releva furieux pour se ruer à corps perdu sur Louis-Antoine, taillant presque au hasard, tant la rage, le désespoir et par-dessus tout l'humiliation l'emportaient. Reculant juste assez pour garder la mesure, Louis-Antoine lui opposa une contre-attaque, la main haute, en portant le pied gauche en avant et en recevant sur sa dague le revers qui l'aurait certainement mis hors de combat s'il ne l'eût ainsi paré. En même temps, il détacha avec son épée un fendant sur le genou de Florimond, qui baissa la pointe de sa dague pour se couvrir. Louis-Antoine saisit le moment avec un merveilleux à-propos. Il cava la main, passa par-dessus le bras gauche de son adversaire, et lui donna de côté dans la gorge. La pointe entra, suivie de deux pieds de fer, coupant sur son passage et la voix et les vaisseaux qui charrient la vie.

Le baron de Chézal-Benoît ouvrit la bouche sans qu'un seul son en sortit. Ses bras lâchèrent rapière et poignard, battirent à vide, et Louis-Antoine, ayant retiré son arme en tournant trois fois la lame dans le cou du moribond pour bien indiquer que son désir n'était pas de l'épargner, l'Incomparable Florimond chut à terre, de côté, tel un bœuf égorgé. De son col en point coupé à rosaces jaillissait une masse de sang

vermeil qui vint se mêler à celui de M. de Tourouvre. Celui-là gisait, décoiffé de son feutre à panache, le crâne fendu par un maître estramaçon fourni par le vieux baron de Mordicourt, qui essuyait gravement sa lame ébréchée et ruisselante aux basques du pourpoint de sa victime. Ce que voyant, Béranger de la Butière, qui ferrailait sans ardeur avec Robert de Rustigny, lui demanda poliment s'il n'en avait pas assez : « Pour lui, il s'estimait grandement satisfait d'avoir tenu tête, sans trop de désavantage, à un maître de cette qualité. »

L'écuyer de M<sup>me</sup> de Primelles n'avait pas à ce point soif du sang de ce gentilhomme entretenu qu'il prétendit l'obliger à continuer le combat. Il laissa donc partir M. de la Butière, qui, sans demander son reste, rejoignit Clément et les valets de Bannes, témoins indifférents ou découragés d'un drame dont ils avaient pu suivre les moindres détails. M. de Montenay arrivait alors dans le bois de la Borne avec M. de Mauny d'Anrieux, André d'Archelet et une suite de laquais armés assez nombreuse, tant il nourrissait peu de confiance dans la gentilhommerie de Florimond. Il vit le corps de celui-ci allongé dans l'allée près de M. de Tourouvre, dont les dernières convulsions secouaient encore les membres.

— Qu'est-ce ceci, dit-il, et qui s'est substitué à moi pour punir ce méchant bâtarde de ses vilaines actions ?... Aurait-il été assassiné, d'occasion ? La perte serait petite.

— Eh ! mon ami, fit M. Le Bouteiller, qui embrassait Louis-Antoine, voilà monsieur mon neveu, cet autre David qui abattit le petit Goliath de Bannes. Il vous répondra mieux que nous là-dessus.

— Serait-il possible ?... En vérité, Louis-Antoine, as-tu mis par terre ce fendeur de naseaux ?... Ça, parleras-tu ?

Mais, repris par sa timidité sauvage, le jeune baron de Primelles rengainait son épée et sa dague. On ne put ni le retenir ni lui arracher un mot, et il courut à son cheval, sauta en selle, et tous le perdirent des yeux tant il poussait sa monture vigoureusement du côté de Primelles.

— Holà ! mes enfants, cria le baron de Mordicourt, courez après lui et me le rattrapez, sans tarder !... Que les mieux montés galopent, en prenant les raccourcis, et atteignent avant lui le château !... Je crains que sa pauvre mère, en le voyant apparaître ainsi brusquement, ne soit tuée par un coup de sang, car la joie est souvent plus lourde à supporter que la peine. Et c'est assez de deux morts aujourd'hui ! Montenay, je vous défie à la course ! Avec ma vieille bique qui me porta aux Ponts-de-Cé, je prétends entrer le premier dans Primelles !



Bientôt il ne resta plus dans l'allée que les gens de Florimond, empressés autour des deux cadavres. On les guinda chacun sur une selle couverte d'un manteau : on les y attacha, jambes et bras ballants, et le funèbre cortège regagna au petit pas le château de Bannes, où la marquise et M<sup>lle</sup> Deleuze, en compagnie de M. Aimeri, attendaient le retour de leur enfant chéri. Elles purent assister à ce retour du haut de la principale terrasse, reconnaître les deux corps jetés en travers des chevaux. Julie poussa un cri si horrible que M. d'Olivier en faillit perdre le sentiment. Il trouva cependant le courage de recevoir la marquise dans ses bras et de la porter, avec l'aide de Nicole Deleuze, jusqu'à la porte de l'escalier, où les femmes la reçurent.

Fuyant le concert de gémissements, de soupirs et de pleurs qui s'élevait maintenant de tous les coins du château, M. Aimeri d'Olivier courut à sa chambre, appela son valet Sylvestre et lui commanda de tout préparer pour le départ. S'étant assuré la protection du prince de Carancy lors de son dernier séjour à Paris, M. d'Olivier l'allait rejoindre. Tels les rats qui s'enfuient vivement de la maison qui brûle, le poète quittait le château, où la ruine semblait près de s'abattre. Il partit si vite qu'il ne fit même pas ses adieux à la marquise, par pure discrétion, sans doute. Et M. Béranger de la Butière, montrant une pareille diligence, disparut de son côté sans demander audience ni congé.

Julie n'eût pas été, certes, en état de recevoir leurs consolations. Serrant entre ses bras, avec une opiniâtreté de folle, le corps inanimé de son fils que l'on avait posé, tout botté et éperonné, sur son lit, elle le défendait, avec une obstination muette et farouche, contre Nicole et les femmes de service, qui prétendaient le laver et le changer de vêtements. Insensible au sang coagulé, à la fange, qui souillaient cette face, ce cou, ces cheveux blonds dont les pareils n'existèrent point sur la terre, elle demeurait la bouche collée sur ce visage, dont un ricanement arrogant et sinistre altérait les traits et dont les yeux fixes la regardaient avec une expression furieuse où se lisaient aussi et l'angoisse et la stupéfaction. Telle se présenta sans doute la tête de la gorgone Méduse quand elle se sépara du tronc pantelant sous le couelas de Persée.

La marquise Julie passa plusieurs heures ainsi, sans que prières ni remontrances pussent l'arracher de cette couche où dormaient de l'éternel sommeil l'orgueil et l'amour de sa vie. À grand'peine put-on obtenir qu'elle s'allongeat sur un lit de repos pendant que l'on procédait à la dernière toilette du mort. Vers le milieu de la nuit, elle tomba dans une sorte de léthargie. Puis les mouvements désordonnés, l'oppression de sa poitrine, le désordre de sa figure prouvèrent que si Julie avait

retrouvé la vie elle n'avait pas gagné le repos. Ni les calmants ni les saignées ne purent apaiser ses transports. Le délire l'étreignait avec ses cauchemars plus effrayants encore que la triste réalité. Sans doute le Souverain Juge voulut-il que la femme adultère et homicide vit repasser sous ses yeux béants d'horreur sa vie d'impudente audace et ses fautes jusque-là impunies. Elle vit son premier mari assassiné par ses soins ; elle vit son fils tué en duel grâce à ses machinations haineuses.

Qu'elle fût la cause de cette mort, en douter ne lui était pas permis. N'avait-elle pas, croyant avoir rangé de son côté toutes les bonnes chances, et cette fois ne prenant conseil que d'elle-même, ménagé cette rencontre entre Florimond et Louis-Antoine ? Que M. de Montenay demeurât vainqueur de Florimond, et la vengeance contre les Primelles tombait dans l'eau ! Julie n'était pas allée jusqu'à croire que M. de Montenay pût tuer Florimond. Tourouvre et La Butière, Clément et les laquais sauraient, au besoin, l'en empêcher. Mais l'état de faiblesse de Florimond était à ce point avéré que la victoire pouvait très bien se décider en faveur de son ennemi.

Julie s'ingénia donc à mettre Florimond dans l'obligation de se battre avec Louis-Antoine avant que M. de Montenay n'arrivât sur le terrain. « La mort de ce petit drôle — car pour elle la défaite finale de Louis-Antoine ne faisait pas question — retardera certainement le duel avec M. de Montenay, s'il ne l'empêche pas définitivement en obligeant Florimond à s'éloigner du royaume. Venant en forces au bois de la Borne, Florimond pourra dicter sa volonté, crier au guet-apens, que sais-je ?... Devant Louis-Antoine mort, on prendra d'autres décisions... Et, au diable, Tourouvre trouvera bien quelque faux-fuyant ! Sans plus m'expliquer qu'il ne conviendra, je lui en toucherai deux mots... Quant au moyen d'amener le frère de Marguerite en présence de Florimond une heure avant Montenay, rien de plus simple : Tourouvre saura bien presser mon fils en insinuant que La Butière ne souhaite rien tant que d'arriver en retard, pour éviter le combat, si possible. »

L'espionnage auquel se livrait la valetaille qui entourait Florimond permettait à la marquise de presque tout suivre, jour par jour, de ce qui se passait à Primelles. Et elle suppléait pour le reste, grâce à sa finesse toujours aiguïlée de frais par la haine. Julie savait bien et depuis longtemps quelle femme était la baronne de Primelles et combien son impassible et dévote attitude réussissait à masquer une nature à la vérité plus altérée de vengeance que ne le furent de sang, dans l'héroïque antiquité, ces âmes plaintives qu'Ulysse dut repousser de son épée quand il sacrifia aux mânes du fameux devin. M<sup>me</sup> de Primelles ne songeait qu'à venger le meurtre de son mari. Pour cela,

elle préparait son fils par les exercices de l'escrime, n'attendant que le jour où ce jeune homme — qui n'était encore, au vrai, qu'un enfant — pourrait combattre avec quelques chances de succès contre Florimond. Bien informée par Clément Malompret, qui tenait ses renseignements de Françoise Colbert, Julie savait encore combien Louis-Antoine était peu versé dans la science des armes, ou, du moins, elle s'enfonçait dans cette opinion qui flattait ses désirs, sans tenir compte de ce que lui avait raconté récemment Aimeri d'Olivier, toujours au courant des diverses rumeurs qui couraient le pays.

« On répète partout, lui avait dit Aimeri, que le jeune baron de Primelles fait, depuis peu, d'extraordinaires progrès dans l'escrime. Son écuyer Robert de Rustigny en raconte des choses étonnantes : que ce Louis-Antoine atteigne à l'âge d'homme, et il sera rangé parmi les plus dangereux. »

Julie avait relégué ce propos dans l'oubli avec les autres commérages dont la favorisait ce gazetier scandaleux qu'était M. d'Olivier. Cela ne lui revint à la mémoire que pour l'exciter à persévérer dans son projet : « Raison de plus pour attirer Louis-Antoine dans ce piège où son orgueil ou celui des siens le poussera, puisqu'on le considère comme un champion de telle valeur. Écrasons le serpenteau dans l'œuf, avant que le dard ne lui ait poussé ! »

Ainsi déterminée, Julie écrivit un billet qu'elle chargea Nicole de recopier. Cette personne avisée fit mieux. Elle calqua sur une vitre cette écriture avec un crayon, puis la traça par-dessus à l'encre, détruisit avec la mie de pain les traces de la mine de plomb et obtint ainsi une calligraphie cursive d'un caractère singulier :

« Madame, l'amour profond que nous avons tous ici de votre race et que nous héritâmes de nos parents, qui furent, en leur temps, les fidèles amis des vôtres, nous commande de vous aviser de diverses choses touchant cette maison de Bannes pour laquelle nous ne saurions nourrir les mêmes sentiments. L'on tient pour certain, madame, que dans trois jours, ce prochain samedi d'avril, le jeune Florimond Pontaillan, se disant baron de Chézal-Benoît, rencontrera à huit heures du matin, dans la grande avenue du bois de la Borne, le comte de Montenay, qui l'a assigné. L'on a encore pour chose certaine que ledit Pontaillan, malade et endolori des suites d'une aventure remontant à l'été passé, ne pourra guère résister avantageusement à M. de Montenay, dont la vigueur et la vertu ne sont ignorées de personne. L'on est sûr enfin de cette particularité que Pontaillan, dans la crainte que son adversaire ne

doute de son courage, arrivera une bonne heure d'avance dans le bois de la Borne.

« Si le jeune baron de Primelles, votre fils, l'y désire joindre, rien ne lui sera plus aisé. Qu'il vienne à sept heures et demie du matin, et il aura le temps de tirer l'épée à la mémoire de son père. Pontaillan sera assisté par ses gentilshommes domestiques Tourouvre et La Butière. Votre fils trouvera aisément qui leur opposer.

« Un guet-apens n'est pas à craindre. Qui peut, d'ailleurs, empêcher votre fils de marcher bien accompagné ? Ceux de Primelles ont déjà prouvé qu'ils ne redoutent personne. Toutefois la prudence ne se doit point confondre avec la lâcheté, et un gentilhomme qui se respecte ne doit point aller sans un grand nombre de gens.

« Les conditions où nous vivons nous défendent de signer cette lettre de notre nom. Mais nous pouvons vous assurer, madame, de notre entier dévouement et du grand désir qui nous tient de voir votre maison reprendre le lustre que lui méritent et votre fermeté et vos vertus. »

Et, comme si la fortune se plaisait à favoriser la réussite de ses desseins, Julie reçut à point nommé un courrier de M<sup>me</sup> d'Alloigny, qui lui apportait une lettre indifférente. Nicole paya généreusement cet homme de livrée, qui accepta de porter le billet anonyme, secrètement, à Primelles. Il le jeta vivement, sans descendre de cheval, dans le guichet du portier, après avoir heurté à l'huis. Le vieux Roquelin Saboureau reçut la missive, mais le courrier avait déjà repris son chemin ; et le portier, sans reconnaître exactement les couleurs de la livrée des Alloigny, put dire en toute sincérité à M<sup>me</sup> de Primelles qu'il connaissait cela pour appartenir à la bonne noblesse de Bourges.

La baronne de Primelles lut avec soin ce billet. Puis, selon sa coutume, elle s'abîma dans la prière, pensant y trouver la fin de ses irrésolutions comme aussi la suprême consolation de son incurable tristesse. Ne sachant pourtant se décider, elle allait demander à son oncle Le Bouteiller de lui donner son avis, quand, à ce moment, Louis-Antoine passa dans le couloir. Voyant dans cette rencontre un ordre venu d'en haut, la baronne prit son fils par la main, l'emmena dans sa chambre et, sans autre explication, lui tendit la lettre. Quand Louis-Antoine eut fini de lire, il saisit le poignet de sa mère, baisa doucement ses longs doigts fluets et dit :

— Madame, sauf votre bon plaisir, je veux aller au bois de la Borne et mettre par terre ce Pontaillan. Il m'est odieux comme à vous. Bénissez-moi, s'il vous plaît, Dieu m'assistera sans doute en cette affaire.

M<sup>me</sup> de Primelles eut cette force de demeurer debout, quoique les murs de sa

chambre tapissée de nattes parussent danser autour d'elle. Elle attira sur son cœur l'enfant qu'elle envoyait peut-être à la mort, sut retenir ses larmes, et l'embrassa avec autant de froideur qu'elle put opposer à l'amour dont son cœur meurtri débordait. Elle murmura, très vite, pour que son fils ne pût remarquer l'altération de sa voix :

— C'est bien, Louis-Antoine ! Vous êtes un Primelles... Je n'attendais pas moins de vous !

Et, comme le jeune baron se retirait, elle le rappela, prit sur le coffre de chêne sombre, où elles dormaient depuis près de dix ans dans leur bourse de chamois, l'épée et la dague que portait le baron de Primelles le jour où il fut tué par le marquis de Bannes, et les mit aux mains de son fils, qui les emporta, frémissant. Si grands furent ses soins à porter cette relique, encore qu'il ne cessât de penser un seul instant à Catherine de Lépinrière, blessée au cou, puis marquée au front par la bouteille d'encre, Louis-Antoine, déjà engagé dans l'escalier, n'entendit pas un bruit sourd dans la chambre de sa mère. Demeurée seule chez elle, Marie-Célestine-Françoise de Saudres, baronne veuve de Primelles, tomba de son haut et tout de son long sur le carreau. Elle ne devait plus se relever que pour languir, vérifiant ainsi les dires de son oncle le baron de Mordicourt : « Ma nièce Françoise est un tabernacle de vertus, mais ce n'est malheureusement pas une femme énergique. »

Julie l'était-elle davantage à cette heure ?

Grand besoin lui en eût été, pourtant, car l'aveugle hasard se complaisait maintenant à l'accabler de ses coups. Tous portaient. Florimond, marqué au front, saigné au cou, n'était pas enterré dans la chapelle de Bannes, que la marquise recevait une mauvaise nouvelle : le marquis de Bannes avait été tué du côté de Bude, par un coup de canon, croyait-on. Et ce coup ne fut pas le dernier. Les Caumont La Force faisaient saisir le château et tous les autres biens du défunt. Julie la Drapière n'avait plus ni parents ni amis.

Seule contre tous, qui la protégerait ? Aucun homme ne répondait d'elle, et l'on parlait d'instruction criminelle pour des affaires passées. Le testament du marquis, dont on eut connaissance six mois après ces catastrophes, ne mentionnait la marquise que pour bien établir la séparation de ses propres d'avec les biens de Bannes sur quoi on lui déniait tout droit. Le château lui-même, sa demeure, était, par le fait même du trépas de Florimond, attribué à M<sup>lle</sup> de Lépinrière. Et celle-ci, avec une méprisante condescendance, donnait à savoir que la marquise-drapière pourrait y séjourner tant qu'elle voudrait jusqu'au prochain mariage de la propriétaire légitime.

En attendant, les propres de Julie étaient saisis, menacés par des créanciers brusquement sortis de l'ombre. Un vol d'ailes noires, une rumeur de croassements se resserraient autour d'elle. M. Marcelin de Vaux, qui venait d'acheter un titre de baron et de liquider, du moins ostensiblement, son officine de procureur, intervint avec chevalerie et prit le parti de la Drapière, dont il n'avait jamais désespéré de faire une baronne de robe, car il parlait d'acheter une charge dans la magistrature, à Blois. Nicole Deleuze poussa fortement à la roue pour que cette belle alliance vint justifier celle que l'écuyer Piccolomini brûlait de contracter avec elle.

Quant aux affaires de Primelles, le cardinal ministre entendit les régler lui-même, car il ne se souciait pas de voir les Caumont acquérir ainsi une pareille puissance territoriale dans le Berry. Il procéda d'après sa méthode ordinaire, qui consistait à humilier les grandes maisons et à élever les petites à condition qu'elles tinssent et gardassent tout de sa main. Non content de délivrer à Louis-Antoine des lettres d'abolition pour le meurtre de l'Incomparable Florimond, il commanda qu'on lui amenât « ce héros de la campagne » et sa Catherine, dont il écouta l'histoire sans rire autrement que des yeux.

— Je veux, dit-il, tout en caressant une nichée de chats qui s'ébattaient parmi ses papiers, je veux que ces enfants soient mariés. À Dieu plaise, qui nous débarrassa de ces Bannes, que la souche des Primelles reverdisse et couvre tout le Berry de ses rameaux ! Arrangez-vous, messieurs de la Force, pour que ces cases d'échiquier, qui composent leurs biens et les vôtres, disparaissent et laissent la place à des domaines mieux ordonnancés ! C'est affaire à vos notaires et à vos hommes de loi, et l'on rachètera les justices. Mettez-y de la bonne volonté ! Vous pouvez compter sur la mienne. Que Primelles joigne Lépinrière et que Bannes rentre chez soi ! Et, encore, que l'on m'envoie pour un an ce Louis-Antoine porter le mousquet dans une bonne compagnie ! Il en reviendra lieutenant, je suppose, et on le mariera alors... En tous cas, qu'il ne tire plus l'épée hors du service du Roy ! »

M. Le Bouteiller, si l'on eût suivi son avis, aurait plutôt poussé son petit-neveu vers un évêché, car la mollesse des temps lui semblait peu favorable au développement des caractères. La guerre qui incendiait l'Allemagne, sans que la France s'y pût utilement mêler, ne lui disait rien. N'ayant connu que la guerre civile, il la jugeait seule bonne, ne croyait pas une autre possible, et tenait les temps pour révolus.

— À porter le mousquet, ce garçon n'ira pas loin... Toutefois, avec une pareille

femme?... C'est Thalestris ou Penthésilée, à moins que ce ne soit les deux ensemble !... Mais je vous le demande, ami Mauny d'Anrieux, ne marierons-nous pas aussi cette sotte Marguerite, ma petite-nièce, avec notre Montenay?... Il l'a bien méritée par sa patience.

M. de Mordicourt ne vit point ce vœu exaucé. M<sup>lle</sup> de Primelles s'enferma dans son couvent de Bourges, où elle vécut avec ses romans, peut-être aussi avec le souvenir de l'Incomparable Florimond, dont ses lectures réussirent sans doute à effacer les mauvaises qualités à ses yeux. Cette jeune personne vécut ainsi jusqu'à ce que la grâce la touchât. Alors elle prit l'habit. Et cela n'arriva qu'en l'an 1649. M. de Montenay avait été tué depuis longtemps au milieu des Weymariens ; M. de Mauny d'Anrieux avait épousé sa gouvernante Marion, la Hollandaise venue de la guerre ; et Louis-Antoine de Primelles, toujours protégé par sa chère Catherine, qui l'accompagnait fidèlement dans ses campagnes et ses garnisons du Piémont, était capitaine de gens de pied et en passe de se faire nommer mestre de camp. Tant il est vrai qu'il n'y a point, en ce monde, de bien plus précieux qu'une bonne femme.

*Paris, 3 Mai 1911*